

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME PREMIER.

redigée par Métra.

CORRESPONDANCE

Periodical Publication

Europe, Russia, America.

Correspondance Littéraire

Paris

TOME PREMIER

Gal 4 BBa
CORRESPONDANCE

SECRETE,
POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES

*Pour servir à l'Histoire des Cours, des
Sociétés & de la Littérature en
France, depuis la mort de Louis XV.*

TOME PREMIER.

* * *

* *

*

A LONDRES,

CHEZ JOHN ADAMSON.

1787.

CORRESPONDANCE

SECRET

POLITIQUE & LITTÉRAIRE

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Cours, des
Sociétés & de la Littérature en
France, depuis la mort de Louis XV.

TOME PREMIER

A LONDRES

CHEZ JOHN ADAMSON

1781

P R É F A C E.

UN Ouvrage qui entre dans le monde avec des prétentions à un grand succès, doit porter un nom célèbre, ou montrer une origine qui inspire de la confiance. Nous pouvons affirmer que des matériaux de celui-ci ont été trouvés dans les portefeuilles de Souverains & de Ministres d'Etat, sur les bureaux de grands Seigneurs & les pupitres d'illustres Philosophes, sur les toilettes des muses & des grâces, & sur les tablettes de leurs adorateurs.

C'est une collection de lettres écrites par des gens du monde de tous les états & par des hommes de lettres de toutes les classes. Elles offrent de la gaieté, de la malignité, de la franchise, quelques erreurs involontaires, peu de mensonges, beaucoup d'anecdotes vraies & ignorées.

Cependant parmi des lettres particulières qui n'avoient jamais été imprimées, on reconnoitra celles qui ont paru périodiquement, depuis l'année 1775, sous le titre de *Correspondance littéraire secrète*, mais la cherté de cette feuille & la circonspection avec laquelle elle a été distribuée, ont empêché qu'elle fût fort répandue. Les pre-

CORRESPONDANCE

SECRET

POLITIQUE & LITTÉRAIRE

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Cours, des
Sociétés & de la Littérature en
France, depuis la mort de Louis XV.

TOME PREMIER

*

A LONDRES

Chez JONATHAN WATSON

1782

P R É F A C E

UN Ouvrage qui entre dans le monde avec des prétentions à un grand succès, doit porter un nom célèbre, ou montrer une origine qui inspire de la confiance. Nous pouvons affirmer que les matériaux de celui-ci ont été trouvés dans les portefeuilles de Souverains & de Ministres d'Etat, sur les bureaux de grands Seigneurs & les pupitres d'illustres Philosophes, sur les toilettes des muses & des grâces, & sur les tablettes de leurs adorateurs.

C'est une collection de lettres écrites par des gens du monde de tous les états & par des hommes de lettres de toutes les classes. Elles offrent de la gaieté, de la malignité, de la franchise; quelques erreurs involontaires, peu de mensonges, beaucoup d'anecdotes vraies & ignorées.

Cependant parmi des lettres particulières qui n'avoient jamais été imprimées, on reconnoitra celles qui ont paru périodiquement, depuis l'année 1775, sous le titre de *Correspondance littéraire secrète*, mais la cherté de cette feuille & la circonspection avec laquelle elle a été distribuée, ont empêché qu'elle fût fort répandue. Les pre-

mieres années de cet ouvrage périodique qui se continue avec succès, sont presque introuvables dans le commerce, où on les vend à un prix exorbitant.

Jamais l'histoire des événemens, même des grandes révolutions politiques, n'a été plus intimement liée avec celle des mœurs & des opinions que pendant la période de temps qu'embrasse cet ouvrage. Ainsi nous nous croyons en droit de regarder cette collection d'Anecdotes & de pieces fugitives créées par les circonstances, comme un dépôt de matériaux précieux. Les écrivains qui s'occuperont de l'instruction de nos neveux & qui voudront tracer le tableau de ce siècle remarquable, sauront en faire usage. En attendant amusons-nous de ces traits détachés : ils offrent à notre curiosité un aliment qui se reproduit sans cesse, & une matiere inépuisable aux observations philosophiques.

Plusieurs recueils de ce genre ont déjà eu successivement la vogue. Dans les uns on s'est appesanti sur des détails qui ont perdu tout leur intérêt en perdant celui du moment ; les autres sont secs, froids, rebutans par une excessive concision ou par une insipide prolixité : les traits piquans qui y sont parsemés échappent au lecteur engourdi par l'ennui des remplissages. L'ex-

P R E F A C E. vij

trême variété qui regne dans le nôtre ne permet pas d'espérer que tout y plaira également à tout le monde ; mais elle est analogue à la variété des goûts. Nous avons essayé de n'y admettre aucun article qui ne remplisse parfaitement ce que notre titre annonce , qui n'inspire quelque espece d'intérêt , qui ne puisse exciter l'attention de l'Historien ou celle du Philosophe ; le rire ou l'attendrissement ; l'amour de la vertu ou l'horreur du vice ; servir de leçon ou d'exemple , à l'instruction ou à l'amusement.

Les articles de littérature sont tous de gens de lettres estimés & d'une impartialité reconnue ; ils font connoître particulièrement les ouvrages dont les Journaux n'ont point parlé , & sauveront peut-être quelques traits de l'oubli auquel sont condamnées tant de productions de ce siècle. Ce qui tient à l'Histoire secrète de la République des lettres , dans un temps où les littérateurs & la littérature jouent un rôle si important dans la société , ne paroîtra pas la partie la moins intéressante de cet Ouvrage. On voit que les articles de politique ont été fournis par des personnes à portée de soulever un coin du voile qui recouvre les secrets de notre cabinet , depuis qu'on n'admet plus d'indiscrets dans les Conseils.

Il nous reste à parler du style dont la bigarrure nous attirera peut-être des reproches. On eût pu le résoudre & lui donner une teinte uniforme. Il est douteux qu'en général il y eût gagné. Ces lettres & même chaque partie d'une même lettre étant souvent sorties de plumes différentes, on verra dans cette collection comme dans nos sociétés, une imagination vive & pittoresque à côté du sang-froid philosophique; le diffuseur en opposition au plaisant qui effleure tout & égale les matières les plus graves; l'homme de goût & le calembourcier; des idées saines & des opinions bizarres; des projets sensés & des rêveries folles; par tout une peinture fidelle de ce qu'ont vu & entendu les observateurs qui ont écrit. On a inséré en entier ou par extrait à leurs dates les pamphlets qui ont paru avoir un mérite réel ou un mérite historique. Si cette collection reçoit l'accueil dont on l'a crue digne, elle sera continuée & nous mettrons en même temps sous les yeux du public une galerie de semblables tableaux dont les autres parties de l'Europe auront fourni les sujets. L'un & l'autre Ouvrage seront une source abondante de matériaux pour l'Histoire Universelle pendant cette période de temps.

CORRESPON-

(a)
folie
été n
To

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

*MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des
Cours , des Sociétés & de la Litté-
rature en France , depuis la mort de
Louis XV.*

De Paris , le 4 Juin 1774.

LA mort du Roi & les événemens qu'elle doit nécessairement entraîner, fournissent une ample occupation aux Politiques de la Capitale. La Nation Françoisse ne s'est point démentie dans cette occasion ; & quelque douloureuse que puisse être la perte d'un Roi bien-aimé, la gaieté nationale a enfanté une foule d'épithètes caustiques pour le Monarque défunt. En voici un échantillon :

Ci git Louis le quinzieme ,
Du nom de bien-aimé le deuxieme , (a)
Dieu nous préserve du troisieme.

(a) Charles VI, qui étoit imbécille, & dont la folie a causé de si cruels maux à la France, avoit été nommé le *Bien-aimé*.

Tome I.

A

Je ne fais point faire de vers. Tout ce que je fais, c'est que ci git un Roi qui nous apporta des papiers en naissant, la guerre en grandissant, la famine en vieillissant, & la peste en mourant.

Ce qui a peut-être contribué à mécontenter le public, c'est la mal-adresse qu'ont eu les ministres des Finances, de choisir le moment où le feu Roi étoit aux portes de la mort, pour faire publier les édits burfaux. Ces édits ont été affichés au pied de la statue de Louis XV, & au bas étoit en gros caractères: *C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.*

Toute la famille du Bary s'est trouvée dans une situation bien critique; elle a été dispersée dans un clin d'œil; les Parisiens toujours gais & amateurs de calembours, ont prétendu que les tonneliers de Paris avoient écrit en province pour demander du secours, parce que les barils fuyoient. M. du Bary, chef de la famille, surnommé Mahomet ou le Roué, a été le plus recherché de toute la bande. Il y avoit ordre de l'arrêter; mais il s'est évadé. On raconte même à ce sujet qu'un Exempt mis à sa piste avoit été le chercher à Dieppe, croyant qu'il s'embarqueroit pour l'Angleterre. Il se promenoit sur le port, visitant tous les bâtimens prêts à faire voile, lorsqu'il entendit une voix mélodieuse qu'il crut reconnoître & qui chantoit un air dont les paroles sont, *où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, &c.* Cette voix partoît d'un baril de maquereaux que l'Exempt curieux fit défoncer. Jugez de son étonnement quand il en vit sortir M. du

Bary ; qui s'y étoit réfugié comme dans un asyle inviolable pour lui ? Il est superflu de dire que la méchanceté seule, ou l'envie qu'on avoit de voir l'homme en question arrêté, ont pu donner lieu à cette mauvaise plaisanterie & à mille autres. M. du Bary est en pleine liberté, &, suivant toutes les apparences, il est aujourd'hui à Berne en Suisse.

Louis XVI semble promettre à la nation Françoisé le regne le plus doux & le plus fortuné. Le premier édit qui sort de son conseil annonce que S. M. remet au peuple le droit de joyeux avènement au trône, qui est évalué à 24 millions. Elle s'engage en même temps à soulager ses sujets quand elle aura payé les dettes indispensables de l'Etat.

Notre jeune Monarque s'est rendu aux desirs de la nation en faisant demander à M. le duc d'Aiguillon la démission de ses emplois : il les a remis le 2 de ce mois, & est parti pour sa terre de Veret, où il sera assez puni de se trouver seul avec lui-même. La duchesse d'Aiguillon, dès que le Roi fut mort, lui avoit conseillé de ne pas attendre qu'on le renvoyât ; mais il comptoit sur ses intrigues, & il écoutoit plus son ambition que la voix du peuple qui attendoit avec impatience qu'il en fût fait justice. Le public desiroit qu'on l'eût envoyé au château de Loches relever M. de la Chalotais.

C'est M. le comte de Vergennes, Ambassadeur du Roi à Stockholm, qui le remplace dans le département des affaires étrangères, & M. le comte de Mui, dans celui de la

guerre. Ainsi les intérêts de l'état & des honnêtes gens sont confiés à des mains pures & fidelles : ce changement qui faisoit l'objet des vœux de la nation, la confirme dans la bonne opinion qu'elle a conçue des opérations de Louis XVI. M. Bertin, Ministre d'Etat, a les porte-feuilles des affaires étrangères & de la guerre, en attendant l'arrivée de MM. de Vergennes & du Muy.

M. le comte de Maurepas, après 25 ans d'exil, a repris sa place au Conseil. On a fait cette chanson au sujet de son rappel.

Sur l'air : *Vlà c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Maurepas revient triomphant,
Vlà c'que c'est qu'd'être impuissant;
Le Roi lui dit, en l'embrassant,
Quand on se ressemble
Il faut vivre ensemble
Les mœurs vont régner à présent;
Vlà c'que c'est qu'd'être impuissant.

Ce tendre accueil du Maître, méritoit une réponse de la part du Ministre; aussi n'y a-t-il pas manqué.

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

Maurepas étoit impuissant,
Le Roi l'a rendu plus puissant,
Le Ministre reconnoissant,
Dit : Pour vous, Sire,
Que je desire
D'en faire autant.

L'exportation des bleds se fera dorénavant d'une manière moins onéreuse pour le peuple. On y compte si fort que le lendemain de la mort de Louis XV on avoit mis à la nouvelle Halle un écriteau portant : *Magasin des bleds du Roi à louer*. Ceci nous rappelle la balourdise des Imprimeurs de l'Almanach royal de 1774, qui avoient poussé la stupidité jusqu'à mettre dans l'article des finances *M. de Mirlavaux, trésorier des bleds pour le compte du Roi*. Cette ingénuité de leur part avoit produit les vers suivans.

Ce qu'on disoit tout bas est maintenant public ;
Des présens de Cérès le maître fait trafic ,
Et le bon Roi, loin qu'il s'en cache ,
Pour que tout le monde le sache ,
Dans son grand Almanach , sans façon nous apprend ,
Quel est celui qui l'aide à voler notre argent.

S. M. a donné 300,000 liv. pour dédommager ceux qui avoient fait des provisions de bled pour Paris, où cette denrée essentielle est au plus bas prix actuellement.

On parle d'une grande réforme dans les écuries. On représentoit au Roi qu'il ne resteroit point, suivant le nouveau plan, assez de chevaux dans ses équipages de chasse. S. M. a répondu, dit-on : *J'aime la chasse, il est vrai, mais j'ai peu de temps à moi.*

On a voulu engager le Roi à prendre le nom d'*Auguste*. Je veux, a-t-il dit, *mériter que mes peuples me le donnent*. En attendant on l'appelle à Paris *Louis le Désiré*.

De la Muette, le 10 Juin 1774.

La levée des scellés du feu Roi s'est faite lundi en présence du Roi, qui s'est transporté à Versailles, malgré les oppositions du premier Médecin. On avoit parfumé tous les appartemens. On prétend n'avoir trouvé que 44000 liv. en especes ; la conduite du feu Roi & toutes les affaires où il étoit intéressé, faisoient présumer qu'il étoit possesseur de plusieurs millions en or, indépendamment d'une quantité de contrats, papiers, &c. On avoue pourtant que le porte-feuille étoit considérable, mais sans détail. Le testament qu'on a trouvé, est assez singulier. Il est fait en 1766, quinze jours après la mort du Dauphin, pere du Roi regnant. Le Testateur laisse à chacune de *Mesdames*, ses filles, 200 mille liv. de rentes viageres, & 200 mille liv. de plus à celle qui survivra aux deux autres, outre leur maison qui doit continuer d'être défrayée, comme toujours, au compte de l'Etat. Les bijoux & joyaux, dont le Testateur peut disposer, il les laisse à ses petits-enfans ; & appelle au reste de sa succession l'Infant Duc de Parme. Quant à ses bâtarde, il donne à chacun d'eux 200 mille liv. une fois payées. Entre autres singularités, le Roi ne fait point mention dans son testament, de feue la Reine qui vivoit alors. En cas de minorité le Testateur ordonne & nomme un Régent dont le nom est encore un mystere. Les plus plates capucinades forment le préambule de ce fameux testament. Le Monarque se met sous la protection du

Pere éternel , & se recommande à la Vierge. Il y dit aussi qu'ayant éprouvé par lui-même , combien il est dangereux pour un Roi d'être foible , il ne fauroit trop recommander à son successeur de faire & de voir les choses soi-même , autant qu'il le pourra. Il est bien singulier , que donnant en 1766 , à son Successeur un conseil si sage , Louis XV en ait si peu profité pendant les dernières années de sa vie.

On ne doute pas que la Cour ne soit bientôt purgée de tous ceux qui ne pouvoient ni l'honorer ni la bien servir. Madame de Langeac a reçu l'ordre de se choisir un couvent & s'est retirée à Caen. Pour comble de bonheur , on parle de la résurrection de son premier mari , M. Sabathin , qui n'étoit mort que par lettre de cachet.

La santé de M. le duc de la Vrilliere baisse journellement ; mais au moins il aura la consolation d'avoir bien établi tous les enfans de Madame de Langeac. Il a fait le Marquis Colonel ; a presque porté M. l'Abbé sur les bancs de l'Académie Française , & enfin vient de marier Mademoiselle de Langeac à M. le Marquis de Chambonas. La maison de Gontault , à laquelle appartient celui-ci , s'est constamment opposée à ce mariage , quoique le contrat eût été signé par le Roi ; & c'est à propos des obstacles que la famille Sabatin a rencontrés dans cette occasion , que Louis XV s'écrioit douloureusement : *Eh bien ! ce pauvre Duc de la Vrilliere ne peut donc pas réussir à marier sa fille ?*

On sera peut-être étonné d'entendre un Roi

parler ainsi de la conduite indécente d'un Ministre, dans lequel il avoit mis sa confiance depuis cinquante ans ; mais les réflexions ne sont pas de notre ressort , nous les laisserons faire à nos Lecteurs.

De Paris , le 15 Juin 1774.

M. le Duc de Choiseul est arrivé à Paris dimanche dernier, entre sept & huit heures du soir. La cour de son Hôtel étoit remplie de monde ; mais il n'a voulu voir personne. Le lendemain matin il s'est rendu au Château de la Muette, où il s'est trouvé au lever du Roi. S. M. ne lui a pas beaucoup parlé, mais elle lui a dit entr'autres : *M. le Duc, vous avez beaucoup perdu de vos cheveux, depuis que je ne vous ai vu.* La Reine s'est avancée en le voyant arriver, & lui a dit en propres termes, *M. le Duc, vous pouvez être persuadé que je conserverai toujours le souvenir de ce que vous avez fait pour moi....* Monsieur ne lui a pas dit grand'chose ; mais M. d'Artois l'a fort bien accueilli. M. le Duc de Choiseul est reparti hier matin pour sa terre de Chanteloup, où il se propose de passer la belle saison.

Il paroît que le Maréchal de Richelieu a joué son dernier rôle. On n'ignore pas de quelle utilité il étoit aux plaisirs du feu Roi. Louis XVI qui n'a pas les mêmes goûts que son prédécesseur, lui dit quelques jours après son avènement au trône : *M. le Maréchal, vous pouvez à présent vous dispenser, si bon vous semble, de venir à la Cour, je n'ai pas besoin de vos services.*

Le vieux bonneau , prenant un air piteux , lui dit : *Hélas , Sire , je le fais bien.*

La Princesse de Monaco a fait demander à la Reine la permission de lui être présentée. S. M. a répondu : *Je ne vois point de femmes séparées de leurs maris.* Un de nos Princes n'a pu cacher sa sensibilité à ce refus.

De Paris , le 19 Juin 1774.

La Comtesse du Bary , qui a été reléguée à l'Abbaye de Pont-aux-Dames , ne dément point son caractère dans sa retraite. Sans soins , sans souci , sans inquiétude , elle s'y procure tous les amusemens qui dépendent d'elle. Les bonnes Religieuses sont à ses pieds , & elle leur fait tourner la tête , en promettant à l'une une Abbaye , à l'autre un Prieuré , dès qu'elle sera de retour à la Cour. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que les saintes Béguines la croient ; étrange & admirable effet de la foi ! Cette sécurité de Madame du Bary lui est commune avec presque tous ses illustres parens ; car du Bary (le Roué) disoit il y a peu de temps à un homme distingué , qu'il avoit rencontré dans sa fuite ; *cet outrage ne sera que passager , & j'espère qu'avant peu on rendra justice au mérite.* L'homme qui l'écoutoit & qui savoit apprécier le mérite des du Bary , lui conseilla de se cacher dans le coin le plus reculé de la terre , pour se mettre à l'abri des récompenses qui lui étoient dues : il a suivi ce sage avis. Pour M. le Comte , époux pacifique de Madame du Bary , il continue de

filer les jours les plus heureux dans la Ville de Montpellier, où il a été relégué depuis longtemps. Il y a quelques mois, qu'il disoit à un de ses courtisans : « Rien ne manque à mon » bonheur, je jouis ici d'une félicité parfaite, » je vis comme un petit Roi en province; » la Comtesse ma femme vit comme une Reine » à Versailles; une seule chose qui me chagrine; quand je paroissais dans les rues, tout le monde me fuit & me montre au doigt, » cette marque d'attention du public me gêne...

Le Château de Veret n'est séparé de celui de Chanteloup que par la rivière de Loire; ainsi les deux antagonistes se trouvent en regard : les mauvais plaisans trouveront à gloser sur cette position originale.

On fait que le Duc d'Aiguillon a été soupçonné d'avoir voulu faire empoisonner M. de la Chalotais. Le Comte de Lauragais disoit à ce sujet : « il est affreux d'imputer ce crime au » Duc d'Aiguillon, j'ai des preuves certaines » du contraire, & je le défendrai sur cet objet » envers & contre tous; mais si l'on disoit » qu'il a fait empoisonner tels, tels & tels, &c. » — Oh! cela est vrai, par exemple, & je » passe condamnation, car il faut être juste.... »

Tout le monde ne fait pas l'origine de la haine implacable que le Duc avoit jurée à M. de Chalotais. Il commandoit en Bretagne lorsqu'en 1758 les Anglois descendirent à Saint-Cast, & il étoit à la tête du corps de troupes qui les obligea à se rembarquer avec perte. Pendant l'action, il se tint dans un moulin qui étoit à portée du champ de bataille : de

retour à Rennes, les partisans ne cessoient d'exalter sa conduite & sa valeur dans la journée de St. Cast; ils crioient aux oreilles de tout le monde que leur héros s'étoit couvert de gloire, &c. *Dites de farine*, répondit M. de la Chalotais; cette épigramme fut rapportée. Depuis ce moment le Duc n'a cessé de persécuter ce Magistrat respectable, dont il n'a pas dépendu de lui de voir tomber la tête sur un échafaud. Delà les troubles de Bretagne & la destruction des Parlemens : voilà bien de grands événemens pour de petites causes.

A propos des Parlemens, voici quelques traits qui feront juger du cas que les François font de ceux de nouvelle date : lorsqu'on répandit dans le public que M. Goëzman avoit reçu de l'argent pour prix de ses audiences, le Duc de Noailles dit au feu Roi : « Sire, » vous ne vous plaindrez plus aujourd'hui des » mauvaises dispositions du peuple, car voilà » votre Parlement qui commence à prendre. »

Le même Duc de Noailles avoit, l'an passé, une discussion avec le Duc de Brissac; il fit signer par Louis XV un ordre pour faire juger son procès par une commission particulière, & le Monarque, en la signant, lui dit : « Ne vous servez pas des Avocats du nouveau Parlement, ce sont tous des ignorans » & des fripons; prenez des anciens. » Mais la plus forte preuve que nous ayons eue du peu de confiance qu'on a dans le nouveau Sénat, c'est lors de l'affaire entre M. le Duc de Duras & Madame la Duchesse de Villeroy : il étoit question d'un procès de deux cents mille

livres & même davantage, de la perte au gain; ne voulant pas se soumettre au jugement du Parlement qu'elles regardoient comme incompetent, les parties ont choisi des arbitres tels que M. le Duc de Brissac, M. de Castries, M. de la Michaudiere & M. de Chezels, avec parole d'honneur d'acquiescer à leur décision. M. de Duras gagna.

Dans les changemens faits à la Cour de France, on a annoncé la retraite de Madame de Forcalquier; la cause de cette disgrâce n'est pas fort connue: la voici. Madame de Forcalquier, Dame d'honneur de Madame la Comtesse d'Artois, étoit de quartier, & servoit à table. Lorsque les Dames présentent de l'eau aux Princes pour se laver la bouche, il est d'usage qu'ils se levent. M. le Comte D*** resta sur son siege, & fit signe à Madame de Forcalquier d'approcher: celle-ci dit tout haut, *» j'attends que Monseigneur se leve. »* Le Prince piqué se leva en effet, prit de l'eau; mais au-lieu de la rejeter dans le bassin, il la lança sur les bras & dans la robe de la Dame d'honneur, qui ne voulut plus revenir à la Cour.

De Paris, le 25 Juin 1774.

L'AVENTURE qui a servi d'occasion à l'exil de Mad. de Langeac mérite d'être rapportée. M. de Langeac son fils aîné, & le Comte de Rouhault (Gamaches), avoient été cités par-devant les Maréchaux de France pour une affaire qui pouvoit devenir sérieuse: le tribunal les avoit accommodés; mais jugeant que

M. de Langeac étoit l'agresseur, il avoit été condamné à faire des excuses à M. de Rouhault, & à six mois de prison à l'abbaye Saint-Germain. Mad. de Langeac, qui depuis que M. de la Vrilliere s'est trouvé mal au Conseil, n'a plus de moyens de se venger, a écrit à M. de Rouhault un cartel conçu en ces termes. « Les femmes honnêtes (*honnêtes !*) » ne craignent pas les gens braves, M. le » Comte, encore moins ceux qui sont assez » lâches & effeminés, pour, quand ils ont les » plus grands torts, se faire donner des gardes » des Maréchaux de France, par amour de » leur pauvre petit individu. C'est pourquoi » je vous attends ce soir à neuf heures au » Cour la Reine, & je vous apprendrai les » regles de l'honneur. Je ne signe point, » vous connoissez mon écriture... » Ce défi ridicule a achevé de peindre ladite Dame, & elle a reçu l'avis de se retirer. Elle n'a rien de mieux à faire que d'aller rejoindre son cher Chev. d'Arc; on fait qu'entre eux d'eux, ils tenoient boutique en détail de lettres de cachet à 25 louis la piece; leur fournisseur étoit M. le Duc de la Vrilliere.

A propos de M. de la Vrilliere, je viens de dire qu'il s'étoit trouvé mal au Conseil. La premiere cause de cette indisposition est l'obligation où il se trouva de céder la place d'honneur à M. de Maurepas dans le premier conseil tenu à la Muette. De plus, le Roi, après avoir fait son discours d'ouverture, demanda ce que c'étoit qu'une lettre de cachet lâchée contre un Anglois nommé *Sutton*, &

contre laquelle se récrioit vivement l'Ambassadeur d'Angleterre. M. de la Vrilliere assura qu'il n'en avoit nulle connoissance, & on pouvoit l'en croire. « Comment, dit le Roi, » une lettre de cachet signée par vous, sort » de vos bureaux, & vous n'en savez rien ! » Je vous prie, M. de vous instruire de ce » procédé, & de m'en rendre compte.... » Cette réprimande toucha si fort l'illustre Ministre qu'il tomba en syncope.

Voici l'histoire de l'Anglois Sutton dont je viens de parler. Il est neveu du célèbre Sutton qui jouit à Londres de la plus grande réputation pour le traitement de la petite vérole ; le hasard l'avoit amené à Paris l'hiver dernier, & il s'y trouva lorsque Louis XV tomba malade. Il blâma hautement dans les sociétés, les saignées qu'on avoit faites au Roi, prétendant que bien loin de lui ôter du sang, il auroit fallu, s'il eût été possible, lui en augmenter le volume : comme les Anglois sont dans l'usage de parier sur tout, celui-ci ne crut pas s'attirer le blâme du Gouvernement en pariant 25 louis, que le Roi n'en reviendrait pas. Lorsque les Médecins ne virent plus aucun moyen de le sauver, & qu'ils l'eurent déclaré, quelqu'un s'avisa de parler de Sutton, & de dire qu'il étoit possesseur d'une poudre souveraine pour faciliter la suppuration de la petite vérole : on le fit venir sur le champ à Versailles, & il y fut reçu comme le Messie. Après avoir examiné le Roi mourant, Sutton déclara que malgré l'extrémité où il se trouvoit, il croyoit que son remède pourroit le

rendre encore à la vie. Les Médecins alors ne voulurent point lui laisser la liberté de l'administrer, sans qu'il fût préalablement analysé pour s'assurer des ingrédiens qui y entroient. Sutton, qui n'est que distributeur de la poudre de son oncle, & qui ignore sa composition, en permit l'analyse, en avertissant cependant qu'il craignoit qu'il ne fut plus temps de la faire prendre au Roi, & il se retira. Les Médecins, sans doute, ne parvinrent pas à décomposer la poudre, ou peut-être ils craignoient de voir le Roi sauvé par d'autres soins que les leurs; bref, le Roi ne prit point la poudre & mourut. Comme il convenoit de soutenir l'honneur de la Faculté, MM. les Docteurs attaquèrent Sutton comme charlatan & imposteur; & voulant lui ôter le temps de se justifier, ils sacrifièrent quelques pistoles, au moyen desquelles ils tirèrent encore de la boutique de M. de la Vrillière, une lettre de cachet, qui enjoignoit à Sutton de sortir du Royaume en fort peu de temps. L'Anglois la porta à son Ambassadeur, qui écrivit fortement en sa faveur : il implora en même temps la protection du Duc d'Orléans, qui avoit été témoin de sa conduite à Versailles. Ce Prince mit son affaire sous les yeux du jeune Roi, qui a fait révoquer cet ordre injuste.

En réfléchissant sur tous les événemens, on ne sauroit trop plaindre l'infortuné Louis XV. Les intrigues les plus affreuses se tramoient jusqu'au pied de son lit de mort. Il y avoit dans ses derniers momens trois ou quatre cabales qui s'entre-déchioient, même dans sa

chambre. Les uns vouloient que les Prêtres s'emparaissent de sa personne ; les autres les éloignoient de tout leur pouvoir. On fait combien l'Archevêque eut de peine à pénétrer jusqu'au lit du Roi. Le Maréchal de Richelieu le repoussa jusqu'à trois fois , & lui disoit :
 » M. l'Archevêque , si vous avez tant d'envie
 » de confesser , venez dans un coin , je me
 » confesserai , & je vous jure que ma con-
 » fession vous divertira bien autant que celle
 » du Roi. . . » Le Prélat tint bon , quoiqu'il fût fort malade & qu'il rendît du sang par le canal de l'uretre. L'inutilité de ses démarches fit dire aux plaisans , *que l'Archevêque avoit bien fait de pisser du sang à Versailles , que sans cela on auroit dit qu'il n'y avoit fait que de l'eau toute claire.* M. l'Archevêque n'attribua pas d'abord ces refus à la mauvaise volonté du Roi , de la piété duquel il avoit la plus haute idée ; mais une circonstance singulière lui fit bientôt changer d'opinion. Le cinquieme jour de la maladie , le Roi appella un de ses valets de chambre les plus affidés , & lui ordonna d'aller chercher Madame du Bary : le valet de chambre obéit à son Maître. Malheureusement comme il revenoit avec la Comtesse , ils furent rencontrés dans l'antichambre par l'Archevêque , qui s'obstinoit à y rester jusqu'à ce qu'il fût introduit. Il est aisé d'imaginer quels furent les discours des Prêtres ; leurs clameurs devinrent publiques ; delà le mécontentement du Peuple , qui disoit hautement : « on se moque de nous , on nous envoie » prier Dieu pour le Roi , tandis qu'il est » enfermé avec sa P*** , &c.

Celui de tous les Ministres qui s'est le mieux conduit pendant la maladie du feu Roi, est, sans contredit, le Chancelier. Il n'a pas été question de lui un seul instant. Ce Magistrat a l'esprit trop fin & trop pénétrant pour faire des démarches dont il n'attendroit pas un succès certain ; il a prudemment attendu le moment, & il jouit aujourd'hui du plaisir de voir le Duc d'Aiguillon déchu des espérances de fortune que son ambition lui promettoit. On fait que le Duc, après avoir reçu du Chancelier les services les plus essentiels, lui en a rendu de fort mauvais : ceci rappelle une anecdote assez singulière. Le Chancelier causant un jour de M. d'Aiguillon, avec un Prince aussi recommandable par sa haute naissance que par son mérite personnel, lui dit : « c'est » un coquin que j'ai sauvé de la roue. Par- » bleu, Monsieur, lui repartit le Prince, ce » n'est pas ce que vous avez fait de mieux » dans votre vie.... »

Quelque crédit que puisse avoir le Chancelier sous ce nouveau regne, il est cependant douteux qu'il en ait assez pour donner une consistance solide au Parlement de son invention. Celui de Paris est sans cesse exposé à de nouveaux outrages : on rapporte qu'un filou condamné à être marqué, s'est retourné un instant avant l'opération, vers l'exécuteur, & l'a prié de lui accorder une petite grâce ; celui-ci a répondu que son état le mettoit peu dans le cas d'accorder des grâces, mais enfin qu'il n'avoit qu'à dire de quoi il s'agissoit. » C'est une bagatelle, repartit le patient ; fai-

» tes-moi l'amitié de marquer sur mon épaulé
 » la date de l'année & du jour de mon exé-
 » cution ; j'espère que tout ceci changera ,
 » & que l'ancien Parlement reviendra : alors
 » je me flatte de me faire réhabiliter ; car les
 » arrêts de celui-ci n'ont pas le sens commun. »

De Paris, le 1^{er} Juillet 1774.

M. le Comte du Muy est aujourd'hui Mi-
 nistre de la guerre : il a compté sans doute
 sur la réformation prochaine des mœurs , puis-
 qu'il a accepté un poste qu'on ne pouvoit ,
 pour ainsi dire , occuper sous le dernier regne ,
 qu'en renonçant à la probité & à la décence.
 Lorsque M. de Choiseul fut disgracié & qu'il
 fut question de le remplacer , le Roi Louis XV
 jettâ les yeux sur M. du Muy. Celui-ci qui
 connoissoit le train de la Cour du feu Mo-
 narque , répondit sans balancer , *que la sévérité*
de ses principes ne lui permettoit pas d'accepter la
place qu'on lui proposoit. En effet , eût-il pu la
 conserver long-temps ? On ne pouvoit voir
 Louis XV que chez Madame du Bary , & il
 n'y avoit aucune apparence de parvenir à y
 faire aller M. du Muy , qui avoit constamment
 résisté aux prières du feu Dauphin dont il étoit
 l'ami , lorsqu'il le sollicitoit d'aller chez la
 Marquise de Pompadour. M. d'Aiguillon alors
 n'osoit pas encore aspirer ouvertement au Mi-
 nistère , on y plaça le Marquis de Montéy-
 nard , homme sans nerf , sans consistance &
 facile à déplacer. On fait quelles intrigues
 M. d'Aiguillon mit en usage pour faire servir

le Prince de Condé à ses desseins ; & on n'ignore pas quelle fut la récompense du Prince.

Le Prince de Soubise a été cruellement affecté de la mort de Louis XV. Fidele aux loix de l'amitié, il a suivi seul & dans l'obscurité le corps de son ancien maître, & ne s'en est séparé qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. Le Roi régnant a été sensible à ces marques d'attachement du Prince pour son Grand-Pere. Il rencontra, quelques jours après les obseques, la Comtesse de Marfan, qui a été sa gouvernante, & lui dit : « Maman, » votre frere a toujours été l'ami de mon » Grand-Pere, je veux aussi qu'il soit le mien ; » dites-le-lui de ma part.... » Le Prince de Soubise vouloit se retirer entièrement de la Cour ; mais les bontés du jeune Roi paroissent l'avoir détourné de ce projet.

Le Roi a déclaré qu'il n'entendoit pas que les filles publiques étalassent à l'avenir un luxe outrageant pour les honnêtes gens, & on s'occupe maintenant à mettre des bornes à leur magnificence déplacée. Mademoiselle Arnould, fille de beaucoup d'esprit, avoit bien prévu le désastre de son corps ; car dès que Louis XV eut fermé les yeux, elle s'écria en s'adressant à toutes les vierges de l'opéra : » ah ! mes amies, nous sommes ****. » Il est vrai qu'en femme de jugement elle avoit pris la précaution de se faire adjuger quinze jours auparavant, un intérêt sur les fermes générales valant 7000 mille livres de rente, par M. l'Abbé Terray, qui l'avoit refusé à d'honnêtes gens qui mouroient de faim.

On raconte ce trait plaissant de Mademoiselle Arnould, *Regis ad exemplum, totus componitur orbis*. Depuis que Louis XV vivoit avec Madame du Bary, les plus honnêtes femmes ne se faisoient plus de scrupule de hanter les catins les plus déterminées. Une jeune femme du Palais Royal, nommée Madame de Hunolstein, (d'une réputation intacte d'ailleurs) s'étoit tellement engouée de Mademoiselle Arnould, qu'elle avoit vûe dans le rôle d'Iphigénie de M. Gluck, qu'elle en étoit presque devenue amoureuse. Elle ne fut pas contente qu'on n'eût déclaré à l'actrice les sentimens qu'elle se sentoît pour elle. Celle-ci voulant en marquer sa reconnoissance, lui envoya un chapeau fort galant qu'elle nomma *chapeau à l'Iphigénie*. Elle lui fit dire qu'ayant imaginé cette parure pour elle, elle lui en faisoit hommage. La jeune femme ne pouvant parvenir à ajuster le chapeau à son goût, envoya chez l'actrice un laquais balourd, qui fit plaisamment sa commission. Il trouva Mademoiselle Arnould à sa toilette, entre M. le Prince d'Hefnin son amant payant, & son coëffeur son amant payé, & lui dit : « Made-
 » moiselle, Madame la Comtesse vous remer-
 » cie du chapeau que vous lui avez envoyé ;
 » mais elle ne peut pas réussir à l'arranger
 » comme vous, & elle vous prie de lui en-
 » voyer celui qui vous le met. » Iphigénie alors se tournant avec majesté vers ses deux amans, leur dit le plus gravement du monde :
 » Eh bien ! qui est-ce qui marche aujourd'hui ? »

Quelques mois avant la mort du feu Roi ; un danseur de l'opéra de Paris , nommé d'Auberval , noyé de dettes , fit courir le bruit que l'Impératrice de Russie lui faisoit offrir une fortune brillante pour passer à Pétersbourg. La Comtesse du Bary crut qu'il étoit de l'honneur & de l'intérêt de la Nation de parer un coup si cruel , & de s'opposer à une telle perte : elle fit une quête aussi indécente par son objet que par la maniere dont elle y procéda ; elle força tout le monde à y contribuer ; elle parvint à payer les dettes du danseur , & s'imagina s'être couverte de gloire , en le conservant à la France. Ce qu'il y a de plus extraordinaire , c'est que M. *Bertin* , caissier des parties casuelles , a donné pour sa part cinquante louis.

De Paris , le 7 Juillet 1774.

On attend toujours avec la plus vive impatience le sort de l'Abbé Terray , & l'on a peine à concevoir , comment ce Ministre de Finances , qui a mécontenté tous les ordres de l'Etat , peut se soutenir à la Cour. Si le Duc d'Orléans a quelque crédit au Conseil , on ne doute pas que l'Abbé Terray ne soit bientôt disgracié. On se souvient de la discussion qui s'est élevée cet hiver entre lui & ce Prince : M. le Duc d'Orléans s'étoit transporté chez lui avec quelques membres de son conseil , relativement à des objets dépendans de son domaine. M. le Contrôleur-Général ne pouvoit rien opposer à l'équité de la demande qui lui étoit adressée : cependant il refusa conf-

ramment sur les instances du Prince; il répondit vivement que ce dont il étoit question pouvoit être juste ; mais qu'il n'étoit pas dans ses principes de l'accorder : le Duc justement offensé , reprocha au Ministre de n'avoir aucuns principes , & d'être l'horreur de la Nation qu'il persécutoit : à quoi il ajouta : « puis-
 » que vous avez l'insolence de traiter ainsi
 » un homme de mon rang , je plains bien
 » sincèrement les malheureux sans appui qui
 » ont à faire à vous.... » Le Prince porta ses plaintes au Roi , & on crut que l'Abbé touchoit au moment de sa chute : mais le Roi avoit encore à cœur le mariage que le Duc d'Orléans a contracté avec Madame de Montesfon.

Lundi le Roi étoit à travailler dans son Cabinet ; une Sœur-Grise est venue pour lui parler. On lui dit que cela ne se pouvoit pas. Une demi-heure après elle revint , & annonça qu'elle avoit des choses de la dernière importance à dire au Roi. Le Capitaine des Gardes la fit entrer : — Sire , je viens de la part de ma Communauté féliciter V. M. sur l'heureux succès de son inoculation , & lui demander sa bienveillance pour notre couvent , qui est dans le plus pressant besoin. — La Sœur-Grise entra dans beaucoup de détails , auxquels le Roi parut s'intéresser ; il promit enfin à la bonne Sœur de s'occuper de son couvent. Celle-ci prenant congé , partit d'un éclat de rire , qui étonna tout le monde , & fit croire qu'elle étoit folle , au point que le Roi cria :
» qu'on l'arrête , mais qu'on en ait soin. » Cet ordre fit rire encore plus fort l'aimable Sœur,

qui éclata en disant : *Quoi ! personne ne me reconnoît !* C'étoit la Reine qui avoit voulu amuser le Roi & s'amuser elle-même.

On fait qu'il s'en est peu fallu que le Duc d'Aiguillon ne fit trancher la tête à M. de la Chalotais ; mais on ignore que c'est à la Duchesse d'Elbeuf qu'il doit la vie. Cette Princesse étoit intimement liée avec le Magistrat. On vint lui dire que l'ordre étoit expédié pour exécuter le jugement des Commissaires qui l'avoient condamné , & qui tous étoient des âmes damnées du Duc d'Aiguillon. Elle vole à Versailles chez le Duc de Praslin , lui représente avec toute la chaleur de l'amitié, l'atrocité du crime juridique que l'on va consommer , & le supplie d'aller parler au Roi en faveur d'un homme innocent, auquel on ne peut reprocher autre chose que de s'être opposé au despotisme d'un barbare qui avoit ruiné une des plus belles Provinces du Royaume. — Nous avons fait , Madame , le Duc de Choiseul & moi , tout ce que nous avons pu pour calmer le Roi , & toujours inutilement. — Renouvellez vos instances , Monsieur , vos prières , vos supplications ; dites à S. M. que je suis dans votre cabinet , & prête à me jeter à ses pieds , si vous ne réussissez pas à la fléchir ; volez , Monsieur , il n'y a pas un moment à perdre..... M. le Duc de Praslin part , a le bonheur de réussir , & revient annoncer cet heureux changement à Madame la Duchesse d'Elbeuf , qui ne quitte point le cabinet du Ministre qu'elle ne lui ait vu écrire l'ordre qui défendoit l'exécution , & partir le

Courier qui en étoit porteur. Il étoit temps qu'il arrivât, on travailloit à l'échafaud, & de sa prison, M. de la Chalotais entendoit les ouvriers qui le construisoient.

Cette anecdote très-sûre est appuyée par une circonstance tout aussi authentique. La Comtesse douairière de Coigny avoit un mal au sein très-inquiétant. On lui conseilla de se servir du bourreau de Paris : il la guérit. Toutes les années il venoit très-exactement la voir dans certaines occasions, comme le premier jour de l'an, le jour de sa fête, &c. Un jour il vint lui demander ses commissions pour la Bretagne ; (la Comtesse de Coigny est Bretonne) — Et à propos de quoi, dit-elle, allez-vous en Bretagne ? — Je l'ignore, Madame ; mais j'ai ordre de me tenir prêt à m'y rendre. — Le même jour la Duchesse d'Elbeuf, en revenant de Versailles, vint dire à la Comtesse de Coigny qu'elle avoit sauvé la vie à M. de la Chalotais. Cette Princesse fut d'autant plus heureuse de réussir, que déjà le Roi Louis XV avoit laissé périr, sur un échafaud, M. de Lalli ; Madame de Pompadour disoit dans le temps à M. de Choiseul : *Prenez y garde, Monsieur, je connois le Roi mieux que vous ; si vous laissez tomber la tête à M. de Lalli, il en tombera bieu d'autres, ne l'accoutumez pas au sang....*

Ce mot de Madame de Pompadour rappelle une anecdote qui prouve qu'elle connoissoit parfaitement le caractère de ce Prince. Lorsque le Roi, jeune encore, fut déterminé par ses Ministres à quitter Madame de Mailly, sa maîtresse,

maîtresse, il se retira à la Muette, dans le dessein d'éviter sa rencontre; mais Madame de Mailly, qui aimoit le Roi de bonne foi, vola bientôt sur les pas de son amant; & comme on s'y attendoit le moins, on entendit le bruit de sa voiture qui entroit dans la cour du Château. Grande alerte pour tous les Ministres, qui connoissant la foiblesse de leur Maître, ne voulurent pas risquer une entrevue entre les deux amans. Le donneur de lettres de cachet se précipita au bas de l'escalier au moment où Madame de Mailly descendoit de carrosse, & lui signifia l'ordre de ne plus reparoître. Cette femme infortunée tomba d'abord à la renverse, puis poussa les cris les plus plaintifs, s'arracha la coëffure & les cheveux. Le bon Roi, que la curiosité avoit amené à la croisée, regardoit cette scene au travers des carreaux, & rioit des positions comiques que son désespoir lui faisoit prendre. Nous tenons ceci d'un témoin oculaire. Madame de Mailly, femme aimable, de qualité, & qui convenoit en tout au Roi, a vécu sans faire de mal, a obligé bien du monde, & est morte noyée de dettes. Madame de Pompadour, qui régnoit si despotiquement sur l'esprit du Roi, étant morte à Versailles, on transporta son corps à Paris; & lorsqu'on se mit en marche, il pleuvoit à verse: Louis XV dit d'un air riant à ses courtisans: *Parbleu, elle a pris là un vilain temps pour se mettre en chemin.*

D'après tout ce que l'on vient de dire du caractère du feu Roi, & d'après la dureté de son gouvernement, il n'est plus étonnant qu'il

eût perdu sans retour l'affection de ses peuples. Il sembloit que l'on craignît de le voir revenir à la vie ; chaque jour voyoit éclore de nouveaux sarcasmes contre lui. Les Médecins , pendant le cours de sa maladie , donnoient toujours des bulletins qui portoient que le Roi étoit aussi bien qu'il pouvoit être ; on avoit affiché ces mots : *Quand le Roi sera mort , ce sera alors qu'il faudra annoncer qu'il est aussi bien qu'il peut être.* Son corps a été porté à St. Denis , accompagné de deux carrosses , de quelques valets , & de cinquante gardes , qui le menerent presqu'en poste , en disant : » Dépêchons-nous ; voilà la dernière course » qu'il nous fait faire , nous n'irons plus si » souvent à la chasse. » Arrivé à St. Denis , les flambeaux des gardes étant éteints , soit par le vent , soit par la longueur de la course , il fallut prendre une chandelle dans une boutique près de l'Eglise pour s'éclairer , & retirer du carrosse le cadavre , qui après un simple *requiem* , fut enfermé dans le caveau. M. de Sartines disoit à quelqu'un qui se plaignoit de l'indécence des propos publics : « Si » je voulois faire arrêter pour des propos , » il faudroit que je fisse arrêter tout Paris. »

De Paris , le 15 Juillet 1774.

ON voit une espece de bilan , dans lequel on porte les dettes de la Comtesse du Bary à 1,200,000 liv. & celles de l'illustre Mahomet à 600,000 liv. Cela paroît bien foible du moins pour du Bary. Il est vrai qu'il pre-

noit de l'argent au trésor royal quand il en vouloit ; il guettoit les occasions de faire valoir sa protection à l'Abbé Terrai, & à la moindre prise que celui-ci donnoit à ses ennemis, Mahomet traversoit la rue en pantoufles, entroit à l'improviste dans le cabinet du Ministre en criant : *Faute, l'Abbé, faute*, & la faute, vraie ou supposée, ne pouvoit s'excuser qu'au moyen d'une ordonnance sur le trésor royal, en faveur du patron. Du Bary avouoit hautement qu'il avoit mangé 18 millions à l'Etat. Outre la douce & bonne de Murat, il avoit quatre maîtresses publiques, magnifiquement entretenues. C'est ce petit ferraïl qui lui a valu le surnom de Mahomet.

Personne n'ignore que le Duc de Choiseul est l'auteur de la guerre qui s'est élevée entre la Russie & la Porte : un soir, en rentrant chez lui, son Suisse lui remet une lettre qu'un Savoyard avoit apportée. Elle étoit datée de Venise, d'une écriture inconnue & sans signature : il y lut ; « Il vient d'être arrêté, dans le » Conseil de l'Impératrice de Russie, d'armer » une flotte qui est destinée pour la Méditerranée, & qui doit attaquer les Turcs dans » la Morée, où déjà les Russes ont préparé » des intelligences ; nous avons cru devoir » vous en donner avis.... » Ce projet parut si extraordinaire au Duc de Choiseul, & si dénué de vraisemblance, qu'il ne fit aucun cas de l'avis qu'on lui donnoit, & il n'en parla à personne : cependant il ne tarda pas à apprendre qu'il étoit bien fondé, & dans le même temps, il reçut une seconde lettre, toujours

datée de Venise, toujours de la même écriture, & toujours sans signature; elle portoit :
 » Vous ne devez pas ignorer maintenant que
 » l'avis que je vous ai donné, étoit certain;
 » il ne l'est pas moins que l'armement de la
 » flotte Russe se continue avec vivacité, &
 » sans doute, les Cours de France & d'Es-
 » pagne ne le verront pas de sang froid.... » —
 Alors le Duc de Choiseul ne balança plus, il porta au Conseil d'Etat du Roi, les deux lettres qu'il avoit reçues; il y proposa d'armer, de concert avec l'Espagne, & de déclarer ennemi tout vaisseau de guerre Russe qui entreroit dans la Méditerranée. Les Ministres qui connoissoient les intentions pacifiques du feu Roi, furent d'un avis contraire, & on s'abandonna à la Providence. Enfin, il arriva une troisième lettre, conçue à peu près dans ces termes : « Il est bien étonnant que
 » vous n'avez fait aucune attention aux avis
 » que vous avez reçus de moi; cependant
 » vous devez en avoir reconnu la fidélité;
 » apprenez pour la dernière fois que la flotte
 » Russe est prête à mettre à la voile. Elle a
 » ordre de relâcher en Angleterre; & pour
 » peu que la France & l'Espagne fassent de
 » démonstrations, il est vraisemblable qu'elle
 » n'ira pas plus loin.... » — Le Duc de Choiseul mit encore cette lettre sous les yeux du Roi, & insista plus que jamais sur la nécessité d'envoyer à Toulon les ordres les plus prompts pour y armer tout ce qu'il y avoit de vaisseaux, en se concertant avec les Espagnols; l'esprit de paix du Roi & de son Mi-

nistère l'emporta. Le Duc de Choiseul croit que ces avis lui ont été donnés par le Roi de Prusse, qui étoit bien-aise d'allumer une guerre pour tirer parti des troubles qui s'élevoient en Pologne. C'est ce même esprit pacifique qui a empêché le feu Roi d'y prendre part. Il est certain que lorsqu'ils commencerent à éclater, l'Empereur lui écrivit deux lettres pour l'engager à joindre ses forces aux siennes, & à attaquer le Roi de Prusse.

Il est sans doute fort malheureux que M. le Duc de Choiseul ait été sans cesse contrarié dans tous les projets qu'il a conçus pendant le cours de son Ministère. La Nation ne seroit pas avilie, comme elle l'est aujourd'hui, si on eût suivi ses idées, au moins est-il certain qu'il auroit soutenu l'honneur du nom François; & toutes les actions de sa vie prouvent qu'il avoit l'ame trop élevée pour souffrir rien qui pût diminuer la gloire de son Maître. Lorsqu'il étoit Ambassadeur à Rome, il avoit une telle attention à ne rien perdre de ses prérogatives, qu'il sembloit même vouloir prendre une supériorité marquée sur les Ministres des autres Puissances. Le feu Pape qui connoissoit sa tête, étant un jour sur son balcon, vit arriver de loin M. l'Ambassadeur d'Espagne, qui n'apercevant pas le Saint Pere, s'arrêta pour pisser contre les murs de son palais. Le Pape lui cria: " Monsieur l'Ambassadeur, ne pissez pas là, " car l'Ambassadeur de France voudra pisser " dans mon cabinet. "

Ce Ministre, malgré le goût qu'on lui reprochoit pour la dépense, étoit généralement

aimé. On se rappelle que sa disgrâce fut un jour de triomphe pour lui. On fit alors ce quatrain.

Comme tout autre , dans sa place ,
Il eut de puissants ennemis ;
Comme nul autre , en sa disgrâce ,
Il acquit de nouveaux amis.

Quant au Duc d'Aiguillon , tout le monde fait qu'il comptoit beaucoup sur son petit esprit d'intrigue , & qu'il n'a jamais eu que ce moyen de se maintenir en place ; en effet , il en avoit ourdi une des plus adroites. La Comtesse de Narbonne , Dame d'atour de Madame Adelaïde , étoit son agent : deux jours avant la mort de Louis XV elle dit à cette Princesse : « Vous devez , Madame , vous attendre à la mort du Roi votre pere , & sans doute Mgr. le Dauphin ne pourra se dispenser de chasser les Ministres de son aïeul , mais il ne peut faire justice que lentement » & après s'être mis au fait avec eux du courant des affaires ; il a cependant besoin de quelqu'un qui puisse le guider , & je ne vois personne qui puisse mieux remplir cette tâche que M. de Maurepas. . . » Cette idée fut saisie avidement par Madame Adelaïde , qui la communiqua au Roi , dès que Louis XV eût fermé les yeux. Delà s'ensuivit la belle lettre de S. M. au Comte de Maurepas , lettre qui a été insérée dans tous les papiers publics , & qui a fait tant de sensation dans tous les ordres de l'Etat ; mais l'illusion fut bientôt dissipée : on se rappella que M. de

Maurepas, connu, sans doute, par sa probité, son honnêteté, des vers galans & de jolies chanfonnettes, n'avoit jamais été que Ministre de la Marine, qu'il avoit 73 ans, & que depuis 25 il avoit perdu le fil des affaires; enfin qu'il étoit oncle à la mode de Bretagne du Duc d'Aiguillon. Tout se découvrit. On vit le merveilleux raisonnement de ce Ministre. Il comptoit que son parent le maintiendrait, il croyoit pouvoir le faire servir à quelques nouvelles trames, il espéroit enfin conserver un de ses deux départemens.

En faisant quelques réflexions à ce sujet, il paroît que Madame de Narbonne n'a pas perdu grand'chose à la chute de son protecteur. On n'ignore pas comment le Duc d'Aiguillon récompensoit ses Agens. On se souvient que tourmenté du desir d'être Ministre, il avoit engagé le Prince de Condé à contribuer de tout son crédit au renvoi de M. le Marquis de Monteynard, & qu'il lui avoit promis pour récompense la charge de Grand-Maitre de l'Artillerie. Le Prince travailla & réussit; mais quand il fut question de tenir ses engagemens, le cauteleux Ministre trouva moyen par ses intrigues de mettre Mgr. le Dauphin en jeu. Ce Prince demanda la place pour M. le Comte de Provence; le Prince de Condé en concurrence avec Mgr. le Dauphin fut obligé de lâcher prise. On prétend qu'il n'a pas été la dupe du stratagème de M. le Duc d'Aiguillon. Comme en France on rit toujours aux dépens des battus, on fit alors la chanfon suivante.

Sur l'Air : *la bonne Aventure , ô gué , &c.*

C*** avoit fait , dit-on ,
 Une batterie ,
 Qui n'étoit pas de canon ,
 Mais de fourberie ;
 Eût-il jamais pu prévoir ,
 Qu'il perdrait dimanche au soir ,
 Son artillerie
 O gué ,
 Son artillerie.

De Marly, le 21 Juillet.

LE Roi vient de faire demander à M. de Boynes sa démission de la place de Secrétaire d'Etat au département de la Marine. M. Turgot le remplace.

Quoique la disgrâce de M. de Boynes fasse peu de sensation , on a pourtant cherché à en pénétrer le motif. D'abord on l'avoit attribuée à une contestation assez vive entre cet Ex-Ministre & l'Abbé Terray, relativement au rétablissement de la Compagnie des Indes que celui-ci présentait au Conseil comme une chose fort avantageuse. M. de Boynes supplia le Roi de vouloir suspendre sa résolution , jusqu'à ce qu'il ait eu l'honneur de mettre sous ses yeux toutes les considérations qui lui sembloient combattre le sentiment de l'Abbé Terray. Le Roi quitta le Conseil sans dire mot , & 24 heures après , M. de Boynes fut remercié. Comme on ne voit rien de coupable dans cette conduite , on a cherché une autre

cause & l'on a découvert que , six mois avant la mort de Louis XV, M. de Boynes avoit fait armer à Brest , aux frais du Roi , un bâtiment pour l'Isle de Gorée , à l'effet de transporter des negres sur les habitations que ce Ministre possède à St. Domingue. On en a fourni la preuve , & l'on a même remis en original au Roi les instructions que M de Boynes avoit données particulièrement au Capitaine. C'en est bien assez pour perdre quelqu'un qu'on n'aime pas.

Les papiers publics sont pleins de traits qui nous annoncent le regne le plus juste & le plus heureux. Mais en admirant l'équité du Roi , peut-être les grands qui sont accoutumés à l'impunité par la foiblesse du Gouvernement de Louis XV, redoutent-ils la sévérité de Louis XVI. Au reste , ils n'en rempliront leurs devoirs qu'avec plus d'exactitude , & les Peuples n'en vivront que plus tranquilles. Plusieurs traits peuvent engager à penser que le caractère du nouveau Roi est sévère : on dit qu'il a demandé , il y a quelques jours , à M. de Montesquiou , premier Ecuyer de M. le Comte de Provence , ce qu'étoient devenus tous les équipages qui avoient servi au deuil du feu Roi de Sardaigne. M. de Montesquiou ayant répondu que le privilege de sa charge lui donnoit le droit de s'en emparer , & qu'il s'en étoit adjugé le bénéfice : « J'ai cru , lui » dit le Roi , qu'il n'y avoit que les palefreniers à qui on donnoit pour boire.... » C'est un bonheur d'avoir un Roi sévère quand il est juste. Celui-ci a encore un avantage ,

c'est de s'être quelquefois entendu dire la vérité : on assure que l'hiver dernier il est venu *incognito* au bal de l'opéra avec Madame la Dauphine, & qu'ayant accosté un Seigneur qui depuis long-temps s'abstient de paroître à la Cour, il lui demanda pourquoi on ne l'y voyoit plus ? Celui-ci bien éloigné de croire qu'il parloit à M. le Dauphin, lui répondit :
 » Je n'y vais pas parce que le Maître est
 » trop foible & ses courtisans trop bas & trop
 » ennuyeux. »

Aussi-tôt que le feu Roi eût fermé les yeux, M. le Prince de Conti écrivit au Roi une lettre qui lui fut portée par Madame la Princesse de Conti Douairiere, sa mere. Cette Princesse alla à Choisi où elle trouva le Roi & la Reine ensemble : la Reine se retira, ne voulant sans doute pas joindre ses prieres à celles de la mere du Prince. Le Roi, après avoir pris lecture de la lettre, répondit : « que
 » M. le Prince de Conti avoit été dans le
 » cas de rentrer en grace auprès du feu Roi,
 » & qu'en ayant négligé l'occasion, il croi-
 » roit manquer au respect qu'il devoit à la
 » mémoire de son grand-pere, s'il recevoit
 sa visite. » Ce fut son dernier mot, quelles que fussent les instances de sa mere. Les Parisiens ne furent pas fâchés de cette mortification donnée au Prince de Conti. Il a peu de partisans dans la capitale. On lui reproche d'être d'un caractère méchant & cruel ; & la crapule dans laquelle il est enfoncé, n'a pas peu contribué à lui enlever l'estime générale. Comme il y a fort peu de filles à

Paris qui n'aient passé par ses mains , il a entre-
 tenu pendant quelque temps Mlle. Heinel,
 célèbre danseuse de l'opéra , mais qui passe
 pour avoir fort peu d'esprit ; cette fille ayant
 passé la nuit avec le Prince de Conti , parut
 le lendemain assez peu satisfaite des plaisirs
 de la veille ; Mlle. Arnould , connue par ses
 faillies , lui demanda : « Eh ! qu'as-tu , mon
 » enfant , tu me sembles toute triste ; n'es-tu
 » pas contenté du Prince ? — Non , mon amie ,
 » dit Mlle. Heinel , je ne veux plus de com-
 » merce avec lui , il m'a joué un tour perfid-
 » de. — Eh , qu'est-ce , ma petite , conte-moi
 » cela. — Imaginez-vous , dit la danseuse en
 » hésitant , qu'il a voulu en user avec moi
 » d'une manière fort extraordinaire ; enfin ,
 » comme on se sert à Rome des petits
 » vous jugez bien que j'ai dû souffrir des
 » douleurs affreuses. — Ah ! ma pauvre en-
 » fant , reprit Mlle. Arnould , j'entre dans ta
 » peine , & je ne doute pas que cela n'ait
 » été très-difficile , car on n'est jamais si petit
 » qu'auprès des grands.... »

De Marly, le 29 Juillet 1774.

IL y a du froid entre la Reine & Mesdames
 tantes , provenant des vues & opinions diffé-
 rentes de ces Princesses sur les affaires. Tou-
 tes ces intrigues ne peuvent qu'inquiéter les
 amis de l'Etat. Le Roi s'est apperçu de tout
 cela & a d'abord dissimulé ; mais sur la de-
 mande que Mesdames lui ont faite d'aller s'é-
 tablir à Luneville pour le reste de leurs jours ,

S. M. leur a répondu : « que son attachement » pour elles ne lui permettoit pas d'acquiescer » à cette séparation , & que d'ailleurs la ma- » niere , dont il se propoisoit de les traiter » leur prouveroit , combien il faisoit cas de » leurs personnes. »

Le grand Maître de Cérémonies s'étant rendu au Parlement assemblé pour l'inviter au Catafalque , l'affluence des curieux a été si grande que plusieurs personnes s'y sont trouvées mal. Un jeune homme qui étoit auprès d'un des Conseillers , le heurta sans le vouloir ; celui-ci prit le ton & le traita d'impertinent & de polisson. Le jeune homme lui repliqua : Vous ne pouvez être qu'un drôle de m'apostropher ainsi ; le Conseiller appella les Huissiers & le fit arrêter. La cérémonie faite , l'affaire fut dénoncée aux Chambres , qui firent venir le jeune homme à la Barre , l'aumônèrent & le blâmèrent sur le champ. Comme ce jeune homme se trouve parent de plusieurs personnes en place , & notamment de M. de Vergennes , il va se pourvoir en cassation de ce jugement qui emportant avec lui la note d'infamie , le rendroit incapable d'aucun service. Le Catafalque s'est exécuté avant-hier , avec décence , à l'exception de quelques huées que nos Seigneurs du Parlement ont dû essuyer. C'étoit *Monsieur* & M. le Comte d'Artois qui en faisoient les honneurs avec le Prince de Condé , comme *Prince du Sang* , son fils le Duc de Bourbon faisant les fonctions de grand Maître. On n'a pas paru content de l'oraison funebre. En revanche on l'est très-fort dans

le Public, d'une lettre que voici, & que l'on suppose avoir été écrite par le Chancelier au Parlement à cette occasion.

» L'ordre que vous venez de recevoir au
 » sujet de la cérémonie qui va se faire à
 » St. Denis, est sans doute de nature à vous
 » surprendre, je doute qu'aucun de vous se
 » soit jamais attendu à se trouver à pareille
 » fête, & s'il faut vous parler vrai, je ne
 » reviens pas moi-même de mon étonnement.
 » Tout ce que j'apprehende dans ce moment,
 » c'est que vous ne fassiez encore des vôtres,
 » & entre nous, il n'en faudroit pas beau-
 » coup pour vous déshonorer. Je vous invite
 » donc, Messieurs, à vous comporter très-
 » décemment, autant toutefois que des gens
 » comme vous en sont capables, & sur-tout
 » à ne mettre, ni cuillers ni fourchettes
 » dans vos poches. Vous concevez le mau-
 » vais effet que cela feroit, on ne manque-
 » roit pas de profiter encore de cette circonf-
 » tance pour gloser sur votre compte, ce
 » qu'il est très-prudent d'éviter; car on dit
 » tout haut que nous sommes un tas de roués.
 » Vous devez vous rappeler qu'au dernier
 » repas que je vous ai donné, & auquel j'ai
 » eu l'indiscrétion d'inviter d'honnêtes gens,
 » on s'est plaint de la perte d'une boîte d'or
 » enrichie de diamans, qui a disparu sans
 » qu'on ait pu trop savoir comment. Ces pe-
 » tites plaisanteries peuvent passer en *Famille*.
 » Il est bien vrai que sans ces petites res-
 » sources il n'y auroit pas de l'eau à boire,
 » mais que voulez-vous, mais il faut faire de

» nécessité vertu. Voyez donc à vous con-
 » traindre , afin d'éviter les esclandres , il
 » vous en coûtera , je le fais ; mais croyez-
 » vous qu'il ne m'en a pas coûté , à moi qui
 » vous parle , d'avoir sacrifié à votre con-
 » servation le peu d'honneur qui me restoit ,
 » & le repos de la Nation entiere. Allons ,
 » mes amis , voyez à vous exécuter en at-
 » tendant mieux , je vous réponds du reste.
 » Tout ira bien. Sur-tout point de cuillers
 » ni de fourchettes. J'aimerois mieux vous
 » faire avoir à chacun 50 écus de gratifica-
 » tion. »

De Paris , le 31 Juillet 1774.

LE rappel de M. le Duc de Choiseul à
 Paris , a produit l'effet que l'on avoit prévu :
 il y a été reçu , comme en triomphe , & le
 plaisir de le revoir a presque fait tourner la
 tête aux Parisiens. Quand on réfléchit sur
 l'injustice & la dureté avec laquelle Louis XV
 condamnoit ses malheureux Ministres à un
 exil perpétuel , on a peine à imaginer com-
 ment il y en avoit d'assez fots pour le servir.
 Il en a souvent pros crit d'innocens , & en
 cela il étoit bien différent de Louis XVI , qui
 ne punit pas même les Ministres coupables.
 On espere que les changemens qu'il a faits
 jusqu'à présent dans ses Ministres , ne seront
 pas les seuls , & qu'il couronnera un ouvrage
 si bien commencé. Voici une chanson qui a
 été composée à sa louange.

Sur l'Air : *Or écoutez, petits & grands, &c.*

Or écoutez, petits & grands,
L'histoire d'un Roi de vingt ans,
Qui va nous ramener en France
Les bonnes mœurs & la décence;
D'après cela que deviendront
Tant de catins & de fripons ?

S'il veut de l'honneur & des mœurs,
Que feront nos jeunes Seigneurs ?
S'il aime les honnêtes femmes,
Que feront tant de belles Dames ?
S'il bannit les gens déréglés,
Que feront nos riches Abbés ?

S'il dédaigne un frivole encens,
Que deviendront nos Courtisans ?
Que feront les amis du Prince
Autrement nommés en Province ?
Que deviendront les partisans,
Si ses sujets sont ses enfans ?

S'il veut qu'un Prélat soit chrétien,
Un Magistrat homme de bien,
Que d'Evêques, de grands Vicaires;
Combien de Juges mercenaires
Vont changer de conduite ? *Amen*
Domine saluum fac Regem !

Voici une repartie du nouveau Roi qu'il
faudra ajouter aux preuves qu'on a déjà de
sa sévérité : M. d'Affry, Colonel du Régiment

des Gardes Suisses, lui demanda, quelques jours après la mort de Louis XV, quel costume il faudroit observer pour le deuil des Suisses ?
 » N'avez-vous pas d'ordonnances qui traitent
 » cet objet, lui dit le Roi ? — Oui, Sire, —
 » eh bien, lisez-les....

Le trait suivant prouve la bonté de son ame : on assure qu'il a dit aux deux Princes : « Je ne veux pas que vous m'appeliez : « Je ne veux pas que vous m'appeliez » liez ni Roi ni Majesté, je perdrois trop » au titre de frere auquel vous m'avez accoutumé. »

M. le Prince de Poix, que Louis XV appelloit toujours en le raillant, *Monseigneur & votre Altesse*, vient d'obtenir la survivance de la Compagnie des Gardes de Beauveau. Le Duc de Noailles, son oncle, vouloit se retirer de la Cour, mais le jeune Roi s'y est opposé. « M. de Noailles peut ne faire » aucun service s'il le veut, dit le Roi, il a » son fils qui le remplace ; mais je n'accepte » pas sa démission, je ne veux pas que les » honnêtes gens m'abandonnent. »

Bien des gens avoient cru qu'on verroit le Cardinal de Bernis revenir en France & rentrer dans le Ministère ; mais il paroît que c'est un espoir auquel il faut renoncer pour jamais ; il est même fort douteux qu'il voulût, quelques prieres qu'on lui en fit, consentir à rentrer dans un tourbillon dont on doit toujours s'estimer fort heureux d'être sorti. L'Abbé de Bernis, son neveu, ayant reçu il y a quelques mois, de Rome, le portrait de son oncle, M. Blin de Sainmore a

composé ces vers pour être mis au bas du portrait :

Dans ce Cardinal Rome admire
Ses grands hommes qui ne sont plus ;
Virgile lui transmet sa lyre
Et Marc-Aurèle ses vertus.

Voici un autre quatrain que l'Abbé de la Roche a fait , pour mettre au bas du portrait du célèbre Helvétius :

Des sages d'Athènes & de Rome
Il eut les mœurs & la candeur ,
Il peignit l'homme d'après l'homme ;
Et la vertu d'après son cœur.

Les sarcasmes & les pasquinades sur le feu Roi ne cessent pas : on raconte que son ame errant le jour de ses obseques dans la plaine de St. Denis , elle fit rencontre de cet Apôtre de la France , qui lui demanda où elle alloit ? L'ame royale répondit qu'elle alloit en Paradis. « Vous n'êtes pas dans la route , dit le Saint , prenez par ici , voilà le bon chemin : bon soir , bon voyage..... »

Après une demi-heure de route , le défunt rencontre la Madeleine , qui lui demande où il va ; même réponse. « Vous n'y êtes pas , mon ami , dit la sainte péchereffe ; prenez par ce sentier que je vous indique & vous arriverez à bon port. » Il marche & se fatigue inutilement sans arriver au but , enfin il apperçoit St. Pierre , & croit être au terme

de son voyage : « Eh , bon soir , bon Sire ,
 » lui dit le saint Portier , où allez - vous si
 » tard ? En paradis , répond le Monarque très-
 » passé. — Eh , bon Dieu , vous lui tournez
 » le dos ! — Parbleu , l'aventure est plaisante :
 » St. Denis & la Madeleine , deux de vos
 » confreres , m'ont cependant enseigné ce che-
 » min. — Ils ne savent ce qu'ils disent , ré-
 » pond St. Pierre , rapportez-vous-en plutôt
 » à moi , qui tiens les clefs dans ma poche.
 » Je ne suis plus surpris que vous n'ayez fait
 » que des sottises de votre vivant , vous avez
 » toujours pris pour Conseillers des gens sans
 » tête & des catins.... »

De Compiègne , le 7 Août 1774.

LE Roi paroît s'amuser beaucoup ici ; il
 chasse deux fois le jour. L'économie projetée
 d'une seule table pour la famille Royale n'a
 pas lieu , & les deux freres de S. M. ont repris
 chacun leur maison.

On se loue beaucoup de M. de Vergennes.
 Il paroît disposé à suivre les errements poli-
 tiques de l'Abbé de la Ville , & distingue
 particulièrement les créatures de ce célèbre
 défunt.

Ce Ministre annonce des vues de réforme
 plus étendues que celles de son prédécesseur.
 Il a rapporté au Roi que , lorsqu'il étoit Am-
 bassadeur à Constantinople , le Duc de Choi-
 seul , alors Ministre des affaires étrangères , le
 chargea d'exciter une rupture entre la Porte
 & la Russie , & lui fit passer deux millions en

especes pour parvenir à ce but. L'Ambassadeur qui vouloit devoir l'honneur de cette négociation à ses talens plus qu'à l'argent, n'avoit pas des succès aussi prompts que le desiroit le Duc de Choiseul, mais il réussit enfin, avec la gloire d'avoir épargné un million. On sent que cette anecdote ne parle pas au Roi en faveur du Duc de Choiseul, & qu'elle ne peut qu'achever de le perdre dans l'esprit d'un Monarque passionné pour l'épargne. Mais S. M. ignore que les délais occasionnés par les vues d'économie de M. de Vergennes dans cette affaire, ont fait réussir ce que M. de Choiseul prévoyoit & vouloit empêcher. Pendant que l'Ambassadeur négocioit à Constantinople, les Russes alloient en avant; leurs troupes gagnoient du terrain, les négociations mûrissent les plans concertés entre les Cours de Pétersbourg & de Berlin; c'est à cette époque que le succès du partage de la Pologne a été préparé. Aussi, lors de la nomination du Comte de Vergennes aux affaires étrangères, le grand Frédéric a dit à quelqu'un : *J'en suis fort aise; il m'a déjà rendu un grand service, & j'ai lieu d'en attendre d'autres de ce Ministre; son économie à Constantinople a valu un million à la France, & à moi mes nouvelles possessions en Pologne.*

Le Prince d'Henin a été à la veille d'avoir une affaire d'honneur avec le Duc de Nivernois, au sujet de l'opéra du Chevalier Gluck; que le Prince a maltraité de propos indécens, chez Mlle. Arnould. L'intérêt que la Reine prend au Musicien, a engagé le Duc de Ni-

vernois, qui le protege d'ailleurs, à se déclarer son champion. L'affaire s'est accommodée au moyen d'une visite que le Prince est allé faire au Chevalier Gluck.

De Paris, le 11 Août 1774.

A propos des plaisanteries continuelles que l'on se permet sur le Parlement de nouvelle fabrique, j'ai oublié de vous rapporter une piece de vers très-peu connue. C'est un discours que l'on fait adresser par M. Goëfman, aux chambres assemblées. On fait qu'il étoit Conseiller de grand'chambre, & que, selon M. de Beaumarchais, il s'arrogeoit le droit de vendre la justice au plus offrant.

MESSIEURS!

Pour siéger sur les lis appellés sans mérite,
 Nous avons espéré qu'une sage conduite
 Nous vaudroit tôt ou tard, d'être un peu respectés;
 Par de sages arrêts nous avons débutés;
 Cependant notre zele à devenir utiles,
 Nous fait passer, en corps, pour de vrais imbécilles:
 En vain nous faisons bien, on ne voit que nos torts,
 Et le Public ingrat, se rit de nos efforts.
 Nous nous perdons, Messieurs, en rendant la justice,
 Dans un siecle où l'on vend le plus mince service.
 Qu'ont produit tant d'arrêts légalement rendus?
 Nous restons des intrus, des pauvres parvenus.
 Prenons, il en est temps, une route contraire;
 L'on ne peut s'élever qu'à force de mal faire:

(*) Tous les jours un escroc, s'il est de qualité,
 Dépouille le Bourgeois avec impunité :
 De ces fripons titrés rendons-nous les complices,
 Le gâteau partagé nous tiendra lieu d'épices ;
 Avec eux nous ferons nos coups en sûreté
 Sous le masque des loix & de l'honnêteté.
 Linguet a démontré qu'un soupçon de bassesse
 Ne doit en aucun cas, tomber sur la noblesse :
 Si les faits sont trop clairs, il faut se procurer
 Des témoins subornés pour les dénaturer ;
 Et le sot mis à sec avec plus d'une injure
 Ira dans un exil expier sa roture.
 En nous enrichissant & prenant de grands airs,
 Nous deviendrons, enfin le Parlement des Pairs.
 Tel est le plan, Messieurs, que vous offre mon zèle ;
 Je veux pour le remplir vous servir de modèle ;
 J'ai fait un coup d'essai : commençons aujourd'hui
 Des Seigneurs de la Cour à mériter l'appui
 Vous savez la chaleur qu'ils mettent dans l'affaire
 Que nous allons juger ; bannissons, pour leur plaisir,
 Le Badaud dépouillé de ses cent mille écus,
 Fixons-les chez le Comte (**) avec ses fonds perdus ?
 Nous relevons l'éclat d'une maison illustre
 Dont le Bailli craintif (***) avoit terni le lustre.
 Mais en nous affommant, si le Peuple irrité
 Alloit venger le droit de la propriété !...
 Rassurez-vous, Messieurs, au défaut des Huissiers,

(*) Tout ceci tombe sur M. de Morangiés, dont M. Linguet étoit l'Avocat, & qui *gagna sa cause*.

(**) M. le Comte de la Blache.

(***) Le procès avoit été perdu en première instance au bailliage du Palais ; & Goëfman, qui avoit été bien payé, l'avoit fait gagner au Parlement.

Nous aurons pour soutien ces nombreux Chevaliers,
 Qui montrant leur grand cœur aux salles d'audience
 Ont défendu l'honneur des roués de la France.

Voici une autre piece de vers, composée
 lors du jugement de Parlement, dans l'affaire
 de M. de Beaumarchais, & de M. & de
 Madame Goëfman ses parties adverses.

Quand pour ouir sa destinée
 Aux pieds du sacré Divan,
 Tremblante, interdite, étonnée,
 La tendre épouse de Goëfman
 Avec pompe fut amenée,
 D'un ton doux, civil & galant,
 M. le premier Président
 Fort expert en galanterie,
 Au nom de la docte écurie
 Lui fit ce joli compliment :

Calmez vos sens, rassurez-vous, Madame;
 Vos juges, par ma voix, vous déclarent infame.
 Soudain reprenant ses esprits,
 Quoi, ce n'est que cette misère !
 Dit la Dame aux quinze louis,
 En vérité dans cette affaire
 Soins superflus, Messieurs, vous avez pris,
 Il ne falloit pas tant de formulaire
 Ni ce fatras, ni ces grands riens
 Pour condamner à l'infamie
 L'épouse d'un sujet de votre confrairie.
 Avec mon cher mari, je suis commune en biens;
 Bien mieux que vous, je suis au fait,
 Ecoutez-moi, je vais prononcer votre arrêt;
 Le Public, grand Juge suprême,

En matiere d'opinion ,
 Attendant son expulsion ;
 Blâme le Parlement lui-même
 Et condamne à la question
 Marin, d'abord comme espion :
 Puis comme usurier & fripon
 Le livre au bourreau pour le pendre ;
 Renvoie absous le Beaumarchais
 Et lui donne ordre d'entreprendre
 L'Histoire du nouveau Palais.
 Quant au Goëfman son adversaire,
 Sa peau transformée en tambour
 Publiera qu'il faut être austere ;
 Et sa compagne , dès ce jour ,
 Rejoindra la Salpêtrière ,
 Pour y disserter sur l'amour :
 Le Jai, Baculard, & d'Airolles ;
 Vuides de sens & de raisons ,
 Ensemble iront, d'après leurs rôles ,
 Tout droit aux petites maisons.

On dit qu'à la mort du Maréchal d'Armen-
 tieres, M. le Marquis de Castries eut envie
 d'avoir le commandement de Metz. Il étoit
 alors à Chanteloup, chez le Duc de Choiseul.
 Il en écrivit à M. le Duc d'Aiguillon ; mais
 ennuyé de n'en pas recevoir de réponse, il
 part pour Versailles, va trouver le Ministre,
 & lui dit : « J'arrive de Chanteloup, & je
 » viens demander le commandement de Metz. »
 Le Duc d'Aiguillon voulant se faire valoir,
 lui fit entrevoir beaucoup de difficultés ; mais
 celui-ci ne daignant pas implorer sa protec-
 tion, le quitta brusquement, & entra chez le

Roi (Louis XV) : il lui fit sa demande , & le Roi lui répondit qu'il étoit désespéré de ne pouvoir récompenser ses services en lui accordant la place qu'il desiroit , mais qu'il avoit donné sa parole pour M. le Maréchal de Broglie. M. de Castries dit alors : « Sire , j'abandonne » toutes mes prétentions sur cette place , M. de » Broglie la mérite mieux que moi. Je me re- » commande à votre Majesté pour une autre » occasion. » En sortant il rencontra le Duc d'Aiguillon , qui n'eut pas honte de lui offrir ses services contre M. le Maréchal de Broglie. » Non , lui repartit le Marquis , je ne veux » pas de vos services , & je désavoue dès ce » moment toutes les sollicitations que vous » pourriez faire auprès du Roi en ma faveur. » Adieu , Monsieur , je retourne à Chanteloup.... » Cette anecdote prouve la franchise & la droiture de M. le Marquis de Castries , & en même temps la façon de penser du Ministre , à qui il en coûtoit peu de faire injustice à un brave Officier comme M. le Maréchal , pour s'acquérir une créature.

Il y a bien des gens qui prétendent que le feu Roi avoit pris du goût pour une petite fille , nommée Mouvallier , fille de Madame Monvallier , concierge de Lucienne , qui appartient à Madame du Bary. On assure encore que Madame du Bary elle-même , avoit procuré cette jeune personne au Roi , & qu'elle l'avoit fait coucher avec lui , quoiqu'elle n'ignorât pas que la petite personne quitta une de ses sœurs qui étoit malade de la petite vérole , qu'elle communiqua au Roi. Ce Monarque , malgré

malgré son penchant décidé pour les femmes , commençoit cependant à faire quelques réflexions sérieuses sur sa conduite à cet égard. Vers le mois de Février dernier , il parloit à son lever du bruit qui s'étoit répandu dans le Public , de son mariage avec l'ainée des Archiduchesses d'Autriche. Il dit en riant au Duc d'Aiguillon. « Eh bien , on veut donc me marier absolument ? — Sire , repartit le Duc , je ne crois pas qu'on le fasse sans votre consentement. Cela étant , dit le Roi , cela ne se fera jamais , l'exemple de M. d'Armentieres m'effraie. » Madame du Bary qui étoit présente , ayant prétendu que ce n'étoit pas le mariage qui avoit fait mourir le Maréchal. « Pardonnez-moi , Madame , dit le Roi , quand on a soixante ans passés , il n'est pas sage de coucher souvent avec une femme. »

De Paris , le 18 Août 1774.

LES chroniqueurs de toute espece qui ont compilé sur la vie de feu Louis XV , m'ont encore laissé quelques anecdotes à rapporter pour faire connoître plus à fond le caractère de ce Prince , & prouver l'extrême douceur de la nation qu'il gouvernoit , tourmentée de tant de manieres différentes sous son regne. En 1770 , un pere de famille vint se jeter aux pieds de M. de Sartines , & lui dit que la veille au soir on a enlevé sa fille , & qu'il ne fait ce qu'elle est devenue. M. de Sartines lui promet une prompte vengeance , & lui assigne un jour pour lui donner des nou-

Tome I.

C

velles sûres de son enfant ; il fait faire les perquisitions les plus exactes , & parvient enfin à découvrir les ravisseurs. Le pere revient au jour marqué ; M. de Sartines le reçoit les larmes aux yeux : « Hélas ! lui dit ce Magistrat , vous êtes bien malheureux , mais » je suis presque aussi à plaindre que vous : » je sais où est votre fille , & je ne puis vous » rendre justice : une autorité supérieure me » lie les mains.... » L'infortunée étoit au Parc aux Cerfs , & avoit été enlevée pour les plaisirs du Roi.

Les Courtisans suivoient à l'envi l'exemple de leur maître. Quelques mois après , M. le Duc De *** devient amoureux d'une jeune Demoiselle très-jolie , fille d'un ancien Officier : ne pouvant corrompre ni elle , ni sa mere , par argent , il imagine un stratagème bien digne de la Cour de Louis XV. Il se déguise avec quelques-uns de ses gens , met le feu pendant la nuit à la maison où demouroient la mere & la fille ; il entre comme pour donner du secours , enleve la Demoiselle , la met dans un carrosse , & en abuse à deux lieues de là. Il se rend coupable du double crime de ravisseur & d'incendiaire. Ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il ne fut point puni , malgré les plaintes de M. de Sartines ; il en fut quitte pour quelque argent. Le Duc de *** , son pere , présenta au Roi cette affaire comme une petite plaisanterie , & le Monarque se contenta de recommander au fils d'être un peu plus sage à l'avenir.

Peu de Seigneurs de la Cour de France ré-

sistèrent à cette contagion , & se préservèrent de la corruption générale. M. le Maréchal de Brissac étoit un de ces derniers. Il y a quelques années qu'on le plaisantoit sur la rigidité de ses principes d'honneur & de probité , & sur ce qu'il se fâchoit , parce qu'on prétendoit qu'il étoit cocu , comme tant d'autres , Louis XV qui étoit présent , & qui rioit de sa colere , lui dit : « Allons , M. de Brissac , ne » vous fâchez point , c'est un petit malheur , » ayez bon courage. — Sire , répondit M. de » Brissac , j'ai toutes les especes de courage , » excepté celui de la honte. »

On ignore encore quelles sont les occupations de M. le Duc d'Aiguillon , depuis qu'il est hors du Ministère. On présume qu'il doit souffrir de cruels regrets de voir ses ambitieux projets détruits pour toujours. Il avoit dessein de marier son fils , le Comte d'Ageinois , avec la fille de Madame la Duchesse de Mazarin , qui sera prodigieusement riche. C'étoit pour parvenir à ce but , qu'il avoit nommé M. Radix de Ste. Foy , Ministre plénipotentiaire du Roi à la Cour des Deux-Ponts. On fait que M. de Ste. Foix a succédé à M. l'Archevêque de Lyon , & à tant d'autres , & qu'il est l'amant favorisé de la Duchesse. Pour prix de la grace que M. d'Aiguillon lui accordoit , il lui avoit promis de concourir à ses vues. On croit que les changemens présens feront échouer cette entreprise.

De Paris, le 25 Août 1774.

On écrit de Compiègne, qu'à l'issue d'un Conseil secret, entre le Roi, le Prince de Soubise, Mrs. de Maurepas, de Vergennes & de Mui, S. M. a envoyé demander les sceaux au Chancelier, & les a fait remettre à M. de Miromesnil, ancien premier Président du Parlement de Rouen. Il fut enjoint en même temps, à M. de Maupeou, de ne point paroître à la Cour.

L'Abbé Terray fut, immédiatement après, remercié de la part du Roi, & M. Turgot nommé Contrôleur-général à sa place. Le département de la marine qu'avoit M. Turgot, a été confié à M. de Sartine, lequel sera vraisemblablement remplacé à Paris, pour la Police, par M. le Noir, ancien Lieutenant criminel.

Cette heureuse disposition ne peut que faire espérer le rétablissement des anciennes Cours de Parlement, toujours demeurées chères à la Nation, malgré tous leurs torts.

Il étoit permis, il y a fort peu de temps, de faire arrêter les débiteurs par des malheureux qui sacrifioient leur vie pour gagner un très-modique salaire. Ces misérables, pour éviter autant qu'il étoit en eux, les périls auxquels ils s'exposoient, prenoient toutes les précautions possibles pour assaillir leur victime d'une manière victorieuse, & il arrivoit souvent qu'un jeune homme de famille dérangé, ou un honnête homme malheureux, & sans

especes , étoit traité publiquement de la maniere la plus brutale & la plus indécente. Quelques années avant sa mort , Louis XV a tenté de réformer cette méthode , & a rendu un Edit qui ordonnoit qu'à l'avenir les débiteurs seroient arrêtés dans leurs maisons , & de la part du Roi ; mais l'on va juger de quelle maniere les ordres du Roi défunt étoient exécutés , & combien les Tribunaux mêmes comptoient sur le peu d'attention qu'il mettoit à l'administration de la justice dans ses Etats.

Le Prince Adam Czartorinsky , Polonois descendant des anciens Jagellons , fut attaqué à Paris devant le Tribunal Consulaire des Marchands , par un Comte Motonski , Palatin de Mazovie , pour une somme d'argent qui lui étoit due par le beau-pere du Prince Czartorinsky , & dont le gendre avoit répondu. Le Prince ignoroit la procédure intentée contre lui , mais il en auroit été instruit à temps , si l'Huissier chargé de l'assigner , avoit rempli fidèlement sa fonction , qui est de porter & de présenter au débiteur , en personne , trois assignations : après cette formalité le débiteur est arrêté à raison de non paiement. L'Huissier des Consuls fraude les deux premieres assignations au Prince Czartorinsky , & une demi-heure après avoir donné la troisieme , portant signification de la sentence , au Suisse de son Hôtel , paroît un Exempt qui signifie au Prince qu'il a ordre de l'arrêter. Le Polonois qui ne savoit rien de ce qui se passoit , croit que sa parole suffira pour empêcher l'Exempt d'en venir aux voies de fait ; mais

celui-ci rejete ses propositions : le Banquier du Prince arrive , veut donner la moitié de la somme , (qui est de cent mille écus) & répondre du reste pour le lendemain. Rien n'est écouté par l'impitoyable satellite ; il étoit six heures : le Banquier travaille avec tant de zele qu'il rassemble enfin ses deniers , & les livre à l'Huissier vers les neuf heures du soir. Remarquez que celui-ci n'auroit peut-être pas eu la complaisance d'attendre si longtemps ; mais M. le Duc de Lauzun , amant favorisé de la Princesse Czartorinski , lui en imposa. Le Prince a porté au Parlement les plaintes que méritoit un procédé si indécent ; & comme dans la formule de son billet de cautionnement , on a découvert des restrictions qui le mettoient à couvert des poursuites , il a pleinement gagné son procès contre le Comte Motonski , qui a été forcé de lui rendre son argent. L'Huissier qui a soufflé les assignations , a été cassé.

M. le Duc de Lauzun , ne se conduit pas de maniere à acquérir la faveur du Monarque. L'Anglomanie le travaille : il a fait deux ou trois voyages à Londres , & en est revenu , dénigrant les manieres françoises , & préconisant tout ce qui se fait en Angleterre. Le Roi a marqué son mécontentement de la maniere la plus visible , en disant : « Que quand on » aimoit tant les Anglois , on devoit aller s'é- » tablir parmi eux , & les servir. » Suivant toutes les apparences , ses propos lui coûteront le Régiment des Gardes Françoises , auquel il paroissoit destiné. On a de la peine à

concevoir pourquoi tant de nos jeunes Seigneurs ont la manie de vouloir ressembler aux Anglois ; c'est sans doute , parce qu'ils ont cessé d'être François. Cependant il faut rendre à M. le Duc de Lauzun la justice, qu'il a les qualités du cœur. Ami de M. le Duc de Choiseul , il ne l'a point abandonné depuis le moment de sa disgrâce , ou pour mieux dire, de son triomphe.

Cet Ex-Ministre continue de recevoir les plus grandes marques d'estime & de considération de la part des honnêtes gens qui vont le visiter à Chanteloup. On ne sauroit trop desirer qu'il eût quelque influence dans le Conseil, & on ne doute pas qu'il ne contribuât, de concert avec le Roi, à rendre, au nom François, une partie de son ancien éclat. On fait qu'il l'a toujours soutenu de tout son pouvoir, dans les négociations dont il a été chargé. Dans son ambassade à Rome, il avoit pris un tel ascendant sur les Ministres de la Cour Papale, que le saint Pere le faisoit asseoir dans son fauteuil, & lui disoit en riant : *Vous êtes Pape ; c'est à vous à décider.*

De Paris, le 29 Août 1774.

Le Garde des Sceaux a demandé au Roi la permission de conserver le titre de premier Président du Parlement de Rouen, & de rentrer en cette qualité à la tête de sa Compagnie, lorsqu'il plairoit à S. M. de rappeler les exilés, & le Roi lui en a accordé l'agrément.

La disgrâce du Chancelier a fait ici la plus

grande sensation ; & comme le peuple est tous jours extrême , il témoigne , à cette occasion , la joie la plus indécente.

On a crié dans la grand'salle du Palais , le portrait du Chancelier à un liard , & cette cérémonie a été accompagnée de *Vive le Roi* , qui se faisoient entendre de tous côtés. On a arrêté , pour l'exemple , deux ou trois de ces turbulens qui ont été envoyés à Bicêtre.

Les audiences du Parlement sont si tumultueuses depuis quelques jours , qu'on a été obligé de doubler la garde du Palais , encore à peine peut-elle suffire à contenir la populace qui abonde.

La Faculté de Médecine y est venue inviter la Cour à se trouver au Paranymphe. — *Le Parlement est bien malade* , s'est écrié un plaissant , *voilà qu'on vient lui apporter l'émétique.*

Un instant après on a poussé un Notaire jusques dans la grand'salle , en lui disant d'aller recevoir les testamens de ces Messieurs.

On a vendu dernièrement , mais très en cachette , une brochure intitulée , *l'Aurore*. C'est un libelle affreux de la méchanceté la plus noire , contre le Monarque & les siens. On a soupçonné M. de Maupeou d'avoir présidé à ce libelle odieux. La voix du Public crie vengeance , & fait cause commune avec ses maîtres. Cette infamie a , dit-on , été imprimée à Angers , & un Exempt a reçu l'ordre de s'y rendre pour saisir l'édition & l'imprimeur ; mais celui-ci étoit parent du Procureur du Roi qu'il falloit prévenir de cette expédition , & averti à temps , il a pris la fuite.

De Paris, le 4 Septembre 1774.

CE siecle est le siecle des calembours, & Paris est le théâtre le plus brillant & le plus favorable pour ce genre d'exercice. Il y a dans cette ville un certain Marquis de Bievre, mousquetaire, qui a ennuyé le public avec un mauvais livre, qu'il a composé sous le titre de *Comtesse Tation*, jeu de mots sur *Contestation*. C'est ce célèbre Auteur qui a mis ses compatriotes dans le goût de ne parler qu'en calembours. Mais malheureusement, il a fourni des armes contre lui-même. M. de Bievre est fils d'un Chirurgien du Roi, nommé *Maréchal*; dédaignant le nom de son pere, il a acheté la Terre de Bievre, & en entrant dans les Mousquetaires, il s'est fait nommer le *Marquis de Bievre*. Un de ses amis qui l'entendoit annoncer sous ce titre, lui dit : « Mais, mon » ami, tu as mal fait de ne prendre que le » titre de Marquis, & il ne t'en auroit pas » plus coûté de te faire appeller le *Maréchal* » de Bievre. »

Mlle. du Thé est une fille de Paris, qui a été la premiere maîtresse de M. le Duc de Chartres. Lorsqu'elle fut quittée par ce Prince, elle alla ruiner à Londres deux ou trois Milords, puis revint à Paris, où elle fait à tous venans beau jeu, mais à condition qu'on apportera force argent. C'est une de nos Messalines les plus âpres & les plus intéressées. Un jeune Mousquetaire en est devenu amoureux, & faute d'especes, il a tâ-

ché de l'attendrir en lui envoyant le couplet
suivant.

Du Thé, tu cherches à plaire
A qui peut t'enrichir;
Moi qui suis mousquetaire
Je n'ai rien à t'offrir.
Mais je fais faire usage
D'un moment de loisir,
Un homme de mon âge
Ne paie qu'en plaisir.

Le Marquis de Monteynard a été faire sa
cour au Roi, & l'on ne doute pas qu'il n'y
ait été dans le dessein de recevoir de ce Prince
les marques de reconnoissance & de satisfac-
tion qu'il croit dues à sa conduite pendant son
administration. Cette bonne-foi de sa part est
d'autant plus respectable, que voici à quoi se
réduisent ses hauts faits dans le Ministère :
M. de Monteynard en y entrant, a déclaré
qu'il avoit passé sa vie dans l'infanterie, &
qu'il connoissoit parfaitement cette partie; que
quant à la cavalerie & à l'artillerie, sur les-
quelles il avoit peu de notions, il s'en rap-
porteroit aux gens du métier. Malgré cet aveu,
l'artillerie & la cavalerie sont les deux seuls
corps auxquels il a touché : il a bouleversé
la cavalerie en dépit des inspecteurs de ce
corps. L'assemblée étoit de seize Officiers
Généraux. M. de Mailly, seul de l'avis de
l'arrangement qui a eu lieu, l'a emporté sur
tous les autres.

Le Roi ne fait pas un seul pas qui ne tende

à faire oublier à ses Peuples les longues calamités , sous lesquelles ils ont languï , & toutes ses actions sont marquées au coin de l'équité la plus sévère & la plus consolante. En voici , entre mille , encore un exemple. Le régiment d'Jenner , Suisse , est venu à vaquer. M. le Comte d'Affry a reçu dix ou douze mémoires d'autant d'Officiers qui briguent cette place : il les a donnés au Roi & lui a dit :
 » Sire , le régiment d'Jenner est vacant , voilà
 » les mémoires des concurrens qui y prétendent ; que V. M. les lise & me donne
 » ses ordres. — Je les examinerai , répondit
 » le Roi. » — Quelque temps après , le jeune Monarque fait appeller le Comte d'Affry.
 » Des mémoires que vous m'avez remis , lui
 » dit-il , j'en ai distingué deux , les voilà ,
 » examinez-les plus mûrement ; les prétendans
 » me paroissent mériter beaucoup par la qualité & l'ancienneté de leurs services ; cependant à droit égal , M. d'Aulbonne , l'un
 » des deux , a eu un bras cassé à la bataille
 » de Lawfeld , que mon grand-pere a gagnée
 » en personne , & il me semble que la préférence lui est due. Je lui donne le régiment. . . » Que ne doit-on pas espérer d'un gouvernement qui commence sous des auspices si favorables ? Comparons ces procédés à ceux du Ministère sous Louis XV. Le Ministre faisoit une liste de ses protégés , ou de ses créatures , il la présentoit au Roi qui sans la lire la signoit , & les graces étoient expédiées. Les cris du mérite opprimé ne parvenoit pas jusqu'à lui , & pourtant on le ser-

voit : que ne fera pas la Nation pour un Roi chéri qui connoît la vertu & qui se plaît à la récompenser ?

Le vrai sens du système de la nature, est le titre d'un livre nouveau d'environ 140 pages, & qui se répand depuis peu dans le public. Cet ouvrage ressemble à presque tous ceux de ce genre qui, souvent séduisans, souvent obscurs, loin d'éclairer leurs lecteurs, les laissent dans des doutes accablans, & les détournent de la morale simple que tout homme sage doit adopter. L'Auteur prétend qu'il est possible que l'homme existe de toute éternité, & qu'il ne l'est pas moins qu'il ne soit qu'une production faite par le temps, & conformément aux qualités de notre globe : delà lorsque nous attribuons la création à la Divinité, c'est que nous ignorons la puissance de la nature qui seule a tout produit : delà l'homme ne doit s'arroger aucun privilege sur les autres êtres, & delà enfin notre ame, que nous croyons spirituelle, n'est qu'une pure matiere. L'Auteur niant l'immortalité de l'ame, trouve que la religion elle-même est favorable aux desseins des méchans, puisque la rémission de leurs péchés qu'elle leur promet, les accompagne & les rassure jusqu'au bout de leur carrière : il protege le suicide, parce que la mort est une ressource qu'il ne faut pas ôter à la vertu opprimée. En dégageant ainsi l'homme de tous les préjugés, par lesquels on veut le lier, on le ramene à la simple nature, & on lui nie d'une maniere absolue l'existence de Dieu, parce que c'est un être imaginaire &

invisible qui ne tient en rien à l'ensemble de la nature : voilà le résumé de ce petit ouvrage qui est attribué à M. Helvetius.

En disant que l'ame est soumise en tout aux loix de la matiere, & en niant ainsi la spiritualité, l'Auteur de cet ouvrage me rappelle une anecdote assez plaisante qui prouve qu'en effet les facultés de l'ame, même dans l'homme le plus sage, s'affoiblissent en raison de l'affaïssement de la matiere à laquelle elle est unie. Le feu Roi de Pologne Stanislas, connu par la philosophie douce & sage dont il a toujours fait profession, éprouva un accident qui le conduisit au tombeau. Mais il étoit tellement attaché à la vie que, malgré son extrême vieillesse & son mal, il ne pouvoit pas se persuader qu'il dût mourir; en conséquence il refusoit constamment de recevoir les derniers Sacremens. Depuis plusieurs heures son Aumônier & son valet de chambre le pressoient inutilement de se prêter à cette cérémonie. Le valet de chambre prit le Prélat à part & lui dit : « Le Roi est si vieux & si » affaïssé, qu'il n'est plus depuis long-temps » qu'une simple machine : mettez-vous en face » de lui, prêt à pousser votre botte, & » fissez bien le moment où il ouvrira la bouche ; laissez-moi le soin du reste... » Le bon Roi aimoit les pruneaux confits, & il avoit habitude d'en avaler quelques-uns tous les matins en se réveillant. L'Aumônier prit son poste en face de lui, le valet de chambre passa derriere son oreille, & lui cria à tue tête : « Sire, voilà un pruneau. » Le vieux

Monarque ouvrit un large bec , l'Aumônier
enfonce & l'affaire fut faite sans qu'il s'en
apperçut.

On connoît l'ode de M. Dorat , intitulée ,
le nouveau Regne , dans laquelle il fait appa-
roître l'ombre du feu Dauphin qui prêche fort
longuement son fils , en lui débitant tous les
lieux communs sur le grand art de gouverner.
Un homme d'esprit lui a fait la réponse sui-
vante.

D'un Roi qui nous promet un nouvel âge d'or
Que le flambeau de long-temps ne s'éteigne !
Puissent , mon cher Dorat , les jours du nouveau regne
Plus heureux que tes Vers , être plus longs encor !

On se souvient que ce même Dorat a donné
l'hiver dernier la tragédie de *Regulus* & la co-
médie intitulée , *la Feinte par Amour*. Ce poète
jaloux d'obtenir une double couronne , fit re-
présenter ces deux pieces le même jour par
les Comédiens François ; on fit alors cette
épigramme :

Dorat qui veut tout effleurer
Voulut dans un double délire
Faire à la fois rire & pleurer ;
Il n'a fait ni pleurer ni rire.

Les bulletins qui ont paru pendant l'ino-
culation de la Famille Royale , ont appris
que le Roi avoit eu plus de boutons que les
Princes ses freres ; en voici la raison. M. Ri-
chard , son premier Médecin , lui avoit fait cinq
injections au-lieu de deux. C'est à la Reine
que l'on a l'obligation d'avoir décidé le Roi

à se faire inoculer : on s'attend à lui en avoir beaucoup d'autres , sans compter le plaisir extrême qu'elle fait toujours en se montrant. Un étranger qui viendrait à la Cour de France , sans connoître nos loix , pourroit très-bien croire qu'une des premières du Royaume est de donner le trône à la plus jolie.

Le trait suivant prouve que la jeune Princesse qui est aujourd'hui l'idole de la France , joint un cœur excellent aux traits de la beauté. On parloit devant elle d'une discussion où avoit eu part M. le Marquis de Pontécoulant , Major général des Gardes du Corps du Roi , & dans laquelle il n'avoit pas été possible de le persuader : la Reine parut accuser M. de Pontécoulant d'entêtement mal placé. Ce propos rapporté à cet Officier , lui causa le plus violent chagrin : il pria le Capitaine des gardes du quartier de lui ménager l'occasion de se justifier aux yeux de la Reine : cette Princesse dit à celui-ci , qu'elle prioit M. de Pontécoulant de ne point s'offenser d'un discours qu'elle avoit tenu sans dessein , & qui ne donnoit nulle atteinte aux sentimens d'estime & de bonté qu'elle avoit pour lui : quelques jours après , le service de M. de Pontécoulant le porta près du carrosse de la Reine , comme elle alloit à la messe ; elle s'aperçut qu'il avoit l'air fort triste : elle baissa la glace & lui cria , *M. de Pontécoulant , c'est moi qui ai tort ; je vous demande excuse.* Cette marque de bonté lui arracha des larmes , & lui fit plus de plaisir , que ce qui s'étoit passé ne lui avoit causé de chagrin.

On a vu depuis quelque temps des coëffures à l'*Iphigénie* ; c'est tout uniment une couronne de fleurs noires , surmontée du croissant de Diane , avec une espece de voile qui couvre la moitié du derriere de la tête. Cela est simple & passablement joli. On en a aussi à la circonstance. On y voit à gauche un grand cyprès formé de foucis noirs , au pied duquel est un crêpe de même couleur , & rellement arrangé qu'il représente ses longues & nombreuses racines. A droite une grosse gerbe de bled couchée sur une corne d'abondance , d'où sortent à foison , des figues , du raisin , des melons , & toutes sortes de bons fruits parfaitement imités en plumes blanches. Rien n'annonce plus ingénieusement , sans doute , qu'en pleurant le feu Roi , on attend beaucoup du nouveau ; mais le prodige de l'imaginative , est la coëffure à l'*inoculation* : elle est chargée d'un serpent , d'une massue , d'un soleil levant & d'un olivier couvert de fruits.

L'esprit perce aisément à travers ces voiles , & devine que le serpent représente la médecine ; que la massue indique l'art dont elle s'est servie pour terrasser le monstre variolique ; que le soleil levant est l'emblème du jeune Roi vers lequel se tournent les espérances , & qu'on trouve dans l'olivier le symbole de la paix & de la douceur que répand dans les ames , l'heureux succès de l'opération à laquelle nos Princes se sont soumis. Il est assez curieux de voir les têtes de toutes nos femmes , & même des plus hupées , couvertes de cette mythologie ; & plutôt à Dieu

que la brillante imagination de nos marchandes de modes influât davantage sur celle de nos marchands de drames ! Nous n'eussions pas eu sous les yeux le spectacle atroce du *vindictif* (comédie jouée aux François) dont l'intérêt ne diffère en rien de celui qu'inspirent les scènes de la greve. Si pour remuer les âmes , il suffit de faire horreur , il n'est point d'Auteur plus pathétique que le bourreau. On fera peut-être étonné de nous voir passer tout un coup de la description d'une coëffure à l'image d'un supplice ; mais tels sont les François , le peu d'anciens qui restent , a raison de dire que le goût en tout genre se perd absolument , & rien ne le prouve comme ce monstrueux assemblage d'excès opposés.

De Paris , le 12 Septembre 1774.

LE Roi continue à s'assurer l'amour de ses sujets , en faisant successivement justice des tyrans sous lesquels ils gémissaient. L'exil du Chancelier a fait une sensation qu'il seroit difficile d'exprimer : il s'y attendoit ; & lorsqu'on lui annonça M. le Duc de la Vrilliere , d'aussi loin qu'il l'aperçut , il lui dit : « Je » *sais l'objet de votre mission , mais comme je suis* » *Chancelier , & que je le serai toute ma vie , je* » *la recevrai assis. »* Après que M. le Duc de la Vrilliere lui eut fait son compliment , il répondit : « *J'obéirai. J'ai fait gagner au Roi* » *un procès qui duroit depuis trois cents ans ,* » *il veut le reperdre , il est bien le maître.... »* Quand il est monté en voiture pour se ren-

dre dans le lieu qu'il a choisi pour son exil, il a dit hautement : « *Jamais M. de Maurepas ne se tirera de la besogne qu'il entreprend, & dans six mois il sera à Pont-Chartrain.* »

On assure que c'est bien moins l'administration du Chancelier qui a donné lieu à sa proscription, que des démarches de sa part, qui ont offensé la Reine personnellement : cependant il est très-vraisemblable que le Parlement actuel n'existera pas long-temps, & que le projet est formé de faire revenir les anciens membres : c'est une opération délicate qui demande beaucoup de sagesse, de combinaisons, de précautions, de moyens pour ne pas anéantir l'autorité du Monarque, & ne pas faire de la Monarchie un gouvernement populaire, en mettant le Roi dans la dépendance d'un Corps qui a souvent excédé les bornes de son autorité. C'est cet embarras dans le choix des moyens qui suspend ce grand événement, que les uns craignent & que les autres espèrent : en effet, il est dangereux de dire à sa nation ; *Vous voyez, par cet exemple, que si vous m'obéissez, vous serez tôt ou tard la victime de votre obéissance ; si au contraire vous me résistez, vous serez récompensés.* Telles sont les impressions dangereuses que doivent laisser dans les esprits, les projets qu'on annonce dans le public, & qui, s'ils doivent avoir lieu, auront leur effet à la rentrée du Parlement, qui se fera le 11 Novembre. Il est très-vrai que le Parlement actuel est bien mal composé ; mais il ne l'est que parce qu'on regarde son existence comme précaire. Si Louis XVI, en mon-

tant sur le trône, lui eût donné la consistance nécessaire, les familles les plus distinguées de la robe se seroient empressées d'y entrer, & il n'y auroit eu que de très-foibles difficultés à vaincre, pour en chasser les membres gangrenés. En attendant l'exécution des projets qui sont sur le tapis, on espere beaucoup des lumieres & de la sagesse de M. de Miromenil, le nouveau Garde des Sceaux : il s'étoit fort distingué par sa fermeté & son intégrité à la tête du Parlement de Normandie, dont il a été premier Président. On ne croit pas que le Roi fasse un Vice-Chancelier, il y a eu un exemple qu'après l'exil du célèbre Chancelier d'Aguesseau, il ne lui fut point donné de successeur, du moins pendant quatre ou cinq ans, & le Garde des Sceaux en fit les fonctions.

La nomination de M. Turgot au Contrôle général a eu l'approbation universelle; il étoit adoré dans la Province du Limousin, dont il étoit Intendant. Pendant quinze ou vingt ans que l'administration de cette Province lui a été confiée, jamais il n'a voulu recevoir aucun Edit ou Déclaration qui tendit à vexer le peuple, & c'est un refus pareil qui l'a fait connoître du Roi. Lorsque les Intendans partent pour leurs Provinces, il est d'usage de les faire entrer au Conseil, où on leur donne leurs instructions : celles que lui remit M. l'Abbé Terray, ordonnoient de nouvelles charges : il s'y opposa avec fermeté, & supplia S. M. de recevoir plutôt sa démission, que de l'obliger à écraser un peuple malheureux. Le Roi ne dit mot, & peu de temps après, il le nomma Mi-

nistre de la Marine , en lui faisant dire que ce n'étoit que pour le moment , & qu'il le destinoit à une place plus analogue à ses lumieres. On dit que son projet est de tâcher d'avoir une année de revenus dans les coffres du Roi , afin de se défaire des Fermiers Généraux , d'établir ensuite un impôt unique à l'entrée & à la sortie du Royaume , & de charger les Provinces de verser directement les impositions dans le trésor royal. *Amen.* Du reste, il a commencé son administration par chasser tous les Commis de son prédécesseur , du moins ceux dont la réputation n'étoit pas à l'abri du soupçon.

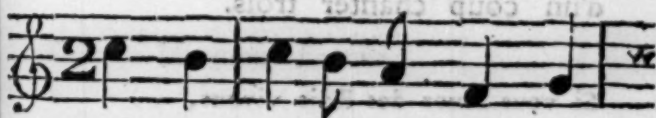
On a entendu parler de la sensation que l'Oraison funebre de Louis XV a faite lorsque M. l'Evêque de Senez la prononça à St. Denis , le 27 du mois dernier. Elle en a beaucoup moins fait à l'impression ; on a trouvé que l'orateur qui promettoit de déchirer le voile , n'en a levé qu'un coin ; on dit , pour sa justification , que le Censeur en a beaucoup retranché ; cependant il y a laissé une phrase que l'on a citée comme très-hardie. La voici :
 » Le peuple n'a pas , sans doute , le droit de
 » murmurer , mais sans doute , il a le droit
 » de se taire , & son silence est la leçon des
 » Rois.... » Cela n'est pas exact. Qui peut empêcher un malheureux que l'on écorche de murmurer , de crier même ! Il eût été plus vrai de dire : *Le peuple a , sans doute , le droit de murmurer ; mais la terreur le force au silence , & ce silence est la leçon des Rois.*

Entre plusieurs torts qu'avoit eu le feu Roi Louis XV , dans l'affaire des Parlemens , on

pouvoit lui reprocher d'avoir avili l'auguste cérémonie des lits de Justice. Le peuple ne le voyoit arriver à Paris que dans le dessein de l'opprimer. Cet appareil qui ne devoit inspirer que du respect & de la joie , étoit devenu odieux aux François. Le feu Roi répandoit la terreur sur ses pas ; quand il sortoit du Parlement , l'Etat étoit chargé d'un impôt de plus. On se souvient de l'épigramme lancée au sujet des fréquens lits de Justice , tenus dans les derniers temps.

Sais-tu ce qu'on dit à Paris !
 Dame Justice est défolée,
 Le Roi sur son lit s'est assis ;
 On prétend qu'il l'a violée.

CHANSON SUR LES ROIS.



Qu'on mette au jour tant qu'on vou-



dra Des sys-tê-mes de po-li-ti-



que ; Qu'on doute si l'on choi-si-



ra Ou Mo nar- chie ou Ré- publi-



que ; Pour moi, Messieurs, voi- ci mon



choix, J'aime les Rois, J'en veux tout



d'un coup chanter trois.

Si vous louez des Rois vivans,
Un Censeur dira qu'on les flatte,
Depuis près de dix-huit cens ans,
Ceux-ci sont morts, j'en ai la date ;
D'ailleurs tous trois regnoient aussi
Fort loin d'ici,
Mon hommage est pur, Dieu merci.

En bons voisins ces Rois vivoient
Et soigneux d'éviter les guerres,
Chaque hiver en Perse ils avoient
Un rendez-vous pour leurs affaires

Possédant de très-grands Etats,
N'en doutons pas,
Puisque Dieu fit d'eux tant de cas.

Se voyant un fils à l'instant,
Il veut les en instruire en Perse;
Chargé de ce fait important,
L'exprès s'y rend par la traverse,
Il leur vient Jesus annoncer;
Sans balancer
Ils partent tous pour l'encenser.

La nuit depuis une heure ou deux,
Avoit étendu son grand voile,
En un clin-d'œil, exprès pour eux,
Dieu fit faire une belle étoile;
Le feu brillant qu'elle darda,
Droit les guida
Vers la Cour du Roi de Juda.

Dans ce Monarque suranné
Un soupçon bizarre s'éveille,
Il craint d'être un jour détrôné
Par un enfant né de la veille;
On fait, malgré l'affreux dépit
Du décrépit,
Comment Jesus eut du répit.

Les trois Rois prennent leur chemin,
Empressés d'arriver au terme,
L'étoile, comme par la main,
Les conduisant, s'arrête ferme,
Puis tout d'un coup leur dit adieu;

Le fils de Dieu
Justement logeoit dans ce lieu.

A des Monarques si puissans
L'Asyle étoit peu présentable ,
Si l'on en juge par les sens ,
Car enfin c'étoit une étable ;
Mais les sens comptés jusqu'au bout ,
Même le goût ,
Pour la foi ne sont rien du tout.

Dans ces trois Rois n'est pas besoin
De vous montrer ce don céleste ,
Seroient-ils venus d'aussi loin
Sans avoir de la foi de reste ?
Aussi Jesus encanaillé ,
Deguenillé ,
Vit chacun d'eux agenouillé.

Il prit les dons des Rois Persans ;
L'Or marquoit son pouvoir extrême ,
Avant l'or il reçut l'encens
Qu'on n'offroit alors qu'à Dieu même ,
L'homme depuis fit la beauté
Divinité ;
L'encens lui fut aussi porté.

Enfin l'un des Rois présenta
Au Souverain de la nature
De la myrrhe qu'il accepta
Quoiqu'elle fut d'un triste augure ,
Car elle annonçoit que la mort
Seroit son sort ,
Ce qu'un Dieu pouvoit trouver fort.

L'homme

To

Les présens faits, le trio part
 Pour retourner dans ses Provinces;
 Balthazar, Melchior, Gaspar,
 Sont les noms de ces trois grands Princes;
 Chacun de son peuple attendu

Lui fut rendu
 Prêchant Dieu chez nous descendu.

L'Orient a mal conservé

La suite de leur belle histoire,

Mais il est clairement prouvé

Qu'au ciel ils rayonnent de gloire;

Car l'Eglise a d'abord admis

Les trois amis

Qu'elle nous peint beaux & bien mis;

J'avouerai que, comme elle dit,

Gaspar étoit un peu mulâtre;

Mais sa démarche le rendit

Aux yeux de Dieu blanc comme albâtre;

Messieurs, la couleur n'y fait rien,

Et tout sied bien

Pourvu que l'on soit bon chrétien.

De Paris, le 19 Septembre 1774.

ON a su dans le temps combien, après la mort de Louis XV, M. le Duc d'Orléans s'étoit vivement intéressé pour le rétablissement de l'ancienne Magistrature; le Roi remit à M. de Maurepas tous les Mémoires que ce Prince lui présenta, & ce Ministre le seconda avec chaleur: il avoit toujours désapprouvé les opérations du chef de la justice, mais il falloit le renvoyer. On assure qu'il en a fourni l'occasion, en faisant parvenir au Roi des écrits anonymes, injurieux à la Reine, dans lesquels on lui reprochoit le peu de décence qu'elle mettoit dans toutes ses démarches; on lui faisoit un crime de se promener presque seule dans ses jardins, & de courir de côté & d'autre pour se livrer à la dissipation si convenable à son âge, &c. Si la postérité apprend ces petits détails, elle sera sans doute étonnée, que le Chancelier n'ait pas été puni pour avoir bouleversé la Magistrature, si respectable en France avant lui, & que l'on doive son exil à une calomnie. Quoi qu'il en soit, si le Roi a fait justice, le Peuple de Paris se l'est faite à son tour. Dès le lendemain du départ du couple qu'il détestoit, il s'assembla dans différens quartiers de la Capitale, dans la place Ste. Genevieve, à la Grève, dans la rue Galande, au Palais, où il brûla, pendit, roua les effigies du Chancelier & du Contrôleur Général; mais c'est sur-tout dans la place Ste. Genevieve que

l'ëmeute fut la plus forte; plus de 12000 personnes y étoient assemblées; elles y rouèrent le premier & pendirent le dernier. Un Exempt de Police, nommé *Bouteille*, voulant par ses exhortations dissiper cette foule, fut assommé, & comme il est de nécessité que les François plaisantent toujours, on crioit, *ce n'est rien, ce n'est qu'une Bouteille cassée*. Il y eut en même temps un tumulte affreux au Palais: la Cour inquiète & alarmée, députa vers le Roi plusieurs de ses Membres pour l'instruire de sa situation, & S. M. lui a promis sûreté & protection. Les Gardes Françaises ont été sous les armes pendant sept jours & sept nuits, pour empêcher de plus grands défordres & les incendies qui auroient pu arriver, par les bûchers que l'on allumoit dans les différens quartiers, pour y brûler les objets de la haine publique. Pendant que le Peuple faisoit ces exécutions, les Chançoniers faisoient leur métier, & il en a paru de toutes les especes contre le Chancelier & le Contrôleur Général.

A d'infâmes couplets on a joint l'épithèque suivante :

Ci gît Maupeou l'abominable,

Au diable il a rendu l'esprit.

Passant, ne crains point son semblable

Car jamais monstre n'a produit.

Le Public a été instruit de la révolution arrivée dans l'Electorat de Mayence, après la mort de l'Electeur *Emmeric-Joseph de Breidenbach*. Le Baron de Groschlag, homme de qua-

lité & d'un vrai mérite , a été enveloppé dans la disgrâce commune. Il l'a soutenue avec toute la fermeté & la dignité de son caractère : on ne fera sans doute pas fâché de trouver ici sa correspondance avec le nouvel Electeur. Tout ce qui peint les hommes , & sur-tout les hommes en place , est précieux.

Premier Billet de l'Electeur de Mayence , au Baron de Groschlag ; du 19 Juillet 1774.

» EN attendant que je fasse connoître mes
» intentions ultérieures à M. le Baron de
» Groschlag , il ne remplira aucunes fonctions
» relatives à la charge de Grand-Maitre de
» ma Cour. »

Frédéric - Charles , Electeur.

Réponse de M. le Baron de Groschlag.

» EN obéissant aux ordres de V. A. E. je
» suspendrai l'exercice de ma charge de Cour,
» me flattant qu'Elle daignera me faire con-
» noître les raisons qui peuvent me priver
» d'un honneur , que je ne pense pas avoir
» démerité : j'ose supplier V. A. E. de m'ac-
» corder une audience particuliere , afin de
» lui exposer des arrangemens indispensables
» & urgens qui me concernent. Votre esprit
» de justice & de bonté , Monseigneur , me
» fait présumer que vous voudrez bien ne
» pas me refuser cette grace. Je suis , &c. »

Second Billet de l'Electeur, du 19 Juillet au soir.

» JE verrai très-volontiers , M. le Baron ,
 » dans un Mémoire que j'attends de votre
 » part , l'exposé des arrangemens indispensa-
 » bles & urgens qui vous concernent & que
 » vous desirez me faire connoître. »

Frédéric-Charles, Electeur.

Réponse du Baron, du 20 Juillet.

» V. A. E. m'envoya hier des ordres , par
 » lesquels elle m'interdit l'exercice de ma
 » charge de Cour , en qualité de Grand-Mai-
 » tre. Pénétré de respect pour tout ce qui me
 » vient de sa part , je m'y suis conformé ;
 » mais il me sera permis de vous observer
 » par écrit , Monseigneur , en conséquence du
 » second Billet que vous eûtes la bonté de
 » m'adresser hier au soir , que cette suspen-
 » sion renferme une sorte de dégradation d'un
 » Gentilhomme , dont l'honneur est la pre-
 » miere existence. Je sens bien que le manie-
 » ment des affaires publiques exige de la part
 » du Souverain , une confiance entiere dans
 » les talens du Ministre , & je suis bien éloi-
 » gné de me les attribuer ; mais comme V. A. E.
 » me prive de l'exercice de ma charge de
 » Grand-Maitre de sa Cour , le public ne doit-
 » il pas juger que des motifs puissans vous
 » ont dicté cette résolution , & ce soupçon
 » ne donnera-t-il pas atteinte à la réputation
 » que j'ai à défendre ? Plein de confiance

» dans la probité de mes actions , je ne crains
 » pas de les mettre en évidence , & V. A. E.
 » seroit assurément la première à me blâmer,
 » si je voulois être indifférent à ce que je
 » dois à ma naissance & à ma justification
 » publique. Ce motif paroît assez fondé à
 » V. A. E. pour qu'Elle approuve la demande
 » que j'ose lui renouveler , de me faire con-
 » noître les raisons dont la suspension de ma
 » charge doit être une suite. Ce qui rend
 » cette circonstance très-urgente pour moi
 » dans ce moment-ci , est que je suis dans
 » l'intention de me marier dès le commence-
 » ment du mois prochain. Vous sentirez vous-
 » même, Monseigneur , qu'il est du devoir
 » de l'honnêteté que j'informe mes parens des
 » causes qui ont guidé l'intention de V. A. E.
 » à mon égard , afin de ne rien leur cacher
 » de ce qui pourra influer sur le sort d'une
 » Dame à qui j'ai l'honneur d'être fiancé.
 » Un procédé contraire de ma part , démen-
 » tiroit la façon de penser à laquelle je suis
 » accoutumé & qui ne me quittera jamais. Je
 » suis trop convaincu de l'équité de V. A. E.
 » pour ne pas me flatter qu'Elle voudra bien
 » m'accorder la permission de m'expliquer moi-
 » même vis-à-vis d'Elle , ou du moins de
 » nommer quelqu'un par qui je puisse lui in-
 » terpréter mes sentimens. Ils seront toujours
 » accompagnés du plus profond respect , avec
 » lequel j'ai l'honneur d'être , &c.

*Lettre du Baron de Groschlag, à S. A. E. de
Mayence ; du 22 Juillet.*

» V. A. E. m'annonce, dans son Billet du
» 19 Juillet, qu'elle compte prendre des ré-
» solutions ultérieures, relatives à l'exercice
» de ma charge de Cour. Dévoué à l'Electo-
» rat, ma patrie, depuis vingt-trois ans, je
» me ferai toujours un devoir de seconder les
» intentions de mon Prince. Daignez, Mon-
» seigneur, vous ouvrir à ce sujet, avec les
» sentimens d'équité qui feront la gloire de
» V. A. E. Il sera facile, sans doute, de choisir
» des moyens qui rempliront les intentions
» de V. A. E. sans porter atteinte à ce que
» je me dois à moi-même, comme Gentil-
» homme & ancien serviteur de l'Etat. Vous
» éprouverez toujours de ma part, Monsei-
» gneur, le plus grand desir de me confor-
» mer à ce qui peut vous plaire, & au très-
» profond respect avec lequel je suis, &c.

*Quatrième Lettre du Baron de Groschlag, à l'Elec-
teur ; du 23 Juillet.*

» V. A. E. m'a permis de m'adresser à Elle
» par écrit. J'ai, en conséquence, pris la li-
» berté de mettre sous ses yeux le tort que
» la suspension de l'exercice de ma charge de
» Cour, qu'il lui a plu d'ordonner, me fait
» dans le public, & l'impression sensible qu'elle
» doit faire sur plusieurs familles, auxquelles
» j'ai l'honneur d'appartenir. Elle me pardon-

» nera, si dans cette position, & dans la né-
 » cessité de justifier mon nom, je reviens
 » réclamer les bontés de V. A. E. & la sup-
 » plie de nouveau de vouloir bien me faire
 » appercevoir les raisons qui paroissent m'a-
 » voir attiré, de sa part, une disgrâce dont
 » l'histoire de l'Archevêché ne fournit point
 » d'exemple. Pendant une suite de quatre sie-
 » cles, ma famille a toujours été dans les
 » emplois les plus considérables de l'Electorat
 » de Mayence; j'ai moi-même l'honneur d'y
 » être depuis vingt-trois ans, dont il y en a
 » onze que je remplis, avec toute l'intégrité,
 » tout le zele & tout le désintéressement pos-
 » sible, les fonctions de Ministre. La charge
 » de Grand-Maitre de la Cour m'a été of-
 » ferte & accordée, en considération de ces
 » services, & en récompense des sacrifices de
 » fortune, & de biens que j'ai faits à mon
 » Prince & à ma Patrie. J'ai reçu, non-seu-
 » lement dans le temps que feu S. A. E. m'a
 » appelé dans le Ministère, mais aussi depuis
 » que j'y suis, des offres réitérées & avan-
 » tageuses de la part des Cours étrangères.
 » On m'a toujours retenu de les accepter, &
 » je n'ai jamais été assez occupé de moi, pour
 » m'arracher du service d'un Prince qui, ainsi
 » que son prédécesseur, rendoit justice à la
 » pureté de mes intentions, & reconnoissoit,
 » avec bonté, ce que j'avois mérité de ma
 » Patrie. J'ai compté sur ces assurances, &
 » l'immovibilité des charges de Cour, con-
 » statée par les principes & l'observance du
 » pays, m'avoit fait espérer, avec raison, d'y

» finir ma carrière. Tout ce que j'ai l'honneur
» d'avancer ici, Monseigneur, sont des faits
» connus, dont j'ai les preuves en main, &
» je trahirois la confiance que je dois avoir
» dans la religion, & les sentimens du cœur
» de V. A. E. si je doutois un moment qu'elle
» ne les pese avec cette justice que j'ai lieu
» d'attendre de sa part. Je suis, &c. »

*Troisième Billet de l'Electeur ; du 23 Juillet,
à midi.*

» J'AI lu, M. le Baron de Groschlag, vos
» différentes Lettres. Je vous ai annoncé mes
» intentions ultérieures ; les voici : J'attends
» après ce Billet-ci, votre démission de la
» charge de Grand-Maitre de ma Cour : vous
» jouirez d'une pension de deux mille florins
» par an, ainsi que de vos deux Bailliages.
» Vous dépenserez ces revenus dans mon
» pays, en résidant à Diebourg, où vous êtes
» plus particulièrement chez vous. Je desire
» n'être pas dans le cas de vous retirer au-
» cuns de ces avantages qui, d'ailleurs, ne
» sont que provisionnels. »

Frédéric-Charles, Electeur.

*Réponse du Baron de Groschlag à ce troisième
Billet de l'Electeur ; du 24 Juillet.*

» Le traitement de retraite que m'assigne
» V. A. E. par son Billet d'hier, est plus avan-
» tageux que je n'avois pu le desirer du côté

» de l'utilité, & je ne saurois assez lui ex-
 » primer ma reconnoissance à cet égard, mais
 » comme je n'y trouve aucun équivalent au
 » titre & rang de la place dont elle juge à
 » propos de me priver, sans m'en faire con-
 » noître les raisons que j'ai plusieurs fois pris
 » la liberté de lui demander, comme un effet
 » de sa justice, Elle rencontrera dans ses pro-
 » pres sentimens les considérations qui m'em-
 » pêchent de me conformer à ses intentions,
 » & elle reconnoîtra elle-même, que lorsqu'il
 » s'agit de choisir entre l'intérêt & l'honneur,
 » un Gentilhomme ne peut pas balancer. Vous
 » permettrez donc, Monseigneur, que je mette
 » à vos pieds, & ma charge de Cour, & mes
 » deux Bailliages, en me réservant le plaisir
 » du souvenir d'avoir servi l'Electorat pen-
 » dant vingt-trois ans en homme d'honneur
 » & de probité. Je suis, &c. »

Le Baron de Groschlag.

Quatrième Billet de l'Electeur, au Baron.

» M. le Baron, je connois mes droits, &
 » ceux que l'honneur vous donne : sans les
 » blesser en rien, j'ai suivi & outre-passé cet
 » esprit qui guidera toutes mes démarches;
 » je ne puis rien vous accorder au-delà de
 » ce que mon Billet d'hier vous annonce, &
 » ne changerai point mes résolutions. »

» J'accepte votre démission de la charge
 » de Grand-Maître de ma Cour, ainsi que de
 » vos deux Bailliages. Je vous souhaite tout
 » le bonheur possible, & j'y contribuerai en

» mon particulier , de très-bon cœur. Je suis,
 » M. le Baron , votre très-affectionné. »

Frédéric-Charles , Electeur.

*Billet du Conseiller Intime , M. le Comte de Stadion ;
 au Baron de Groschlag ; du 21 Juillet 1774.*

» Je viens de chez l'Electeur ; mon cher
 » ami , pour lui faire la demande dont vous
 » m'avez chargé , c'est-à-dire , si son procédé
 » vis-à-vis de vous ne concernoit rien con-
 » tre votre honneur ; sur quoi il m'a pro-
 » testé que non , y ajoutant que les Billers
 » qu'il avoit écrits à M. le Baron de Groschlag ,
 » en étoient la preuve convaincante. Après
 » cette déclaration , je lui ai annoncé que le
 » mariage , entre vous & ma fille , se feroit
 » dans le mois prochain , dont il m'a fait com-
 » pliment , avec mille souhaits de bonheur :
 » ainsi je me félicite d'avoir un gendre aussi
 » digne que vous , & c'est dans ces sentimens
 » que j'ai l'honneur d'être votre très-affec-
 » tionné , &c. »

*Billet de M. le Comte de Wallerdorff , Cha-
 noine de Spire , au Baron de Groschlag ; du
 22 Juillet 1774.*

» JE fors dans ce moment de la Cour.
 » S. A. E. vient de me réitérer qu'il ne s'a-
 » git dans l'occurrence présente aucunement
 » de votre honneur. Elle est même persuadée
 » que le contenu de son propre billet peut
 » en servir de preuve. Elle vous fera savoir

» au reste, en peu ses résolutions ultérieures.
 » Je me hâte de vous donner une nouvelle
 » aussi intéressante pour vous, & aussi con-
 » forme aux sentimens de vos amis, du nombre
 » desquels je me fais gloire d'être à jamais.
 » J'ai l'honneur d'être avec tous ces sentimens,
 » Monsieur, votre, &c. »

De Paris, le 29 Septembre 1774.

LE Roi a fait quelque changement rela-
 tivement à son Personnel. Il ne se montre plus
 que tout habillé dans sa chambre où entre
 toute la Cour. Il étoit d'usage que tous les
 Seigneurs présentés à S. M. la suivissent à la
 chasse, dans ses carrosses, aujourd'hui on ne
 monte plus dans les carrosses que pour la for-
 me; car le Roi aimant à chasser seul, il n'est
 suivi que par ceux qu'il demande.

M. Sorin de Bonne, un des intéressés dans
 le monopole des bleds, qu'on a tant exercé
 vers la fin du dernier regne, informé que
 notre Ministère feroit rechercher les partici-
 pans à cet inique tripôt, craignant les suites
 de ces recherches en sa qualité de dépositaire
 des marchés, contrats & traités & passés à
 cet effet, a donné ordre à son Secrétaire, de
 transporter hors de chez lui, toutes les pie-
 ces relatives à cet objet, & celui-ci l'a fait;
 mais s'étant aperçu que quelques personnes
 le remarquoient, chargé d'un sac de cuir, la
 frayeur le prit, & ne lui suggéra d'autre ex-
 pédient que d'aller jeter son sac à la rivière.
 Ce sac furnagea, & fut bientôt trouvé par les

curieux qui le portèrent au Lieutenant de Police, lequel en ayant fait l'ouverture, s'est rendu d'abord en Cour, pour prendre les ordres du Roi à ce sujet. Aussi-tôt, cinq Commissaires ont été chargés d'aller mettre les scellés à la Motte, chez l'Abbé de Terray, à Corbeil, à Ville-Neuve, chez les Chartreux, au College de Louis-le-Grand & aux Célestins. Cette découverte ne tardera point de démasquer tous les auteurs des odieuses menées, qui ont été pratiquées relativement aux bleds.

Il y a quelques jours que le Roi étant allé chasser sur la Capitainerie du Prince de Soubise, ce Seigneur se rendit au rendez-vous indiqué. S. M. chassa avec *Monsieur* à pied, & dit au Prince de Soubise de monter à cheval. Il s'en défendit, puis obéit. Enfin, quand le Roi eût fini sa chasse, il se disposa à partir & dit : adieu, M. de Soubise. — Sire, lui répondit le Prince, lorsque le feu Roi venoit chasser ici, il me faisoit l'honneur de se rafraîchir chez moi. — Cela se peut, dit le Roi, pour moi je ne mange chez qui que ce soit.

Dimanche au sortir du Conseil, on ouvrit les portes, selon l'usage, pour le coucher du Roi. Un Baron Allemand, qui se trouvoit à la porte parmi les courtisans, fut fort surpris qu'on vint lui remettre un sac de velours cramoisi ; c'étoit le porte-feuille de M. de Vergennes. La ressemblance frappante de l'étranger avec un Secrétaire du Ministre, avoit trompé l'Huissier du Conseil, & cette méprise auroit pu être de conséquence, si l'étranger eut été moins honnête ou plus avisé.

Il est venu l'hiver dernier à Paris, un fameux escamoteur, nommé Jonas, Anglois de nation & Juif de religion. Cet homme a fait beaucoup de bruit dans la capitale pendant quelque temps, & a fini par ennuyer. Ses premières représentations étoient à un louis, & sur la fin de son séjour on le voyoit pour 24 sols. Feu M. de la Condamine a fait sur lui le quatrain suivant, quatre jours avant sa mort.

Quand Jonas se précipita
Pour calmer la mer irritée,
La baleine l'escamota,
Celui-ci l'eût escamotée.

Projet d'Orgies à M. Dorat, par M. de la Harpe.

Ami toujours aimable,
Rimeur toujours galant,
Demain donnons au diable
Un monde turbulent,
Et qu'on dresse la table
Près d'un foyer brûlant.
Invitons au mystère
Deux ou trois libertins,
Et couronnés de lierre
Nous varierons les vins.
Que la beauté nouvelle
Qui se trompe à son tour.
Préside à ce beau jour;
Et qu'on donne auprès d'elle
Un couvert à l'amour.
Cet enfant volontaire
A tous les dons préfère
Le Champagne brillant

qu
un
Ch
per
effi
rés
L'A
dan
der
mèn
plac
que
déce
suite
cenc
L'
Moth
viend
de se
plaifa
cendu
soldat
occupa

Dont la vapeur légère
 S'élève au bord du verre,
 Et mouffe en pétillant.
 Il est parmi nos belles
 Si peu d'objets constants !
 Buvons aux infideles
 Nous boirons plus long-temps.

De Paris, le 6 Octobre 1774.

LES farces ont continué dans Paris ; le quartier de St. Antoine a célébré à son tour un service des morts , & un *requiem* pour le Chancelier & l'Abbé Terray. Près de dix mille personnes ont conduit dans un tombeau les effigies de ces Ex-Ministres. Ils étoient décorés de leurs cordons bleus & de leurs plaques. L'Abbé Terray confessoit le Chancelier pendant la marche , & un bourreau de patille assis derriere , les tenoit l'un & l'autre liés par la même corde. En cet état on les conduisit vers la place pour les y rouer. Les gens sages croient que cette exécution étoit beaucoup trop indécente , & qu'on pourra se repentir par la suite de n'avoir pas mis de bornes à cette licence du Peuple.

L'Abbé Terray s'est retiré à sa terre de la Mothe , où Madame de la Garde sa maîtresse viendra sûrement le joindre pour le consoler de ses disgraces. Aussi les Parisiens , toujours plaisans disent-ils que l'Abbé Terray est descendu de l'emploi de Ministre à l'état de simple soldat , puisque désormais il n'aura plus d'autre occupation que celle de monter la garde,

Le Roi informé que cet Ex-Ministre avoit reçu , à l'occasion du renouvellement du bail des fermes générales , un pot de vin de 300 mille livres , a dit à M. Turgot , qu'il entendoit que l'Abbé se dessaisît de cette somme en sa faveur ; attendu que ce bail n'étoit commencé que sous son ministère. Le Contrôleur Général a communiqué l'intention du Roi à l'Abbé , qui a voulu se défendre d'y satisfaire , mais qui s'est rendu à une seconde injonction très-sérieuse. Il a donc fait remettre à M. Turgot les 300 mille livres en especes ; & celui-ci , loin de vouloir s'approprier exclusivement cette somme , en a fait acheter une quantité de chanvre & de lin pour la filature , par laquelle sa bienfaisance se plaît à occuper un nombre de malheureux , qui n'avoient pas de quoi subsister. Le Roi a témoigné sa satisfaction de ce procédé , en disant aux courtisans , qu'il ne l'étonnoit pas de la part de M. Turgot. Nous rappellerons à cette occasion un autre trait de ce Ministre. Lorsqu'il étoit Intendant de Limoges , l'Abbé Terray lui avoit écrit qu'il devoit faire passer à la Province un nouveau droit de deux sols par livre ; sa réponse fut que bien-loin de vouloir la vexer ainsi , il demandoit pour cette Province une diminution de 600 mille livres. Sur l'ordre exprès d'imposer les 2 sols que le Contrôleur lui adressa , M. Turgot envoya sa démission en Cour ; au grand regret de l'Abbé , elle ne fut point acceptée , & il dut au contraire consentir à la diminution demandée.

L'Académie de Marseille a proposé , pour

prix de cette année , l'éloge de la Fontaine. M. de la Harpe a composé, sur ce sujet, un ouvrage qu'il a lu dans toutes les sociétés dont il est le coriphée , & principalement chez M. Necker , homme riche , & dont la femme tient chez elle ce qu'on appelle *bureau d'esprit*. L'ouvrage de M. de la Harpe a été jugé si parfait , par tous ses partisans , qu'on a décidé en dernier ressort qu'il étoit impossible qu'il ne remportât pas le prix. En conséquence, M. Necker , voulant faire honnêtement un présent à son protégé , a prié l'Académie de Marseille de joindre une somme de deux mille livres au prix accoutumé. L'Académie a accepté la proposition. Le hasard a fait que M. de Champfort , jeune auteur très-estimable , & très-connu par des Contes charmans , s'est mis dans la tête de concourir pour le prix de l'Académie de Marseille ; plus en état que qui que ce soit d'apprécier le mérite de notre inimitable la Fontaine , l'Académie a jugé sa Piece victorieuse , & lui a décerné le prix & les deux mille livres ; de manière que le don que M. Necker avoit destiné à M. de la Harpe , est passé à M. de Champfort : & ce qui rend cette aventure plus risible , c'est que M. Necker est ennemi de M. de Champfort , pour lequel il a eu les procédés les plus mal-honnêtes.

Lettre de M. de Voltaire, à M. de Lisle, Capitaine de Dragons, en quartier à Mouzon.

Il vaut mille fois mieux, Monsieur, être à Chanteloup qu'à Mouzon. Votre vieux malade de Ferney, que vous avez ragailardi par vos Lettres, achevera tout doucement sa petite carrière à Ferney, quoiqu'on le presse de venir badauder à Paris ; il seroit fort aisé d'entendre d'Iphigénie de Gluck, mais il n'est pas homme à faire cent lieues pour des doubles croches, & il craint plus les fots propos, les tracasseries, les inutilités, la perte du temps, qu'il n'aime la musique. Quand vous serez dans ce vaste tourbillon, vos lettres me tiendront lieu de tous les plaisirs qu'on cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux les sottises par vos yeux que par les miens, qui sont très-affoiblis par mes 80 ans. Ecrivez-moi de Paris, & je renonce à Paris. Vous savez que ce n'est que par vous que j'ai été instruit de l'état des choses. Je fais un peu l'histoire de France, mais je ne savois rien du temps présent. J'étois assez instruit que l'ancien Parlement, tuteur des Rois, avoit banni du Royaume Charles VII, l'un de ses pupilles, qu'il avoit fait brûler la Maréchale d'Ancre comme sorcière, en place de Grève ; qu'il mit à cinquante mille écus la tête d'un Cardinal, premier Ministre ; que MM. Culet, Gralan, Martman, Crepin, Quatresous, Quatrehommes, &c. chasserent deux fois leur pupille Louis XIV, de Paris, & son petit-frere, &

leur pauvre mere ; je savois même qu'ils vou-
loient me faire pendre pour avoir rapporté
quelques - uns de ces faits dans le Siecle de
Louis XIV. Je bénis Dieu & celui qui nous
a défaits de ces *Messieurs* ; mais je ne l'ai ja-
mais vu , je ne le connois pas ; quand je vous
dis que je ne le connois pas , ce n'est pas de
Dieu dont je parle , c'est de l'homme qui a
détruit ces *Messieurs* , & qui nous a délivrés
de la vénalité de la Justice. Je ne lui ai ja-
mais rien demandé , il n'y a qu'un seul homme
en France à qui j'aie demandé des graces , il
me les a toutes accordées. J'en conserverai ,
vif ou mort , une reconnoissance inviolable.
Je le regarderai toujours comme le premier
homme , quand il y auroit autant de du Bary
que Salomon avoit de concubines. J'ai toujours
pensé de même , & s'il en doute , je l'aime
au point de ne pouvoir lui pardonner. Je vous
demande pardon de vous parler de tout cela ;
mais j'ai le cœur plein , & il faut que je dé-
bonde. Je ne vous dirai rien de ce qu'on fait
à Paris , parce que probablement on n'y fait
ni ce qu'on fait , ni ce qu'on dit , & j'atten-
drai , pour avoir des notions justes , que vous
soyez dans ce pays-là ; mais restez long-temps
où vous êtes , vous ne sauriez mieux faire ,
& quel que soit le séjour où vous portiez vos
graces , souvenez-vous du vieux malade qui
vous est attaché bien fort. »

Ce charmant vieillard ne vieillit point ;
c'est un soleil aussi radieux à son déclin qu'à
son aurore. Tout ce qui sort de sa plume est
marqué au coin de cette philosophie douce

& gaie , qui fait la base de son caractère. Voici une autre Lettre de lui , à Madame la Live Epinay , datée de Ferney.

» Quoi ! ma philosophe a été , comme moi , sur la frontiere du néant , & je ne l'ai pas rencontrée ; je n'ai point su qu'elle fut malade. Je ne doute point que son ancien ami , Esculape Tronchin , ne lui ait donné dans ce temps funeste des preuves de son amitié pour elle , & de son pouvoir sur la nature : si cela est , je l'en révérai davantage , quoiqu'il m'ait traité un peu rigoureusement. »

» Mes misérables quatre-vingt ans sont les très-humbles serviteurs de vos étouffemens & de vos enflures , & sans ces quatre-vingt ans je pourrois bien venir me mettre à côté de votre chaise longue. »

» J'ai reçu , il y a long-temps , des nouvelles d'un de vos Philosophes , datées du Pole arctique , mais rien de l'autre , qui est encore en Hollande : je ne fais pas actuellement où est M. Grimm , on dit qu'il voyage avec Mrs. de Romanzow. Il devrait bien leur faire prendre la route de Geneve , il est bon que ceux qui sont faits pour être les soutiens du pouvoir absolu , voient les Républiques. »

» J'admire le Roi de s'être rendu à la raison , & d'avoir bravé les cris du préjugé & de la sottise ; cela me donne grande opinion du siècle de Louis XVI. S'il continue , il ne sera plus question du Siècle de Louis XIV. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse faire tous les changemens dont on nous menace , il me semble qu'il est né prudent & ferme ; il sera donc

L'O
pronon
devant
ture. L
autel ,
l'oraison
ment fr
l'Eglise

un grand & bon Roi. Heureux ceux qui ont vingt ans comme lui , & qui goûteront longtemps les douceurs de son regne ! Non moins heureux ceux qui sont auprès de votre chaise longue ! Je suis sur les bords du lac , & c'est de ma barque à Caron que je vous souhaite du fond de mon cœur , la vie la plus longue & la plus heureuse. Agréez , Madame , mes tendres respects. »

LE REGRET.

Déjà mon ame fugitive
S'envoloit sur les sombres bords ;
Déjà de l'abyme des morts ,
Il entendit la voix plaintive ,
Et malgré tous nos esprits-forts ,
Cette ame regrettoit son corps.
Ce corps , hélas ! n'est pas grand'chose ,
Et sert souvent mal mon ardeur ,
Mais de mille instans de bonheur ,
Ne fut-il pas pourtant la cause ?
Les yeux éteins , il fait nuit close
Et la nuit me fit toujours peur.

De Paris , le 12 Octobre 1774.

L'Oraison funebre de Louis XV a été prononcée dans l'Eglise Cathédrale de Paris , devant les Princes & les Corps de Magistrature. Le feu a pris aux ornemens du maître-autel , ce qui a fait dire aux Parisiens que l'oraison funebre de Louis XV auroit été extrêmement froide sans le feu qui étoit survenu dans l'Eglise.

Voici une Lettre que la Reine a écrite à Madame la Comtesse de Grammont, exilée de la Cour par le feu Roi, à l'occasion d'un différend survenu entre elle & Madame du Bary.

Lettre de la Reine:

» Au milieu du malheur qui nous accable,
 » j'ai une forte de satisfaction de pouvoir vous
 » mander de la part du Roi qu'il vous per-
 » met de vous rendre près de moi. Tâchez
 » donc de venir le plutôt que votre santé
 » vous le permettra, je suis bien aise de pou-
 » voir vous assurer de vive voix, de l'amitié
 » que je vous ai vouée. »

» P. S. Attendez que M. de la Vrillière
 » vous l'annonce. »

La dispute entre Madame de Grammont & la favorite, étoit arrivée au spectacle : celle-ci avoit trouvé que le panier de Madame la Comtesse de Grammont la gênoit, & s'étoit d'autant plus élevée contre elle, que cette Dame étoit une de celles qui s'étoient le plus constamment refusée aux bassesses qu'elle exigeoit.

L'admirable Edit donné par le Roi pour rendre aux François la liberté du commerce des grains dans l'intérieur du Royaume, rappelle une anecdote fort singulière, arrivée il y a quelques années à Douay, ville de la Flandre François. M. d'Aubert, premier Président du Parlement de Douay, & beau-frère de M. de Calonne, Intendant de Metz, tyrannisoit cruellement les habitans de sa Provin-

ce, & étoit regardé comme le marchand de grains de la Flandre. Les Flamands qui ne sont pas endurans, supportoient très-impatiemment les mauvaises manœuvres du chef de leur Magistrature, & jettoient les hauts cris contre lui : un gentilhomme de la Province qui souffroit beaucoup des entraves mises au commerce intérieur, prit le parti d'être le vengeur de ses compatriotes. Il monte en chaise de poste & se rend de grand matin à une maison de Campagne, où étoit pour lors M. d'Aubert, il va droit au cabinet du Magistrat : celui-ci se leve pour aller à sa rencontre ; le gentilhomme sans lui dire un seul mot, lui passe son épée au travers du corps & l'étend mort sur le plancher. Il regagne sa voiture & part pour Versailles, où de puissans protecteurs lui firent obtenir sa grace, lorsqu'on eût convaincu le Roi de la tyrannie atroce sous laquelle M. d'Aubert faisoit gémir sa Province. Cette sanglante tragédie fut tenue secrète autant que l'on put ; elle fit alors faire quelques réflexions à la Cour, mais l'avidité du gain empêcha d'en profiter.

Au Révérend Pere en Dieu Messire Jean de Beauvais, créé par le feu Roi Louis XV, Evêque de Senes, par M. de Voltaire.

MON Révérend Pere en Dieu. — J'assistai ces jours passés au service que fit le Curé de Neuilly. « Ouailles, disoit-il, souhaitons la vie éternelle à notre bon Roi qui ne demanda que la paix après avoir gagné deux

» batailles en personne , qui fit l'aumône aux
 » pauvres , qui auroit payé toutes les dettes ,
 » s'il avoit eu de l'argent , qui fonda l'Ecole
 » Militaire , qui a bâti le beau pont de Neuilly ,
 » sur lequel vous vous promenez & qui avoit
 » un valet de garde-de-robe à qui je dois ma
 » cure. »

Cette oraison funebre me plut beaucoup parce qu'elle ne prétendoit à rien , qu'elle parle au cœur , & sur-tout qu'elle est courte.

J'ai assisté depuis à la vôtre : je ne vous dis pas qu'elle parut longue ; mais l'assemblée ne trouva pas bon que vous commençassiez par parler de vous. *Quand j'annonçois il y a peu de temps la divine parole , &c.* Tout le monde convient qu'il ne falloit pas débiter dans l'éloge d'un Roi par celui de Messire Jean de Beauvais : nous aimons la parole divine ; l'égoïsme la profane.

Vous dites que Dieu seul possède l'immortalité. Et nos ames , mon Révérend Pere , & nos ames ne passent-elles pas pour être immortelles ? On auroit souhaité que vous eussiez dit, *Dieu qui possède & qui donne l'immortalité* ; car enfin , le diable , comme vous savez , le diable qui nous inspire tant de passions , le diable qui est par-tout , a la réputation d'être immortel.

Vous vous comparez à Jérémie , mon Révérend Pere ; (*) Jérémie vit d'abord , à quatorze ans , une verge veillante , & une marmite

(*) Jerem. Ch. I. v. 11, 12, 13.

bouillante; dans un âge plus mûr, il fut accusé d'avoir trahi son Roi pour le Roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec Jérémie? Auriez-vous manqué à votre Roi comme un Juif? Avez-vous comme lui une verge veillante & une marmite bouillante?

Vous comparez une illustre Princeesse qui a quitté la Cour pour un couvent, à la fille de Jephté à qui son pere coupa la tête. Vous comparez Louis XV à Joas qu'Athalie fit poignarder; mais jamais le feu Roi ne fut poignardé par sa grand-mere, & jamais il ne coupa le cou de sa fille; il faut que les comparaisons soient justes, même dans une oraison funebre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu Roi d'avoir chassé les Jésuites : vous avez cru adoucir cette satyre, en imprimant que la société des Jésuites étoit une *fausse société*, mais cela ne s'entend pas : on fait bien ce que c'est qu'un homme faux, un homme qui parle contre sa conscience, une pensée fautive, un faux pas, un faux brillant; on ne fait ce que c'est qu'une *société fautive*. Le révérend pere Malagrida, & le révérend pere la Valette, ont fait de fausses démarches qui ont entraîné la ruine d'une société très-véritable & autrefois très-dangereuse.

Vous ne deviez pas comparer cette société fautive à Jonas, que des idolâtres jetterent dans la mer pour appaiser une tempête : les Rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le Souverain de Rome ne sont pas des

idolâtres. Les déclamateurs devroient bien dans ce siècle de raison, se garder de toutes ces comparaisons puériles.

Vous dites que les anciens Parlemens se sont laissés entraîner par l'impulsion des circonstances au-delà de leur premier but ; l'impulsion des bien-séances & de votre génie ne devoit pas vous entraîner dans de pareilles phrases.

Quelle impulsion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième siècle de notre ère vulgaire ? Il étoit donc réservé, dites-vous, au dix-huitième siècle, d'attaquer à la fois les principes de l'honneur, de la justice, de la vertu & de l'honnêteté naturelle, & vous proclamez le successeur de Louis XV le restaurateur des mœurs ! Vous auriez dû l'appeler le conservateur : car enfin, Monsieur de Beauvais, dans quel temps a-t-on vu plus de Princesses renommées par des mœurs plus purés ? Dans quel pays a-t-on vu tant de Ministres des Finances mourir dans une pauvreté si respectée ? Avez-vous vu quels hommes étoient Messieurs d'Argenson ? L'un étant Ministre a écrit en faveur du Peuple, l'autre a laissé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez lu l'histoire ; y avez-vous rencontré beaucoup de personnages qui aient soutenu ce qu'on appelle si lâchement une disgrâce, avec plus de grandeur & d'honnêteté naturelle, que certains Ministres dont je ne vous dirai point le nom ? (*)

Dans quel temps les libéralités, cette pierre

(*) M. le Duc de Choiseul & M. le Duc de Praslin.

de touche de la vraie grandeur, ont-elles été plus abondantes ?

Mille actions généreuses qui se multiplient tous les jours, auroient dû vous avertir de respecter un peu plus votre siècle & le feu Roi votre bienfaiteur, dont vous avez fait (permettez-moi de vous le dire,) une satire un peu grossière.

Vous vous écriez : *il n'y aura plus d'hypocrites, parce qu'il n'y aura plus de vertu* : il est vrai que le Roi régnant n'a plus d'hypocrites dans son Conseil ; mais vous en plaignez-vous ? L'infâme superstition est la mère de l'hypocrisie, & la vertu est la fille de la religion sage, éclairée & indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocrisie ?

Vous vous servez du mot de *vice* en parlant des sentimens du dernier Roi. Ah ! Monsieur, employez le mot propre : l'amour est une foiblesse, l'ingratitude envers son bienfaiteur est un *vice*. Ce sont là les principes de l'honnêteté naturelle. Pour insulter ainsi son siècle & son maître, il faudroit être prodigieusement supérieur à l'un & à l'autre, mais alors on ne les insulteroit pas. (*)

(*) NB. Nous avons depuis environ deux ans, un livre intitulé *de la Félicité Publique*, qui répond à son titre, composé par un homme d'une grande naissance, & très-supérieure à cette naissance. (M. le Chevalier de Chateaux.) L'auteur prouve invinciblement que les mœurs ainsi que les arts, se sont perfectionnés dans ce siècle, depuis Pétersbourg jusqu'à Cadix, & que jamais les hommes n'ont été plus instruits & plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des Brinvilliers & des Voisins dans le grand siècle de Louis XIV.

A propos , je n'ai lu ni dans Bossuet ni dans Fléchier , que les ames des Rois palpitaient au jugement de Dieu , ayez la bonté de me dire comment une ame palpite ; c'est apparemment comme une verge qui veille. Votre , &c.

B. Académicien.

De Fontainebleau , le 16 Octobre 1774.

Le rétablissement de l'ancien Parlement ne paroît plus douteux. Les lettres de cachet pour en rappeler les Membres sont à l'expédition. Le Duc d'Aligre qui rentrera en qualité de premier Président , a déjà fait préparer son train. Les gens du Roi en font autant , & le Public est dans une joie indicible. On assure

Nous avons vu dans le nôtre quelques injustices abominables , commises avec le glaive de la justice. (Les Calas) ce sont des orages passagers au milieu des beaux jours. Jamais la société n'a été plus aimable & plus remplie de sentimens d'honneur. Jamais les Belles-Lettres n'ont plus influé sur les mœurs. S'il se trouve quelques misérables , comme un abbé *Sabbatier* , qui commente *Spinoza* , & qui prêche la Religion Catholique , Apostolique & Romaine , qui recommande la chasteté dans un *Dictionnaire des trois Siecles* , & qui fait des vers infames dans un bordel , au sortir du cachot , & qui écrit des libelles pour de l'argent en attendant un bénéfice ; toutes ces horreurs ne sont pas comptées. Un crapaud qu'on découvre dans les jardins de Versailles ou de St. Cloud , ne diminue pas le prix de ces chef-d'œuvres de l'art.

Assemblez tous les sages de l'Europe & demandez leur quel temps ils préfèrent. Ils répondront : celui-ci.

Messieurs les Parisiens , je vous demande bien pardon de vous dire que vous êtes heureux.

que le Roi a dû prendre sur soi tout l'événement, & user même de son autorité pour l'opérer; les membres de son Conseil, à l'exception du Comte de Maurepas, étoient d'un avis opposé.

M. Turgot travaille à fixer les états de recette & de dépense pour l'année 1775, & l'on fait qu'il sera alloué un fond extraordinaire de 10 millions, pour augmenter le nombre de nos vaisseaux de guerre. Nous sommes effrayés de savoir la marine militaire Angloise, forte actuellement de 340, tant vaisseaux que frégates, &c.... Ce qui présente un ensemble de plus de 14,000 pieces de canons.

Dans le dernier conseil, M. Turgot a mis sous les yeux un état de comparaison de plusieurs vaisseaux revenus de la Chine & de l'Inde, où ils avoient été expédiés par des particuliers armateurs, avec pareille quantité de marchandises expédiées par notre ancienne Compagnie des Indes. Il paroît en résulter, 1°. que la vente des envois de l'armateur s'est faite avec un avantage bien supérieur. 2°. Que les retours ont été beaucoup plus prompts, & 3°. que les marchandises en retour ont été vendues à un prix plus modéré, parce que la feue Compagnie imposoit une taxe onéreuse & arbitraire sur les importations. Delà M. Turgot est parti pour demander au Roi sa parole que, d'ici à 3 ans au moins, ce commerce seroit encore libre aux particuliers, & qu'il ne seroit accordé aucun privilege exclusif, ni autorisé de compagnie, relativement à ce commerce, & S. M. y a accédé.

De Fontainebleau , le 28 Octobre 1774.

LES inquisitions sur l'affaire de bleds se continuent , & on a dernièrement mis les scellés chez le Trésorier de cette partie , après que le Roi eut fait prévenir les créanciers sur cette caisse , que les engagemens légitimes seroient acquités. On croit que l'Abbé Terray sera fort impliqué dans cet affreux monopole , & l'on ne doute pas qu'il ne soit sévi contre lui à toute rigueur. Par suite du peu de foi qu'on accorde à l'administration de cet Ex-Contrôleur , tous les porteurs d'ordonnances pécuniaires signées *Terray* , sont obligés de venir déclarer au Contrôle général , les valeurs qu'ils ont fournies , & de constater la validité de leurs titres.

La Reine a soupé hier ici avec 18 Dames & Seigneurs de la Cour , en conséquence de l'abrogation d'une ancienne étiquette qui ne permettoit pas à une Reine de France de manger avec d'autres personnes que celles de la Famille Royale. On croit qu'il y aura un pareil souper une fois par semaine. Le Roi a réglé depuis hier , qu'il n'y auroit qu'une seule & même table pour lui , la Reine & les Princes freres , & leurs épouses. Il en résultera une épargne annuelle de deux millions , mais le Comte d'Artois paroît fort mécontent de cet arrangement. Indépendamment du Comte de Montmorin , qui va en qualité de Ministre du Roi à Coblentz , il en sera nommé de nouveaux aux autres Cours du Rhin.

Le 8 de ce mois , le Roi chassa aux faisans.

M. le Comte d'Artois tua quelques poules. Le Roi gronda : *Vous en avez bien tué vous-même*, lui dit son frere; — *Pardon*, M. le Comte, repliqua le Roi en riant, & en lui tirant un grand coup de chapeau, *je comptois être le maître chez moi.*

On a exposé en vente dans une petite boutique du Palais Royal à Paris, une estampe gravée qui a excité la curiosité publique. On y voit le tombeau de Louis XV, placé dans une Chapelle Sépulcrale. La Justice lance sa foudre sur ce tombeau, que la France s'efforce de couvrir de son égide, les éclats des traits qui se brisent contre l'égide, vont frapper le Chancelier, qui se trouve au pied du tombeau dans une attitude qui caractérise le désespoir, tandis que l'Abbé Terray assis de l'autre côté sur des sacs de bleds, ne paroît occupé qu'à compter de l'argent, & à signer des *Bons*.

De Fontainebleau, le 2 Novembre 1774.

Le parti de l'opposition, c'est-à-dire, nos anti-Parlementaires se donnent la torture pour empêcher ou arrêter du moins pour un temps le rétablissement de l'ancien Parlement, & il n'est sorte de moyens qu'ils n'aient essayés pour parvenir à leur but; mais on croit pouvoir les tenir pour battus & que leurs menées ne changeront rien au parti que le Roi, plus que son Ministère, a osé prendre sur cette importante matiere. Cette affaire s'est disposée avec tant de secret que l'on ignore encore ici

quelles feront les conditions de ce grand événement.

Notre parti anti-Parlementaire a été fort appuyé par le Comte d'Aranda & l'Ambassadeur d'Angleterre. Des intérêts différens ont excité leurs cours à souhaiter la durée de nos désordres intérieurs ; mais les bons François pardonnent plutôt aux Anglois des démarches à cet égard qu'à la Cour de Madrid, qui ne pouvoit sans indécence se montrer prévoir que la stérilité de nos Princesses pourra lui devenir avantageuse.

Il nous arrive à l'instant un avis singulier. M. de Boyfnes, avoit chargé le Comte Benyowsky d'une expédition secrète à Madagascar, & lui avoit donné un vaisseau, 300 hommes & de l'argent. Cet étranger a séduit son monde, s'est avancé dans les terres, s'y est emparé de tout ce qu'il a trouvé, & s'est établi là en maniere de Souverain. On ne fait trop par quelle voie arrêter les suites de l'entreprise de cet aventurier, auquel on accuse M. de Boyfnes d'avoir accordé trop de confiance. Toutefois, quand il s'agit d'opérations aussi éloignées, un Ministre ne peut guere faire autrement que de laisser carte-blanche.

De Fontainebleau, le 6 Novembre 1774.

M. Joly de Fleury, Procureur Général du Parlement actuel, vient d'être exilé à sa terre. Il a été adressé des ordres aux Membres de l'ancien & du nouveau Parlement : aux premiers de se rendre tous à Paris, le 9 de

ce mois, & aux seconds de se trouver pour ce même jour chacun à sa maison, où il lui sera fait part des intentions du Roi. La Cour part d'ici le 10, & S. M. se rendra le 12 à Paris, pour y tenir son lit de Justice. Les Parlemens de Paris, de Rouen & d'Aix seront rétablis dans leur premier état.

Les deux Seigneurs qui, au sacre du Roi, accompagnent les Evêques pour chercher la Sainte Ampoule, restent en otage à l'Abbaye de Saint-Remi à Rheims, jusqu'au retour de cette sainte Fiôle. Cette faveur est toujours très-briguée. M. le Cardinal de la Rocheaimon a demandé successivement à M. de Maurepas, plusieurs graces pour ses parens. Pour les obtenir plus facilement, il étayoit toujours sa demande d'une promesse que le feu Roi, disoit-il, en avoit faite. Dernièrement il sollicita pour son neveu la préférence d'otage de la Sainte Ampoule.... *Le feu Roi*, dit le Ministre, *vous l'a-t-il aussi promise ?*

Notre voyage ici a été fort brillant, quoi-que d'une simplicité plus agréable que l'ancien ton fastueux. On y a été gai & fort honnête. Notre jeune & charmante Reine, à force d'être sans façon & sans cérémonie, a expulsé de la Cour toutes les ridicules entraves de l'antique étiquette. On voit tous les soirs cette aimable Princesse parcourir le château, aller faire des visites, tenant le Roi sous le bras, avec un seul valet de pied portant deux bougies. Quant au nouvel usage des soupers avec des Dames & Seigneurs titrés ou non, il faut observer que la jeune Reine l'a moins pro-

voqué pour le plaisir de souper en grande compagnie, que par une prudence politique bien entendue. C'est à cette ancienne étiquette suivant laquelle le Roi devoit souper au retour de la chasse avec tous les chasseurs & sans les Princeffes, qu'on peut attribuer la débauche de tous les genres, à laquelle Louis XV a été livré dans les vingt dernières années de sa vie; aujourd'hui le Roi n'est plus séparé de son Epouse que quand il va à la chasse, ou quand il tient Conseil; & les vils courtisans qui oseroient essayer de corrompre leur Maître, n'en trouvent pas le temps.

De Paris, le 9 Novembre 1774.

LE Procureur Général du Parlement postiche, avant de partir pour son exil, a eu la mortification d'être interrogé sur sa conduite, & de voir conduire son Secrétaire à la Bastille. On charge ce Magistrat de faits très-graves. 1°. D'avoir abusé de la démence de M. de Brunoy, lors de son procès, pour en tirer un présent de 150 mille livres. 2°. D'avoir spolié une succession à son profit. 3°. D'avoir abusé des fonds de la caisse générale des pauvres, dont le Procureur Général est administrateur né. 4°. D'avoir entretenu avec le Chancelier une intimité très-criminelle.

L'affaire de M. le Maréchal de Richelieu, qui nie les billets vrais ou prétendus, dont Madame de St. Vincent lui demande le paiement, se poursuit avec la plus grande chaleur de part & d'autre, Les familles de Vence,

de St. Vincent, de Castellane & de la Rochefoucault, prennent hautement la défense de leur parenté. Quarante-deux lettres du Maréchal sont déposées au Greffe. Il reconnoît les unes, s'inscrit en faux contre les autres, & se tait sur les troisièmes. Parmi celles de la troisième classe, il en est plusieurs d'un style leste. « Vous avez une mauvaise tête, chère » cousine, lui écrit-il dans l'une, mais un » bon cœur & un beau C***, ceux-ci, croyez- » moi, valent bien l'autre.... »

La charge que l'Abbé Terray avoit dans l'ordre du St. Esprit, a passé à M. de Vergennes. Lorsque le Roi la lui donna, ce Ministre pria Sa Majesté de le dispenser de l'accepter, parce qu'il n'avoit pas 250,000 livres à prendre sur sa fortune pour la payer. Le Roi trouva cette raison assez bonne pour lui faire naître l'envie de savoir à combien elle avoit été taxée dans son principe. On lui fit voir qu'alors elle ne coûta que 50,000 livres. S. M. fit ordonner à l'abbé Terray de se contenter de cette somme, ne voulant pas qu'aucune charge fût à la disposition de toutes personnes qui ont de l'argent à jeter par la fenêtre : au moyen de cela & de 472,000 livres que l'Ex-Contrôleur a dû rembourser pour le pot de vin du bail des fermes, celui du droit de contrôle, le cher Abbé a perdu dans huit jours de temps 672,000 livres, & le Public est transporté de voir les fripons rendre gorge; cependant il eût désiré d'en voir quelques-uns sur l'échafaud, ou au moins au carcan; on continuera à voler, si l'on en est quitte pour restituer.

M. Turgot a réglé sa place à 80,000 livres. L'édit qu'il a fait rendre sur la liberté du commerce des grains dans l'intérieur du Royaume, & dont il est lui-même le rédacteur, a fait une sensation qui n'a encore rien perdu de sa force. Aucun Ministre, sans en excepter les Sully, les Colbert, les d'Argenson, n'a fait parler à nos Maîtres un langage plus noble & plus doux. C'est vraiment le ton d'un pere qui fait part à ses enfans des mesures qu'il a prises pour assurer leur bien-être, & qui desire que leur soumission soit aussi éclairée que volontaire. Enfin, la Nation a lu avec transport dans cet édit, les mots de propriété & de liberté : termes retranchés depuis long-temps du dictionnaire de nos Rois. Il faut ajouter qu'en remerciant le Roi de la place de Contrôleur Général, M. Turgot lui dit avec une noble liberté : — *« Sire, je me serois refusé au Roi, » mais je me suis livré à l'honnête homme. »* Le jeune Monarque lui serra tendrement les mains, & lui dit avec effusion de cœur : *« croyez que » vous ne serez point trompé. . . . »* Anecdote touchante & digne de l'esprit de patriotisme & d'humanité que respire le nouvel édit.

PORTRAIT DE LOUIS XVI.

Ami, notre jeune Monarque
 En véritable Télémaque
 A pris le bon sens pour Mentor.
 Ses Conseils sont la prévoyance,
 La probité, l'expérience;
 L'économie est son trésor.

Il a pour femme la tendresse
 Et la vérité pour maîtresse.
 Tous les François sont ses enfans
 Que deviendront les courtisans ?
 S'il est possible , honnêtes gens.

Extrait d'une lettre de Genève.

» IL y a près de deux ans que notre Conseil , par des motifs tirés de la santé publique , défendit d'enterrer dans le cimetière St. Gervais. Mlle. Pieter , sœur du Colonel Comte Pieter , étant morte il y a quelques jours , son frere a prétendu la faire enterrer à St. Gervais , malgré l'arrêt du Conseil ; & sur le refus qui lui en a été fait , il a déclaré qu'on ne l'enterrerait jamais ailleurs , avant que le Conseil en eût connu. En conséquence il l'a fait embaumer & la garde. On rit de cette folie : mais vu la chaleur & l'obstination de nos têtes Genevoises , on ne seroit point étonné qu'elle eût des suites assez graves. C'est un échantillon de la douceur & de la facilité de nos mœurs républicaines. »

De Paris , le 12 Novembre 1774.

LE Roi est venu aujourd'hui au Palais pour consommer la grande opération que tant de gens craignoient , & que les autres ont tant désirée.

Le Roi étant entré dans la grand'salle , il resta enfermé une demi-heure avec les Princes , avant de faire appeller les membres du Parlement. Dès qu'ils furent introduits & placés ,

le Roi leur fit un petit discours & remit suivant l'usage au Garde des Sceaux le soin de leur dire le reste. Lorsqu'il eut fini de parler, M. Séguier, Avocat général, prit la parole & fit un très-beau discours, après lequel il requit l'enregistrement de 10 édits.

Le premier, portant rétablissement du Parlement & suppression de la Chambre de Requetes.

Le second, provision de l'office de Garde des Sceaux, érigé en charge, en faveur de M. de Miromesnil.

Le troisieme, suppression de tous les Conseils supérieurs.

Le quatrieme, discipline pour le Parlement en 28 articles.

Le cinquieme, rétablissement de la Cour des Aides de Clermont Ferrant, & de celle de Paris.

Le sixieme, suppression des Avocats titulaires du Parlement.

Le septieme, rétablissement du grand Conseil.

Le huitieme, édit pour les Présidiaux, dont la compétence est portée à 2000 livres de capital & 80 livres de rente.

Le neuvieme, suppression du Conseil supérieur d'Artois, & rétablissement du Conseil Provincial.

Le dixieme, réduction des 400 Procureurs à 200, à mesure des morts ou des démissions.

On remarque dans l'édit de discipline, qu'aucun Membre de Parlement ne pourra quitter ses fonctions sans encourir la *forfaiture* & la perte de sa charge; que les remontrances que

O.
joie
tale
Le R.
douce
osé le
beau

les Chambres voudront faire , devront être communiquées au premier Président.

Le grand Conseil est déclaré compétent dans tous les cas , pour venir siéger au Parlement , si cette Cour cessoit de faire ses fonctions , & ce sans qu'il soit besoin d'ordres à cet effet.

Tous ces édits & quatre autres pour le rétablissement des Cours de Provinces, ont été enregistrés de l'express commandement du Roi. M. Séguier , en requérant l'enregistrement de l'édit pour le grand Conseil , a dit , qu'il avoit été supprimé autrefois à la demande des Etats Généraux du Royaume , qu'il ne pouvoit , faute de temps , en déduire les raisons essentielles , mais qu'on se réservoît de les mettre sous les yeux du Roi. Pour finir la séance , le Roi a dit : « Messieurs , vous venez d'entendre mes » intentions. J'espère que vous vous y con- » formerez pour ma tranquillité personnelle , » & le bonheur de mes peuples. Vous pou- » vez compter sur ma protection & sur mes » bontés , tant que vous ne franchirez pas » les bornes de l'autorité qui vous a été » confiée.... »

De Paris , le 17 Novembre 1774.

On ne peut peindre l'enthousiasme de la joie dont ont été saisis la Cour & la Capitale le jour & le lendemain du lit de justice. Le Roi sur-tout paroissoit enivré de la plus douce satisfaction ; mais comme nous avions osé le prévoir , nous craignons bien que ce beau moment ne soit dans peu troublé par de

nouveaux orages d'autant plus dangereux dans leurs conséquences qu'il ne se trouvera pres-que point, & même aucun remede efficace.

Il circule une prétendue lettre du Roi de Prusse au Chancelier Maupeou, dans laquelle on lit : « Le Cardinal de Fleury a donné la » Lorraine à Louis XV; le Duc de Choiseul » lui a donné la Corse; vous lui avez donné » la France, mais Louis XVI n'en veut point. »

La belle du Bary a écrit au Roi pour obtenir sa liberté, mais point de réponse. Cette Dame n'a plus d'espoir que dans le rappel du Duc d'Aiguillon, dont quelques gens osent encore se flatter.

Le Duc d'Aiguillon sera à jamais un personnage célèbre dans les annales de la France; on découvre journellement les ressorts qu'il a fait jouer pour conserver les deux départemens qu'il occupoit dans le Ministère : ce n'étoit pas assez pour lui d'avoir employé M. le Comte de Maurepas. Il fit aussi intervenir M. le Comte de Lusace, qui proposa bonnement au Roi de tenir sous lui les rênes du gouvernement, & de le guider dans la carrière de l'administration. Dans le même temps il envoya un courier à Madame la Princesse Christine, pour la faire venir à la Cour & s'en servir, & en cela il fut puissamment secondé auprès du frere & de la sœur par M. de Martange : mais tous ces moyens furent inutiles. Le Roi trouva fort extraordinaire la proposition de M. le Comte de Lusace; & la Princesse Christine mal accueillie, ne passa à la Cour que deux fois vingt quatre heures.

Alors M. le Duc d'Aiguillon ne comptant plus sur ces intrigues , pria M. de Maurepas , de demander au Roi s'il étoit content de son travail , & dans cette supposition , s'il pouvoit se flatter de conserver ses emplois. M. de Maurepas s'acquitta de cette commission ; & lorsqu'il en vint à l'article essentiel , le Roi répondit d'un ton très-affirmatif. — Il n'est pas possible que M. d'Aiguillon conserve ses places. — Mais du moins V. M. voudra bien lui donner le temps d'arranger les affaires de ses départemens , afin de les remettre en ordre ? — Cela est juste. — Mais quel temps V. M. lui donne-t-elle ? — Eh mais , jusqu'à demain. — L'intervalle est bien court. — Il est suffisant , & dites-lui de remettre demain ses porte-feuilles à M. Bertin. Cette maniere d'être éconduit est bien différente de celle dont ont parlé tant de gazetiers soudoyés.

On se rappelle que M. le Prince de Condé desiroit vivement de faire revivre , en sa faveur , la charge de Grand-Maitre de l'Artillerie. On sait aussi que ce Prince se renferma à Choisi avec Mesdames , pendant tout le temps qu'a duré leur petite vérole : il les accompagna lorsqu'elles virent le Roi pour la première fois. Elles lui peignirent , avec tous les transports de la reconnoissance , les obligations qu'elles lui avoient , & combien il avoit eu soin d'elles pendant leur maladie , & elles finirent par mettre sur le tapis l'affaire de la grande maîtrise. Le Roi , sans dire un seul mot au Prince de Condé , leur répondit : *Je n'aime pas les dessous , & leur tourna le dos.* En gé-

néral, ce Monarque a un caractère très-décidé, & selon toutes les apparences, ses tentes n'auront pas, sous son règne, le crédit dont elles s'étoient flattées : on croit même que la Reine influera peu sur le gouvernement, tous les Ministres étant d'accord pour empêcher l'empire que la Maison d'Autriche pourroit chercher à prendre.

Les Politiques ont long-temps pensé que M. le Duc de Choiseul pourroit reprendre dans le Ministère, ou au moins dans le Conseil, la place qu'il y a autrefois occupée; mais on commence à renoncer à cette espérance, & l'on croit que cet Ex-Ministre ne parviendra pas aisément à vaincre la répugnance que le Roi a pour lui. Ses ennemis ont eu soin de le montrer comme un dissipateur, & le Monarque en se laissant prévenir contre ses défauts, n'a compté pour rien ses bonnes qualités; car il est constant qu'en mettant des bornes à la prodigalité de M. le Duc de Choiseul, on auroit pu tirer les plus grands avantages de ses talens dans l'administration des affaires étrangères. Il faut que la prévention du Roi soit forte, puisque la Reine n'a pas pu la détruire. Cette Princesse a toujours beaucoup aimé M. de Choiseul, aux soins duquel elle doit en partie le trône sur lequel elle est assise. On se souvient que lorsqu'il lui fut présenté, elle lui dit : « Je n'oublierai jamais » que vous avez fait mon bonheur. — Et ce- » lui de toute la France, Madame, répondit » le Duc. » Les François tourmentés par leur inconstance naturelle, s'impatientent déjà de

ne pas appercevoir un soulagement sensible aux maux qu'ils souffroient sous la domination du feu Roi. Lors de sa mort, on avoit attaché à la statue d'Henri IV, un écriteau portant ce mot, *Resurrexit* : aujourd'hui on a transporté ce même écriteau au pied de la statue de Louis XV.

Il m'est tombé entre les mains une petite Fable d'un Militaire de beaucoup d'esprit, dont la versification élégante & facile, est déjà connue par plusieurs morceaux charmans. La voici :

LA VÉRITÉ.

F A B L E.

Aux portes de la Sorbonne
 La vérité se montra;
 Le Syndic la rencontra.
 Que demandez-vous, la bonne ?
 Hélas ! l'hospitalité. —
 Votre nom ? — La Vérité. —
 Fuyez, dit-il, en colere,
 Fuyez, ou je monte en chaire,
 Et crie à l'impiété. —
 Vous me chassez, mais j'espère
 Avoir mon tour, & j'attends,
 Car je suis fille du Temps,
 Et j'obtiens tout de mon pere.

De Paris , le 24 Novembre 1774.

La mort du Pape Ganganelli que l'on soupçonne avoir été avancée par les soins de ceux qui s'intéressent au maintien de l'autorité pontificale , me rappelle un trait assez plaisant qui est arrivé à son élection. On envoya au feu Roi Louis XV , la liste des Cardinaux qui avoient des prétentions à la chaire de Saint Pierre. A la tête de la liste étoit le nom du Cardinal *Sacripanti*. (Il est bon de savoir qu'en françois le mot *sacripant* , signifie homme sans foi ni loi , sans mœurs , &c.) Le Duc de Noailles prit le papier pour en faire lecture à Sa Majesté. Il ne nomma que onze Cardinaux. — Il doit y avoir douze prétendans , dit le Roi. — Sire , je n'en vois qu'onze. — Le Roi prit la liste & en compta douze , en faisant remarquer au Duc qu'il avoit passé le premier nom. — Sire , reprit le Duc , j'avois cru que *Sacripanti* , qui est à la tête , étoit le titre de tous les Cardinaux qui composent la liste.

Dialogue entre Louis XV & Madame la Marquise de Pompadour.

L O U I S X V.

Eh ! bon jour , belle Marquise , je vous rencontre bien à propos dans ce séjour ténébreux , vous connoissez le pays , vous me servirez de guide.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! c'est vous ? bon jour.

L O U I S X V.

Voilà un accueil bien froid ; avez-vous oublié que j'ai toujours été le plus cher de vos amis ?

L A M A R Q U I S E.

En vérité , je ne l'aurois jamais soupçonné. Je m'étois persuadée que votre caractère vous rendoit incapable de rien aimer. Au reste , quand je n'aurois pour vous recevoir froidement que le seul motif de vous faire sentir que la mort égalise tout , mon procédé ne seroit pas trop mal fondé ; mais j'ai bien d'autres raisons pour l'appuyer , & que de reproches j'aurois à vous faire !

L O U I S X V.

Des reproches , Marquise , cela me paroît un peu vif.

L A M A R Q U I S E.

Je conviens que ce langage est nouveau pour vous ; mais hélas ! mon pauvre Prince , vous n'êtes plus Roi ; il faut bien vous y faire ; c'est ici le séjour de la vérité , vous n'y trouverez ni sujets ni flatteurs.

L O U I S X V.

Je m'apperçois en effet que votre ton avec moi est bien changé : mais puisqu'il faut se soumettre à la nécessité de vous entendre , parlez ; qu'avez-vous à me reprocher ?

L A M A R Q U I S E.

D'avoir si peu profité des leçons que je

vous avois prescrites. Né avec un penchant excessif pour la débauche la plus outrée, loin de vivre en Roi, vous ne viviez pas même en homme de bonne compagnie, lorsque mon ambition & mon intrigue me firent monter au rang de votre maîtresse favorite.

L O U I S X V.

Quoi ! l'amour n'entra donc pour rien dans votre liaison avec moi ?

L A M A R Q U I S E.

Pour rien, je vous le jure ; votre rang m'avoit éblouie, c'étoit lui que j'aimois, & non votre personne. L'exemple de Madame de Mailly m'avoit frappée ; elle vous avoit aimé de bonne foi, & vous la sacrifiâtes avec une cruauté sans pareille : mais passons là-dessus, vous n'êtes pas encore accoutumé aux duretés, & il faut vous ménager. Je pris donc le parti, ne pouvant déraciner vos penchans vicieux, d'en détourner le cours du côté le moins mal-honnête ; la passion des femmes me parut la plus excusable & la plus naturelle, je vous procurai de belles femmes ; quelque pénible & désagréable que fut pour moi cet emploi, j'étois obligé de m'en acquitter moi-même, afin de ne vous lier qu'avec des femmes incapables de m'enlever le crédit dont je jouissois auprès de vous.

L O U I S X V.

Jusqu'à présent ce n'est pas à moi qu'il y a des reproches à faire.

L A M A R Q U I S E.

Allons doucement : je ne veux pas vous faire un crime du peu de regret que vous avez témoigné de ma perte , mais après ma mort que sont devenus mes principes !

L O U I S X V.

Vous ne pouvez pas dire que je m'en sois écarté , j'ai continué d'aimer les femmes.

L A M A R Q U I S E.

A la bonne heure ; mais quelles femmes , grands Dieux ! & sur-tout celle....

L O U I S X V.

Ah ! de grace , Marquise , n'en dites pas de mal. Rien de plus charmant que sa figure ; rien de plus léger & de plus séduisant que son esprit. Elle s'appelloit l'Ange , & c'étoit véritablement un Ange.

L A M A R Q U I S E.

Oui , un Ange du Paradis de l'Opéra , dont les faveurs vous ont mis au niveau des Saints de ce pays-là. J'espère que vous me ferez grâce d'une comparaison si humiliante ; elle a fait auprès de vous par goût & par habitude le métier que je ne faisois que par nécessité. De quels Ministres vous a-t-elle entouré ? Sur quelle espece de gens vous a-t-elle fait verser vos bienfaits ?

L O U I S X V.

Marquise , le fiel de rivalité vous aveugle , vous exagérez ses défauts ; car enfin , qu'a-

t-elle fait ! Elle a enrichi son mari & son frere ;
mais vous Marquise....

L A M A R Q U I S E .

Je vous entends. Plaisantez sur mon frere tant que vous voudrez , je vous le livre : son ambition démesurée n'a cependant été que trop punie par le ridicule public dont il s'est couvert. Il étoit le surintendant de vos bâtimens , il a élevé plus de petits édifices que de grands ; d'accord : mais convenez qu'en vous bâtissant de petites maisons , il s'est conformé à vos goûts & à vos besoins. Au reste, riez aux dépens de mon frere ; la matiere est riche. Je ne m'y oppose pas , pourvu , cependant , que vous ne le compariez pas à celui de votre délicieuse Comtesse.

L O U I S X V .

Ah ! Madame , de grace , brisons sur cet article ; plus de reproches , plus d'épigrammes ; je n'en ai été que trop accablé là haut. Vous connoissez l'esprit des François ; ils ont cruellement poursuivi ma mémoire : les ingrats ! — Je ne leur ai pourtant jamais rien fait.

L A M A R Q U I S E .

Eh ! vraiment c'est ce dont ils se plaignent ; vous auriez dû leur faire du bien , & empêcher qu'on ne leur fit du mal.

L O U I S X V .

Encore ? oh ! ceci passe la raillerie : vous avez de l'humeur , je m'en apperçois ; changeons de conversation. A propos , je suis nouveau

ve
tal
me

qui

ici
joie

N
deux
comp
le p
vous
comm
mais
lités
étoit
étoit
ses p
cune
gouve
qui ét
reux,
une p
temps
Louis
ferule
qu'un
approc
Tom

veau débarqué, je me flatte que vous m'installerez dans ce pays-ci, & que vous me menerez faire mes visites.

LA MARQUISE.

Je le voudrois de tout mon cœur; mais à qui vous présenter? Voilà l'embarras.

LOUIS XV.

A qui? Mais vous m'étonnez; n'ai-je pas ici nombre d'ancêtres qui me recevront avec joie?

LA MARQUISE.

N'en croyez rien : il y a trop de différence d'eux à vous, pour que vos humeurs puissent compâtrir. A commencer par le grand Henri, le premier des Bourbons, que feroit-il de vous? Il a aimé excessivement les femmes comme vous, il a été leur dupe comme vous, mais il a réparé ses défauts par tant de qualités brillantes, qu'on les a tous oubliés. Il étoit franc, humain, affable, populaire, il étoit la terreur de ses ennemis & le pere de ses peuples. Vous voyez bien qu'il n'y a aucune ressemblance de lui à vous, qui avez gouverné vos sujets avec un sceptre de fer, qui étiez inaccessible aux plaintes des malheureux, & qui sur vos vieux jours avez conclu une paix honteuse, qui a perdu pour longtemps l'honneur du nom François. Son fils, Louis XIII, est ici comme là haut sous la ferule de son Cardinal, qui ne souffrira pas qu'un homme sans mœurs & sans principes approche de son pieux & dévot pupille. Pour

Louis XIV, votre bifaïeul, il eut des maîtresses, mais il conserva toujours l'orgueil de son rang jusques dans les bras de l'amour. Il a regné avec gloire, & je doute qu'il veuille vous reconnoître pour être de son sang. A propos de cela, savez-vous bien qu'on assure que vous n'êtes pas plus que lui du sang des Bourbons ! On dit que le Duc de Bourgogne, votre pere putatif, ne pouvant parvenir à se donner de la postérité, la Duchesse votre mere, donna un rendez-vous près de Sevres au Maréchal de Nangis, & qu'à son retour on crut s'appercevoir que son mari n'étoit plus impuissant.

LOUIS XV.

Marquise, vous vous oubliez, l'aigreur que vous mêlez à vos discours commence à me déplaire, & vous me poussez à bout.

LA MARQUISE.

Eh bien ! passons & revenons à vos ancêtres. En remontant plus haut, je vois pourtant un certain Louis V, dit le Fainéant, dont la société vous conviendrait assez ; mais né dans un siècle encore barbare, il n'entendrait rien à vos manières ni à votre jargon. Le meilleur conseil que j'ai à vous donner est d'attendre que votre Ange vienne ici : son frere sera peut-être pendu quelque part & viendra vous rejoindre : & votre vieux Maréchal, il ne peut tarder à quitter le monde : prenez patience, dans peu vous serez en pays de connoissance. Tout ce que je puis faire

pour votre service, est de vous tenir compagnie jusqu'à ce temps-là ; mais à condition que je vous dirai vos vérités.

L O U I S X V.

Madame, vous m'outragez de la manière la plus sanglante ; & j'aimerois mieux être seul toute l'éternité, que de rester plus long-temps avec une femme aussi méchante que vous. Adieu.

L A M A R Q U I S E.

Au revoir, mon pauvre Sire.

De Paris, le premier Décembre 1774.

IL paroît ici secrètement une brochure très-intéressante sur nos affaires. On y prouve que depuis que le Duc de Choiseul est sorti du ministère, nos affaires ont été de pis en pis. C'est un reproche peu réfléchi, dit l'auteur, que d'accuser ce Ministre d'être prodigue, & d'avoir versé à pleines mains l'argent de l'Etat. Il l'a fait quelquefois, mais dans des occasions importantes où la lésinerie gâte tout. Le génie, en affaires politiques sur-tout, ne calcule pas quelques millions de plus ou de moins. Le Roi de Prusse, le plus avare des hommes, prodigue un million pour s'assurer le plus petit succès, par lequel il en prépare un grand. Au reste avec toutes nos économies tant vantées, notre intérieur n'en est pas mieux. Un objet plus important, notre position présente vis-à-vis des Cours étrangères, n'est pas propre à les justifier. M. de Choiseul avoit rendu

la France respectable; jamais elle n'avoit parlé sur un ton aussi haut & aussi grand que sous son ministère, & l'Europe ne redoutoit rien tant que la vaste politique de ce Duc. La France devoit à l'étranger autant qu'aujourd'hui, mais notre crédit étoit sans bornes, & notre commerce s'accroissoit journellement, malgré les Anglois.

Ce Ministre avoit prévu le partage de la Pologne, & le projet d'affervissement des Colonies Angloises; ses mesures étoient déjà prises, & il n'en auroit été que ce que la France auroit trouvé convenable. Sa disgrâce a fait perdre beaucoup à la France de son poids dans la balance générale.....

Les Philosophes sont naturellement curieux; mais jamais Philosophe n'a poussé la curiosité aussi loin que feu M. de la Condamine. Voulant examiner de près & par ses yeux tous les mouvemens d'un homme dans le supplice, il assista à l'exécution de Damien, assassin du feu Roi Louis XV. Il s'introduisit dans l'enceinte où étoit le criminel, & où les bourreaux seuls avoient droit d'entrer. Des gardes ayant voulu le faire sortir, le bourreau de Paris qui le connoissoit, leur dit : « laissez, » laissez Monsieur tranquille, c'est un amateur. »

Quand il alloit voir quelques-uns de ses amis, il employoit le temps de sa visite à toucher tout ce qui étoit dans son appartement, à fouiller dans toutes les armoires & les tiroirs. Se trouvant à Chanteloup dans le cabinet de M. de Choiseul, alors Ministre de

la guerre & des affaires étrangères; on apporta les lettres du Duc. Ce Ministre qui avoit besoin dans une chambre voisine de son cabinet, y resta quelque temps. Pendant son absence, M. de la Condamine s'assit tranquillement & ouvroit les lettres qui étoient sur la table, & qui traitoient sans doute des intérêts les plus secrets des différens Etats de l'Europe. M. de Choiseul étonné, s'écria en rentrant :
 » Eh ! Monsieur, que faites-vous ? Vous ouvrez mes lettres ! — Ah ! ah ! ce n'est rien ;
 » reprit l'indiscret Académicien, je voyois s'il n'y avoit pas des nouvelles de Paris. » On peut assurer que M. de la Condamine étoit l'homme le plus questionneur & le plus curieux de son siècle.

L'affaire du Maréchal de Richelieu avec Madame de St. Vincent va se continuer. Les gens au fait croient très-fort que le Maréchal a signé les billets, qu'il en a reçu la valeur, non de la Dame, mais du feu Roi, dont il étoit le fournisseur des filles qui lui étoient procurées par Madame de St. Vincent, moyennant des sommes promises & qui étoient payées en papier, quand le Maréchal se réservait l'argent comptant.

On fait que M. l'Archevêque de Paris a été taillé de la pierre il y a fort peu de temps. Le fameux frere Côme a été chargé de cette opération qui a eu un plein succès. Les Parisiens qui ne résistent jamais au plaisir de dire un bon mot, ont fait courir le bruit que le Prélat refusoit de payer son Chirurgien, parce que, disoit-il, le Clergé ne paie pas la taille.

De Versailles, le 7 Décembre 1774.

M. de Maurepas a donné l'autre jour une audience publique, dans laquelle on a remarqué le Duc d'Aiguillon fort accueilli ; puis il a eu avec son neveu une conférence particulière fort longue, & delà on infere que celui-ci va rentrer dans le ministere. Tout est possible aujourd'hui & on peut s'attendre à tout. Dans une explication entre M. de Maurepas & M. Turgot, le premier lui a dit : « Mon-
» sieur, occupez-vous de nos finances actuel-
» les, tâchez de pourvoir au présent sans vous
» casser la tête à changer le fond des choses.
» Les faiseurs de projets sont une espece
» d'hommes qu'un Ministre doit éloigner. —
» M. le Comte, lui a répondu l'honnête
» Contrôleur, si la machine de nos finances
» pose sur des bases pourries, & dont l'écrou-
» lement peut se prévoir prochain, il paroît
» pourtant sage de consulter avec des Architec-
» tes pour former le plan d'un nouvel édifice. »

M. le Comte de Mui n'a pas un succès général quoiqu'il le mérite à tous les titres. On le trouve trop sévere. Ses prédécesseurs, M. le Marquis de Monteynard & M. le Duc d'Aiguillon ont tout gâté, l'un en laissant tout faire & tout dire, l'autre en captant la faveur populaire.

Le public qui connoît le caractère & l'âge de M. le Comte de Mui qui a près de 60 ans, a été étonné de son mariage avec Mlle. de Blaukarth, Chanoinesse de Neufs, mais il ignore que

ce sont d'anciennes amours. Ce Ministre avoit connu cette Demoiselle, lorsqu'il commandoit sur le Bas-Rhin pendant la dernière guerre, & dès-lors il l'eût épousée, si sa mauvaise santé n'y eût mis obstacle ; les Médecins avoient décidé que si elle se marioit & faisoit des enfans, elle mourroit dans sa première couche. Aujourd'hui elle a 42 ans, & vraisemblablement elle n'a plus rien à craindre. Au surplus le choix de M. le Comte de Muy est digne de lui. C'est la figure la plus agréable avec le caractère le plus charmant que l'on puisse s'imaginer.

De Paris, le 15 Décembre 1774.

Il ne reste plus rien de ce que M. le Chancelier de Maupeou appelloit sa besogne. La postérité ne saura qu'il a existé que par l'opprobre dont on a couvert sa mémoire. J'ai oublié de vous communiquer la remarque que les Parisiens n'ont point crié, *Vive le Roi*, lors de l'arrivée de S. M. dans la capitale. Sans doute les vingt dernières années du regne de Louis XV ont fait perdre aux François l'habitude de ce cri de joie qu'ils avoient coutume de pousser à la vue de leurs maîtres. On a vu avec étonnement M. le Duc d'Anguillon prendre place, comme Pair de France, dans une assemblée où toute la nation est persuadée qu'il ne devoit paroître que pour essayer de se justifier. Mais ce Pair de Royaume a été invité, comme tous les autres, à se trouver à la séance du 12 Novembre, & il

n'a eu garde de manquer à cette invitation. C'est son retour à Paris, pour assister à la réintégration de ses anciens Juges, qui avoit fait répandre le bruit qu'il étoit rappelle & qu'il alloit rentrer dans le Ministère.

M. le Duc de Choiseul n'a point paru au Parlement. C'est un trait de prudence de sa part. Il a craint les effets de l'amour que la nation lui porte, & de l'enthousiasme de ses amis, effets dont ses ennemis n'auroient pas manqué de profiter, quelqu'abattus qu'ils soient.

L'usage est que le jour de la rentrée du Parlement, le premier Président donne un repas à tout son corps. Voici une petite Epigramme composée à ce sujet.

D'Aligre & Sauvigny, dit-on,
Pour samedi prochain préparent leur cuisine;
Tous deux sont Présidens; quel est le vrai? devinez!
Le véritable Amphitriton
Est l'Amphitriton où l'on dîne.

M. d'Aligre est premier Président de l'ancien Parlement, & M. de Sauvigny l'étoit du nouveau.

Les Membres du Parlement réformé ont long-temps refusé de composer le grand conseil; pendant le cours de cette résistance aux ordres du Roi, il couroit dans Paris des copies d'une lettre du Président de Nicolai, si connu par le procès de Beaumarchais. La voici; on prétend qu'elle étoit adressée à M. le Garde des Sceaux.

Monsieur, je crois devoir vous prévenir

» que quel que puisse être le parti que ma com-
 » pagnie prenne , je suis décidé de conserver
 » ma liberté , & de ne rien accepter ; je res-
 » pecte infiniment la volonté & la parole du
 » Roi ; mais l'expérience m'a appris qu'elle
 » n'étoit pas toujours inviolable. Telle est la
 » malheureuse condition des Princes : s'il est
 » triste d'en être la victime , il faut du moins ,
 » quand on le peut , ne pas s'exposer une se-
 » conde fois à des événemens si désagréa-
 » bles & si affligeans. »

Si cette lettre est en effet de M. le Prési-
 dent de Nicolai , on y trouve une élévation
 de sentimens qui prouveroit qu'on ne lui a
 rendu justice ni dans l'ancien métier qu'il a
 fait (il a été Colonel de Dragons) ni dans le
 nouveau qu'il a embrassé : on appelle à Paris ,
 le grand Conseil , la *Chambre de l'égout*.

Voici une parodie qui a été faite de l'E-
 vangile selon St. Jean , à l'occasion des af-
 faires du temps.

» Au commencement de l'année 1771 , il
 existoit dans la France une ame bienfaisante ,
 & cette ame étoit *Choiseul* , & Choiseul étoit
 la confiance de son Roi ; toutes choses étoient
 faites , par lui , & rien de ce qui a été fait ,
 n'a été fait sans lui ; dans lui étoit la gloire ,
 & la gloire devoit faire le bonheur des Fran-
 çois. Le bonheur devoit luire après la paix ;
 mais la paix fut faite , & l'on ne vit point le
 bonheur. Il y eut un homme envoyé du diable
 & du diable possédé , qui s'appelloit *Maupéou* ,
 il vint pour détester la France , & afin que
 les François le détestassent , il n'étoit pas juste ,

mais il vint pour détruire la justice, & la faire haïr de celui qui devoit la protéger. C'étoit cette justice qui met un frein aux crimes en punissant les coupables, & qui fait la félicité des peuples. Maupeou avoit été un de ses Ministres, mais pas aussi pur que l'or qui sort du creuset, aussi la justice qui ne souffre rien d'impur sans son sanctuaire, l'en a éloigné. Elle couvre de gloire ses véritables Ministres, & ceux qui la reçoivent comme le principe de toutes choses, & qui croient en son nom, & qui ne sont pas nés du sang des tigres & des ours, ni brulés de desirs infernaux d'une haine envénimée, mais du desir de la justice même. Elle couvre les autres d'une infamie éternelle. Cependant Maupeou a été fait Chancelier, & il a habité parmi nous, plein de gloire, d'honneur & d'exécration : nous l'avons vu, non-seulement détesté, mais nous le verrons bientôt, par la grace de Dieu, pendu & écartelé. *Deo Gratias.* »

CHANSON dans laquelle le Roi parle à
M. l'Archevêque de Paris.

Air : *Le jour de Saint Martin, &c.*

Après la St. Martin, mon cousin,
Le Parlement déniche;
Et fait place à l'ancien, mon cousin,
Qui l'envoie faire fiche, mon cousin,
Voilà, mon cousin, l'allure, mon cousin,
Voilà, mon cousin, l'allure.

Entrez dans les raisons, mon cousin;
Qui me le font détruire;

Ce sont tous des fripons, mon cousin,
Qui ne savent pas lire, mon cousin.
Voilà, &c.

De ce corps avoir soin, mon cousin;

Sera charité pure,

Vous êtes son soutien, mon cousin,

Lui votre créature, mon cousin,

Voilà, &c.

Petit, Corps, Bileheu, Gin, mon cousin,

Feront triste figure,

Sans honneur & sans pain, mon cousin,

La cruelle aventure, mon cousin.

Voilà, &c.

Tonsurez le dragon, mon cousin,

Qu'en l'église on le place;

Il porte mal, dit-on, mon cousin;

La robe & la cuirasse, mon cousin,

Voilà, &c.

De bon cœur je les plains, mon cousin;

Et vous les recommande

A chacun d'eux catin, mon cousin,

Donnez une prébende, mon cousin,

Voilà, &c.

*Petit, Corps, Bileheu & Gin, sont les noms
de quatre Conseillers réformés, quant au Dra-
gon, c'est M. de Nicolai.*

De Versailles, le 22 Décembre 1774.

LE Roi a beaucoup d'humeur & en a sujet. La démarche du Parlement de Paris, de revenir sur les actes du lit de Justice, les édits, &c. démarche appuyée par les Princes, & le plus grand nombre des Pairs, intrigue nos Ministres qui ne savent s'ils doivent tonner ou négocier. En attendant, les politiques disent que cet événement pouvoit être prévu, & que dès que l'on vouloit attacher des entraves aux rappelés, il auroit fallu en être convenu avec eux secrètement, ou au moins avoir gagné les meilleures têtes d'entr'eux, pour que s'ils ne pouvoient approuver les conditions de leur retour, ils promissent pourtant de garder le silence & d'obéir. On répond à cela, mais les Membres séparément auroient dit non, point de retour, ou que nous rentrions dans tous nos droits. » Eh bien ! le mal » n'auroit pas été si grand, répliquent les po- » litiques, Messieurs seroient retournés à leur » exil, nos procès n'en auroient pas été moins » jugés, le Public avant un an auroit aimé » le nouveau Parlement autant que l'ancien, » & le Roi y auroit gagné la liberté si né- » cessaire dans la plupart des affaires d'admi- » nistration. »

Quoi qu'il en soit, le Roi vient de faire notifier aux Princes & aux Pairs, que le but de leur future assemblée n'étant que de demander des changemens sur les choses promulguées dans son lit de Justice, & S. M. étant déci-

dée à n'en rien changer, elle trouvoit inutile l'assemblée indiquée pour le 30 de ce mois. Il reste à voir si on s'y tiendra de la part de la Cour des Pairs. Il y a à parier que non. Outre les ordres, le Clergé désespéré du retour des Parlemens, & du peu d'égard qu'on a eu pour ses oppositions & remontrances, se prépare sans doute à susciter de nouvelles affaires; pour commencer par quelque chose, il a été fait l'autre jour sur la Paroisse St. Séverin à Paris, un refus formel des Sacremens. Sur la dénonciation au Parlement, le premier Président a été chargé d'aller au Roi, & dans l'intervalle le Curé de cette Paroisse & un Vicaire se sont éclipsés. S. M. pour tâcher d'étouffer dans le principe cette source de désordre, a mandé l'Archevêque de Paris & lui a parlé sur ce ton. *Monsieur, le Roi mon aïeul vous a exilé plusieurs fois à cause du trouble que vous aviez causé parmi mes sujets par des refus de Sacremens; pour moi je ne vous exilerai point, mais je vous livrerai à toute la sévérité des Loix. Je vous donne même ma parole royale, que je n'en arrêterai point l'activité; vous devez me comprendre. — Retirez-vous.*

Personne n'ignore que c'est la fameuse Bulle *Unigenitus* qui a si souvent allumé le fanatisme des Prêtres pendant le temps que M. le Duc de Choiseul étoit Ambassadeur à Rome; il étoit souvent chargé de représenter à Benoît XIV la nécessité de mettre fin à ces troubles. Ce grand Pontife lui répondit: « Je fais un moyen de les faire finir; si votre Cour le veut, je vais annuler la Bulle & tout

» sera dit. » Sur le champ, M. le Duc de Choiseul expédie un courier à Versailles pour informer le Roi de la proposition du Pape. Les Ministres qui composoient son Conseil, la rejettent. Cette anecdote paroîtra incroyable, cependant elle est très-vraie.

La froide étiquette perd tous les jours de son crédit à la Cour ; il y a quelques jours que le Roi entra, sans être attendu ni annoncé, chez M. de Maurepas, où il y avoit un cercle nombreux : les Dames lui proposèrent une partie : *très-volontiers*, répondit-il, *pourvu que nous jouions petit jeu*. On fait qu'il a fait prier les Princes du sang de ne plus permettre que l'on jouât chez eux aussi gros jeu que par le passé.

Le Roi a fait un très-beau présent à Madame la Comtesse d'Artois, dont l'on soupçonne la grossesse. En se levant, cette Princesse trouva sur sa cheminée quatre figures de porcelaine de la manufacture de Sève, de la plus grande beauté. L'une représente une femme qui berce un enfant ; une autre lui donne à tetter ; la troisième le porte sur ses bras ; il est tenu à la lisière par la quatrième. On dit que Madame la Comtesse d'Artois veut nourrir elle-même son enfant ; parce qu'elle a cru appercevoir les intentions du Roi dans la seconde figure. Si cette heureuse révolution arrive, le métier de nourrice ne vaudra plus rien.

M. Robé est un poète moins gracieux que la Fontaine ; mais plus fort encore que Piron. Il est triste que nous soyons privés de ses œuvres qui étoient considérables. M. de la

Verdy, Contrôleur Général, en lui faisant obtenir une pension de 1200 livres, a exigé qu'il les brûlât. On regrette sur-tout un poëme intitulé *la Jobiade*. Le chant dans lequel les Diables assemblés composent le poison dont ils se proposent d'infecter le vertueux Job, & avec lui le genre-humain, est un tableau de la plus grande maniere, & Milton n'a rien d'aussi vigoureux. Ce qu'il y a de singulier, c'est que M. Robé est aujourd'hui convulsionnaire de bonne foi. Il croit fermement à St. Pâris & aux prétendus miracles de ses imbécilles sectateurs : quand le Diable fut vieux, il se fit hermite. M. Robé a soixante ans. Voici un nouveau Conte qu'il a composé dans l'intervalle de la lecture de ses *Heures*.

LA SONNETTE.

C'est bien à tort que d'un mauvais renom,
On a noté mon scrupuleux Pegaze;
Ai-je jamais rien nommé par son nom?
Et n'ai-je pas voilé, du moins de claire gaze,
Ces nudités dont l'attrait dangereux
Pourroit gâter mon lecteur curieux?
Jours singuliers, périphrases uniques,
Et métaphores aux deux sens identiques,
A ces objets qu'on blâme dans mes vers
N'ont-ils donc pas prêté leurs mots couverts?
J'en dis ma coulpe, il est bien vrai, beau sexe,
J'ai même peint l'attrait le plus secret,
Mais dans une ombre où le jour circonflexe
Sembloit ne le laisser voir qu'à regret.
Quel mal d'ailleurs, quand en pleine lumière

J'exposerois cet arsenal d'amour
 Que nos premiers aïeux exposoient au grand jour
 Dans leur état d'innocence première ?
 Gorge, teton, cuisse & tout autre lieu
 Qu'on va traitant de membres déshonnêtés,
 Ne sont-ils pas beaux ouvrages de Dieu,
 Tout aussi bien que les bras, jambes, tête ?
 A mon avis ce point n'est pas douteux,
 Jamais le ciel ne fit rien de honteux,
 Et n'en déplaît aux civiles coutumes
 Qu'on ignoroit dans le monde nouveau ;
 Pour la montrer Dieu créa notre peau
 Comme l'oiseau pour étaler ses plumes.
 Moi je l'avoue avec naïveté
 Rien ne me choque en fait de nudité.
 Sur ce point là je pense en Diogene,
 Et comme lui je gage en vérité
 Que la nature en soi n'a rien d'obscène.
 Et plût à Dieu ! que j'eusse aux Quinze-vingt
 Vu de mes yeux cette touchante scène
 Où du plus beau des culs les charmes tout divins
 De l'assistance à la messe appliquée
 Vinrent troubler l'attention marquée !
 Au Maître-Autel un Moine dégourdi
 Menoit au trot la Messe de midi,
 Que répondoit un beau jour de Dimanche
 Un jeune aveugle en robe à longue manche ;
 L'officiant dépêchant son Missel
 Déjà touchoit à ce moment terrible
 Où quatre mots par un charme invisible
 Font d'une gaufre un corps à l'Eternel ;
 Une clochette en langage sonore
 Doit avertir quand ce Dieu vient d'éclorre ;
 L'aveugle donc , à l'affut du moment,

Se ressouvient que dans la sacristie
 Il a laissé le bruyant instrument
 Qu'on va sonnant au lever de l'Hoslie ;
 Pour le chercher, l'acolyte trottoit,
 Du lever Dieu lorsque l'instant arrive.
 A deux genoux près de l'Autel étoit
 Jeune dévote à la Messe attentive,
 Qui bonnement croyant essentiel
 Afin que Dieu pût descendre du Ciel
 Que de l'officiant on troussât la jaquette ;
 Pour la lever au marche-pied se jette.
 Nouvel oza, comme la belle tient
 La main à l'Arche & la Chape troussée,
 Sonnette en main, notre aveugle revient,
 Et saisissant de la dextre empressée,
 De la dévote & chemise & jupon
 Qu'il prend alors pour Chasuble & pour Aube ;
 Il découvre, en sonnant, le cul le plus mignon,
 La plus charmante accolade de globe
 Qui se vit onc, sur les bords du Lignon ;
 Dans leurs proportions austères
 Jamais les Grecs n'avoient consacré de postères
 D'un contour aussi régulier.
 Dieu fait comment maint désir séculier
 Trote à l'aspect d'un si gentil derrière !
 Dieu fait alors, combien maint œil discret
 Affectueusement y lance sa prière,
 Comme maint culte en fut changé d'objet !
 Je ne suis pas fort curieux de Messe,
 Mais, de par Dieu, chaque jour je l'entends ;
 Si l'on me veut figner une promesse,
 Au lever Dieu, dè m'en montrer autant,

De Paris, le 29 Décembre 1774.

A propos de l'exil des anciens Magistrats, on m'a rapporté une anecdote assez plaisante. On se rappellera que des Mousquetaires furent au milieu de la nuit, leur porter les lettres de cachet qui les dispersoient dans le Royaume. Un Mousquetaire arrive chez M. le Méc, vieux Conseiller au Parlement âgé de plus de 80 ans. Il est introduit & trouve le Magistrat au lit. — Monsieur, voilà une lettre du Roi. — Qu'est-ce qu'il veut ? — Je n'en fais rien, lisez & vous le verrez. — Tiens, mon ami, on veut que je dise *oui* ou *non*, & sacre-dieu je ne partirai pas. Où veut-on que j'aille ? J'ai 80 ans, peut-être 90, je n'ai ni argent ni cheval, ni âne ni mulet, & de par tous les diables je ne partirai pas, tu peux leur porter ma réponse : mais tu me parois un bon enfant ; allons, il faut que nous buvions bouteille ; j'ai fait le métier que tu commences, & dans ce bon temps, nous nous en donnions. Eh, La France, apporte-nous une bouteille de mon vieux bourgogne. — Monsieur, je n'ai pas soif, & il faut que je rapporte votre réponse. — Oh ! pardieu tu boiras & tu ne sortiras pas que la bouteille ne soit vidée. — Le jeune homme fut donc obligé de boire, & pendant le temps qu'ils y employèrent, le vieux sénateur lui fit toutes les questions possibles sur sa naissance, sa province, ses plaisirs, &c. La bouteille achevée, il lui dit — je ne te retiens plus, tu peux partir : pour moi je vais

achever ma nuit, je ne suis fâché que d'une chose, c'est qu'on t'ait donné une aussi vilaine commission que celle de venir m'éveiller pour me dire une absurdité, mais dis-leur bien que je suis très-décidé à ne dire ni *oui* ni *non*, & que je ne partirai pas. Bon soir, mon ami, quand tu voudras revenir chez moi, tu me trouveras toujours & mon vieux bourgogne. La France, éclaire ce jeune homme, — & le bonhomme se tourna de l'autre côté & s'endormit. Ce M. le Mée ne partit point en effet, on le laissa tranquille; il est mort six mois après cette aventure singulière.

Pour l'intelligence de la pièce suivante, il est nécessaire de savoir que, sur les bruits du rétablissement de l'ancienne Magistrature, le nouveau Parlement de Bretagne écrivit au Roi pour lui faire sentir l'injustice prétendue qu'il y auroit de le détruire, & n'épargna point les injures contre l'ancien Parlement. Cette démarche coupable ne pouvoit porter aucune atteinte au plan arrêté. Les anciens Magistrats sont rentrés dans tous leurs droits, ainsi que les infortunés Procureurs Généraux MM. de la Chalotais. La Province entière a témoigné sa joie de la manière la plus éclatante & l'arrêt qu'on va lire en a été la suite.

Ces sortes de pièces ne sont pas rares dans une Province, la seule qui ait conservé quelques privilèges, la seule, pour ainsi dire, où le mot de *Patrie* est encore connu, parce que les citoyens y ont un état. Dans l'assemblée des Etats qui se tiennent tous les deux ans, l'ordre de l'Eglise est composé des Evêques,

des Abbès & des députés des Chapitres. La noblesse y assiste en corps, & tout gentilhomme âgé de 25 ans, dont les ancêtres ont paru ou pu paroître à la réformation de 1667, c'est-à-dire, qui a au moins 200 ans de noblesse, y a séance & voix délibérative. L'ordre du tiers y envoie en plus ou moins grand nombre ses députés suivant la grandeur des villes. C'est dans cette assemblée que la Province qui s'impose elle-même, convient avec les Commissaires du Roi, du tribut qu'elle lui payera, tribut qui est versé directement dans ses coffres. La réunion de la Bretagne à la couronne de France se fit en 1532, aux Etats tenus à Vannes sous François I, qui y étoit en personne & qui signa le contrat dans lequel étoient stipulées les conditions auxquelles la province consentoit à cette réunion : mais une chose assez particulière est que depuis cette époque, ce contrat a été renouvelé à toutes les tenues d'Etats : on déchire l'ancien & on fait un nouveau. C'est-à-dire, que la Bretagne se donne au Roi tous les deux ans. C'est M. le Duc de Penthièvre qui a ouvert les Etats actuels : aimé & considéré dans la Province, il y a tout lieu d'espérer qu'il y fera oublier la tyrannie du Duc d'Aiguillon & les maux qu'il y a causés.

Ar
P
la
I
m
d
o
la
d
»
rétal
tagne
à Re
éclat
répé
citoy
cond
pren
»
l'exp
peut
ne p
l'élog
le sce
partia
ple,
éclat
prosp
ne. D
vos v
plus
sance

Arrêt du Peuple qui condamne à être foulé aux pieds, lacéré & brûlé un écrit en forme de lettre au Roi, datée du 1774 & signée Desnos ; commençant par ces mots : La fermentation qui s'éleve dans votre Province de Bretagne ; & finissant par ceux-ci : les obstacles qu'on met au cours de la justice, la cause dont ils dérivent & la nécessité d'y remédier.

» Ce jour... 1774, Epoque fortunée du rétablissement des loix & de la justice en Bretagne, le peuple se trouvant assemblé en foule à Rennes sur la place du Palais, & faisant éclater par des cris de *Vive le Roi* mille fois répétés, sa reconnoissance & sa joie, plusieurs citoyens de différens Etats & de différentes conditions interrompant les cris d'algresse & prenant la parole, ont dit : »

» Vous dont le langage naïf & simple est l'expression de la vérité, vous que la violence peut faire taire quelquefois, mais que rien ne peut corrompre ; dispensateur équitable de l'éloge & du blâme, vous qui imprimez à jamais le sceau de la gloire ou de l'opprobre ; juge impartial & redoutable de toutes les actions, peuple, c'est avec bien de la raison que vous faites éclater vos vœux pour la conservation & la prospérité du jeune Monarque qui nous gouverne. Digne successeur de Louis XII & d'Henri IV, vos véritables peres, il fait voir dès l'âge le plus tendre, la sagesse, l'équité, la bienfaisance, toutes les vertus assises avec lui sur

le trône ; il s'est hâté de vous rendre des Magistrats vers lesquels se tournoient sans cesse vos regards consternés. Ces Magistrats que votre estime avoit suivis au fond de leurs traits, savent combien ils vous sont chers. L'intérêt vif & tendre que vous leur avez toujours témoigné, les transports que vous inspire leur retour, les sacrifices qu'arrache à l'indigence même le zèle qui vous anime, tout réclame pour vous leur éternel attachement. Leurs devoirs vont leur devenir encore plus sacrés. Capables d'anoblir, s'il étoit possible, les fonctions augustes qui leur sont confiées, ils n'y chercheront point l'aliment d'une vanité puérile & méprisable. Vous ne rencontrerez point en eux cette hauteur cruelle & ces dédains repoussans, partage ordinaire des petites ames. L'intégrité rigide unie à l'affabilité, cette douceur aimable qui appelle la confiance, la modestie & la simplicité du mérite, telles sont les qualités vraiment respectables que vous allez voir briller dans les Magistrats qui vous sont rendus. Placés au milieu de vous pour vous rendre la justice au nom du Prince, ils n'oublieront jamais que c'est dans votre estime qu'ils doivent envisager la récompense la plus flatteuse de leurs travaux, & que si chaque particulier doit respecter en eux les dépositaires de l'autorité souveraine, ils sont eux-mêmes soumis à des jugemens plus redoutables que leurs arrêts, aux jugemens du Public. »

« Peuple, un outrage récemment fait à ces Magistrats exige de vous en ce jour solennel, une justice authentique & mémorable.

Il paroît un libelle en forme de lettre au Roi, datée du 1774 & signé *Deshos*, commençant par ces mots : *la fermentation qui s'élève dans votre Province de Bretagne, & finissant par ceux-ci : Les obstacles qu'on met au cours de la justice, la cause dont ils dérivent, & la nécessité d'y remédier.* Les vils auteurs de cette production, aussi platement écrite, que fausse & absurde dans les allégations qu'elle contient, se qualifiant de Magistrats, portent l'effronterie jusqu'à dire qu'ils ont rendu la justice à la *satisfaction du Public.* Une telle allégation, démentie par les marques de mécontentement que vous n'avez cessé de leur donner, tandis qu'ils ont profané le temple de la justice, n'est-elle pas plus que suffisamment réfutée par presque tous leurs arrêts, & notamment par cette procédure informe & vexatoire contre le Prélat que sa bienfaisance & son patriotisme vous rendent également cher & respectable. Non content de se prévaloir faussement de votre approbation, ils se sont permis les invectives les plus indécentes contre les Membres dispersés du Parlement & contre vous-mêmes, supposant parmi vous des troubles qui n'eurent jamais la moindre apparence; accusant vos Magistrats de favoriser ces troubles prétendus, les représentant comme des séditeux, des rebelles, des ennemis déclarés de la Monarchie, ils calomnient tout à la fois & votre soumission à l'autorité légitime & la fidélité de ceux qui dans tous les temps vous ont donné l'exemple de la plus respectueuse obéissance. On ne vous citera point ici plusieurs autres

productions des mêmes auteurs, & notamment celle où paroissant oublier que leur existence momentanée ne s'appuyoit que sur une atteinte manifeste portée à la loi qui assure l'immovibilité des offices de Magistrature, ils ont l'impudence de réclamer en leur faveur cette loi précieuse & sacrée, comme si pour se conserver le fruit de leurs vols & de leurs rapines, des brigands s'étoient fondés à invoquer le principe inviolable de la propriété. Dans la juste indignation que vous cause le libelle scandaleux qui vous est déferé, ce n'est point contre les personnes mêmes des auteurs que doit éclater votre vengeance ; ils sont assez punis par le mépris général qui les couvre, mais vous vous devez à vous-même, vous devez aux Magistrats dont le retour comble vos vœux, d'ordonner sans délai que lecture vous soit faite de la lettre ci-dessus mentionnée, & de la condamner ensuite à être foulée aux pieds, lacérée & jetée au feu. »

» Sur ce le Peuple assemblé ayant entendu & souvent interrompu par des cris d'indignation, la lecture d'un écrit en forme de lettre au Roi datée du.... 1774 & signée *Desnos* ; commençant par ces mots : *La fermentation qui s'élève dans votre Province de Bretagne*, & finissant par ceux-ci : *les obstacles qu'on met au cours de la justice, la cause dont ils dérivent & la nécessité d'y remédier*, d'une voix unanime & par acclamation, a ordonné & ordonne que ledit écrit sera foulé aux pieds, lacéré & brûlé comme notoirement faux, absurde, calomnieux & contraire à toutes les loix de la décence & de l'équité,

l'équité ; ordonne en outre que le présent arrêt sera lu , publié & affiché , par-tout où besoin sera. »

» Rendu à Rennes sur la place du Palais ; dans l'assemblée générale du Peuple le 16 Décembre 1774. »

Signé , PLEBIGRAPHE , Greffier.

De Versailles, le 2 Janvier 1775 :

MADAME d'Artois ne porte plus de robe de Cour , & a les honneurs du fauteuil chez le Roi & la Reine , ce siege n'est donné aux Princesses du sang que dans les cas de grossesse.

Une maison de banque de Paris vient de former le projet de faire le commerce de l'Inde sans y envoyer de fonds comptant , mais du papier seulement. Voici son moyen : les Anglois possèdent dans l'Inde des richesses immenses en numéraire , qui s'augmentent tous les jours , & la facilité leur manque pour faire passer les capitaux en especes en Europe. Cette maison de Paris se chargera de faire les fonds de toutes les marchandises que les Armateurs iront y chercher. Au-lieu d'être porteurs d'especes , ils ne le seront plus que de papier , ils feront leurs achats , donneront en paiement leurs lettres de change , & les Anglois renverront ces mêmes lettres à Londres pour en faire réaliser le montant à Paris. Les négocians François gagneront à cette opération l'avantage de ne plus payer d'assurance en partant des ports du Royaume , pour le transport considérable qu'ils étoient obligés de faire

Tom. I.

G

en especes ; il n'y aura d'assurance à payer que pour le retour ; le droit qu'on payera à la maison de Paris pour fournir du papier , ne fera que de trois quarts pour cent.

On a reproché à notre nation , d'être copiste dans les modes qu'elle adopte , & l'empire de la mode s'étend chez elle jusque sur des objets sérieux. Notre avidité à saisir les goûts de quelques nations étrangères , ne provient point assurément de la stérilité de l'imagination , mais les inventions s'épuisent , & portés au changement par une vivacité invincible , les François s'emparent des idées de leurs voisins , non pour les copier , mais pour se les approprier en les perfectionnant. Nos femmes ont porté des chapeaux , des robes à l'Angloise , sans imitation servile. Nos gens riches ont voulu avoir des jardins Anglois , mais ils les ont disposés à leur maniere. *M. Boutin*, Receveur Général des Finances , est le premier qui ait exécuté ici cette idée en grand. Il a acquis un terrain aride aux portes de la Capitale : des sources factices y ont bientôt produit des ruisseaux qui ont arrosé des prairies ; des montagnes se sont élevées ; on y a vu des rochers , des cavernes , des bosquets d'arbres étrangers où un beau désordre est un effet de l'art , des grottes ornées de coquillages précieux. *M. le Duc de Chartres* a déjà employé plus d'un million , pour rassembler dans un enclos proche d'ici , les différens Sites que la nature lui offroit en grand nombre , dans ses terres & maisons de plaisance. La Reine transforme en jardins à l'Angloise ceux

de *Trianon* où *Louis XV* avoit planté une école de Botanique. Comme cette Princesse en veut faire sa promenade favorite, elle a nommé cet endroit le *Petit-Vienne*, & elle a chargé de l'exécution M. de Caraman qui, à sa terre de Roiffi, a fait connoître son goût & son intelligence en ce genre. Sans prévoir la mode qui vient de naître, M. Watelet avoit, il y a plusieurs années, disposé à-peu-près dans le goût Anglois le jardin d'une de ses campagnes. *Moulin-Joli*, à deux lieues de Paris, est l'endroit délicieux où M. Watelet a réalisé une partie des idées dont il a formé une petite brochure intitulée, *Essai sur les Jardins*. M. Watelet, homme de lettres & financier opulent, est déjà connu par un Poëme sur la peinture.

M. Imbert, jeune poëte auquel on ne peut refuser du talent, vient de publier quelques Odes intitulées *Patriotiques*; elles sont peu au dessus du médiocre. L'une de ces Odes est adressée au Prince de Salm Salm. « Le soleil, » dit le poëte, a été appelé le Roi des Astres, non parce qu'il est le plus élevé, mais » parce qu'il est le plus bienfaisant. »

Tel on distingue Salm dans la foule des Princes!
Qu'un autre sous ses Loix compte plus de Provinces,

Qu'il ait plus de Rois pour aïeux!

Hé quoi! de la grandeur, font-ce donc là les marques!

S'il fait le moins d'heureux, le premier des Monarques

Est le dernier à mes yeux.

Les François chantent leurs douleurs, comme
leurs plaisirs; ainsi on peut penser que nos

poètes de société n'ont pas manqué de s'évertuer au sujet de la destruction & de la réintégration des Parlemens. La premiere catastrophe a produit des vers & des pamphlets en prose, dont tout le mérite étoit d'être méchans & de dire beaucoup d'injures vraies ou fausses. La derniere qui a rendu le gros de la nation ivre de joie, a enflammé tous nos versificateurs, mais ils n'ont enfanté rien de bien faillant. Il est vrai qu'ils avoient fatigué excessivement leur verve par les éloges de tous genres & sous toutes formes, dont ils ont accablé le Roi & la Reine, depuis leur avènement à la Couronne. Ces couplets de M. Collé, Secrétaire de M. le Duc d'Orléans, sur le retour du Parlement, sont les meilleurs que la circonstance actuelle ait produits. On les chante sur l'air d'un ancien Vau-deville très-connu dont le refrain est *Chançon, Chançon*.

Un monstre affreux dont notre histoire
 Nous conservera la mémoire
 Dans tous les temps,
 Aux Compagnons de sa victoire
 Disoit qu'il ne falloit pas croire
 Aux Revenans.

Il s'en souvient, ils s'en souviennent.
 Mais quand les revenans reviennent
 Après quatre ans,
 Leur apparition notoire
 Nous force à revenir à croire
 Aux Revenans.

Grand Roi ! ta divine puissance
Evoque les ombres en France ;
Spectres errans,
Apparoissez, bravez l'envie ,
Louis rend l'honneur & la vie
Aux Revenans.

Les Dieux sont Dieux par leur clémence
Et c'est en tremblant qu'on encense
Les Dieux tonnans ;
Deviens Dieu par ta bienfaisance
Tu l'es déjà par la présence ,
Des Revenans.

Sur ces ombres patriotiques
Avec leurs Couronnes civiques
Tout rayonnant ,
Plâne le Romain Malesherbes
L'un des plus grands , des moins superbes
Des Revenans.

Toi Miromesnil, ombre fiere ;
Et du trône & de sa barriere
Un des tenans ,
Avec quel doux transport, chere ombre ;
Nous t'avons vu d'abord au nombre
Des Revenans.

Toi revenant qui fus des nôtres ,
Toi qui fais revenir les autres ,
Et le bon temps ,
Ministre sans titre & sans gage ,
Maurepas , reçois les hommages
Des Revenans.

Au comble aujourd'hui de la gloire
Puisses-tu lire notre histoire
Dans deux cens ans ;
Tu t'y verrois , sur ma parole
Jouer le plus auguste rôle
Des Revenans.

Voici un Impromptu que cette Chanson a
inspiré à M. de Rhulieres qui venoit de l'en-
tendre chanter à l'Auteur :

Est-ce Anacréon , est-ce Horace
Qui firent ces vers pleins de grace ;
Dans leur bon temps ?
Consens à partager leur gloire
Ou tu nous forceras à croire
Aux Revenans.

Il est juste que je vous transcrive aussi la
Parodie qu'on a faite des couplets de M. Collé.

L'esprit-fort vainqueur des obstacles
Avoit appuyé ses oracles
Sur le bon sens ;
L'esprit frivole a mis sa gloire
A consacrer dans notre histoire
Les Revenans.

Quoi qu'en disent les Préambules
Et toutes Royales cédules ,
Hochets d'enfans ;
Pour le trône & pour son Ministre
C'est un Phénomene sinistre
Qu'un Revenant.

Sortis gonflés de leurs ténèbres ,
Résolus pour être célèbres
D'être insolens ;
Tyrans sans frein & sans contrainte
Ils vont justifier la crainte
Des Revenans.

Parmi tous les héros du Code
Un chansonnier fort à la mode
Regle les rangs ;
Digne écrivain de cette histoire !
Rien ne manque plus à la gloire
Des Revenans.

Applaudis-toi, Romain Malesherbes ,
D'être jugé le moins superbe
De ces Titans ;
Plâne malgré ta lourde masse ,
Sois le Dieu qui regle l'audace
Des Revenans.

Toi long d'échine & court de vue ,
Phrasier bouffi, Monseigneur Hue ,
L'un des tenans ;
De Sixte-quinz froid plagiaire ,
Reculé & cède la barrière
Aux Revenans.

O Roi, tu cherches la Justice ,
Et l'on conduit au précipice
Tes pas tremblans.
Où sont les Martyrs de ton trône ?
Hélas ! ta main les abandonne
Aux Revenans.

Redoute ce calme éphémère,
Vois le foyer Parlementaire
Etincelant ;
On va discuter ta clémence
Et tu rentres dans la balance
Des Revenans.

L'air de ce Vaudeville est devenu en vogue pour les éloges & pour les satyres. En voici une cruelle contre le Ministre des Finances, à laquelle on l'a aussi fait servir de cadre.

Le grand Ministre de la France
Doué d'esprit, d'intelligence
Et de raison,
En réformant notre finance
Répandra par-tout l'abondance :
Chançon, chançon.

Turgot, par son économie,
Fera pleuvoir sur la Patrie
L'or à foison ;
Il est assuré de son thème,
Et nous vivrons par son système :
Chançon, chançon.

Tout va prendre nouvelle forme
On ne parle que de réforme,
De mœurs, de ton ;
Ce n'est plus le siècle des Belles,
On va désertier les ruelles :
Chançon, chançon.

Du luxe on va faire défense,
Et l'on va borner la dépense,

(153)

Nous promet-on ,
Par-tout où régnoit la licence
Nous verrons régner la décence ;
Chanfon , chanfon.

Quand au Sénat de mince allure
On apprend la déconfiture ,
Chacun dit , bon !
Les Revenans vont fans épice
Noblement rendre la justice ;
Chanfon , chanfon.

Vous qui languissez fans paroître
Et qui cherchez auprès du maître
Un bon patron ,
Nommez seulement qui vous êtes
Et l'on va vous payer vos dettes ;
Chanfon , chanfon.

Ma rente , contre la foi publique ,
Par l'Abbé Terray fut réduite ,
Que fera-t-on ?
Turgot qui hait la banqueroute
Me la rétablira fans doute ;
Chanfon , chanfon.

De Paris , le 9 Janvier 1775.

LORSQUE le feu Roi détruisit le Parlement de Paris , les Procureurs donnerent leur démission , à l'exception d'une vingtaine qui ne crurent pas qu'il y eût de l'honneur à mourir de faim. Lorsque Louis XVI a rappelé ce même Parlement , les anciens Procureurs n'ont pas voulu servir avec ceux qui étoient restés. Sur ce , grand débat au Barreau : force mémoires & requêtes présentées de part & d'autre. Libellés , épigrammes , chansons , tout a été mis en œuvre pour mettre le bon droit de son côté : les deux parties viennent d'être mises hors de Cour & de Procès dans la fable suivante , qu'on attribue à M. de Beaumarchais.

Le Meunier & les deux Anes,

Deux ânes ensemble servoient
 Dans le moulin d'un Seigneur d'importance ;
 Depuis long-temps ils y vivoient
 Dans la meilleure intelligence ,
 Portant , reportant tour-à-tour
 Et le froment & la farine
 De la ferme au moulin & du moulin au four,
 Ce n'étoit pas , je m'imagine ,
 Sans un droit de commission ;
 Sans happer à la dérobée ,
 Chemin faisant , une goulée
 Tantôt de grain , tantôt de son :
 Or il advint que le Diable fit naître

Entre le Meunier & son Maître (*)
 De disputer quelques légers sujets
 Indifférens à nos baudets ,
 Qui du moins le leur devoient être :
 Le Maître du moulin , de crier , de gronder ,
 De tempêter , de clabauder !
 Le Meunier (**) s'en pique , il le boude
 Et le quitte. Adieu le moulin.
 Quiconque y voudra moudre , y moude.
 Un autre homme aussi-tôt prit sa place & mit fin
 A la querelle. Eloignons-nous d'ici ,
 Dit l'un des deux baudets à son ancien confrere ,
 Suivons le sort de maître Pierre.
 Il part , allons-nous-en aussi.
 Nous en aller ! eh ! pourquoi donc , dit l'autre ?
 A son destin , le nôtre est-il lié ?
 Oui , pour sa gloire & pour la nôtre
 Nous lui devons ce signe d'amitié
 Et d'attachement & d'estime.
 Par ce trait d'héroïsme & de vertu sublime
 Montrons à l'univers que nous avons du cœur
 Et qu'il est des ânes d'honneur.
 Ainsi dit l'âne fier. Son modeste confrere
 Se mit à rire à ces nobles propos :
 Croyez-moi , lui dit-il , restons dans notre sphere ;
 Les ânes ne sont faits pour être des héros.
 Porter du bled est notre unique affaire ,
 Qu'il soit moulu par maître Pierre ,
 Qu'il le soit par maître Martin ,
 Ainsi que le voudra le Maître du moulin ,
 La chose doit nous être égale.

(*) Le Roi.

(**) Le Parlement.

Le Ciel entre eux & nous a mis trop d'intervalle
Pour nous mêler de leur destin.

N'oublions pas ce que nous sommes

Et ne nous mêlons point aux disputes des hommes.

Adieu ; je vais porter mon grain.

L'autre alla dans le bois voisin ,

Et s'y mit jour & nuit à braire

En se plaignant de son humble confrere

Qui ne cessoit de faire bonne chere ,

Tandis que lui le plus fier des ânon.

Etoit réduit à des chardons.

Un mois s'écoule & le Seigneur rappelle

L'ancien Meûnier homme de probité ,

Et dont il connoissoit le zele,

Alors l'âne orgueilleux (chez qui la vanité

Va-t-elle se loger!) S'en revient au plus vite ,

Et s'apprête à chasser du gîte

Son compagnon humble dans son Etat.

Il ne veut plus en âne délicat

Porter des sacs en même compagnie ,

Il rue , il mord , il frappe : fors de mon écurie ,

Lâche qui n'a montré , disoit-il , en fureur ,

Pour maître Pierre aucune noble ardeur ,

Végete bassément dans ton ignominie

Et la langueur d'un stupide repos.

Maître Pierre entendant cet insolent propos

Et l'aigreur d'un pareil reproche ,

Et tout le bruit qu'il faisoit là ;

S'arme d'un bâton & s'approche

Entre eux pour mettre le hola.

Bête de somme , à quoi me sert ton zele ,

Lui dit-il , en levant la main ?

Te fied-il , animal stupide autant que vain ,

De faire l'important en prenant ma querelle ?

Ah, tu veux faire ici le beau difeur
 En nous donnant pour sentiment d'honneur
 Ta sordide avarice & ta lourde importance;
 Tends le dos & mange ton foin
 Et ne t'ingere d'aucun foin
 Qui foit hors de ta puiffance.
 Sus, que l'on marche! il marche & jure entre ses dents,
 Maître Pierre avoit du bon fens.
 Quand vous verrez gens de petite efpece
 S'entre-mêler aux affaires des Grands,
 Croyez que les trois quarts du temps
 C'est impertinence ou baffeffe.

Il eft à préfumer que M. Turgot, Contrô-
 leur Général, en accordant aux faifeurs de
 projets qui l'obfédioient, la liberté de faire
 imprimer leurs productions, a retenu dans
 fes Bureaux, les Mémoires qui contenoient
 des vues fages & juftes. Une foule d'Ecri-
 vains ont travestî à leur maniere, les rêve-
 ries ingénieufes des Vauban, des Mirabeau &
 de plusieurs autres prétendus Politiques, Eco-
 nomiftes, &c. & il n'en eft réfulté ni du bon
 ni du raifonnable. Nous fommes inondés ac-
 tuellement de brochures, qui ne font que des
 observations ou des critiques infipides sur le
 plan économique de M. des Glanieres, dont
 les gazettes n'ont que trop parlé, & qui
 ne méritoit pas l'examen. On pourroit, tout
 au plus, en dire ce que M. de Voltaire a dit
 des projets du fameux Abbé de St. Pierre :
Ce font les rêves d'un honnête citoyen. Il faut dif-
 tinguer de la foule un petit écrit du Sr. Ber-
 nard, ci-devant Intendant des postes du Roi

de Prusse. Cet écrit annonce de bonnes vues sur la nécessité d'un Cadastre général de la France , & sur les avantages qui en résulteroient.

On a reçu ici quelques exemplaires de la célèbre comédie du Conclave. Un Ambassadeur étranger l'a envoyée en Angleterre pour la faire jouer sur le théâtre de Londres : ainsi l'on y verra les superbes éminences qui se disent égales aux Rois & supérieures aux Princes, on les verra, représentées par de profanes hérétiques, prostituées à la haine & aux huées de la populace Angloise : mais lorsque les partis en viennent à se venger par des plaisanteries , cela vaut bien mieux que de s'entre-gorger. Le ridicule a pris la place de la guerre & du meurtre.

La Reine a imaginé pour ses courses de traîneaux une parure de tête , qui se combinant très-bien avec les *quesaco* (aigrettes qui doivent leurs noms aux mémoires de Beaumarchais) porte les coëffures des femmes à une hauteur prodigieuse ; plusieurs de ces coëffures représentent des montagnes élevées, des prairies émaillées, des ruisseaux argentins, des forêts, enfin un jardin à l'Angloise ; un panache immense soutient tout l'édifice par derrière. Ces panaches que la Reine renouvelloit tous les jours ont frappé le Roi avant-hier , & pour témoigner d'une manière galante qu'ils lui déplaisoient, S. M. a présenté à son épouse une magnifique aigrette de diamans ; en lui disant ; « je vous prie de vous borner » à cet ornement dont même vos charmes

» n'ont pas besoin, ce présent doit vous être
 » d'autant plus agréable qu'il n'augmente point
 » mes dépenses, puisqu'il n'est composé que
 » des diamans que j'avois étant Dauphin. »
 De cette aventure nos femmes vont sans doute
 simplifier leur ajustement.

On est forcé de convenir cependant, que
 les immenses & coûteuses coëffures qui se sont
 introduites, augmentent singulièrement les pro-
 duits de notre commerce. C'est un empire d'in-
 dustrie qui devient trop intéressant à la France
 pour qu'elle ne doive pas s'en applaudir. La
 toilette d'une femme devient en ce pays une
 affaire de politique par son influence sur le
 commerce & les manufactures.

De Versailles, le 11 Janvier 1775.

LA quantité de visites que M. le Prince
 de Conti a reçues, le premier jour de l'an,
 de tous les ordres de l'Etat, est incroyable.
 S'il a eu la gloire de n'avoir jamais voulu plier
 sous le joug que l'on vouloit imposer à la na-
 tion, il en jouit aujourd'hui bien complètement.

Le Clergé doit s'assembler le 1^{er}. Avril pro-
 chain. Quoique les trames qu'il avoit ourdies
 pour empêcher le rétablissement de l'ancienne
 Magistrature, ne lui aient pas réussi, il ne tra-
 vaille pas moins à tâcher de conserver une
 prépondérance & une autorité qui s'échappent
 peu à peu de ses mains, & toujours sous le
 prétexte de conserver la foi dans toute son
 intégrité; mais on fait le cas qu'il en fait. Il
 y a quelque temps qu'on disoit à l'un des plus

respectables Curés de Paris : — *Croyez-vous que ces Evêques qui mettent toujours la religion en avant, en aient beaucoup ? Si on les jugeoit sur leur conduite , on seroit tenté de penser qu'ils ne croient seulement pas en Dieu.* Le bon Pasteur après avoir hésité un moment répondit : — *Il peut y en avoir quatre ou cinq qui y croient encore.*

Il est arrivé au dernier bal de la Reine un événement fort singulier & qui a été raconté de mille manières différentes. Je vais le rapporter avec les circonstances les plus vraies :

M. le Vicomte d'Houdetot, Officier de Gendarmerie, en dansant une contredanse, aperçut à terre un papier roulé qu'il ramassa & mit dans sa poche. Sa contredanse finie, plusieurs de ses camarades lui demandèrent quel étoit ce papier qu'il avoit ramassé : je n'en fais rien, répondit-il; mais je vais le voir: il fut dans la piece à côté, où quelques-uns de ces Messieurs le suivirent. En ouvrant le papier, il vit avec étonnement une signature écrite avec du sang : il fit une exclamation, & jettant le billet au feu, il dit, cela n'est bon qu'à être brûlé : mais comme il craignoit que le Marquis de Courtomer, qui étoit le plus près de lui, n'eût lu le nom de la Dame, il lui fit donner sa parole d'honneur qu'il le tairoit à jamais, & de son côté il lui donna la sienne. Le bruit que fit cet événement se répandit dans le bal; l'alarme fut grande parmi toutes les femmes; elles envénimèrent l'histoire; elles en parlèrent à la Reine qui prit le parti fâcheux de faire défendre au Vicomte d'Houdetot de venir désormais à ses bals, quoiqu'il

eût été bien difficile qu'un homme même plus âgé que lui se conduisît avec plus de sagesse & de discrétion : il est résulté de cette défense que cette aventure n'en a eu que plus d'éclat & d'importance. M. le Marquis de Castries qui commande la Gendarmerie, a cru devoir voler à la défense d'un officier de son corps, & a voulu le justifier près de la Reine, mais elle a refusé de l'entendre. On dit qu'on a aussi rayé de la liste Mesdames de Genlis, de Marigny, de Sparre, de Gouy, de Lambert, de Puget ; la première, parce qu'elle s'est conduite indécemment au bal, les autres parce qu'elles ne sont point d'une naissance assez distinguée du côté de leurs peres ; mais en se livrant à de pareilles recherches, il auroit fallu pousser la réforme plus loin, & exclure de la Cour les deux tiers des femmes qui y sont reçues.

Voici une plaisanterie fort méchante sur l'affaire des Parlemens.

É D I T D U R O I,

De par le Roi, Louis Auguste,
 Louis, soi-disant bien-aimé,
 Soit à tout jamais diffamé
 Pour son Gouvernement injuste :
 Soient ses Edits comme outrageant
 Et faisant méchamment injure
 A la sainte Magistrature,
 Mis avec opprobre au néant.
 Tous contumaces & rebelles
 Cassés par lui, soient rétablis :
 Soient renvoyés, confus, bannis ;
 Tous ceux qui lui furent fideles ;

Pour nous & nos successeurs ;
 Disons & nous plait reconnoître
 Le Parlement pour notre maitre ,
 Et nous , ses humbles serviteurs ;
 Pour cet effet, nous en personne
 Accompagnés de tous nos Pairs,
 Venons au-devant de ses fers ,
 Mettre au Greffe notre Couronne ;
 Pour qu'aucun ne puisse ignorer
 Qu'à nos ordres on ne se prête ,
 Si notre Parlement n'arrête
 Que c'est le cas d'obtempérer.
 Contre notre branche Royale
 En faveur du Duc d'Orléans
 Et des Princes ses adhérens ,
 Liberté pleine à la cabale :
 Ne voulant toutefois par-là
 Que notre autorité périsse ;
 Entendons qu'il nous obéisse
 Quand nous ferons ce qu'il voudra ;
 Si vous mandons qu'en diligence
 Le présent vous fassiez tenir ;
 Car tel est notre bon plaisir
 De n'être Roi qu'en apparence.
 Sans Conseil & sans Chancelier
 Au comité de tout abattre
 L'an mil sept cent septante-quatre
 De notre regne le dernier,

De Paris, le 17 Janvier 1773.

Vous connoissez, Monsieur, le Journal dont l'Avocat Linguet a entrepris la rédaction. D'après le caractère fougueux & dur de cet Ecrivain, il y a lieu de penser qu'il abandonnera cet ouvrage, à la première tracasserie un peu forte que lui fera le Censeur. A propos du dernier édit pour le commerce des grains, il s'est permis d'apostropher de nouveau, les *Economistes* auxquels il a déclaré la guerre il y a long-temps, & il a en même temps parlé un peu trop librement sur cette opération du Gouvernement. M. Turgot lui a fait dire que *sans vouloir gêner sa plume, il lui conseilloit de respecter les vues du Ministère & surtout les choses établies en conséquence de ces vues.* Dans une des dernières feuilles de ce Journal, à l'article des *Spettacles*, on avoit attribué le dénuement de nos théâtres à la perfection, non pas de nos mœurs, mais de leur apparence : aux progrès, non pas de la vertu, mais de la politesse. Un anonyme qui combat cette opinion dans une brochure, prétend que les causes de la décadence de la comédie parmi nous, sont 1°. la fureur d'être philosophe ou de passer pour l'être. Cette belle philosophie qui n'a pas daigné adopter la comédie dont elle a senti qu'elle avoit trop à redouter & qui l'a décriée de tout son pouvoir, pour prôner un autre genre, genre bâtard, atroce & dégoûtant !.... 2°. Le succès de ce genre, Le *Drame*, où on trouve la facilité d'intéres-

fer le spectateur , dans des situations romanesques qui affectent les cœurs les moins sensibles parce qu'elles les déchirent : l'agrément de pouvoir écrire sans style , composer sans étude , enfanter sans douleur.... L'Auteur de cette brochure discute foiblement la question intéressante qui en est l'objet , mais il fait un portrait du siècle , qui est assez ressemblant. « La » politesse est chez nous portée à son plus » grand point , sans doute , mais elle ne fait » rien à la vertu ni aux mœurs.... On est » d'une gaieté douce & agréable , mais on est » aussi d'une scélératesse qui fait frémir.... » Un jeune homme est poli , attentif dans les » endroits qu'il fréquente , mais il fait profession publique d'indifférence pour ses parens qu'il abandonne. Un homme marié est » galant , honnête & poli auprès de toutes les » femmes , excepté de la sienne qu'il néglige » & accable de douleurs. Les femmes font la » même chose de leur côté ; on trouve cela » très-naturel. On se trahit poliment , on se » déchire poliment , on se hait poliment , &c. »

On nomme *bibliothèque bleue* , une quantité de Contes de Fées , d'historiettes dont plusieurs offrent beaucoup d'intérêt. Ces petits ouvrages imprimés séparément & destinés aux enfans du Peuple , ont pris leur nom de la grossière couverture dont on les décore. Un homme de lettres a eu l'idée de les revoir & d'y faire les corrections nécessaires pour en rendre la lecture agréable. On ne peut se dissimuler que ce travail leur ôte une partie de leur mérite , celui de la naïveté de style , &

cependant les essais qu'on a faits, il y a deux ans, ont eu du succès, ce qui a déterminé le Sr. Costard, libraire, à suivre cette entreprise.

On a comparé M. Dorat, à une colonne de marbre : Il est, a-t-on dit, froid, sec & poli. En accordant quelque justesse à cette comparaison, j'observerai que c'est la faute de nos mœurs, de celles de nos peres & du ton de nos sociétés. Un homme d'une constitution faible, né de parens énervés, livré lui-même au torrent des plaisirs, ne peut avoir que des graces dans l'esprit ; elles seront maniérées ; sans caractère & sans énergie, ses productions porteront l'empreinte des gens qui l'entourent. M. Dorat a infiniment d'esprit, dit toujours de jolies choses & les dit avec goût. Voltaire l'a nommé *le petit Auteur aux longues préfaces* : on peut faire ce même reproche à la plupart de nos jeunes poètes, qui trouvent plus commode de raisonner que d'imaginer ; c'est affaire de spéculation, opération de commerce : avec cette ressource, un volume est bientôt fait. M. Dorat n'a pas manqué de faire précéder d'une préface plus longue que la piece, sa tragédie d'*Adelaïde de Hongrie*. Il a été plus réservé dans une petite brochure de 33 pages, qui renferme deux pieces de lui. L'une intitulée *Anacréon Citoyen*, étoit déjà connue ; son peu de succès a engagé M. Dorat à ne s'annoncer que comme éditeur. C'est l'éloge du Roi, de la Reine & sur-tout de M. de Maurepas, sous l'allégorie du trait d'histoire que l'Auteur cite lui-même. « Hipparchus, fils de Pisistrate, envoie à Téos, un vaisseau à 50 rames, avec des

» lettres fort civiles par lesquelles il conjuroit Anacréon de passer la mer Egée & de » faire un voyage à Athenes. »

M. Dorat a déployé dans ce petit poëme le talent prodigieux qu'il a pour la louange. Le Comte de Maurepas s'en est fort diverti. *Anacréon*, a-t-il dit ! *Oh ! c'est moi, je m'y suis reconnu d'abord ; il n'y a que cette jeune Lycoris qui m'embarrasse, à moins que ce ne soit l'Archevêque de Bourges.* Ce Prélat est le plus vieux de ses parens.

On trouve des traits assez piquans dans la seconde piece qui a pour titre : *Réponse de Ninon à un Comte Russe* : Ninon demande comment vont les choses depuis qu'elle a quitté la terre :

Est-on plus doux, plus sage ou plus heureux ?

Cet âge-ci l'emporte-t-il sur l'autre ;

Les fots toujours ont-ils le sort pour eux ?

Fait-on des loix exprès pour les enfreindre ?

S'égorge-t-on dans ce temps comme au mien ?

Les Rois encor se brouillent-ils pour rien ?

Et les bigots sont-ils toujours à craindre ?

Peut-on penser, écrire impunément ?

Quel bien a fait votre Encyclopédie,

De vos progrès éternel monument ?

Vous apprend-elle à chérir la Patrie,

A devenir un plus sensible amant,

Un fils plus tendre, à surmonter l'envie.

A vous mieux battre.... à souper plus gaiement ?

Car les soupers sont l'ame de la vie,

Et sont les fruits d'un bon gouvernement.

Tout le monde, il y a quelques années, prétendoit être agriculteur, & du coin du feu, vouloit donner des préceptes sur cet art. Présentement chacun veut être financier. M. de la Croix, Avocat au Parlement, vient de répandre dans le Public, un petit ouvrage qui mérite quelque attention par sa singularité. Il l'a intitulé *la Prospérité du Commerce*; il y propose au Roi, de recevoir en marchandises, en denrées, ou en argent, la contribution que chaque sujet lui doit... « L'oisif rentier qui » n'a que de l'or, le marchand qui tire le » drap des manufactures, aura le choix de » payer l'impôt avec le signe ou la valeur » du signe.... Le collecteur qui ne fera plus » l'effroi des campagnes, entrera dans la mai- » son du paisible villageois; il lui dira : ton » Roi, celui qui protege ton domaine, contre » la force & l'injustice, m'envoie pour lever » l'impôt auquel la loi t'affujettit. Cet impôt » n'est point arbitraire, c'est le dixieme de ta » récolte; l'as-tu vendue? paie ce dixieme » en argent : le besoin du riche ne t'a-t-il pas » encore enlevé ta moisson, ton bon Prince » ne veut pas qu'on démeuble ta chaumiere, » que l'on vende le lit sur lequel repose l'utile » cultivateur; il consent à recevoir en nature, » le tribut que tu lui dois.... Ce bon Roi fera » construire dans les principales villes de ses » Provinces, des magasins assez vastes pour » recevoir la valeur du tribut qu'il perçoit.... » en étoffes, en denrées, en métaux. Une » partie servira à vêtir, à nourrir, à armer » ses troupes : le surplus fera un fonds avec

» lequel l'Etat paiera ses dettes & acquittera
 » ses engagements. Au-lieu d'une rescription sur
 » le trésor Royal, le fournisseur, l'entrepre-
 » neur, recevront un mandat avec lequel ils
 » se feront remettre à eux, ou à leurs re-
 » présentans, par le directeur d'un magasin
 » Royal, la valeur de la somme qui leur sera
 » due, en telle matiere qu'il leur plaira choi-
 » sir.... Lorsque vous voudrez échanger vo-
 » tre mandat contre de l'or, pour payer des
 » gens qui ne voudront que de l'or, vous pré-
 » senterez votre papier à la bourse, & le
 » commerçant qui tire des huiles de la Pro-
 » vence, des vins de la Bourgogne, des bleds
 » de la Normandie, du fer de la Lorraine,
 » vous donnera sa marchandise monnoyée,
 » pour la valeur de celle dont vous lui af-
 » surerez la propriété dans les magasins du
 » Roi.» Amusez-vous, Monsieur, comme d'une
 plaisanterie, de ce que notre Avocat poli-
 tique propose avec enthousiasme & très-sérieu-
 fement. (*)

Le Chevalier de Boufflers a chanté ces cou-
 plets à un souper où se trouvoit le Duc de
 Choiseul, chez Madame la Marquise du Dessant.

Sur l'Air : *La venue de Noël.*

Ici, que tout soit réjoui.

Voici la fin de notre ennui.

Quelqu'un nous revient aujourd'hui

Qui nous rendra gais comme lui.

(*) Cet Ouvrage est un de ceux que M. de Calonne a consultés pour les projets qui ont occasionné sa disgrâce en 1787.

Lorsque

Lorsque jadis on l'exila
Chez lui toute la France alla,
Il fallut qu'on le rappellât,
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera ?
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en servira.

Dans le même temps, M. Saurin chantoit également à table la chanson suivante à M. de Malesherbes, premier Président de la Cour des Aides,

Sur l'Air fameux des Revenans.

Ah ! que j'aime la bonhomie
Qui dans ta grande ame s'allie
Aux grands talens ?
Tout Paris fête Malesherbe,
Le plus grand & le moins superbe
Des Revenans.

Jadis l'Orateur qu'on renomme,
De l'exil revenant à Rome,
Eut même accueil ;
Mais le Cicéron de la France,
De l'autre a toute l'éloquence
Sans son orgueil.

Amis, sa gloire l'embarraffe,
Il faudra pourtant qu'il s'y fasse,
Mais filons doux.

Et nous reposant sur l'histoire
Sans trop lui parler de sa gloire,
Buvons-y tous.

A celui qui si bien conseille
Son maître dont il a l'oreille,

Buvons aussi !

A sa santé ! je vous la porte ;
Mais disons , que le diable emporte
On fait bien qui !

On s'est beaucoup entretenu & l'on s'entretient encore d'une histoire fort extraordinaire qui est arrivée en Saxe. Le héros n'est pas d'une condition fort élevée. Il se nommoit *Schropfer* , cafetier de son métier , & étoit chef d'une loge de Franks-Maçons , abhorrée de celle qui est en vogue à Leipzick & à Dresde. S'étant vanté l'année dernière d'être en correspondance avec le Prince Charles de Saxe , Duc de Courlande , pour les affaires de la Maçonnerie , il eut à essuyer une petite disgrâce ; les vrais Maçons l'accuserent auprès du Duc qui , indigné de son audace , ordonna au Colonel Zanthier , de le faire prendre par des soldats , de lui faire administrer cinquante coups de bâton & d'en tirer quittance ; ce qui fut exactement exécuté. Ce revers , loin d'abattre son courage , ne fit que redoubler son ardeur à déployer ses talens pour faire des prodiges. Dans les assemblées nocturnes de ses Maçons , il faisoit voir à ses Disciples les ames des bienheureux & des damnés , à l'un il faisoit apparôître son pere mort , à l'autre son frere , &c.

Plusieurs personnes en devinrent folles ; ce qui lui attira bientôt la réputation d'un homme extraordinaire , d'un homme inspiré

qui commandoit aux habitans du Ciel & de l'enfer : il acquit en peu de temps un grand nombre de partisans de tout âge qui prônerent ses miracles. Pour en imposer par le rang, il prit le titre de Colonel au service de France & se dit bâtard du Prince de Conti, quoiqu'il ressemblât beaucoup à deux freres qu'il a à Leipfick, où il jouoit ses farces, dont l'un est banquier, & l'autre aubergiste. Il brisa son enseigne à café & convertit sa maison en hôtel de Schröpfer, où il ne recevoit plus que des gens de distinction, & ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'en effet, les gens de distinction rechercherent sa connoissance. Parmi les sectateurs qu'il avoit à Leipfick, le plus zélé étoit M. du Bose. Cet honnête négociant lui fournissoit de l'argent tant qu'il en vouloit, croyant bien n'y rien perdre, attendu que parmi les sciences que possédoit M. Schröpfer, la moindre étoit celle de faire de l'or. Au commencement du mois de Septembre dernier, ces deux Messieurs se rendirent à Dresde, précédés par la renommée. Outre le Ministre Wurm, le Conseiller Privé de Hohental, la Comtesse de Rex, il eut la gloire d'attirer dans son parti le Duc de Courlande même, qui à force de caresses lui fit oublier ses mauvais traitemens. M. le Colonel faisoit une dépense enragée à l'hôtel de Pologne. Le champagne & le punch couloient à grands flots. Dès qu'il étoit minuit, il faisoit ranger ses spectateurs au fond d'une salle & commençoit ses conjurations. Aussi-tôt les portes s'ouvroient avec fracas, & l'on voyoit paroître sous dis-

férentes figures des spectres qui répondoient aux questions qu'on leur faisoit. C'est ainsi que le Duc de Courlande a vu le Chevalier de Saxe & le feu Roi de Pologne son pere. Admiré des grands & des petits, Schropfer passoit pour un homme divin, lorsque M. de Marbois vint troubler la fête. En qualité de Résident de France, il se crut en droit de lui demander son brevet de Colonel. Malgré la protection du Duc, le Résident déclara que le Colonel étoit un imposteur, & qu'il lui feroit arracher la cocarde & l'épaulette : le Colonel ne pouvant pas se légitimer à Dresde, revint à Leipfick ; il y continua ses prodiges avec le même succès & le même concours. Le 7 Octobre, il donna un grand souper à ses plus zélés partisans, & les invita pour le lendemain à une partie de promenade au Rosenthal : le 8 à la pointe du jour, il sortit de la ville accompagné de MM. Bischopswerder, Ecuyer du Duc, du Capitaine de Hopfgarten, de l'Avocat Hoffman, du marchand Heyser & de quelques autres. Chemin faisant, il leur dit qu'il n'ignoroit pas les discours que l'on tenoit sur son compte, qu'il vouloit confondre ses ennemis par un prodige tel qu'ils n'en avoient pas encore vu. Arrivé à l'entrée du Rosenthal, il rangea ses gens en croix, & leur dit d'être bien attentifs à ce qu'il alloit faire : à ces mots, il se retira derrière une charmille. Les spectateurs dans l'attente, ouvrent les yeux & les oreilles lorsqu'ils entendent un coup de pistolet : c'étoit Schröpfer qui venoit de se casser la tête. Telle a été la

fin de cet homme singulier. Parmi plusieurs lettres qu'il avoit écrites la veille de sa mort, on en trouve une à M. du Bose; il lui mandoit de ne pas se mettre en peine de l'argent qu'il lui avoit avancé, qu'au commencement de cette année une main étrangère le paieroit fidèlement, ainsi que ses autres amis. Tels sont les progrès de la philosophie dans le pays le plus éclairé de l'Allemagne. (*)

De Paris, le 19 Janvier 1775.

ON ne s'occupe actuellement à Paris que du nouvel habillement dont on prétend que nos jeunes Princes veulent introduire l'usage; c'est absolument celui du temps de Henri IV, dont il vaudroit beaucoup mieux faire revivre le regne que de s'occuper de ces folies: enfin cet habillement est déjà établi pour les bals. A celui que M. de Mortemar a donné hier, tous les hommes étoient en canons, manteaux, écharpes, nœuds de rubans aux jarretières & aux foulards, chapeaux à plumes & à plumes immenses; les femmes en collets montés & robes plissées, & la Cour entreprend, dit-on, de faire passer ce costume dans la ville; mais on doute qu'elle y parvienne, parce qu'outre que le Roi ne l'a pas encore adopté, il joint au désavantage d'être très-embarrassant, l'inconvénient d'être fort cher. Au surplus, la folie des plumes est arri-

(*) On connoitra bientôt la valeur de ceux qu'elle a faits en France.

vée à un excès qu'il est même impossible de soupçonner.

Le Marquis de Chambonas, d'une grande Maison Languedocienne, mais ruinée, avoit épousé depuis peu, pour raccommoder sa fortune, Mlle. de Langeac, fille de la fameuse Dame Sabatin & de son vieux amant le Duc de la Vrilliere : un époux libertin croit peu à la vertu d'une femme, & n'est guere capable de la lui inspirer. M. de Chambonas revenant, il y a quelques jours de Toulouse, un mouvement de jalousie le porta à s'arrêter à quelques lieues de Paris & à envoyer chez lui un homme de confiance pour savoir ce qui s'y passoit ; le rapport de l'émissaire ayant été de nature à confirmer les soupçons de M. de Chambonas, il monte en voiture & arrive à Paris à la porte de son hôtel précisément au moment que son épouse montoit dans son carrosse pour aller au spectacle ; il l'en arrache avec fureur, fait fermer les portes de son hôtel, & lui fait subir les plus cruels traitemens. Par un heureux hasard le Chevalier de Langeac, frere de Madame de Chambonas, vient à ce moment pour lui faire visite. Averti par un domestique, il força les portes & sépara les deux époux l'épée à la main. Madame de Chambonas va demander en justice sa séparation de corps & de biens. Si elle est accordée, son mari deviendra moins riche encore qu'il ne l'étoit avant son mariage.

On a joué le 6 de ce mois à la Comédie Françoise une piece intitulée *le Gâteau des*

Rois, dans laquelle la Police avoit rayé entr'autres injures à la mémoire de Louis XV celle que voici. Un acteur demandoit, comment un Roi de vingt ans pouvoit gouverner avec sagesse; l'actrice répondoit :

Il est des sages de vingt ans,

Et des étourdis de soixante.

Mlle. Luzi, (l'actrice) sans égard pour les corrections de la police a dit tout net ces vers prohibés. L'auteur a été mis à la Bastille, l'actrice au For-l'Evêque & le censeur a été interdit. Quant à la piece qui ne valoit rien, on ne la jouera plus. On prétend que le censeur avoit prescrit à l'actrice de dire *cinquante* au-lieu de *soixante*.

Il y a depuis une quinzaine de jours une grande fermentation à la Comédie Italienne : un acteur nommé *Julien* a vilainement infecté une actrice du théâtre nommée *Fanfan*, & presque tout le foyer. Comme les François ont le bon mot sur-tout, on appelle aujourd'hui la maladie galante, la *Julienne*.

De Paris, le 28 Janvier 1775.

DES enthousiastes de M. de *Voltaire* se sont étonnés que ce grand homme, vraiment bon François, & toujours respirant dans ses écrits le bonheur de la patrie, se fût assez oublié pour célébrer les attentats du Chancelier *Maupeou*; mais ils n'ont pas réfléchi que M. de *Voltaire* n'aime point nos Parlemens; que d'ail-

leurs cet homme si admirable par son génie & ses talens , n'est pas moins étonnant par les singularités & les inconséquences de son caractère..... Le Duc de *Choiseul*, qui avoit eu grande part aux louanges de M. de *Voltaire* pendant qu'il étoit Ministre , & qui les a mieux méritées que tout autre , à tous les égards , ayant su son incartade envers le Chancelier , fit placer au milieu de son jardin à Chanteloup la tête bien caractérisée du Souverain de *Ferney* , sur un pivot de girouette.

Voici les vers que le desir qu'a toujours eu M. de *Voltaire* de se mettre bien avec les hommes en place , lui a arrachés. J'y joins la Parodie qui en a été faite à l'instant.

Je veux bien croire à ces prodiges
 Que la fable vient nous conter ,
 A ces Héros , à leurs prestiges
 Qu'on ne cesse de nous vanter ;
 Je veux bien croire à ce fier Diomede
 Qui ravit le Palladium ,
 Aux généreux travaux de l'amant d'Andromede ,
 A tous les fous qui bloquoient Ilium.
 De tels contes pourtant ne sont crus de personne.
 Mais que Maupéou tout seul , du dédale des Loix
 Ait su tirer la Couronne ,
 Que seul , il la reporre au Palais de nos Rois ;
 Voilà ce que j'ai vu , voilà ce qui m'étonne.
 J'avoue avec l'antiquité
 Que ses Héros sont admirables ;
 Mais , par malheur , ce ne sont que des fables ,
 Et c'est ici la vérité.

P A R O D I E.

Je veux bien croire à ces grands crimes
 Que la fable vient nous conter,
 A ces meurtres, à leurs victimes
 Qu'on ne cesse de nous citer.
 Je veux bien croire aux fureurs de Médée,
 A ses meurtres, à ses poisons,
 Aux funestes banquets de Thieste & d'Atree,
 A la barbare faim des cruels Lestrigons.
 De tels contes pourtant ne sont crus de personne,
 Mais que Maupeou tout seul, ait renversé les Loix,
 Et qu'usurpant la Couronne,
 Il regne seul au Palais de nos Rois;
 Voilà ce que j'ai vu, voilà ce qui m'étonne.
 J'avoue avec l'antiquité
 Que ces crimes sont détestables,
 Aussi ne sont-ce que des fables,
 Et c'est ici la vérité.

Un nommé *le Roi* a acquis de la célébrité
 ici, par ses talens pour élever des faisans, &
 on lui a donné un terrain pour cet usage,
 à une des portes du Bois de Boulogne. L'Abbé
 d'Arvillars ayant été visiter dernièrement cette
 faisanderie, s'y entretint avec un maçon qui
 y travailloit, & dont la conversation ne lui
 inspira pas moins d'intérêt que son air distin-
 gué. L'ouvrier avoua, en causant, que des
 malheurs l'avoient réduit à ce métier pour
 lequel il n'étoit pas né, mais il ne voulut
 point dire son nom. L'Abbé s'en informa au
 Sr. le Roi, qui lui dit que ce maçon s'ap-
 pelloit *Chanvallon*, qu'il étoit de la noble fa-

mille de ce nom , mais qu'un long procès l'avoit ruiné , & même forcé à quitter le service militaire ; que des produits très-foibles de son travail , il faisoit subsister sa femme & plusieurs enfans. M. d'*Arvillars* ému de ce récit , alla sur le champ en faire part au Prince de *Tingri* , qui se ressouvint que ce même Chavallon avoit servi quelques années dans sa Compagnie des Gardes du Corps , & s'y étoit acquis l'estime générale. L'Abbé dressa un placet que M. de *Tingri* alla présenter au Roi ; Sa Majesté a assuré de sa main & sur sa cassette , une pension de 600 liv. à M. de Chavallon , en ordonnant que l'on cherchât à le placer d'une maniere convenable à sa naissance , à ses sentimens & à ses besoins. Cet infortuné étoit au lit malade & entouré de ses enfans , lorsque l'Abbé d'*Arvillars* vint lui annoncer le bienfait du Roi. Je vous laisse imaginer la scene touchante dont l'Abbé fut témoin.

M. le Chevalier *Gluck* a été prêt depuis peu , de céder à quelques dégoûts & de nous quitter. Pour la reprise de l'Opéra d'*Iphigenie* , nos maîtres de Ballets ont cherché à faire briller leurs talens ; on fait qu'à force de multiplier les Danses , ils détruisent l'intérêt de la piece , & interrompent l'ensemble de la Musique. M. *Westris* , notre célèbre danseur , a exigé qu'il y eût un air pour faire danser son fils. M. *Gluck* , outré de toutes ces tracasseries , avoit retiré son Opéra , & ce n'a été qu'après les sollicitations les plus fortes qu'il l'a rendu ; aussi le public lui en a-t-il bien

témoigné sa reconnoissance. Tous les avis se réunissent aujourd'hui en faveur de sa Musique. Il faut avouer cependant que la mélodie italienne défigure un peu la langue François. Seroit-il vrai que notre langue n'est pas propre à la Musique ? Celui qui a soutenu cette thèse, a prouvé le contraire, par son *Devin du Village*. Cet homme de génie, enflammé sans doute par les succès de M. *Gluck* qu'il admire, vient de changer presque toute la Musique de cet Opéra ; & en se surpassant lui-même, il détrompe ceux qui avoient décidé qu'on ne pouvoit rien faire de mieux.

On ne peut prévoir jusqu'où s'étendra encore la mode des *Bonnets allégoriques* pour la coëffure des femmes. Nos élégantes s'y livrent de plus en plus. La fertilité de l'imagination & le goût du Sr. *Beaulard*, marchand de modes, surpassent tout ce qu'on a vu dans ce genre. Sur sa réputation, une étrangère nouvellement arrivée, s'adressa à lui pour être coëffée suivant le ton du jour. « Je veux, » Monsieur, un bonnet distingué, & où tous » vos talens se déploient. Je suis Angloise, » veuve d'un Amiral ; arrangez-vous là-dessus, & donnez une ample carrière à votre » génie. » Le marchand porta deux jours après à l'étrangère un bonnet qui fit l'admiration de tous les cercles. Des bouillons de gaze y représentoient parfaitement une mer agitée, mille brinborions différens imitoient des vaisseaux, une flotte complete, &c. Enfin, ce bonnet a achevé la réputation du Sr. *Beaulard*. Nos femmes lui doivent l'heureuse idée

des bonnets à la bonne Maman. On suppose que les grand'meres désapprouvent fortement les coëffures immenses & très-élevées. Les bonnets à la bonne Maman, au moyen de ressorts cachés & dont le jeu est facile, s'élèvent & se rabaissent à volonté ; ils sont, quand on est en famille, modestes & d'un volume ordinaire ; est-on loin des grondeurs, on lâche les ressorts, & les bonnets remplissent toutes les conditions que la mode & le bon ton exigent.

Ce même *Beaulard* a présenté à la Reine une rose artificielle qui fait illusion à la vue & à l'odorat. La Reine examinoit ce chef-d'œuvre avec attention : on lui fit observer sous le calice de la fleur, un petit bouton qu'il falloit toucher ; elle vit sur le champ la rose s'épanouir entièrement, & s'ouvrant vers le centre, découvrir un portrait très-ressemblant de cette Princesse.

Je vous ai déjà dit qu'à Paris nous chantions tout : en voici la preuve. Vous avez vu que notre Archevêque s'est avisé, il n'y a pas long-temps, de faire renouveler la scène scandaleuse des refus de Sacremens : voici à ce sujet des Couplets pour lesquels on a cherché un ancien air : *Laissez paître vos bêtes, &c.*

Pauvre sot que vous êtes,

Croyez-moi, Monsieur de Beaumont,

Laissez paître vos bêtes

Autant qu'elles voudront.

Ces bonnes gens

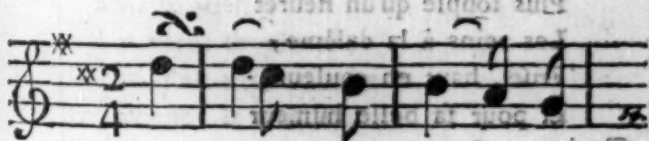
Sont peu friands ;

Avec de petits croquets blancs
 Vous les renverrez tous contents,
 Pauvre sor, &c.

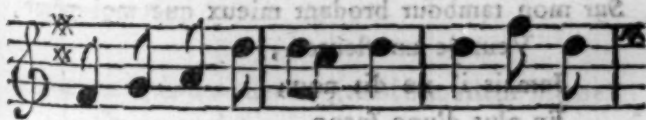
Ce saints repas
 Ne coûtent pas;
 C'est pourtant ce qui rend si gras
 Moinillons, Prêtres & Prélats,
 Pauvre sor, &c.

On est touché
 Du bon marché;
 Mais on en fera rebuté
 Si vous y mettez la cherté,
 Pauvre sor, &c.

M. de Beaumarchais a acquis de nouveaux droits à la célébrité par la chanson suivante que l'on répète jusqu'au dégoût, en dépit des prudes. Le ton de nos sociétés est devenu fort gaillard, mais il faut avouer que jusqu'ici il n'avoit point encore toléré de tableaux de cette espèce.



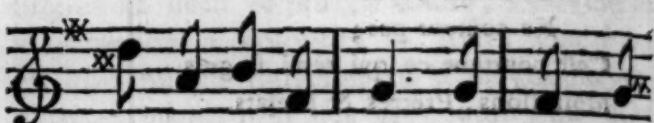
Tou- jours, tou- jours, il



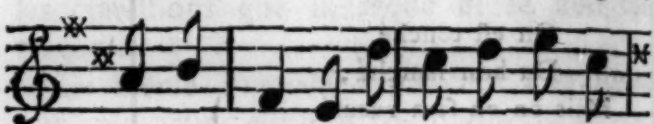
est toujours le même. Ja mais Ro-



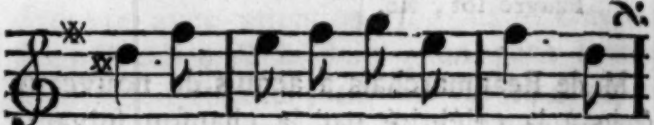
bin Ne connut le cha-grin; Le



temps noir ou se-rein, Les jours gras,



le ca-ré me, Le ma tin ou le



soir Di-tes blanc di-tes noir, Touj.

Il a pour lui cet air mâle qu'on aime,

L'œil en arrêt,

Ferme sur le jarrêt;

Plus souple qu'un fleuret

Les reins à la dalème,

Frisé, haut en couleur,

Et pour sa belle humeur

Toujours, &c.

Sur mon tambour brochant mieux que moi-même,

Veux-je un fleuron;

Jamais il ne dit non;

En plus d'une façon

Il fait faire son thème;

S'il badine au feston
Quand il travaille au fond,
Toujours, &c.

Pour en juger, il faudroit être à même;

On n'a rien vu
Quand on ne l'a pas vu;
Les filles de Jésus
Du Couvent d'Angoulême
Ont plus d'un an vécu
Avec mon superflu.
Toujours, &c.

Pour l'éprouver, j'ai plus d'un stratagème;

Je vois souvent
Qu'il vient le nez au vent;
J'affecte en lui parlant
Une froideur extrême;
Je change de propos,
Il fait mon dernier mot.
Toujours, &c.

Robin, dançons la danse que tant j'aime;

Sans le presser
Robin vient se placer;
Robin, j'en veux danser
Et seconde, & troisième;
Je veux recommencer,
Je ne veux plus cesser.
Toujours, &c.

Comment toujours, dit un grand Monsieur blême!

On le croira,
Mais quand on le verra:

Nos sœurs de l'Opéra
Résoudront ce problème;
Messieurs, je n'en fais rien,
Ce que je fais très-bien;
Toujours, &c.

Hier au soir, viens, dit-il, que je t'aime!

Robin, hélas!

Cela ne se peut pas,

A moi! que d'embarras!

Parbleu, le beau système;

Porte ton compliment

Au nouveau Parlement.

Toujours, &c.

Enfin un jour, voyons, dis-je à moi-même;

Par mon labeur

Si j'en ferai vainqueur;

J'en arrachai le cœur

Le lait après la crème,

Je lui tordis le bec,

Je le croyois à sec,

Toujours, &c.

Robin sur moi regne, a le rang suprême,

C'est par mon choix

Qu'il m'a donné des Loix;

C'est la leçon des Rois.

Leur sceptre ou diadème

Souvent brisé en leur main,

Mais celui de Robin

Toujours, &c.

Il est difficile de trouver à cette Chanson;
le moindre mérite qui puisse excuser l'instant

de vogue dont elle jouit ; ne l'attribuons donc qu'à notre futilité , à notre inconséquence. Je ne m'étonne pas qu'elle ait inspiré à un de nos Poètes, qu'on dit être M. de Marmontel, cette Parodie méchante.

Toujours , toujours , il est toujours le même ,

Ce poliflon

Qui se croit beau garçon ;

On voit dans sa chanson

Son impudence extrême ;

Quand Themis le flétrit ,

Loin d'en être contrit ;

Toujours , toujours , il est toujours le même.

Voici une autre Chanson de M. de Beaumarchais qui n'est pas moins originale. Elle a été faite à l'occasion de la fête de M. le Normand.



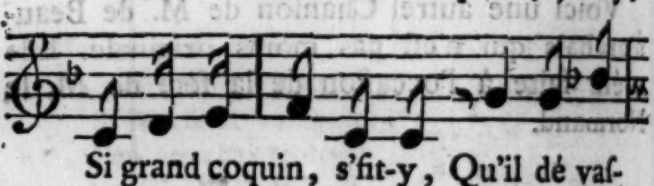
Mes chers amis , pourriez-vous

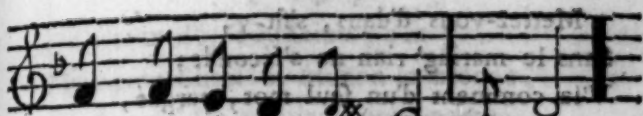


m'en feigner Z'un bon Seigneur dont



chacun par le ; Je n'ai pas





reux le pauvre mon-de.

Quand il promet, son bon cœur est l'garand
 Qu'il va plus loin que sa parole,
 C'pendant quet'z'un m'a dit qu'il est Normand,
 Oui, mais c'est le Normand d'Etiole,
 Tant d'aut'Seigneur, jarny,
 Ont des hauteurs, s'fit-y,
 Et s'font haïr tout à la ronde,
 Chez lui ses paysans, pargué,
 Sont comme ses enfans, morgué,
 Ça s'appelle aimer le pauvre monde.

Hier au soir en pensant à Charlot,
 J'pouffis un peu not'Menagere;
 Non, non, Lucas, j'entends à demi mot,
 J'bons qu'trop d'enfans. — Ah! laïfs'toi faire
 Charlot viendra, jarny,
 Les nourrira, s'fit-y,
 Tout l'pays d'ses bienfaits abonde;
 Au seul nom d'not'Seigneur, pargué,
 Margot m'ouvrit son cœur, morgué,
 Tout ça fait plaisir au pauvre monde.

Quand l'payfan
 A d'l'amour sans argent,
 Ah! s'plaisir va comme j're pouffe,
 Mais not'Seigneur
 Qui fait c'qui faut au cœur,
 Leu fait la cadence du ponce;
 Allez enfans, jarny,

Mettez-vous d'dans, s'fit-y,
 Sans le mariag' rian ne s'fécunde;
 V'la comment d'un seul mot, pargué,
 Nor'bian almé Charlot, morgué,
 Vous fait enguerner le pauvre monde.

L'hiver passé j'eus t'un maudit procès
 Qui m'donna bein d'la tablature,
 J'men va vous l'dir, on m'avoit mis exprès
 Sous c'te nouvell' Magistrature,
 Charlot venoit, jarny,
 Me consoloir, s'fit-y,
 Ami, ta cause, est bonne & ronde;
 Ah ! comm' ils m'ont jugé, morgué,
 V'la t'y pas qu'est bein chié, chanté,
 Est-c'qu'on blam' ainsi le pauvre monde,

Monsieur l'Curé
 Dit qu'pour être recuré,
 Faut tous l'z'ans aller à confesse,<
 Qu'c'est'un devoir
 Chacun a beau l'favoire,
 On y va comm' les chiens, qu'on fesse,
 Mais quand y faut, jarny,
 V'nir au Château, s'fit-y,
 Pour fêter Charlot à la ronde,
 Etre ou non invité, pargué,
 Pour boir à sa santé, morgué,
 Dam' faut voir courir le pauvre monde.

Si j'suis jamais Marguillé z'une fois
 Que de fêtes j'or'rai dans not' Village,
 Le Mardi gras, la St. Martin, les Rois,
 Bon ceux la, l'rest'quit à l'ouvrage,
 Sont y pus Saints, jarny.

Qu'ceux d'la-Touffaints, s'fit-y
 Mais pour Charl & Manon la blonde ;
 Comm'nous les requiendrons , pargué,
 Pour nos deux bons patrons , moigué,
 V'la les Saints qu'il fau'z'au pauvre monde.

De Versailles , le 4 Fevrier 1787.

LA plaisanterie suivante nous console un peu des mauvais vers , dont nous avons été inondés depuis quelque temps. C'est une prétendue lettre du Chancelier Maupeou au Garde des Sceaux actuel.

» J'ai patiemment attendu jusqu'à ce jour , mon cher Vicaire , que vous me rendiez hommage de la brillante opération que vous venez de faire , vous croyant assez juste pour reconnoître que la gloire n'en étoit due qu'à moi : mais il me paroît que les louanges de notre ami *Seguier* vous ont enivré : la tête vous a tourné au haut de cette roue de fortune où vous n'êtes parvenu qu'en grimpant sur mes épaules , & vous êtes devenu ingrat envers moi qui me suis dévoué à l'anathème public pour semer les lautiers que vous venez de cueillir dans les champs de la justice. Moi , je suis plus équitable , & je viens vous remercier de ce que vous avez bien voulu consolider ma besogne , & assurer l'immortel honneur qui doit m'en résulter. »

» Dépouillons l'un & l'autre nos simarres , nos préjugés , nos ressentimens , & parlons but à but : laissez à la foule insensée , à toute la valetaille du Palais , le plaisir de me honnir

& de mettre au haut d'un gibet ma courte effigie , en pendant avec celle du grand diable d'Abbé Terray ; ces rumeurs éphémères ne prouvent rien ; rarement les grands hommes jouissent pendant leur vie , du fruit de leurs travaux & de leur célébrité. Les haines particulières , les factions , les jalousies , les cabales , les intérêts privés s'opposent à leurs brillans efforts , & flétrissent souvent leur réputation ; mais le temps amène la vérité , & la postérité plus juste , dégagée de ces préjugés , épurée de tous ces levains , plante enfin sur leur tombe un inutile laurier pour couronner leur mémoire. C'est donc à l'avenir que j'en appelle , mon cher Vicaire ; *ce qui blesse dans le moment , devient tôt ou tard l'objet de l'admiration* , a dit mon ami Seguiér ; j'en accepte l'augure ; mais en attendant que cet arrêt soit confirmé par nos petits neveux , j'espère que les gens sensés du siècle présent , verront que j'ai fait une chose difficile , grande & utile , & que vous êtes venu après cela en recueillir la gloire , recevoir les brouhaha du Peuple , les éloges des courtisans & les bienfaits du Roi. *Vous ne vous attendiez pas* , mon cher Vicaire , comme on a bien su vous le dire , *à vous trouver un jour à la tête de la Magistrature* ; mais vous vous attendiez peut-être encore moins , lorsque je vous fis partir pour votre exil , que vous en reviendriez pour me suppléer , & mettre ma besogne au net. »

» Qu'importe , après tout , à la bonté de mon opération que ce soient les anciens Conseillers qui siegent aujourd'hui au Parlement,

ou ceux que j'avois fourrés là par *interim*, & que j'avois ramassés par hasard ? Si j'ai un peu satisfait à quelques petits ressentimens particuliers, en appesantissant sur eux le joug de l'autorité & la verge qui les corrigeoit ; si, pressé par les circonstances, je n'ai pas assez trié mon monde, je n'en ai pas moins bien fait de faire baisser sous le sceptre, ces têtes altières, qui osoient, dans leurs folles prétentions, vouloir en soutenir le poids avec le Monarque. C'est moi, mon cher Vicaire, qui ai ouvert les yeux du Maître, sur les abus que les Tribunaux avoient laissé introduire dans leur sein, & qu'ils cherchoient à étendre de plus en plus ; c'est moi qui ai osé dire à Louis XV, comme vous l'a fort bien répété son petit-fils, dans son Edit, que son autorité pouvoit être éclairée, mais ne devoit jamais être combattue ; c'est moi qui ai fait cesser véritablement ce combat scandaleux entre la volonté du Maître & celle de ses Magistrats, organes de ses volontés : combat qui se renouvelloit chaque fois qu'il émanoit du trône quelque acte qui bleffoit leur orgueil, ou sur lequel la Cour n'avoit point acheté leurs suffrages.... En un mot, c'est moi qui ai forgé pour ces sujets révoltés, les fers avec lesquels vous les avez conduits *en silence*, de leur exil au Palais, fers que vous avez couverts des fleurs de votre éloquence, en vous écrivant que vous vous estimiez heureux d'être l'organe de la volonté suprême.... Oui, vous êtes heureux ; mais c'est d'être venu après moi, de n'avoir plus eu que des pardons à accorder, quand

j'avois eu la tâche difficile d'infliger des peines; d'avoir trouvé des esprits mûris par les revers, fatigués, humiliés de leur inaction, qui ne demandoient qu'à obéir, pourvu que le maître eût l'air de revenir, & qui croyant avoir tout gagné parce que j'étois sacrifié à leur haine, n'ont pas vu ou ont feint de ne pas voir que c'est encore mon génie qui les maîtrise & les subjugue. Vous avez été heureux d'avoir été secondé par un homme qui, après un long repos, rappelé aux affaires, nécessité de justifier ce rappel glorieux, par un coup d'éclat, voyant que la circonstance avoit renforcé le parti de l'ancien Parlement, que mon nouveau s'étoit avili par beaucoup d'inepties, a jugé que rien ne seroit plus à propos que de faire tout d'un coup le changement de scène, pour se faire applaudir à l'Opéra; bien résolu au fond, de ne point s'écarter de mes principes qu'il a reconnus justes & solides, & de disposer les choses de manière que l'un & l'autre parti se croiroit victorieux, & diroit qu'il est enchanté, tandis que tous enrageroient au fond du cœur. Enfin, vous avez été heureux, trois fois heureux, d'avoir eu affaire à un jeune Prince, qui a le cœur droit & sensible, du nerf & de la vigueur, auquel vous avez fait sentir la douceur de se réunir avec les Princes de sa famille, à qui vous avez présenté l'appas séduisant de donner une marque éclatante de bonté, en affermissant son autorité, & sans perdre de vue, que la justice devoit en régler les effets. Moi, j'ai été forcé de détruire, je n'ai été
secondé

secondé de personne & j'ai été contrarié par tout le monde. Il m'a fallu, pour vaincre l'hydre des Parlemens, employer le bras engourdi d'un Monarque foible, irrésolu, inappliqué, qui me laissoit seul la garde de sa Couronne, pendant qu'il cherchoit à dissiper les ennuis & les soucis du Trône entre les bras de sa maîtresse, près duquel je ne trouvois d'accès, qu'à l'aide des êtres méprisables qui l'entouroient, forcé de me servir de ces vils instrumens pour faire triompher une bonne cause, & d'employer ce fumier pour faire reverdir la tige flétrie des lys.... Jouissez cependant de tous mes avantages, mais ne perdez pas de vue ces deux points incontestables : ou les Membres du Parlement obéiront, sans murmurer, à la police des édits promulgués dans le lit de justice de 1774, & alors, c'est moi seul qui les aurai vaincus; ou ils se livreront à de nouveaux excès & encourront la forfaiture pour laquelle je les ai fait punir; alors c'est encore moi qui vous aurai donné l'emplâtre à ce mal. Mon pauvre Parlement du Lit de 1771 reprendra les fonctions que je lui ai confiées alors. Dans l'un & l'autre cas, mon cher Vicaire, agissant pour moi, vous n'agirez que par moi : Puissiez-vous n'être pas réduit à cette extrémité ! Puissiez-vous parvenir à donner une consistance honorable à ce cher *Grand-Conseil*, après l'avoir promené, joué & laissé vilipender ! Puissiez-vous être assez adroit pour faire vivre bien ensemble, ces enfans des deux Lits ! Je vous verrai sans envie fêté, courtié par Messieurs, béni par une populace

fanatique, j'attendrai que la révolution qui vous a porté en haut, vous laisse retomber à terre : je m'en repose à ce sujet, sur vos confreres les Ministres, qui, pour être plus gens de bien que ceux du regne précédent, n'en sont pas moins des hommes, & qui pis est, des Courtisans. »

» Le Duc d'Aiguillon s'est rapproché du Duc de Choiseul, en allant habiter Veret, lors de sa disgrâce ; vous pourrez peut-être un jour venir dans les environs de Tuy : le plus plaisant seroit de nous voir tous les quatre en voisinage dans nos terres, réunis & faisant un whish ensemble. Nous y aurions le bon esprit de rire des folies de ce bas monde, & sur-tout des nôtres, & d'abandonner le soin des Empires à la Divine Providence qui veille à la conservation des enfans, des imbécilles & des ivrognes. Sur ce, mon cher Vicaire, je reprends ma qualité inamovible de Chancelier, & je profite des prérogatives de ma dignité pour terminer sans cérémonie cette Lettre. »

Dans le nombre des Ecrivains qui pensent avoir trouvé les moyens de libérer l'Etat d'un coup de plume, & qui fatiguent le public de leurs prétendues découvertes, l'un annonce le merveilleux secret d'acquitter les dettes de la nation, en convertissant tous les contrats en effets négociables, qui perdront un pour cent par mois. Un autre propose seulement d'établir pour un milliard de billets-monnoie qui ne porteront pas d'intérêts & qu'on remboursera en 25 ans. Un troisième

plus sage, se borne à louer les opérations de notre ministère qui n'a pas plus besoin de fades éloges que de conseils. C'est l'objet de trois petits ouvrages, d'un volume heureusement aussi mince que leur mérite : *La ferme de Pensylvanie*, histoire allégorique de la famille de Nobroub. De peur qu'on ne s'y méprit, l'Auteur a eu soin d'observer que ce nom est l'anagramme de Bourbon ; *les avantages de la vertu ou calcul des malheurs du crime*, discours où l'on prouve qu'en cherchant à nuire aux autres, on se nuit à soi-même, & qu'on gagne plus à être vertueux qu'à être criminel : *Plan d'instruction pour le Peuple*, dissertation en faveur de la liberté du commerce des grains, &c. &c.

De Versailles, le 9 Février 1775.

Je vous ai donné copie de la prétendue lettre de M. de Maupeou, mais je viens de parcourir un pamphlet bien plus spirituel. C'est une lettre de l'Abbé Terray à M. Turgot. Elle fait suite à la fameuse correspondance de Mrs. de Maupeou & Sorhuet, &c. On croit y reconnoître la même touche. Je me faisois une fête de vous envoyer cet écrit ; mais le colporteur qui m'avoit promis de me le livrer, vient d'être mis à la Bastille pour l'avoir vendu ; un autre, nonobstant cela, me le procurera sans doute, car pour de l'argent, on risque tout ici. En attendant je vous dirai que M. Terray prouve dans sa lettre, l'excellence de ses opérations, en ce qu'elles avoient pour but de

soulever des Peuples, & d'amener ainsi la France à se donner elle-même une forme de gouvernement, sous laquelle ses habitans fussent moins malheureux. Cette plaisanterie est la base de toutes celles qu'on a cherché à rassembler dans ce pamphlet. Désespéré de la docilité des Peuples qui s'opposaient toujours au succès de ses desseins, M. Terray tentoit sans cesse de nouveaux moyens que lui suggéroit son confident *Destouches*. Un seul lui restoit à mettre en œuvre, c'étoit « d'envoyer dans toutes les » maisons des particuliers, des soldats, la » bayonnette au bout du fusil, leur demander » la vie ou la moitié de leur argent, & les » 8 sols pour livre de la totalité. »

Ce n'est plus le Parlement, les économistes, les départemens qui occupent la Cour & tout Paris. Il n'est plus question que de plumes & de la grande révolution qui a semblé se préparer dans le costume des habillemens. On a voulu reprendre, comme je vous l'ai déjà annoncé, le vêtement de Henri IV; & Dieu fait où on ne remonteroit pas, si on laissoit les têtes s'échauffer. Le 24 du mois dernier, 90 personnes tant danseurs que spectateurs de tout âge, ont paru à Versailles vêtus ainsi, & les coëffures des Dames avoient 30 à 40 pouces d'élévation au-dessus de leur tête. Toutefois cette nouveauté a rendu les bals charmans & diversifioit la scène de la manière la plus riante. Il faut convenir que le nouveau costume répandoit sur l'assemblée un air de galanterie & de Noblesse qui faisoit grand plaisir aux spectateurs. Le Roi l'adopta

lui-même le 30 du mois dernier, & dansa presque toute la nuit dans cet habillement. On crut qu'il alloit devenir celui de la Nation, mais le Roi déclara très-haut & très-formellement que son intention n'étant point de changer en rien l'habillement usité, celui-ci finiroit avec le mardi gras.

A l'un des derniers bals de la Reine, un quadrille de troubadours a chanté les couplets suivans, sur l'Air de la Romance, *Reine si ton ame, &c.*

Des Rives de Provence

Antiques habitans,

Nous ramenons la danse

Et les jeux du vieux temps.

Mais nous trouvons en France,

Sous un Roi bienfaisant

Et la douce espérance

Et l'amour du présent.

J'ai vu dans le bel âge

Des anciens troubadours,

Du Boristhène au sage

Les Cités & les Cours,

Une Reine plus belle

N'a point reçu les vœux

D'un Peuple aussi fidele,

D'un Roi plus vertueux.

François, pour vos modeles

Vous suivez à la fois

Vos Princes & vos belles,

Vos belles & vos Rois.

Par une double chaîne

Le trône & la beauté

Donnent à votre Reine

Leur double autorité.

On donne à M. le Comte d'Artois un mortrès-plaisant sur la grosseffe de Madame la Comtesse d'Artois. — Vous voyez, a-t-il dit, quand on l'en a félicité, que c'est sans intérêt que j'ai été rétablir la Cour des Aides. — On fait que c'est ce Prince qui, lors de l'événement du 12 Novembre dernier, a rétabli le Tribunal de la Cour des Aides.

On mande de Naples une anecdote assez plaisante. Le Marquis de Tanucci, Ministre d'Etat, possède toute la confiance de son Maître, & regne en son nom; sa politique est d'écarter tout ce qui peut nuire à son crédit; le Roi avoit paru prendre beaucoup de goût pour la Duchesse de Monte-Sorchio; le prudent Ministre a eu soin de l'éloigner de la Cour, en l'exilant dans sa terre; elle est enceinte; elle a fait représenter au Marquis de Tanucci que le voyage pouvoit lui être funeste dans son état, & qu'il lui feroit une grace en lui permettant de faire ses couches à Naples. C'est le Duc son mari qui a porté ses représentations. Le Ministre a répondu: *La Madonna era gravida, eppure parti da Nazzareth, per Andare à Betlemme; Maggiamente la Signora Duchessa potrà far l'istesso da Napoli a Monte-Sorchio.*

Un ancien Officier avoit inutilement sollicité une pension sous le ministère de M. le

Duc de Choiseul : il étoit revenu à la charge du temps de M. le Marquis de Monteynard & de M. le Duc d'Aiguillon : il avoit insisté auprès de M. le Comte du Muy, qui avoit pris note de son affaire dans les meilleures intentions du monde de le servir ; mais l'effet ne suivoit pas la volonté du Ministre : lassé de tant de démarches inutiles , il se présenta dernièrement au souper du Roi , & s'étant placé de maniere à pouvoir être vu & entendu, il s'écria dans un moment où le silence régnoit : SIRE ! Ceux qui étoient autour de lui , lui dirent , qu'allez-vous faire ? on ne parle pas ainsi au Roi : *Je ne crains rien !* & parlant encore plus haut , il continua , SIRE ! Le Roi surpris le regarda & lui dit , *que voulez-vous , Monsieur !* SIRE , lui répondit-il , *J'ai 70 ans , il y en a plus de 50 que je suis au service de Votre Majesté & je meurs de faim. — Avez-vous un mémoire , reprit le Roi ? — Oui , Sire , j'en ai un. — Donnez-le-moi , & il le prit , sans rien dire de plus ; le lendemain matin , un Exempt des Gardes fut envoyé par le Roi dans la grande galerie pour chercher l'Officier qui s'y promenoit. — L'Exempt lui dit. — Le Roi vous demande , Monsieur , & il se rendit sur le champ dans le cabinet de S. M. qui lui dit , Monsieur , je vous accorde 1500 livres de pension annuelle sur ma cassette , & vous pouvez aller recevoir la premiere année qui est échue.*

Le Roi vient de faire cesser un abus odieux & autorisé depuis long-temps. Une fille qui vouloit se soustraire à l'autorité de ses pere , mere , tuteur & parens , une femme à celle

de son mari, n'avoit qu'à se faire inscrire sur le tableau des chanteurs & danseurs de l'opéra, à quoi les directeurs de ce spectacle apportent toutes sortes de facilité, & elle y étoit en toute liberté de faire ce qu'elle vouloit. D'aujourd'hui on ne recevra plus ni fille ni femme que du consentement de leurs supérieurs naturels.

De Paris, le 18 Février 1773.

IL se forme un orage singulier sur la tête de l'Abbé Terray. Sous son ministère un certain *Brochet de Saint-Prest*, l'un des agens de la malversation des bleds & des dignes protégés de l'Ex-Ministre, se présente pour faire l'acquisition d'une charge d'*Intendant de Commerce*, que le propriétaire vouloit vendre; on vouloit de l'argent comptant, & les paroles étoient données. Le sieur Brochet se trouve à jour convenu chez le Notaire dans un équipage brillant, & dit au Notaire d'arranger le contrat. Lorsqu'il s'agit de compter l'argent, il propose des effets ou papiers qui perdoient 30 ou 40 pour cent sur la place, les vendeurs sont étonnés & refusent; c'est ici que l'homme aux bleds fait éclater son effronterie, il exige qu'on prenne ces effets *au pair* & menace au nom de Terray; enfin, il effraie au point qu'il parvient à obtenir la charge avec un tel paiement, mais à condition pourtant qu'il présentera l'ordre du Roi qu'il dit avoir, pour que cette charge lui soit ainsi cédée, il produit cet ordre le lendemain & l'affaire est consommée.

mée ; je n'ai pas besoin de vous dire que le feu Roi ignoroit cette friponnerie ; & que l'Abbé seul abusoit de son nom. Aujourd'hui que les vendeurs peu avantagés de la fortune, ne redoutent plus rien, ils viennent demander justice, & ont à la main l'ordre du Roi, que l'acheteur a fait la faute de leur laisser.

M. de Carmontel donna, il y a quelques années, sous le titre de *Proverbes Dramatiques*, des Dialogues que la mode répandit & fit jouer dans la plupart des Sociétés. Le plus grand intérêt de ces Dialogues, étoit de faire deviner le proverbe qui en étoit l'objet. Dans les petits Drame, qui composent le *Théâtre de Campagne*, que vient de publier ce même M. de Carmontel, il est difficile de deviner quel a été son but : ces pieces sont peu propres à soutenir les bonnes mœurs ; elles sont la plupart sans chaleur, sans énergie ; elles ne sont assujeties à aucunes regles, & paroissent destinées uniquement à amuser ceux qui trouveront plaisir à les représenter. Dans l'une de ces pieces, l'imagination d'un jeune Marquis est échauffée par la lecture de *Dom Quichotte*, tandis qu'une Demoiselle du voisinage, remplie de la lecture de *l'Astree*, ne rêve qu'à la vie pastorale des Romans. Le Marquis s'échappe de la maison paternelle pour courir les aventures, & la Demoiselle quitte sa grand'mere pour prendre la garde d'un troupeau. Ces deux jeunes gens se rencontrent & s'aiment dans le même moment que leurs parents les retrouvent : on les unit. Dans une autre, une courtisane est amoureuse d'un

homme de qualité, c'est le noeud principal. Quelques-unes présentent plus d'intérêt & respectent davantage les bienséances. Toutes déclarent l'homme d'esprit, qui a un grand usage du monde.

La jalousie & la rivalité qui dominent dans notre Sénat comique, en éloignent les bons Acteurs; & la troupe de Paris n'a jamais été si médiocre, tandis que nos théâtres de Provinces offrent d'excellens sujets. Pour relever un peu notre théâtre, par l'émulation qu'excite la concurrence, quelques personnes avoient souhaité qu'il y eût un second théâtre dans cette Capitale. Dans une *Lettre sur les causes de la décadence du théâtre*, M. Cagliava vient de proposer cet établissement; il adresse à Monsieur, frere du Roi, les vœux des Gens de Lettres, pour qu'il daigne s'en rendre le protecteur. L'Auteur enthousiaste a subi le sort de ceux qui osent s'élever contre certains abus. Nos spectacles sont du département des Gentilshommes de la chambre du Roi; & le Maréchal de Richelieu, l'un d'eux, s'étant offensé de la liberté avec laquelle M. Cagliava avoit osé parler du théâtre qui est sous ses ordres, l'a fait venir, & a payé son zèle par les menaces du plus dur traitement.

M. Palissot, l'ennemi juré des *Philosophes*, & qui, soit dans la Comédie de ce nom, soit dans la *Dunciade* & quelques autres Satyres, a signalé sa haine contre la plupart de ses confreres, les Gens de Lettres, en a laissé échapper quelques traits dans une Comédie qu'il vient de composer, & qui, d'ailleurs, fait

peu d'honneur aux mœurs de son Auteur. Elle est intitulée les *Courtisannes*. Des femmes du monde en font, en effet, les principaux personnages; M. *Palissot* a osé solliciter la permission de dédier cette pièce à la Reine, qui, avec raison, s'en est offensée. Avoir pour objet de faire détester le vice, n'est pas une excuse suffisante d'en présenter trop crûement le tableau; l'impression même de cette pièce ne devoit pas être permise. Dans une scène, un petit maître converse de ses amours avec son ami. — J'ai quitté la Duchesse, & j'ai pris la petite Laurette. — Et avez-vous gagné au change? — Oh! infiniment, du côté des mœurs. Le personnage d'*ami du Prince*, est rempli par un *Philosophe*: ce rôle retracer celui qu'ont fait dans le monde, certains gens de cette espèce. Le *Caducée honore*, s'écrie le *Philosophe*. A la lecture de cet endroit, M. de *Maurepas* qui aime les Lettres & protège ceux qui s'y adonnent, reprocha à l'Auteur sa bassesse de *marcher sur les morts*. Personne n'ignore que ce Ministre a passé de tout temps pour être plein d'esprit; on lui remarque encore actuellement la même vivacité; & il lui échappe des réponses, des faillies & des bons mots qui mériteroient d'être recueillis. Le Roi, lui disoit dernièrement: « Mais, est-il vrai que » M. *Turgot* ne va point à la messe? — » Je l'ignore, Sire, mais je sais que l'Abbé » *Terray* y alloit tous les jours. »

La *Fausse Magie* attire une foule incroyable aux Italiens. La musique de M. *Gretri* & surtout ses *trios* ont le plus grand succès. Dans

cette piece, comme dans mille autres, il s'agit de tromper un vieux tuteur. Le bonhomme croit à la magie; de prétendus magiciens lui promettent de lui faire voir ce que deviendront ses amours. Ils lui demandent son nom écrit de sa main, pour mettre sous un miroir devant lequel on le place. Il s'y foumet, & ce blanc-seing sert au Notaire, pour faire le contrat des jeunes amans. Le tuteur voit dans le miroir sa pupille & celui qu'elle aime. Leur attitude lui dévoile leurs sentimens. Il est forcé de consentir à leur union, & la piece finit.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que des calembours, espece de jeu de mots, sans mérite selon moi, & que l'on se permet pourtant très-fréquemment dans nos sociétés. Le Marquis de Bievre, est sur-tout fameux par sa facilité prodigieuse, en ce genre; il a dit ce calembour, à la premiere représentation de cette piece, lorsqu'il vit le miroir sur la scene: *Oh! le dénouement à la glace!* L'été dernier, M. le Comte d'Artois lui demandoit une pointe, un bon mot, en lui recommandant qu'elle ne fût pas longue. *Monseigneur, l'usage des court-pointes est superflu dans cette saison.* M. de Bievre ayant apperçu que M. le Noir, Lieutenant-Général de Police, a depuis sa maladie beaucoup de boutons, répand dans les sociétés que ce Magistrat n'a plus la Police (*la peau lisse.*) Sur ce que MM. de Miromesnil & Turgot sont fort incommodés de la goutte, M. de Bievre a dit, *nos Ministres s'en vont goutte à goutte, &c. &c.*

On connoît le goût anti-physique de M. de Villette, & M. de Bievre, notre grand maître en calembours, dit à tout le monde : « Je ne » veux rien avoir à faire avec ce *Dardanus*. » Le meilleur calembour qu'ait encore fait ce M. de Bievre, c'est sa réponse à une Dame qui lui demandoit ce qu'étoit M. *Daran*. — « C'est, Madame, un homme assez singulier, » qui prend nos vessies pour des lanternes. » Vous savez que ce *Daran* est un chirurgien qui a fait beaucoup de bruit, & qui a gagné beaucoup d'argent, en mettant à la mode l'usage de bougies composées pour les maladies de l'uretre.

Le calembour a pris son droit sur le mariage de Madame *Clotilde*, avec le Prince de Piémont. Cette Princesse est d'un embonpoint extraordinaire, ce qui a donné l'idée à ce quatrain.

Au bon Savoyard qui réclame

Le prix de son double présent,

En retour nous donnons Madame;

Ma foi, c'est payer grassement.

De Paris, le 25 Février 1775.

Je n'oublierai jamais le spectacle plaisant dont j'ai joui, il y a quelques années, à la comédie Française. On donnoit pour la première fois, une comédie de M. de *Bastide*, intitulée : *Le jeune homme*. Dans l'une des premières scènes, le héros de la pièce grondoit fort son valet-de-chambre, & finissoit ainsi son discours.

..... Mons'Dumont, la fenêtre
Te servira de porte, entends-tu, mon ami !

Dumont lui répondoit :

Quand on est honnête homme & qu'on a bien servi,
L'on sort par l'escalier.

Vous jugez de l'effet que produisit une quantité de traits de cette force. Comme on s'en amusa d'abord, la pièce se soutint jusqu'au commencement du troisième Acte : quel qu'un malignement, ou par hasard, se mit à éternuer ; ce fut le signal de la défaite de M. de *Bastide*. De tous les côtés de la salle on n'entendoit que des éternuemens, qui ce jour-là remplacèrent les sifflets qu'une sage police a proscrits. Les Comédiens furent obligés de cesser, on baissa la toile, & on donna une autre pièce. Une de nos divinités mondaines près de laquelle je me trouvois en ce moment, me fit sur cet événement, une réflexion bien solide : *Voyez, dit-elle, comment*

sont les jeunes hommes de ce siècle, ils ne peuvent finir le troisieme acte. Peu s'en est fallu que je ne fusse témoin avant-hier de semblable aventure, à la premiere représentation du *Barbier de Séville*. Il a fallu le nom de *Beaumarchais*, pour empêcher le Public de profcrire sa piece dès le deuxieme acte, & elle en a cinq.

Le détail des aventures de *Figaro*, qui, après avoir couru le monde & fait différens métiers, finit par être barbier à Séville, occupe la plus grande partie du premier acte. Ce morceau débité avec véhémence par le sieur *Prévile*, a fait d'autant plus de plaisir, que le Public y a saisi différentes allusions à plusieurs traits de la vie de M. de *Beaumarchais*; le second acte avoit très-favorablement disposé les spectateurs; mais ils n'ont écouté les trois autres qu'en interrompant de temps en temps les Acteurs par des *brouhaha* qui témoignioient leur mécontentement. Enfin, on a commencé par rire, ensuite on a baillé, & on a fini par huer. Tout le comique prétendu de cette piece consiste en quelques bons mots de la plus grande trivialité; elle est remplie de plaisanteries plates, de bouffonneries grossieres, & même de pensées très-repréhensibles. On y reproche à une femme d'avoir prêté l'oreille aux tendres discours d'un homme décrié: elle répond: *Enfin c'étoit un homme (*)*

(*) Ce trait me rappelle une anecdote assez plaisante. Quand M. *Dorat* faisoit sa cour à *Mademoiselle Dubois*, alors actrice du théâtre François, celle-ci alla consulter sa

un personnage demande à un autre, s'il est vrai qu'il ne croit point à la sagesse? Non, car c'est une femme.... Je ne confierois pas, dit Bartholo, ma femme à mon frere ni ma bourse à mon pere, &c.

Un plaisant s'est écrié à la représentation du *Barbier de Séville*: cette piece est un legs que feu Taconet a fait à Beaumarchais. Ce Taconet étoit le fabricant des pieces de Nicoles, notre fameux & pitoyable bateleur.

En sortant de la salle quelques jeunes gens chantoient ce couplet parodie sur la fameuse chanson de l'Auteur.

Non ce n'est plus du tout, du tout le même;

Ce Beaumarchais

Par son Barbier benêt

Est rasé de si près

Qu'il en est sot & blême.

Aussi, dit-on après,

Quoi! c'est là Beaumarchais?

Non ce n'est plus du tout, du tout le même.

Le diner de Henri IV, Opéra comique de M. du Rozoi, étoit un ramas de bons mots de

bonne amie Mademoiselle Arnould, sur le traitement qu'on devoit faire éprouver à ce soupirant. Ma chere Dubois, lui dit Arnould, avec tout le pédantisme d'une maitresse de l'art: On ne prend un homme que pour l'un de ces trois motifs, parce qu'il est riche, qu'il est homme à sentimens, ou qu'il est fort: ton Dorat est une petite espece, pauvre, froid & foible; ce n'est donc pas-là ton fait. Cependant Mademoiselle Dubois ne put se résoudre à désobliger M. Dorat, au point de lui refuser ses faveurs; elle le prit pour amant par vanité; il lui adressoit de jolis vers, & elle se faisoit gloire d'avoir attaché à son char un homme d'esprit à la mode.

ce grand Roi ; il en est de même d'un Drame en quatre actes de M. le Chevalier du *Coudrai*, intitulé : *le Roi & le Ministre*, ou *Henri IV & Sully*. L'Auteur se plaint de ce que les Comédiens ont refusé sa pièce, & conclut delà qu'ils ne sont pas dignes d'avoir 12000 livres de rente ou environ, que chaque part rapporte.

Quand on a épuisé tous les moyens de plaisir & qu'on s'est épuisé soi-même à leur recherche, la débauche & la crapule succèdent à la volupté, & le libertinage poussé à l'excès entraîne dans toutes sortes de désordres. Depuis quelques années, nos filles de spectacles se sont livrées aux goûts les plus condamnables : la licence de la fin du dernier regne permettoit qu'on dise publiquement : telle femme entretient telle autre. Mlle. *Arnould* a épousé Mlle. *Raucourt*. . . . Une sympathie produite sans doute par des goûts du même genre, avoit mis le Marquis de *Villette* dans une société intime avec cette dernière ; ils se sont brouillés, il y a quelque temps, & le Marquis écrivit à la belle une lettre fort dure. Il en a reçu pour toute réponse, un manche à balai dans un paquet bien cacheté, & pour suscription ces vers que *Voltaire* a faits pour une statue de l'amour :

Qui que tu sois, voici ton maître,

Il le fut, il l'est, ou doit l'être.

M. *Linguet* a succombé comme Avocat ; on l'attaque maintenant comme Ecrivain & comme Littérateur. Feignant dans une brochure assez plaisante qu'on vend secrètement ici, de le

présenter pour modele, on relève ses paradoxes, ses contradictions, les fautes de son style, & on l'accuse d'une ignorance impardonnable. C'est une petite vengeance des *Economistes*, auxquels il a fait pendant quelque temps une guerre assez vive. L'auteur de cette Satyre intitulée : *Théorie du Paradoxe*, prend le ton sérieux & didactique. Il veut donner les regles de cet art, parce que cette ressource de l'éloquence négligée par les anciens, & mise si souvent en œuvre par les modernes, est une mine féconde dont un Ecrivain peut retirer les plus grands avantages. « On prétend qu'en Italie, lorsque les » Capucins reçoivent un novice, ils le menent au haut de leur clocher, & lui montrant de-là tout le pays qui va être désert, mais le champ de ses pieuses courses, & de ses quêtes pour le couvent, ils lui disent : *faccia tosta ; è tutto è tuo : de l'effronterie, & tout cela est à vous.* » C'est ce que notre critique recommande à ceux qui veulent se rendre célèbres par le paradoxe. Il suit la marche d'un traité en regle, & cite pour exemple, les paradoxes les plus étranges qu'a avancés M. *Linguet* ; il en fait une ample moisson. Il a aussi beau jeu pour les contradictions dans lesquelles la facilité que cet homme célèbre a pour écrire, l'a fait tomber. On ne le ménage pas pour les fautes d'ignorance qui lui sont échappées. Dans une table qui termine ce petit ouvrage, on accolle les propositions directement contraires que M. *Linguet* a soutenues avec chaleur en différens temps, &c. &c.

On attribue cette Satyre aux soins réunis de MM. les Abbés *Morellet & Beaudeau*. Ce que nous avons prévu, est prêt d'arriver : M. *Linguet*, aigri peut-être par les revers qu'il éprouve & toujours subjugué par la dureté de son caractère, est avec son Libraire dans des discussions continuelles qui le priveront peut-être encore de la ressource du journal pour la rédaction duquel il reçoit 10000 livres par an.

Madame *Bèche*, épouse d'un musicien du Roi, avoit donné de l'ombrage à Madame du *Bary*, qui s'en étoit vengée, en lui faisant subir plusieurs humiliations. Elle n'a cessé d'éprouver que les attraits d'une femme sont souvent pour elle, une source de malheurs. Un de nos jeunes Princes fut surpris, il y a quelque temps, dans une des salles du château de *Versailles*, au moment où il pressoit cette femme de la manière la plus vive & la plus énergique de répondre à ses feux. La célébrité que ces aventures ont procurée à Madame *Bèche*, donne quelque intérêt à ces couplets que l'on attribue à un personnage distingué.

Qu'il est heureux, notre ami *Bèche*,

Ah! qu'il possède un joli bien!

Moulin, four, pressoir, chasse & pêche

A son fief il ne manque rien.

C'est-là que le trop heureux *Bèche*,

Comblé des faveurs du destin,

Vit content & bêche, bêche,

Vit content & bêche son jardin.

Sous deux jolis rochers d'albâtre,

L'amour aiguise tous ses traits;

Une butte en amphithéâtre
Couronne un Vallon toujours frais ;

C'est que le trop &c.
Un galant bosquet, de son ombre
Couvre un joli petit château,
Dont l'entrée est étroite & sombre,
Mais l'amour y tient son flambeau ;
C'est-là, &c.

Une pompe à simple sculpture
Dont l'amour conduit le travail,
Fait jaillir une source pure
Dans une conque de corail,
C'est-là que puise l'ami Bêche
Pour arroser soir & matin
Le terrain qu'il bêche, bêche, bêche,
Le terrain qu'il bêche en son jardin.

Mais ce jardin où regne Flore,
Où brille la rose & le lys,
On ne l'a vu produire encore
Que des fleurs & jamais des fruits :
Redouble d'ardeur, ami Bêche,
Il faut que Pomone ait son tour :
Force coups de bêche, bêche, bêche ;
Force coups de bêche nuit & jour.

Je n'ai qu'ébauché la peinture
Des beautés du petit château.
Que j'en ferois d'après nature
Un fidele & charmant tableau !
Mais l'Amour ne permet qu'à Bêche
L'accès de ce réduit divin,
Et lui seul en bêche, bêche, bêche,
Et lui seul en bêche le jardin.

Puisque je vous mets en train de chanter ;
je vais vous donner encore quatre couplets
qui ont le mérite du moment, & celui de l'im-
promptu. A l'un des derniers Bals de l'Opéra,
le Duc de Nivernois fut agacé par une femme
habillée en Boulangere ; les traits qu'elle
laissa voir en se démasquant ; inspirèrent à ce
Seigneur aimable, qui s'est autant distingué dans
les affaires d'Etat que dans celles d'esprit &
de goût, ces couplets agréables & délicats.
Ils se chantent sur l'air : *dans ma Cabane obs-
cure, du Devin de Village.*

Charmante & Boulangere ;

Qui des dons de Ceres

Sais d'une main légère

Nous faire du pain frais ;

Des biens que tu nous livres

Pourquoi nous réjoir ?

Ah ! quand ta main fait vivre ;

Tes beaux yeux font mourir.

De ta peau blanche & fine

J'admire la fraîcheur ;

C'est la fleur de farine

Dans toute sa blancheur.

Que j'aime la tournure

Des petits pains au lait

Que la belle nature

A mis dans ton corslet

De ces pains, ma mignonne,

L'amour a toujours faim.

Si tu ne les lui donne,

Permetts-en le larcin.

Tu ne veux rien entendre;
 Tu ris de nos hélas !
 Quand on vend du pain tendre,
 Peut-on ne l'être pas !
 D'une si bonne pâte
 Ton cœur semble pétri;
 De mes maux, belle Agathe,
 Que n'est-il attendri !
 Ne sois plus si sévère,
 Ecoute enfin l'amour;
 Et permets-lui, ma chère,
 D'aller cuire à ton four.

La coëffure de nos femmes s'élève de plus en plus ; & à ce moment, telle coëffure qu'on eût il y a quelques mois, regardée comme ridiculement haute, n'est déjà plus supportable même dans la bourgeoisie. Les femmes de qualité portent des panaches de deux & trois pieds de hauteur, & c'est la Reine qui en donne l'exemple. Notre ancien & célèbre Arlequin, *Carlin*, jouant à la Cour, devant cette Princesse, une piece Italienne, se permit de mettre à son chapeau, au lieu de la queue de lapin qui en est l'ornement ordinaire, une plume de paon d'une excessive longueur. Cette aigrette bien droite, bien relevée, ne trouvoit pas de porte assez haute, ce qui donna à notre ingénieux Arlequin, l'occasion de faire mille singeries. (*) Nous venons de voir se renouveler cette scène au théâtre de Paris ;

(*) On vouloit punir *Carlin*, mais on fut qu'il n'avoit agi que par les ordres du Monarque.

elle étoit d'autant plus plaisante qu'on ne la donnoit pas pour une plaisanterie. Une Dame entrant dans une loge , oubliâ que son panache la grandissoit de deux pieds , & que la porte de la loge n'en avoit guere que fix. Les plumes résisterent , la coëffure se dérangerâ ; & malheureusement pour l'élégante , l'assemblée s'aperçut de ce qui se passoit , en rit & battit des mains au point que la belle Dame fut obligée de se retirer , & ne vint reprendre sa place qu'après avoir fait le sacrifice de son majestueux panache. Le vendredi 17 de ce mois , l'Archiduc *Maximilien* honora l'*Opéra* de sa présence , & ne dut pas être peu surpris de s'y trouver au milieu d'une forêt de plumes. L'auguste frere de notre Reine a été applaudi avec cet enthousiasme qui part du cœur & qu'il ne peut manquer d'inspirer. Il annonce une simplicité honnête , bien différente de l'air avantageux de la plupart de nos jeunes François , qui ont une pétulance indiscrete & beaucoup de ridicules. L'Archiduc ayant désiré de voir donner le *Poirier* , un de nos anciens Opéra Comiques que *M. Gluck* a remis en Musique pour le théâtre de *Vienne* , Monsieur fit sur le champ avertir cet habile Musicien , de préparer cet Opéra , & *M. Gluck* a saisi cette occasion pour s'acquitter de la promesse qu'il a faite aux Comédiens *Italiens* , de les dédommager par quelqu'un de ses ouvrages , de la privation du *Siege de Cythere* , dont la piece leur appartient , & qu'il a refait pour le théâtre de l'*Opéra*. Ces Comédiens , obligés d'apprendre le *Poirier* pour

le service de la Cour, le donneront ensuite sur leur théâtre ici, en sorte que nous aurons la satisfaction de jouir à deux de nos spectacles, des travaux de M. *Gluck*.

La séance de l'Académie Française, à la réception de M. de *Malsherbes*, a été des plus brillantes. Jamais il n'y avoit eu autant de femmes. L'Abbé de *Lille* a lu un chant d'un poème qui doit en avoir deux, & dont le sujet est la manière de sentir les beautés de la Campagne, & de les exprimer. Il a été fort applaudi. M. d'*Alembert* a lu l'éloge de l'Abbé de *Saint-Pierre*, où il a répandu beaucoup d'anecdotes & de traits plaisans qui ont fort amusé. Il en est un de la vie privée de ce bon citoyen qui peut-être étoit ignoré de M. d'*Alembert*, ou que la décence ne lui a pas permis de citer. L'Abbé avoit une servante qui partageoit sa couche. Il en eut autant d'enfans qu'il passa d'années avec elle, & ce train de vie dura fort longtemps. Ces enfans se trouverent des garçons, & l'Abbé de *Saint-Pierre* leur fit apprendre à tous le métier de Perruquier. Quelqu'un lui demanda un jour la raison de cette conduite, Mon ami, répondit-il, je ne puis leur laisser du bien, & les hommes auront toujours des cheveux & de la barbe.

A l'occasion d'une Elegie que le sentiment a dictée à M. *Imbert* sur la mort de *Piron*, il rapporte une anecdote que j'avois sue de la bouche même de ce Poète célèbre. Il travailloit ordinairement de mémoire, & il a, non pas lu, mais récité sa piece des *Fils ingrats*, à l'assemblée des Comédiens, de sorte qu'elle avoit

avoit été reçue avant que l'Auteur en eût écrit un seul vers. Puisque je me trouve sur ce chapitre, je vous dirai encore quelque chose de ce Poète aussi heureux que fécond en bons mots.

L'Abbé Desfontaines voyant un jour Piron richement vêtu, s'écria : *Quel habit pour un tel homme ! — Quel homme pour un tel habit !* s'écria le Poète à son tour. Un grand Seigneur sortoit de l'appartement d'un particulier, dans le même instant que Piron se présentoit pour y entrer ; ils reculèrent tous deux : le maître du logis qui apperçut Piron, dit au Seigneur : *Passer, Monsieur, passer, ce n'est qu'un Poète ;* Piron enfonça son chapeau sur sa tête, & passa avec rapidité, en disant : *Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang.* Un Auteur dont la piece tomba à la première représentation, se consolait de cette disgrâce, en disant : *on ne l'a cependant point sifflée ? —* Je le crois, répondit Piron, *peut-on siffler quand on bâille ?* Les ennemis que son incontinence d'esprit (passez-moi le terme) avoit suscités à Piron, étant parvenus à le faire exclure de l'Académie Française où il desiroit d'être reçu, il s'en vengea par mille mots satyriques, & entr'autres par celui-ci très-heureux : *ils sont-là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.* Le soir de sa réception à cette même Académie, feu M. de la Condamine fit à souper cette Epigramme :

La Condamine est aujourd'hui

Reçu dans la troupe immortelle :

Il est bien sourd ; tant mieux pour lui ;

Mais non muet, tant pis pour elle.

Tome I.

K

M. l'Evêque de *Tarbes*, l'année dernière, rencontra sur le Pont neuf, une femme à grands laquais & riche livrée, fort embarrassée du désastre de sa voiture. Le Prélat lui offre la main & son carrosse, & la conduit à travers tout *Paris*, à l'audience du Ministre de la Marine, où par hasard ils alloient tous deux. C'étoit Madame *Gourdan*, la directrice de la plus célèbre maison de plaisir de cette ville. Un Marquis de ma connoissance fit une rencontre aussi singulière ces jours derniers, près de son château en *Berry*. Revenant de la chasse, vers l'heure du dîner, il voit un homme fort gras, à pied, près d'un cheval expirant qui paroissoit lui avoir servi de monture : le Marquis aborde l'inconnu ; & comme ils étoient encore à trois lieues de la ville, il lui offre de se rafraîchir à son château. Ils arrivent ensemble ; le voyageur, homme d'esprit, aimable & gai, plaît infiniment aux Dames ; on le laisse à regret partir à l'issue du dîner, & on lui demande sa parole de revenir le soir, après avoir terminé l'affaire qui l'appelloit à la ville. Le Marquis donne à l'inconnu une voiture pour le conduire, & deux laquais pour l'accompagner. Deux heures après son départ, on s'entretenoit encore des agrémens du gros homme quand un des laquais qui l'avoit suivi, entre d'un air affairé : — Mesdames, qu'avez-vous fait, ne vous a-t-il pas touchées ? Cet homme qui a dîné avec vous, il est c'est le bourreau ! — Ciel ! s'écria-t-on unanimement ; & on n'entendit plus rien. Pas une des fem-

mes qui étoient là , n'a manqué de s'évanouir très-long-temps ; enfin , on recouvra la faculté de parler , pour dire que cet homme (qui avoit paru charmant) avoit en effet quelque chose de sinistre dans la physionomie ; il se trouve au bout d'une heure que tout le monde s'étoit bien douté que ce n'étoit pas un homme comme il faut.

De Paris , le 27 Février 1787.

LE *Barbier de Séville* si mal reçu du public à la première représentation , a été applaudi hier avec fureur. Cette pièce est entièrement refondue , l'Auteur l'a mise en quatre actes. M. de Beaumarchais est possédé de la manie de la célébrité. Il avoit demandé au Lieutenant de Police la permission de haranguer le public ; le Magistrat la lui avoit accordée d'abord , mais après y avoir réfléchi , il a eu le courage de la révoquer.

On va jouer aux *François* une tragédie en prose du Sr. *Sedaine*. C'est un Drame qui a pour sujet , la *Révolte des Parisiens* contre leur Souverain , quand *Martel* se mit à leur tête. Voici une Epigramme sur la pièce du diner de *Henri IV* , par M. du *Rozoi*.

Du bon Henri-le-Grand vois le funeste sort ;
Vivant , il éprouva tourmens de toute espece ;
Et plus d'un siècle après sa déplorable mort ,
Le petit du Rozoi vient de le mettre en pièce.

Malgré l'obstination tenace de quelques vieux piliers d'Opéra , la nouvelle Musique

gagne tous les jours du terrain ; les employés à ce spectacle sont entr'autres à cet égard de l'avis presque général. Cependant on dit que la tribu des Danseurs, mécontente de ce qu'on les emploie moins souvent, est tentée de faire schisme. Je vous ai déjà parlé de la répugnance avec laquelle M. *Gluck* s'étoit prêté à mettre dans *Iphigénie*, des Ballets aussi longs. Le Sr. *Westris* se plaignoit encore à lui ces jours derniers, de ce que cet Opéra n'étoit pas terminé par le morceau friand qu'on appelle *Chaconne*, où le Danseur déploie tous ses talens. M. *Gluck*, qui traite son art avec toute la dignité qu'il mérite, ne cessoit de dire que dans un sujet aussi sérieux & aussi intéressant, les sauts & les danses étoient déplacés. Sur de nouvelles sollicitations en faveur de la chere Chaconne : *Une Chaconne*, reprit ce Musicien impatienté ! *Est-ce que les Grecs, dont il faut peindre les mœurs, en avoient ?* — *Ils n'en avoient pas !* reprit le Danseur étonné ; *ma foi, tant pis pour eux.* Cette réponse est pourtant du Dieu de la danse, au moins de celui auquel tous nos amateurs donnent ce titre, de celui qui dit un jour qu'il n'y avoit dans l'Europe que trois grands hommes, le Roi de Prusse, Voltaire, & lui *Westris*.

Dans l'enthousiasme de la joie que caufoit à la Province de Bretagne le rétablissement de son ancien Parlement, les Comédiens de Rennes ont donné sur leur théâtre une pièce qui a fait une vive sensation sur les spectateurs, mais qui, avec raison, a déplu à la sagesse du Prince Gouverneur, au point qu'il

a d'abord puni les Comédiens, faute d'en connoître l'auteur. Cette circonstance a empêché qu'on imprimât cette piece, & c'est avec la plus grande peine que j'ai pu en obtenir une copie. La voici.

LE COURONNEMENT D'UN ROI,
représenté sur le théâtre de *Rennes*,
S. A. S. Madame la Princesse de *Lamballe* y assistant.

Au moment qu'on leve le rideau, tous les personnages allégoriques doivent être placés, mais de façon que le Roi puisse aller de l'un à l'autre. Le théâtre représente une salle magnifiquement décorée. On y voit une Couronne placée sur une table couverte d'un tapis de velours bleu céleste parsemé de fleurs de lys d'or.

SCENE PREMIERE.

LE ROI. FLATTERIE. FANTÔME sans nom.
FAUSSE GLOIRE. VOLUPTÉ. DESPOTISME, Personnages Pantomimes & allégoriques.

LE ROI.

(Fixe la Couronne & paroît s'en occuper.)

LA naissance la donne, mais elle n'est due qu'à la vertu. Qu'ai-je fait pour la mériter?...

(Après un moment de silence, on entend derrière le théâtre crier, vive le Roi.)

Ces acclamations me pénètrent. Quand pourrai-je dire, c'est un tribut qu'on paie à mes bienfaits ? Vois, Louis, quel espoir on ose déjà concevoir de ton regne !... Ce bon Peuple sera-t-il trompé ?... Si tu n'es qu'un Roi vulgaire, un silence affreux succédera bientôt à ces cris d'alegresse. Ils ne s'élèveront plus que vers ton successeur, & ton nom aujourd'hui si cher, tombera dans l'oubli : on se souvient peu d'une belle aurore, quand le soleil se couche sans nous avoir fait sentir ses rayons bienfaisans.

(On entend crier vive le Roi.)

O mes enfans, je ne suis encore que votre Roi, mais je veux être plus.... je veux être votre Pere.... Etre suprême, dont la puissance infinie ne peut surpasser la bonté, toi dont je dois être ici-bas l'image, vois les sentimens qui m'animent, & daigne entendre les vœux que mon cœur ose former. Le bonheur d'un Peuple tel que celui qui m'est confié, n'est pas un objet indigne de tes regards. Mais que me servira d'être bon, si tous ceux qui m'entourent sont corrompus?... Des intentions pures sont-elles toujours à l'abri de la séduction ?... N'a-t-on pas vu sous les meilleurs Rois, des citoyens vertueux, gémir dans les fers, & prêts à devenir les victimes de la tyrannie ?...

LUXE, premier Personnage.

(Un colosse richement vêtu attire les regards du Roi. Ce colosse doit être placé à côté d'un trône d'or relevé par tout ce qu'il y a de plus éclatant,)

mais dont les degrés sont formés d'un groupe de malheureux couverts de haillons , qui lancent vers ce trône , des regards où se peint le désespoir.)

Quel est ce colosse ? Son front est le siège de l'impudence : le crime se peint jusques dans ses regards. Ce spectre est-il fait pour être auprès de ma personne !...

(Le colosse montre le trône au Roi , & semble l'inviter à y monter.)

Mais approchons du trône qu'il ose me montrer. ... Quelle richesse ! ... quelle magnificence ! ... les yeux sont éblouis de l'éclat qui l'environne. Celui de Crésus étoit moins brillant.

(Le Roi jette les yeux aux pieds du trône)

Ciel , que vois-je ! ... quel prestige , un spectacle aussi touchant ne doit-il pas se dissiper ? ... Peuples infortunés , voilà donc où vous réduit le luxe de vos Rois ! ce n'est donc qu'en vous écrasant qu'ils peuvent monter sur le trône odieux que leur élève la fausse grandeur !

(Le Roi prend plusieurs édits que le colosse lui présente.)

Encore des impôts ! (Il les déchire & les jette à la figure du colosse.) va , monstre affamé d'or , va porter aux enfers tes horribles présents. Loin de songer à lever de nouveaux impôts , je voudrois qu'il me fût possible de les abolir tous.

FLATTERIE, second Personnage.

(Un courtisan dans la posture la plus humble ;

montre au Prince, la place qu'on lui destine dans l'Olympe.)

Que me veut ce pygmée rampant!...
(ironiquement) Eh! vraiment, la chose est importante, il ne s'agit de rien moins que d'une place qu'on me destine à côté de Jupiter!...
(avec indignation) Est-ce ainsi qu'on flatte les Rois?

(Le Roi prend le flatteur, & lui fait faire une pirouette, ce qui découvre un malheureux à genoux, un placet à la main, que ce courtisan avoit caché jusqu'à ce moment. Le Roi relève le malheureux, & prend le placet avec bonté.)

Le cruel!... il me plaçoit parmi les Dieux, de peur que je ne fusse un homme.... (avec tristesse) Autour de moi, je ne vois que des vices; quand paroîtra-t-il des vertus?

FANTÔME sans nom, troisième Personnage.

(Un fantôme noir, tient de la main droite un glaive, & de l'autre distribue à un groupe d'aveugles, de petites balances de bois, dans lesquelles se trouve un morceau de pain. Aux pieds du fantôme sont jetées les vraies balances de la Justice à côté du Code.)

A qui s'adresse ce noir fantôme?... Qui l'a décoré des attributs de la justice!...

(En s'avancant pour présenter le glaive au Roi, le fantôme marche sur le code qui est à ses pieds. Le Roi relève le code avec vivacité, & fait chanceler le fantôme.)

Quoi, malheureux! tu foules aux pieds ce qui doit inspirer du respect aux Rois mêmes.

C'est par les Loix que je veux régner ; & non par la terreur.

(Le Roi frappe sur le poignet du fantôme , & lui fait tomber le glaive des mains.)

Va, perfide , ce dépôt sacré , à la fois la sauve-garde des Rois , & la sûreté des citoyens , sera remis en des mains plus fidelles , & qui sauront mieux les garder.

(Le Roi regarde le groupe d'aveugles.)

Sont-ce là tes Ministres?...

(Le Roi distribue le pain aux aveugles , & brise les balances.)

Allez.... Je ne me fers point d'aveugles , mais je les plains , & leur donne du pain.

FAUSSE GLOIRE, quatrième Personnage.

(La victoire tient dans une main une couronne de lauriers , & de l'autre montre des sceptres & des Couronnes enchainés à ses pieds.)

Jamais ce laurier ne couronnera ma tête ; s'il faut donner des chaînes pour le mériter. J'ai déjà trop de sujets sous mon Empire , s'il en est un seul malheureux.... (vivement) Mais s'il faut combattre pour la défense de ma Patrie , s'il faut me dévouer pour le bonheur de mes chers François , Athenes ne se flattera pas seule d'avoir trouvé un Codrus.

VOLUPTE, cinquième Personnage.

(La volupté paroît sous les traits les plus séduisans , conduite par un vieil esclave couronné de myrrhas. Elle tient dans ses mains des chaînes couvertes d'une guirlande de fleurs.)

A quel dessein cette jeune beauté fixe-t-elle sur moi ses regards ? Est-elle encore un piège qu'on tend à ma jeunesse ? ... Non , d'aussi beaux traits ne peuvent être ceux du vice.... C'est une grace sans doute qu'elle vient me demander. Osons approcher d'une femme!... son conducteur m'est pourtant bien suspect. Si c'étoit.... Mais s'annonceroit-elle avec tant de modestie , lui verroit-on ce timide embarras si convenable à son sexe ? ... Elle rougit : elle n'en est que plus belle , l'incarnat de la pudeur est le fard de la vertu.... Est-ce à moi qu'elle destine cette guirlande ? ces présents sont aussi simples qu'elle.

(*La volupté présente la guirlande.*)

J'accepte avec plaisir les fleurs que vous m'offrez.... O Ciel!... ce sont des chaînes!... c'est à tes esclaves à les porter....

(*Le Roi les jette au cou de l'esclave de la volupté , qui doit être à genoux & l'enchaîne.*)

Je vois le projet horrible formé par le plus vil des hommes.... Retirez-vous n'infectez pas jusqu'à l'air que je respire.

DES POTISME , sixième & dernier Personnage.

(*Un homme cuirassé de bronze , le casque en tête , un sceptre de fer à la main , montre au Roi , un Trône de fer fort élevé , mais si étroit à sa base , qu'à peine peut-il se soutenir : les pieds de ce Trône sont de bois , un groupe de malheureux le ronge pour le renverser.*)

Ce Trône affreux n'est pas fait pour moi.... (*en le touchant le Roi le fait chanceler*) il faut

être un Tyran pour oser y monter. (*Il jette les yeux sur la groupe.*) Quel Roi éclairé par ce spectacle, voudroit ceindre son front du bandeau du Despotisme !

(*L'homme cuirassé se retire.*)

Il ne fait que me prévenir ; mais je lui fais gré de sa retraite , c'est un hommage tacite qu'il rend à ma vertu. Il sent que mon cœur n'est pas disposé à écouter ses principes odieux. Il voit que je veux régner sur un peuple libre, & non sur des esclaves.

(*On entend un coup de tonnerre, les Trônes se brisent & les Personnages disparaissent.*)

Le Théâtre représente l'entrée du Temple de mémoire : à la porte doit être le Temps armé de sa faux, &c.

(*On le suppose ici portier du Temple.*)

SCÈNE SECONDE.

LE ROI. HENRI le Grand.

HENRI sortant du Temple de mémoire.

Vive Dieu, les François ont un Roi !

LE ROI à part.

Qu'entends-je ?... Que vois-je ?... l'esprit & le cœur remplis de ce héros ! mes sens jusqu'à ce point peuvent-ils être séduits... mais.... c'est lui, je ne me trompe point.

(*à Henri.*)

Génie tutélaire de la nation, vous dont le

nom seul porte dans le cœur des François les douces impressions du bonheur : Henri quel miracle heureux pour nous vous rappelle en ces lieux!....

H E N R I .

Vos vertus.... O mon fils , quelles victoires vous avez remportées ! les monstres domptés par Hercule , étoient plus faciles à vaincre que ceux dont votre courage a triomphé ! oui , c'est ainsi que j'eusse voulu commencer , si je n'avois pas eu mon Royaume à conquérir.

L E R O I .

S'il est dans mon cœur quelque étincelle du feu divin qui embrasa le vôtre , je le dois à l'envie de vous ressembler. Que je suis loin du modele que j'ai osé me proposer!...

H E N R I .

Je vois avec plaisir que vous le surpasserez. Votre cœur aussi bon que le mien , ne sera jamais aussi foible. Plein d'un objet que le ciel forma pour votre bonheur , vous serez & plus sage & plus heureux que moi.

L E R O I .

Si les *Valois* , si les *Médicis* eussent ressemblé à celle qui occupe aujourd'hui leur Trône , jamais on n'eût vu Henri porter à d'autres ses hommages....

H E N R I .

Excuser dans les autres des foiblesses qu'on ne voudroit pas se pardonner à soi-même

c'est l'héroïsme de la vertu. Recevez, mon
fils, la Couronne que mérite la vôtre.

(Il lui présente la Couronne qui étoit sur la
table.)

LE ROI la recevant.

M'apprendrez-vous à la porter ?

HENRI.

Votre sagesse a prévenu mes leçons. Tant
que vous penserez que les intérêts de votre
peuple sont les vôtres, mes conseils vous
seront peu nécessaires ; & si vous cessiez d'en
être persuadé, ils vous deviendroient inutiles.
Adieu, mon fils.

LE ROI.

Vous m'abandonnez, & quand j'ai le plus
besoin de vous. Ah ! daignez m'éclairer sur le
choix des sages que je dois associer à mes
travaux ! aidez-moi à trouver un Sully.

HENRI.

Bientôt vous connoîtrez ceux qui doivent
approcher du Trône.... Quels hommes vont
l'entourer !... Mais le Temple de Mémoire
s'ouvre, il faut que je vous quitte.

LE ROI.

Que ne puis-je vous suivre !...

HENRI.

C'est le séjour des grands hommes. Il doit
un jour être le vôtre, mon cher fils ; n'ou-

bliez jamais que c'est au temps, quand c'est à ce vieillard à vous y placer.

(Les portes du Temple se referment. On entend un coup de tonnerre plus violent que la première fois. La Décoration change. Le Théâtre représente un Palais. Dans le fond doit être un Trône avec tous les ornemens de la Royauté.)

H E R I

S C E N E T R O I S I E M E.

LE ROI PRINCES D U S A N G.

(Les Princes font quelques pas vers le Roi, puis s'arrêtent.)

LE R O I.

Paroissez, Princes de mon sang, paroissez; mon regne fera le vôtre... C'est à mes côtés que vous devez être, pour me servir de rempart contre la flatterie & l'adulation. Votre conduite seule est une leçon pour les Rois, & je veux toujours l'avoir devant les yeux. Qu'il m'est doux de lire dans les vôtres le bonheur de mon Peuple! Penthievre, celui des Bretons dépend de votre présence & de celle d'une Princesse qui embellit ma Cour. (*) Allez partager leurs hommages. Qu'ils perdent, en vous voyant, jusqu'au souvenir de leurs malheurs. Votre absence va me séparer

(*) Ceux qui ont eu le bonheur de voir S. A. S. Madame la Princesse de Lamballe, ne demanderont pas quelle est la Princesse dont il est ici question.

d'un Prince qui m'est cher, la Reine sera
privée d'une amie; mais quel sacrifice ne fe-
rions-nous pas pour le bonheur de nos sujets !

SCENE DERNIERE.

LE ROI. LA REINE. PRINCES DU SANG.
SUITE DE LA REINE. MINISTRES ET
MAGISTRATS connus. LE PEUPLE, à
la tête duquel paroissent les Ministres &
les Magistrats.

(Ceux qui composent le Peuple, doivent avoir
chacun une palme à la main.)

LE ROI.

Je demandois un Sully, & le ciel m'en en-
voie.... Approchez : les amis de mon Peuple,
vous êtes aussi les miens.

(Les Ministres & les Magistrats s'avancent.
La Reine & sa suite restent auprès du Trône.)

LE ROI au premier Magistrat.

Généreux défenseur des Loix, vous qui
pour elles sacrifiâtes les honneurs, la fortune
& la liberté, s'il n'est point de place au-dessus
de vos talens, il en est une au moins digne
de votre constance & de votre fermeté.
Soyez à la tête de la Magistrature qu'on vou-
loit avilir, qu'elle vous doive son nouvel
éclat, & que les compagnons de vos mal-
heurs sortent enfin de leur exil.... Assez &
trop long-temps mon Peuple souffre de leur

absence. J'accorde leur rappel au cri de la nation, à celui de mon cœur.

PREMIER MAGISTRAT.

J'admire le plan que votre sagesse a tracé. Qu'il est glorieux pour un Ministre, d'assurer le bonheur de ses concitoyens, en secondant les vues de son Roi !

(Pendant la réponse du premier Magistrat, le Roi prend une palme qu'un homme du Peuple lui présente.)

LE ROI au second Magistrat.

Et vous, intrépide vieillard, vous qui avez pensé prouver à la nation consternée, qu'on pouvoit être trop vertueux, recevez ce laurier des mains de votre Roi. Il seroit jaloux du triomphe qui vous attend, s'il n'avoit pas le bonheur d'y contribuer.

(A tous.)

Vous pouvez me suivre. Des hommes tels que vous ne seront jamais trop près du trône... Mais quels objets l'environnent !... C'est le brillant cortège des vertus, c'est celui de la Reine.

(En s'avancant vers la Reine.)

Venez, Madame, venez jouir de votre ouvrage ; venez voir un Peuple sensible se livrer à l'espérance que lui donne mon regne. Je ne puis mieux justifier la joie qui le transporte, qu'en plaçant à mes côtés la bienfaisance sur le trône.

(Le Roi donne la main à la Reine, Ils montent ensemble sur le trône.)

LA REINE.

Le bonheur de ce Peuple est votre seul ouvrage; mais le vôtre me regarde, il fera tout le mien.

LE PEUPLE.

Vive le Roi ! vive le Roi !

LE ROI.

Vive mon Peuple ! Si je le laisse heureux, quelle que soit ma carrière, j'aurai assez vécu, &c.

Cette piece est terminée par un Vaudeville, dont les différens couplets sont à la louange du Roi, de son conseil, du Duc de *Penthievre*, de la Princesse de *Lamballe*, & de M. de la *Chalotais*, &c.

Vous vous étonnez sans doute autant que moi, Monsieur, que dans une Province où commande un proche parent du feu Roi, & ce Prince même s'y trouvant, on ait pu s'oublier au point de donner sur le théâtre public, une satire aussi forte & aussi marquée du dernier regne. Vous devinerez bien, sans que je vous en donne la clef, quels sont l'*Esclave* & les autres personnages de l'ancienne Cour que l'Auteur de la piece a voulu mettre sur la scene.

Il vient d'arriver ici une aventure qui pourroit faire le sujet d'un conte fort plaisant. Un jeune homme riche & conséquemment accoutumé à toutes ses aises, répandu dans ces sociétés bruyantes dont les membres faisant de la nuit le jour, sont obligés de faire du jour

la nuit, couchoit dans une chambre à l'entresol ; dont les fenêtres donnoient sur la rue. Une laitier, prit l'habitude de venir tous les matins, distribuer son lait précisément sous les fenêtres. Le caquet de toutes les filles du quartier qui venoient s'approvisionner, la voix forte & la loquelle abondante de la marchande assaisonnés des sons peu mélodieux que rendoit l'âne sur lequel le magasin étoit établi, faisoient le désespoir de notre élégant, des son premier somme. La laitier fut sourde aux prières réitérées qu'il lui fit faire de choisir un autre lieu ; lui-même un jour, vint la solliciter de respecter son repos ; aucun endroit ne paroissoit à l'opiniâtre villageoise aussi commode, aussi avantageux pour son commerce : le pavé du Roi est libre, elle y restera & y reviendra tous les jours, quoi qu'on puisse lui dire. « Ma bonne, lui dit le jeune homme, votre âne me paroît plus raisonnable que vous, je vais lui dire un mot. » Il s'approche du bœuf, feint de l'entretenir en se penchant vers son oreille, & se retire d'un air peu satisfait. Pendant ce temps, la laitier rioit de sa simplicité, & ne cessoit de s'applaudir d'avoir si bien bravé ce petit Monsieur, qui vouloit empêcher les bonnes gens de gagner leur vie. Bientôt l'âne paroissant furieux, se met à braire de toutes ses forces, lance des ruades de tous côtés, & s'agitant vivement, renverse à terre, lait, crème, fromages, &c. La laitier & la populace de crier au sortilège, l'homme en robe de chambre a dit des paroles magiques, & on fait venir

le Commissaire. — Un Monsieur a enforcé le mon âne : Justice , il faut le brûler après qu'il m'aura payé mon lait & mes fromages. Le Commissaire veut entendre toutes les parties ; notre homme l'attendoit de pied ferme. » Monsieur , dit-il , après avoir laissé écouler le torrent de paroles entremêlé d'injures dont l'accabla la laitiere , cette femme m'im- » portune depuis long-temps , trouble mon » sommeil , & a méprisé mes plaintes comme » mes prières ; j'ai voulu me venger sur la » personne de son âne ; le baudet , aussi cu- » pide que sa maîtresse , a une sœur dont il » comptoit recueillir la succession ; & elle » vient de se marier ; c'est la nouvelle que » je lui ai apprise en lui parlant à l'oreille ; » elle l'a transporté de colere & il en a témoi- » gné sa fureur par ses cris & par ses gestes. » Le Commissaire vit bientôt quel étoit l'objet de la ruse ; il fit payer à la laitiere le montant de son lait , & celle-ci ne fut plus curieuse du voisinage d'un homme assez habile pour converser avec les bêtes & émouvoir leurs passions. L'élégant délivré d'elle , conta au Commissaire , qu'il avoit adroitement glissé dans l'oreille de l'âne , un morceau d'ama- » dou allumé d'un côté : le feu en gagnant » avoit bientôt tourmenté le pauvre animal qui s'étoit agité jusqu'à ce qu'il s'en fût débarrassé.

On me donne ce sermon , comme une plaisanterie de ce carnaval , & je vous le passe au même titre ; je trouve un petit mérite à ce prédicateur bavard , relativement aux étran-

gers, en ce qu'il a rassemblé assez plaisamment la majeure partie des proverbes François les plus usités.

Sermon du Révérend Pere Sancho;

MES CHERS FRERES,

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise : ces paroles sont tirées de *St. Thomas Corneille, Moliere, & Compagnie; Sganarelle à Dom Juan. Acte 5. Scene 3^{me}. Vers 14^{me}.* Cette vérité devoit faire trembler tous les pécheurs ; car enfin Dieu est bon ; mais aussi, qui aime bien, châtie bien. Il ne suffit pas de dire, je me convertirai, ce sont des propos en l'air, autant en emporte le vent, un bon tien vaut mieux que deux tu l'auras ; il faut ajuster ses flûtes, & ne pas s'endormir sur le rôti ; on fait bien où l'on est, mais on ne fait pas où l'on va, & quelquefois l'on tombe de fièvre en chaud mal, & l'on troque son cheval borgne pour un aveugle. Au surplus, mes freres, honni soit qui mal y pense ; il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre : à dégrasser un maure, on perd son temps & son savon, & l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a soif. Mais suffit, je parle comme *St. Paul*, la bouche ouverte, c'est pour tout le monde, & qui se sent morveux, qu'il se mouche. Ce que je vous en dis, n'est pas que je vous en parle ; mais comme un fou avise bien un sage, je vous dis votre fait ; & je ne vais pas chercher midi à 14 heures : oui,

mes freres, vous vous amusez à la moutarde; vous faites des châteaux en *Espagne* : mais prenez garde, le démon vous guette comme le chat fait la souris : il fait d'abord patte de velours, mais quand une fois il nous tiendra dans ses griffes, il vous traitera de turc à maure, & alors vous aurez beau vous chatouiller pour vous faire rire, & faire le bon apôtre, vous en aurez tout du long & tout du large. Si quelqu'un revenoit de l'autre monde, & qu'il rapportât des nouvelles de l'école, alors on y regarderoit à deux fois; chat échaudé craint l'eau froide; quand on fait ce qu'en vaut l'aune, on y met le prix : mais là-dessus, les plus savans n'y voient goutte, la nuit tous chats sont gris, & quand on est mort, c'est pour long-temps. Prenez-y garde, disoit *St. Chrysostôme*, n'éveillez pas le chat qui dort, l'occasion fait le larron; mais les battus paieront l'amende, fin contre fin ne vaut rien pour faire doublure; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur, & à la chandeleur les grandes douleurs. Vous êtes aises comme rats en paille, vous avez le dos au feu, ventre à table, on vous prêche, vous n'écoutez pas : je le crois bien, ventre affamé n'a point d'oreilles : mais aussi, rira bien qui rira le dernier. Tout passe, tout casse, tout lasse : ce qui vient au son de la flûte retourne au son du tambour, & l'on se trouve entre deux selles le cul à terre; mais alors il n'est plus temps, c'est de la moutarde après diné; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors. Souvenez-vous

donc bien de cette leçon, mes freres, faites
 vie qui dure. Il ne s'agit pas de brûler la
 chandelle par les deux bouts; qui trop em-
 brasse mal étreint; & à courir deux lieues,
 on n'en prend aucun. Il ne faut pas non plus
 jeter le manche après la coignée. Dieu a dit,
 aide-toi, je t'aiderai; n'est pas marchand qui
 toujours gagne : quand on a peur des feuilles,
 il ne faut pas aller aux bois; mais il faut
 faire contre fortune bon cœur, & battre le
 fer tandis qu'il est chaud. Un homme sur la
 terre doit toujours être sur le qui-vive; on
 ne fait ni qui vit ni qui meurt; l'homme pro-
 pose, mais Dieu dispose : tel qui rit vendredi,
 dimanche pleurera; il n'est si bon cheval qui
 ne bronche, & quand on parle du loup, on
 en voit la queue. Oui, mes freres, aux yeux
 de Dieu, tout est égal, riches ou pauvres, il
 n'importe; bonne renommée vaut mieux que
 ceinture dorée. Les riches paient les pauvres,
 ils se servent de la patte du chat pour tirer
 les marrons du feu, mais chacun pour soi,
 Dieu pour tout. *St. Ambroise* a dit, chacun son
 métier, les vaches sont bien gardées. Il ne
 faut pas que le Gros-Jean veuille remonter à
 son Curé, chacun doit se mesurer à son aune,
 & comme on fait son lit, on se couche. Tous
 les chemins vont à *Rome*, dit-on, mais il faut
 les savoir, & ne pas prendre ceux où il y a
 des pierres. Il faut aller droit en besogne,
 & ne pas mettre la charrue devant les bœufs :
 quand on veut faire son salut, voyez-vous,
 il faut y aller de cul & de tête, comme une
 corneille qui abat des noix.

Si le démon veut vous dérouter, laissez le hurler après vous ; chien qui aboie , ne mord pas ; soyez bon cheval de trompette , & ne vous effarouchez pas du bruit ; les méchans vous riront au nez , mais c'est un ris qui ne passe pas le nœud de la gorge : au demeurant , chacun son tour ; & puis à chaque oiseau son nid semble beau ; mais après la pluie vient le beau temps , & après la peine vient le plaisir ; laissez dire , allez , trop gratter cuit , trop parler nuit , moquez-vous du qu'en dira-t-on , & ne croyez pas que qui se fait brebis , le loup le mange. Dieu a dit , plus vous serez humiliés sur la terre , plus vous serez élevés dans le Ciel. Ecoutez bien ceci , mes enfans , je vous parle d'abondance du cœur : il n'est pas besoin de mettre les points sur les J , à bon entendeur salut , il n'est qu'un mot qui serve , il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron , quiconque fera bien , trouvera bien. Les effets sont des mâles , & les paroles , des femelles , dit-on. Mais on prend les bœufs par les cornes , & les hommes par les paroles ; & quand les paroles sont dites , l'eau bénite est faite. Faites donc de solides réflexions sur ce que je vous ai dit : il faut choisir d'être à Dieu ou au diable , il n'y a pas de milieu : il faut passer par la porte ou par la fenêtre , vous n'êtes pas ici pour enfiler des perles , c'est pour faire votre salut. Le démon a beau vous dorer la pillule , quand le vin sera tiré , il faudra le boire , & c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.

Au surplus , à l'impossible nul n'est tenu.

Je ne peux pas vous sauver malgré vous, moi : on dit que ce n'est rien de parler, que le tout est d'agir ; & comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais tâcher de faire mes orges, & de tirer mon épingle du jeu : alors quand je serai sauvé, arrive qui plante, je m'en bats l'œil, & si vous allez à tous les diables, je m'en lave les mains. Au nom du Pere & du Fils, &c.

De Paris, le 3 Mars 1775.

MADAME la Comtesse de Brionne vient de faire un mariage d'une maniere bien extraordinaire : elle en avoit donné la commission à Madame de Bethizy, sa parente & Abbessé de Panthemont. En conséquence cette Dame fit venir un beau matin toutes les pensionnaires de son Abbaye & leur donna à déjeuner. Lorsqu'il fut fini, elle leur dit : « Mesdemoiselles, je suis chargée de vous dire qu'il y a un Monsieur, riche de 40,000 livres de rentes & possesseur d'une belle charge qui souhaiteroit d'épouser l'une de vous ; mais je vous avertis qu'il est déjà d'un certain âge, qu'il n'a pas une figure agréable, mais l'ame parfaitement belle, voyez qui de vous se détermineroit à l'accepter pour époux. » Toutes les Demoiselles qui savoient avoir de la fortune, marquerent peu d'empressement & firent tant de façons qu'aucune d'elles ne voulut prendre de parti. La seule qui jusques-là n'avoit rien dit ni fait aucun geste négatif, répondit, quand l'Abbessé

L'Abbesse vint à la questionner, que, comme elle étoit sans bien, elle ne se proposoit point, parce qu'elle étoit bien sûre qu'on ne voudroit pas d'elle, (elle étoit la plus jolie de toutes les pensionnaires.) L'Abbesse n'en dit pas davantage, & toute la compagnie se sépara, sans doute bien occupée de ce mariage. Une heure après on fit venir au parloir la Demoiselle qui s'étoit expliquée, & on la mit en présence de M. de St. Peravy, Conseiller au Parlement, qui la trouva fort à son gré & lui demanda si elle n'auroit pas de répugnance pour lui; elle répondit qu'elle se trouvoit trop heureuse de lui plaire, & au bout de quelques jours le mariage fut conclu.

Il est arrivé ces jours derniers une aventure assez singulière au Duc de Fronzac, fils du Maréchal de Richelieu. Il sortoit de l'Opéra & avoit un habit superbe; il plut à deux filoux de lui en couper les deux basques sans qu'il s'en apperçût. M. le Duc au sortir du spectacle va dans un cercle, tout le monde rit en le voyant, il en demande la raison, on lui fait remarquer son habit, il se retire. Le lendemain un homme proprement habillé vient de grand matin à l'hôtel du Duc, & demande avec instance à lui parler, prétextant une affaire très-importante. On éveille M. de Fronzac : « Monseigneur, lui dit l'inconnu, je suis Officier de la Police; M. Lieutenant de Police a appris hier ce qui vous est arrivé à l'Opéra, & je viens de sa part vous prier d'ordonner qu'on remette votre habit entre mes mains pour aider à la décou-

» verte des voleurs & confronter l'habit avec
 » les pieces. » L'habit est donné & le Duc
 s'applaudissoit de l'exactitude de la Police;
 mais c'étoit une nouvelle escroquerie aussi fine
 que hardie, hasardée par les voleurs des bas-
 ques pour se procurer l'habit complet.

Voici quelque chose de plus singulier en-
 core. Le 24 du mois dernier, Madame la Vi-
 comtesse de Laval, fille de M. de Boulogne,
 fit demander une audience particulière à M. le
 Président de St. Fargeau. On connoît la gra-
 vité de ce Magistrat, auquel elle s'annonça
 en le prévenant qu'elle attendoit de lui la
 grace qui importoit le plus au bonheur de sa
 vie. — Madame, vous me trouverez toujours
 disposé..... — Promettez-moi, Monsieur,
 que vous ne me refuserez pas. — Je suis per-
 suadé, Madame, que vous ne me demande-
 rez rien que de juste; au reste, vous connoi-
 sez les devoirs de mon état, ce qu'exige
 l'équité; vous devez d'après cela, Madame,
 savoir, en rendant justice à mes dispositions
 pour vous obliger, ce que je puis accorder
 ou ce qu'il m'est prescrit de vous refuser. —
 Vous pouvez, Monsieur, sans vous compro-
 mettre, me mettre au comble de la joie, au
 faite du bonheur. — Mais, Madame, de quoi
 s'agit-il? au fait. — Je ne parlerai pas que
 vous ne m'avez donné votre parole.....
 Au bout d'un quart-d'heure de sollicitation,
 moitié fatigue, moitié complaisance, le grave
 Président promit; & le mot lâché, se repro-
 choit sa foiblesse. « Monsieur, lui dit la Vi-
 » comtesse, j'ai vu plusieurs ajustemens des

« ceux qui vont embellir la fête de la Cour
 » lundi prochain. » Jugez de l'effet que ce
 début causa sur l'esprit du Magistrat; s'il le
 mit à l'aise, en l'assurant que son état ne pou-
 voit être compromis par la parole qui lui
 avoit été arrachée, il dut le surprendre &
 alarmer un peu sa dignité. La petite maîtresse
 continue : « Monsieur, je veux me distin-
 » guer à cette fête, & que ma parure em-
 » porte la palme : j'ai eu l'idée d'une garni-
 » ture en plumes de perroquet; j'ai mis à
 » contribution tous les Perroquets, de mes
 » amis; vous m'avez promis de ne pas me
 » refuser, j'exige six plumes du vôtre, il est
 » de la couleur qu'il me faut. » — Ah! Ma-
 dame, que ne parliez-vous plutôt, dit le Pré-
 sident en faisant un gros soupir? mais cette
 pauvre bête!..... Au reste, je dois vous préve-
 nir, Madame, que ceci ne dépend pas de
 moi; voyez Madame la Présidente. La scène
 fut un peu moins plaisante vis-à-vis de Ma-
 dame de St. Fargeau : on pleura même avant
 que de laisser arracher les plumes; mais en-
 fin, Madame de Laval les obtint & brilla à
 la Cour avec ce rare ajustement qui fit un
 effet admirable.

Les leçons par lesquelles l'immortel Fénelon
 formoit son auguste élève pour le Trône qu'a
 occupé Louis XV, n'étoient probablement pas
 destinées à l'impression. Elles ont cependant
 été publiées en Hollande, il y a vingt-cinq ans,
 sous le titre de *Directions pour la conscience d'un*
Roi. Je me bornerai à vous annoncer qu'on
 vient d'en faire une édition à Paris. Sous un

Roi qui suivroit une route différente de celle que trace l'Archevêque de Cambrai , cet ouvrage seroit regardé comme une critique amère de sa conduite ; mais un Monarque comme le nôtre devoit desirer qu'on connût le guide qui le dirige dans les sentiers de la vertu. Aussi Louis XVI a-t-il personnellement donné son suffrage pour l'impression de ce livre. Une infinité d'exemples prouvent que les principes de M. Fénelon sont la base du Gouvernement actuel. J'en citerai un dont je viens d'être témoin.

N'avez-vous pas , dit M. de Fénelon , pris le parti , sur des rapports incertains , d'écarter des emplois , des gens qui ont des talens ? On dit en soi-même , *il n'est pas possible d'éclaircir ces accusations ; le plus sûr est d'éloigner des emplois cet homme.* Mais cette prétendue précaution est le plus dangereux de tous les pièges. Par-là on n'approfondit rien , & on donne aux rapporteurs tout ce qu'ils prétendent. On juge le fond , sans examiner. Car on exclut le mérite , & on se laisse effaroucher contre toutes les personnes que les rapporteurs veulent rendre suspectes. Tel est le précepte du respectable Prélat , & voici la lettre que je reçois d'un homme estimable auquel je suis vivement attaché. « J'ai éprouvé dans mes malheurs que les amis sont une sorte de métal précieux dont la pierre de touche est l'adversité. Mais n'est-ce pas assez de se voir abandonné de ceux à qui on avoit donné sa confiance ? faut-il que dès que la source de vos bienfaits se tarit , ceux que vous avez répar-

dus fassent rougir les personnes qui en ont
 été l'objet ? J'aurois pu me consoler de ne
 me voir entouré que d'ingrats & de perfides,
 mais je trouve des ennemis acharnés contre
 moi dans le nombre de ceux à qui j'ai rendu
 des services essentiels. J'en appelle à vous-
 même, mon cher ami, vous qui avez été con-
 fident de mes plus cheres pensées, témoin
 de routes mes démarches, & qui seul, peut-
 être, m'êtes resté fidele ; ai-je jamais rien fait
 qui puisse servir à personne de prétexte au
 mal qu'on voudroit me faire ? Eh bien, on a
 employé tous les moyens pour retenir la main
 que notre respectable Ministre des Finances
 daignoit me tendre pour me tirer de dessous
 le joug de l'infortune ! Le premier usage que
 M. Turgot a fait de la faveur du Monarque ,
 a été de répandre des graces sur les honnê-
 tes gens qui avoient à se plaindre de l'injus-
 tice du sort, ou de celle des hommes. Instruit
 des revers qui m'ont accablé, persuadé que
 je ne les ai pas mérités, & prévenu favora-
 blement sur mon compte par des suffrages non
 suspects, il a bien voulu m'inscrire sur cette
 liste. Le vieux préjugé que le sucre gardé trop
 long-temps se convertit en arsenic, est sans
 doute une figure que le peuple, selon son
 usage, prend à la lettre. Une basse jalousie a
 pris la place de la reconnoissance dans le cœur
 d'un homme que j'avois réchauffé dans mon
 sein comme le serpent de la fable. Les impu-
 tations les plus fausses & les plus odieuses fu-
 rent l'objet d'un mémoire qu'il n'osa signer ;
 mais qu'il eut l'audace d'adresser à M. Turgot

contre moi. Qu'eût fait un Ministre ordinaire? Sans doute un homme qui n'eût été qu'honnête n'auroit point ajouté légèrement foi à un mémoire anonyme, mais il n'eût pu se défendre de quelques impressions & de quelques doutes. Il eût été injuste de me croire coupable; mais j'aurois peut-être été privé pour toujours de son estime. Il y auroit eu de la légèreté à un Ministre, qui répond à son Roi & à la Nation, de ses moindres démarches; de rejeter des avis qui pouvoient être fondés. Le Ministre qui ne se contente pas d'être vertueux pour lui-même, pour qui les principes d'équité ne sont pas une stérile spéculation, qui joint l'énergie aux lumières, qui connoît l'importance de l'état & de la réputation d'un citoyen, a daigné descendre dans les détails des informations les plus scrupuleuses. Celui qui a voulu me perdre, n'a fait qu'affermir dans l'esprit de mon bienfaiteur, les dispositions favorables dont je lui ai paru digne, & les efforts du calomniateur n'ont fait qu'inspirer plus d'intérêt pour ma situation. »

La Pologne telle qu'elle a été, telle qu'elle est, telle qu'elle sera : brochure composée, à ce qu'il paroît, en 1773, n'est répandue ici que depuis deux jours. Un lecteur instruit ne trouvera dans cet ouvrage, rien de ce qui peut piquer le plus sa curiosité. La première & la seconde partie n'offrent rien de neuf. Dans la troisième l'Auteur voulant prophétiser l'état futur de cette malheureuse République, voit, comme les enfans, tout couleur de rose. Il

voit la France, l'Espagne, le Portugal, la Suede, le Danemarck, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, former une alliance, pour s'opposer au partage qui détruit l'équilibre de l'Europe. Mais, ajoute-t-il, la Pologne n'a pas besoin de tous ces secours pour recouvrer ses terres & sa liberté. Les Puissances qui s'en emparent, ne seront pas toujours unies; leur plus grande force réside en la personne des héros qui regnent aujourd'hui, & dont les successeurs n'auront peut-être pas les mêmes talens ni les mêmes succès.... La Pologne a plus d'une fois surmonté des crises à-peu-près semblables. Sous le regne de Casimir, le Roi de Suede l'a mise à deux doigts de sa perte. L'immortel Sobieski lui rendit sa splendeur qui lui avoit été ravie par le traité de Boudchaz, traité si humiliant pour une nation libre, qu'on fit, à cette occasion, l'épithaphe suivante : *Ci-gît la Pologne, qui née de la trop grande indulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des sénateurs, vexée par la licence de l'Ordre Equestre; prostituée par l'avarice de tous les Ordres, devenue tributaire des Infideles, s'est enfin ensevelie sous ses ruines.*

On vient seulement de donner au public une brochure dont l'objet a déjà perdu le mérite de la nouveauté. Elle est intitulée : *La Ligue découverte, ou la Nation vengée, lettre d'un Quaker à F. M. A. de V. sur les affaires du temps & l'heureux avènement de Louis XVI au Trône.* Cette lettre d'un style moitié mystique, moitié oratoire, est du 1^{er}. Octobre 1774, date antérieure au rétablissement des Parlemens,

En voici un échantillon. Le soi-disant Quaker reproche à M. de V. son silence dans les circonstances. « Nous nous flattions de recevoir par » votre étroite correspondance , un nombre » infini de réfutations des croassemens de cer- » taines pieces que la politique la plus pro- » fonde & l'intérêt le plus particulier , ont » enfantés en balbutiant au mépris de toute » vraisemblance. Qu'il est aisé , dit Esopé , » d'élever un superbe édifice dans les espaces » imaginaires ; mais qu'il est difficile d'en jeter » les fondemens & d'en couronner le faire ! » Nos antagonistes , les riches & puissans ar- » chitectes de cette Monarchie éternelle , ont » cependant trouvé le secret d'en vaincre les » obstacles : il est vrai que tout leur est fa- » cile , puisque la supposition , la chimere & » l'imposture sont la base de leur oraison. » Changer tout de face , tronquer tout , tra- » vestir les vices en vertus , & les crimes » en licences honnêtes , ce n'est chez eux » qu'une occupation licite & journaliere ; » chanter en rossignols arcadiens la démence » d'un P..... en guise de son héroïsme , pré- » ter aux habitans des forêts de Lybie la » douceur du mouton , & peindre le vautour » comme la tourterelle , n'est que l'effet d'un » vernis qui tombe , sans changer la nature » de l'espece , & dont ils vendent bien cher » le vermillon aux successeurs de ceux qui » n'ont pour toute belle qualité que cette » misérable ressource. » Il félicite ensuite la France sur un malheur dont elle a à la vérité des puissans motifs de consolation. « Le hasard

» préfidant à fon bonheur , vient de la com-
 » bler de fes derniers bienfaits , en l'arra-
 » chant de la puiffance du vafte torrent qui
 » précipitoit par toutes les voies poffibles ,
 » fa destruction & fa ruine totales ; car fans
 » vouloir altérer la vérité , tirant de juftes
 » conféquences des funeftes événemens paffés
 » qui ont femé & fait germer l'indifpofition
 » dans le cœur de tous les individus qui en
 » compofent le corps , fi le bon Roi eût régné
 » encore une année , le Chancelier , l'Abbé
 » Terray , partie des Intendans & des Fermiers
 » Généraux , & partie du corps des Evêques
 » & quelques autres ufuriers auroient réuffi
 » à faire acheter le pain , ce miférable pain ,
 » dans le fein du Royaume , à la faveur des
 » coups de feu entre patriotes François. » Le
 » refte eft une Diatribe contre les membres qui
 » compofoient le gouvernement dernier. On y
 » fait parler ainfi au Roi le chef de la juftice :
 » Sire , étant revêtu des attributs de la pour-
 » pre royale , Dieu tranfmet journellement en
 » vous fa volonté pour la faire exécuter fur
 » la terre ; & par une fecrete correfpondance ;
 » vous ne formez plus qu'un lui-même , &
 » êtes dès cet inftant une divinité. Il feroit
 » donc honteux à la gloire de V. M. ; & à
 » celle du pur efprit qui vous anime , de per-
 » mettre à des hommes , le droit de repré-
 » fentation , puifque tout ce que V. M. veut ,
 » doit être parfait , feroit-ce même de faire
 » immoler peuples , femmes , fils , petit-fils &
 » neveux : vous pourriez le faire , & le faire
 » fans craindre d'être ni cruel ni tyran , puifque

» tout ce qu'ils ont & tout ce qui les agit
 » vous appartient de droit..... » Voici un
 autre trait qui vous fera connoître la méchan-
 ceté du prétendu Quaker. Il s'adresse au Roi,
 » Oui, Sire, vous voulez que le Duc d'A.....,
 » n'ait point trahi vos intérêts à l'anse de
 » St. Cast, protégé les Anglois au siege de
 » Belle-Isle, vous voulez qu'il n'ait pas fourni
 » pendant toute la guerre, des vivres à l'An-
 » gleterre ; vous voulez qu'ils ne se soient
 » pas embarqués à Cancale ? M. de la Chalotais,
 » les Parlemens, les Princes & le cri de toute
 » la Nation veulent & prouvent le contraire ;
 » ils doivent tous être coupables , ils doivent
 » être tous punis sévèrement. Il faut faire en-
 » fermer à perpétuité M. de la Chalotais, exi-
 » ler les Princes , casser tous les Parlemens,
 » & accabler les Peuples d'impôts ; c'est le
 » seul moyen d'abaisser leur indocilité & leur
 » orgueil. Ils ont trop de denrées , il faut
 » les leur ôter , & leur faire ressentir la pe-
 » santeur de votre main : il en est une né-
 » cessité ; plus les Peuples sont misérables ,
 » plus ils sont soumis au Souverain , &c. &c. »

MON DERNIER MOT.

B.

D'où vient que sur soi-même on a si peu d'empire ?
 Savez-vous quel instinct, en naissant, nous inspire
 Contre certains objets d'invincibles dégoûts,
 Que l'art ni la raison ne peut guérir en nous ?
 L'un pâlit à l'aspect de cet insecte agile,
 Qui tapisse les murs de sa toile fragile ;
 L'autre, à l'odeur d'un mets digne de le tenter,
 Sent, contre l'appétit, son cœur se révolter :
 Souvent au plus grand bruit une oreille endurcie
 N'entend qu'en frémissant l'aigre cri de la scie ;
 Et Rameau déchiré par un son discordant,
 Le sourcil hérissé, l'oeil de fureur ardent,
 Brisait l'instrument faux qui faisoit son supplice.
 Moi, par un même instinct, & non point par malice ;
 Je ne saurois souffrir les esprits de travers ;
 Je ne puis de sang-froid ouïr de méchans vers :
 J'ai beau gronder souvent ma naïve franchise,
 Dès qu'un Auteur m'ennuie, il faut que je le dise,
 Aussi ne suis-je point l'Auditeur de Belloi,
 Depuis qu'aux Spectateurs un mousquet fait la loi ;
 Et qu'un sot affranchi des sifflets du parterre
 Nous force à l'écouter, à souffrir, & nous taire.
 Enfin c'est-là l'humeur dont je suis dominé,
 Des mauvais Ecrivains je suis ennemi né :
 Traitez moi d'homme dur, chagrin & difficile,
 Imputez ma franchise aux aigreur de ma bile ;
 Mais en vain vos conseils me voudroient corriger :
 Ce qu'a fait la nature, on ne peut le changer.

M.

Je vous plains ; car enfin je vois que dans le monde,
 Maint rimeur contre vous déjà s'irrite & gronde.

Pour vous peindre, ils n'ont point de crayon assez noir,
 Les brochures sur vous commencent à pleuvoir.
 Tantôt quelque grimaud, en prose, ou bien en rime,
 Vous décoche, dans l'ombre, une injure anonyme;
 Tantôt de votre nom se jouant plaisamment,
 Un fin railleur vous nomme un censeur *inclément*;
 Et si quelques esprits, amis de la critique,
 Applaudissent par fois à votre humeur caustique,
 Mille autres, qui, craignant les traits que vous lancez,
 D'un seul coup à la fois, en secret, sont blessés,
 Elevent, en tous lieux, leurs cris pour vous maudire,
 Quel plaisir trouvez-vous à voir qu'on vous déchire!
 Cent fois plus redouté de tous nos beaux-esprits
 Que SARTINE n'est craint des filoux de Paris,
 On vous fuit : cependant qu'il seroit doux de vivre
 Avec des gens si bons, si sages dans un livre!
 Ah, combien la vertu doit les unir entr'eux!

B.

Hé! soit; je les croirai bienfaisans, généreux;
 Je croirai, s'il le faut, que la vertu les touche,
 Et qu'elle est dans leur cœur comme elle est dans leur
 bouche,
 Je croirai chacun d'eux philosophe en tout point,
 Et, pour le croire mieux, je ne les verrai point.
 Mais comptez-vous pour rien la douceur peu commune
 De me voir à l'abri d'une foule importune
 D'Auteurs qui, nuit & jour, inspirés par l'ennui,
 Se tourmentent sans fin pour tourmenter autrui?
 Lemière, aux durs accords de son Apollon Suisse,
 Ne mettra pas du moins mon oreille au supplice,
 Dorât ne viendra point, en galant précieux,
 Me lire, avec fadeur, ses vers délicieux,
 Où sans cesse il décrit mille faveurs reçues
 Des plus rares beautés que jamais il n'a vues.

Un financier, jaloux du fauteuil immortel ;
 Et d'être assis au Louvre auprès de Marmontel ;
 Pour devenir Auteur à prix d'or & sans peine,
 Ne marchandera point mon esprit ni ma veine ;
 Et Lacombe, en un mot, ne me viendra jamais
 Prier d'être, à sa folde, un menteur par extraits.

M.

Fort bien : mais, dans ce champ d'épine & de satire,
 Où sont, pour tant de soins, les fruits que l'on retire ?
 Despréaux, tant chéri de Louis, de Condé,
 Des Héros de nos jours seroit mal secondé.
 On ne courtise plus les Filles de Mémoire.
 Pour briguer leurs faveurs, il faut aimer la Gloire :
 La Gloire veut des soins, des exploits, des vertus ;
 Et tout cela, pour vivre encor quand on n'est plus !
 Dieu merci ! nos Seigneurs ont, dans leurs bonnes têtes,
 Des projets plus sensés & des goûts plus honnêtes.
 Voyez-les, à grands fraix, par la mode entraînés,
 Posséder, sans desirs, de brillantes Phrynés,
 Qui cultivent leurs mœurs avec un zèle extrême ;
 Et prennent à leurs biens plus d'intérêt qu'eux-mêmes.
 S'ils veulent toutefois, dédaigneux Protecteurs,
 Faire, au bout de leur table, asséoir d'humbles Auteurs,
 Qui des bons plats, de loin, dévorant la fumée,
 Amusent les laquais de leur mine affamée,
 Ils font venir, par choix, Sedaine, ou Poinfinet ;
 Toujours pour les Phrynés prêts à faire un couplet ;
 Vrais Bouffons qui, jouant ou proverbe, ou parade,
 Font rire Monseigneur quand son Singe est malade.
 Mais savez-vous pourtant de quel malin courroux
 Tout un sexe bruyant va s'armer contre vous,
 Car il faut qu'en ami de tout je vous instruisse :
 Les femmes (qui l'eût cru ?) n'aiment plus qu'on médise :
 Leur esprit goûte mieux des Ouvrages profonds,

Des Contes bien moraux , des Opéra-Bouffons ,
 Des Drame , à la fois , & bourgeois & tragiques ,
 Et les impiétés les plus philosophiques :
 Souvent même à l'Auteur d'un Roman libertin
 Elles font , en secret , le plus heureux destin ;
 Mais tout Auteur critique est sûr de leur déplaire ,
 Comme Voltaire au Pape , & la Bible à Voltaire.
 Par leurs mains cependant tout se fait bien ou mal ,
 Les Arts leur sont soumis , Phébus est leur vassal :
 Parmi leurs beaux Esprits , elles versent les graces ,
 Les poussent aux faveurs , aux pensions , aux places ,
 Et vous , par votre faute , obscur & dédaigné ,
 De toute récompense à jamais éloigné ,
 On ne vous verra point , décoré d'un beau lustre ,
 Des quarantes Immortels grossir la troupe illustre.

B.

Je ne le cache pas : c'est un sort assez beau
 De s'asseoir à la place où fut assis Boileau ;
 Mais , malgré la douceur d'une gloire aussi pure ,
 Vis-à-vis Saint Lambert , on fait triste figure ;
 Et pour vous dire tout à l'oreille , en deux mots ,
 Je vois fort peu de gloire où je vois tant de sottise ,
 Qu'irai-je y faire ? aux pieds d'une Secte hardie ,
 Encenser le Veau d'or de l'Encyclopédie ,
 Ou m'entendre appeller pédant par d'Alembert ,
 Si j'osois préférer Virgile à Saint Lambert ?
 Suis-je assez patient pour y souffrir l'empire
 D'un ignorant hautain que le faux goût inspire ;
 Et Pour voir triompher mille fots jugemens ,
 Dont l'esprit raisonneur fait frémir le bon sens ?
 C'est de ce nid fécond en schismes littéraires ,
 Que sortent , chaque jour , tant de loix téméraires ,
 De systèmes nouveaux , où de si doctes mains
 Veulent au Dieu du goût tracer d'autres chemins.

La regne un monstre étique, à l'œil creux : sa manie
 Est d'aller, sous la tombe, insulter au Génie :
 Les grands noms sont en proie à ses jaloux efforts ;
 Vil flatteur des vivans, il déchire les morts ;
 Mégère l'enfanta dans ses cavernes sombres,
 Et ce nouveau Cerbere aboie après les ombres.
 Quoi ? l'on veut méconnoître un Poète divin
 Dans celui qui chanta le fier Vainqueur du Rhin,
 Qui fut, de tant de grace & de fleurs poétiques,
 Orner de l'art des vers les leçons didactiques,
 Et qui, pour un *Lutrin*, variant ses accords,
 Des riches fictions ouvrit tous les trésors
 Que n'a pu faire naître, en un champ plus épique,
 Des faits du grand Henri le Rimeur historique ?
 Un lâche complaisant viendra donc, sans pudeur,
 Des deux Rois de la Scene abaisser la grandeur
 Aux pieds d'un Bel-Esprit, qui par-tout, dans ses Pièces,
 Riche de leur dépouille, a mis leurs vers en pièces ?
 Un Pigmée aura dit : qu'on respecte ma loi ;
 Rousseau, je te défends d'être plus grand que moi !
 On osera traiter Crébillon de barbare !
 Enfin ce que la France eut jamais de plus rare,
 Se verra tous les jours, dans sa gloire insulté
 Par mille impertinens sûrs de l'impunité !
 Et moi je ne pourrai sans qu'on s'en formalise,
 Des Charlatans d'esprit démasquer la sottise ?
 Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
 Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux,
 Et Thomas affommant, quand sa lourde éloquence
 Souvent, pour ne rien dire, ouvre une bouche im-
 mense ?
 Oh ! je veux sur ce point me mettre en liberté.
 Se plaigne qui voudra de ma sincérité,
 J'ai brisé pour toujours le bâillon tyrannique

Qui vouloit , dans ma bouche , étouffer la critique ;
 (Car aujourd'hui le Pinde a ses tyrans , aussi.)
 Mais qu'un autre , s'il veut , aille , d'effroi tranfi ,
 Courber , sous leur orgueil , un front menteur & lâche ,
 Moi j'irai , d'un œil ferme , attaquer , sans relâche ,
 Ces ennemis du goût trop long temps impunis ;
 Et tous , contre moi seul , de leurs coups réunis
 Dussent-ils faire ensemble éclater la tempête ,
 Moi tout seul contre eux tous , je puis leur faire tête ,
 N'en doutez point.

M.

Voilà parler en vrai Romain ,
 'Au-dessus du péril , au-dessus du destin ;
 Hé bien ! mon Brave , allez où le goût vous appelle ,
 Victorieux Martyr d'une cause aussi belle ,
 En nouveau Curtius , allez-vous dévouer
 A la rage des fots que vous voulez jouer ,
 Encor si vous pouviez , au prix de tant de haines ,
 Voir au profit du goût fructifier vos peines !
 Mais vous aurez beau dire , écrire & raisonner ;
 Le talent qu'on n'a pas , le pouvez-vous donner !
 Dites-moi ; ferez-vous un Boileau de R*** ,
 De la Harpe un Racine , & de Barthe un Moliere ?
 Dorat , dont vous blâmez le jargon , en tout lieu ,
 Va-t-il , à votre gré , devenir un Chaulieu !
 Et par vos bons avis , pensez-vous que De lile
 Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile ?
 Croyez-moi : sans vouloir en vain nous réformer ;
 Au ton de votre siècle il faut vous conformer .
 Flattez son goût : on plaît sans prendre tant de peine ;
 On est charmant , divin , au moins une semaine ,
 On est prôné , couru , fêté , même à la Cour ;
 Et le fat de la veille est le héros du jour .
 Quittez donc le vieux goût ; le nôtre est plus facile .

N'allez point vous charger d'un savoir inutile ;
 Et laissez prudemment Aristote à l'écart ,
 Tracer sur la raison les préceptes de l'art.
 En effet, à quoi bon vous mettre à la torture ;
 Suivre, plein de scrupule, Horace ou la Nature ;
 Apprendre à discerner le bon esprit du faux ,
 Intraitable ennemi de vos propres défauts ,
 Gothique partisan de regles surannées ,
 Sur un papier ingrat, consumer des années ?
 Sans l'esprit du moment, quel suffrage aurez-vous ?
 Comment de vos Censeurs surmonter les dégoûts ?
 » De Boileau, diront-ils, misérable copiste ,
 » D'un pas timide, il suit son modèle à la pisse.
 » Si l'un n'eût point raillé ni Pradon, ni Perrin,
 » L'autre n'eût point sifflé Marmontel, ni Saurin.
 » Eût-il nommé *la Ligue* une Histoire rimée ,
 » S'il n'eût vu par Boileau la *Pharsale* opprimée ?
 » Après tout, son Boileau, qu'il nous a tant vanté ,
 » Faisoit d'assez bons vers, mais froids & sans gaité.
 » Voltaire seul nous plaît, Voltaire nous amuse ,
 » Quand du Béguin de Gille il a coëffé sa muse ,
 » Et que, dans les accès d'un délire bouffon ,
 » Il couvre de farine ou Jean-Jacques, ou Buffon.
 » Nous aimons son esprit, son riant badinage ,
 » Lorsque de la dispute égayant le langage ,
 » Au style des pédans opposant le bon ton ,
 » Il traite l'un de *Chien*, & l'autre de *Giton* ;
 » Et pour se délivrer de tous ses adversaires ,
 » Dans un vers plein de sel, les envoie aux Galeres. »

B.

Hé, mon Dieu ! laissons-là Voltaire & ses flatteurs,
 Plaignez-moi quand j'aurai de tels admirateurs.

M.

Je plains le triste sort que pour vous j'envifage;
Car enfin quel sera votre appui?

B.

Mon courage.

M.

On crierà contre vous.

B.

Je laisserai crier.

M.

Cent bouches vont s'ouvrir pour vous calomnier.
De vos moindres propos on vous fera des crimes;
Vous recevrez par jour vingt billets anonymes.

B.

Je ne les lirai point.

M.

Voulez-vous soulever

Tout un parti puissant?

B.

Oui, je veux le braver.

M.

Malheur à qui s'attaque à l'Encyclopédie !
On fait courir soudain, pour noircir votre vie,
Ceux qui, par le *bon sens* (*) instruis à raisonner,
Vont, aux dépens de Dieu, chercher un bon dîner;
Et ceux qui, chez les Grands, épris de leur morale,
En chassant la vertu font entrer leur cabale.
L'un vous fait séquestrer sans forme de procès,
Un autre rend sa plainte, & vous traîne au Palais

B.

J'en appelle au Public qui me fera justice.

(*) Livre d'Athéisme.

M.

Le Public ? c'est bien dit : comptez sur son caprice.
Eole est moins changeant, moins orageux que lui :
Il condamne demain ce qu'il loue aujourd'hui.
Ah ! sans vouloir fixer ce Protée indocile,
Libre de tant de soins, vivez heureux, tranquille...

B.

Mais je ne puis dormir si je ne fais des vers.

M.

Hé bien ! exercez-vous sur cent sujets divers.

B.

Sur tout autre sujet que reste-t-il à dire ?
On a tout épuisé ; mais on peut toujours rire.
La sottise est un fonds qui jamais ne tarit ;
Et la satire enfin n'aura jamais tout dit.

M.

A de plus doux succès animez votre veine.
Entre mille rivaux paraissez sur la scène.
Là, des vers, que souvent le Lecteur eût maudits,
A l'aide de Lekain, sont pourtant applaudis.
C'est-là que le talent avec éclat s'annonce.
Ecoutez mon conseil.

B.

Ecoutez ma réponse.

Un Sanfonet sifflait, jasoit si joliment,
Que de tout son canton il faisoit l'agrément :
Pour l'entendre on venoit d'une lieue à la ronde.
De petits mots piquants il agaçoit son monde,
Faisoit rire aux éclats ceux dont il se moquoit,
Et voyant qu'on prenoit plaisir à son caquet,
Il ne finissoit point. Un matin que l'Aurore
Amenoit un beau jour de la saison de Flore,

Il entend retentir l'ombre épaisse d'un bois
 Des accens redoublés d'une touchante voix;
 Le printemps & l'amour éveilloient Philomèle;
 Sanfonnet s'attendrit; puis veut chanter comme elle;
 Il veut, d'un gosier rauque & peu fait à gémir,
 Tirer un son plaintif, un douloureux soupir,
 Et bientôt veut chanter, d'une voix éplorée,
 Les douleurs de Progné, les fureurs de Térée.
 Alors il se rengorge, & d'un œil glorieux,
 Demande aux spectateurs d'applaudir de mieux;
 Mais on rit, on le hue, on le force à se taire;
 Et quelqu'un lui donna cet avis salutaire:
 Sanfonnet, mon ami, quittez le ton dolent,
 Sifflez plutôt, sifflez, si c'est votre talent.

De Paris, le 9 Mars 1779.

LA Cour & le Parlement continuent à être très-tranquilles, chacun s'étant réservé ses droits. Il y a de bonnes gens qui trouvent que c'est assez pour le maître, puisque ses édits subsistent & sont même exécutés; mais d'autres remarquent que, ce qui est exécuté ne concerne que les matieres de discipline peu intéressante, & que, quant aux grands objets, tels que le droit de remontrances, l'érection même du Garde des Sceaux, &c..., ils restent sous le poids de la protestation & qu'ainsi le Parlement n'a véritablement accepté d'édit que celui qui concerne son rétablissement pur & simple. Le temps & l'expérience éclaireront sur tout cela.

On est inondé de mémoires de toute espece; c'est comme une rage polémique après la somme

de la chicane ! A propos de mémoires , le Maréchal de Richelieu eut , il y a quelque temps , un moment d'espoir ; le Lieutenant civil , après avoir pressé vivement Madame de St. Vincent , crut surprendre une effusion de vérité dans cette Dame qui , ennuyée & fatiguée de ses questions captieuses , lui dit , « eh bien , Mon-
 » sieur , il faut vous l'avouer , ce n'est point
 » M. le Maréchal qui a fait les billets , c'est
 » M. de Vignerot , qui est l'auteur du coup. »
 Sur quoi M. le Lieutenant civil fait promptement atteler sa voiture , y monte & va communiquer sa découverte au Maréchal qui l'envoya promener très-militairement. On saura pour l'intelligence de cette anecdote très-plaisante , que le nom du Maréchal est Vignerot. Son bisaïeul René de Vignerot , gentilhomme Poitevin , avoit épousé en 1603 Françoise Duplessis-Richelieu , Sœur du fameux Cardinal , Roi de France sous Louis XIII , à la charge de porter le nom & les armes de Duplessis-Richelieu : c'est ainsi que les Fleury ne sont point Fleury. Leur nom est Rosset. Bernardin de Rosset épousa en 1680 , une sœur du Cardinal de ce nom , qui le fit faire Duc.

La nation l'a échappé belle pour les vétemens : il y avoit une ligue très-puissante pour ramener ceux de la fin du 16^{me}. siècle : mais les gens sensés ont élevé la voix , & les marchands de la capitale ont jetté les hauts cris , de façon que tout restera dans l'ordre accoutumé : les agréables ont seulement la permission d'exercer leur imagination d'ici au carnaval de 1776 , pour inventer de nouveaux

habillemens; en attendant on continue à chanter les plumes, & voici une chanson de M. le Comte d'Adhemar, sur le goût dominant des panaches. Les Chevaliers qui figuroient dans un des bals de la Reine, lui avoient demandé la permission d'en porter & l'avoient obtenue.

Air : Pour la Baronne.

Je prends la plume
Pour célébrer les grands plumets;
Partage l'ardeur qui m'allume,
Muse, préside à mes couplets;
Je prends la plume,

C'est à la plume
Que la France doit sa grandeur.
Henri, dont c'étoit la coutume,
Crioit dans le champ de l'honneur;
C'est à la plume,

C'est à la plume
Qu'on doit souvent tout son bonheur;
Quand sur le feu qui nous consume
La bouche explique mal le cœur;
C'est à la plume.

Charmautes plumes,
Couvrez les fronts, troublez les cœurs
Malgré leurs froides amertumes,
Vous régnerez sur vos Censeurs,
Charmautes plumes,

Toutes les plumes
Ramenant la fidélité;

Amans volages que nous fumes ;

L'amour quitta pour la beauté

Toutes ses plumes.

Deffus la plume

Quoiqu'il soit doux de discourir ;

Il est minuit & je présume

Qu'il est plus doux de s'établir

Deffus la plume.

Extrait d'une lettre de Cologne, du 12 Fevrier 1775.

LA défunte société est violemment soupçonnée d'avoir abrégé les jours de Clément XIV, & s'il en faut croire des bruits sourds, la mort du chef de l'Eglise Catholique n'est pas son dernier crime : on l'accuse dans nos cantons de celle du dernier Electeur de Mayence qui ne l'aimoit pas. Ce qu'il y a de très-vrai, ce que ce Prince étoit de la constitution la plus vigoureuse, que tout sembloit lui promettre la plus longue vie, & qu'il est mort, pour ainsi dire, subitement. Au moment de l'accident qui a terminé ses jours, plusieurs médecins étoient assemblés dans son anti-chambre, mais on ne les laissa entrer que pour recevoir son dernier soupir. Son successeur est bien éloigné de réunir tous les suffrages. Son début a été de détruire tous les établissemens utiles que son prédécesseurs avoit fait, de renvoyer tous les gens qui étoient à la tête de l'administration, pour donner sa confiance à de nouvelles créatures. Il est fort haut & ne parle que par sentences, mais ce ne sont pas celles de Salomon. Du reste, il est d'une inquiétude,

dit-on , dont les tyrans ont seuls donné l'exemple , au point qu'il couche alternativement dans trois ou quatre chambres différentes : voici un trait qui la caractérise. Il avoit un valet de chambre chirurgien. Il y a quelque temps qu'il lui dit de lui apporter un verre d'eau ; celui-ci court le chercher & le lui présente. — Buvez-le, lui dit-il ! — Lang (c'est le nom du valet de chambre) l'avale sans hésiter , & lui dit : Monseigneur , vous vous défiez de moi , je renonce dès ce moment à votre service & je prends mon congé.

Enfin , le St. Esprit est descendu sur les Eminences qui s'ennuyoient beaucoup d'être renfermées , & elles ont donné un chef à l'Eglise Catholique dans la personne du Cardinal Braschi. C'est ce que toute l'Europe fait aujourd'hui ; mais bien des gens ignorent peut-être , que ce nouveau Pontife est né à Cesene , dans la Romagne , l'année 1717 , d'une famille noble , mais nullement ancienne , ni illustre ; venu à Rome , comme y viennent tant de petits prestolers qui cherchent fortune , il crut avoir trouvé la fienne dans la place de Secrétaire d'un Cardinal : il obtint ensuite , soit par son intrigue , soit par ses talens , la charge de Trésorier de Rome qui conduit au Cardinalat , & fut en effet créé Cardinal par le feu Pape en 1773. D'où il résulte qu'il a fait un chemin rapide , puisqu'il étoit l'avant-dernier membre du sacré College. On ne l'annonce point comme un homme dévoué au parti des couronnes , mais comme le plus modéré , le moins dangereux du parti des Albani , qui est celui

celui des Jésuites. En tout cas il fera bien d'être sage ; l'autorité du Pape est à peu près réduite à sa juste valeur , & les foudres du vatican ne sont plus que le tonnerre de l'opéra.

De Versailles, le 15 Mars 1775.

LE vent est depuis quelque temps aux séparations & aux soufflets. Depuis l'histoire du Marquis de Chambonas, on a débité que la Comtesse de Br. a été *colaphisée* par son mari, mais la chose s'étant trouvée fautive, les deux soufflets qui revenoient au Public ont passé sur différentes joues & se sont enfin fixés sur le visage de Madame de Buffly. Il s'en est ensuivi une séparation amicale négociée par le Duc de Choiseul. M. de Buffly a donné 30,000 mille livres de rentes à sa femme, a partagé avec elle sa vaisselle, ses meubles & son linge, & le pauvre Indien qu'on croyoit revenu en France, chassant devant lui un troupeau de moutons d'Eldorado, s'est retiré à sa terre avec 40,000 mille livres de rentes.

Quant à M. de Chambonas, voici où en est son affaire. Vous savez que sa femme est fille du Duc de la Vrilliere & de l'épouse actuelle d'un Marquis de Langeac qui a reconnu les enfans de sa femme ; il faut savoir aussi que la Marquise de Langeac a eu un mari nommé Labathin, homme de peu de chose comme elle ; qu'ayant été prise pour maîtresse par M. de St. Florentin, aujourd'hui Duc de la Vrilliere, pour n'être pas gêné, on a d'abord fait passer le pauvre mari aux Isles par lettre

Tome I.

M

de cachet , puis on l'a dit mort , lorsque quatre ou cinq enfans devenus grands , ayant besoin d'un nom & d'un état , on engagea un vieux gentilhomme ruiné à se rendre mari & pere. M. de Chambonas & sa femme vont plaider en séparation , & l'exemple de Madame de Bethune a engagé cette jeune femme à demander la permission de plaider aussi elle-même sa cause à l'audience ; elle espere que les graces de son âge , les charmes de sa figure & deux dents dont la fracture témoigne contre la violence de son mari , seront des moyens triomphans en sa faveur ; mais M. de Chambonas se propose , à ce qu'on assure , d'en employer de terribles : il se vante d'avoir des preuves de l'existence du S. Sabathin , le premier mari de la belle-mere , & conséquemment de pouvoir faire casser son mariage. On a peine à croire que M. de Chambonas le veuille sérieusement , puisqu'il faudroit d'une maniere ou d'autre restituer une dot considerable , & il est plutôt à présumer que tout son tapage n'a pour objet que d'engager le Ministre & ses parties co-intéressées à payer son silence à un très-haut prix.

Il vient d'arriver à la Cour une aventure fort singuliere. M. de Monthyon , Intendant de la Rochelle , fut il y a quelque temps pour faire sa Cour chez la Reine. L'heure d'y entrer étant un peu passée , il s'arrêta dans l'antichambre , où d'abord il n'apperçut personne , & se mit devant la cheminée à attendre. Soudain une voix sortit d'un homme en veste blanche , à moitié endormi sur un coffre & qui

lui dit : *que faites vous-là ? d'un ton si brusqué* que l'Intendant crut pouvoir répondre sur le même ton, *qu'est-ce que cela vous fait ?* mais la réplique fut que la veste blanche s'élança sur lui, jetta sa perruque dans la cheminée & alloit lui livrer combat, lorsqu'une porte s'ouvrit, d'où on lui dit, *Monseigneur, on vous attend.* Le pauvre Intendant stupéfait, courut après sa perruque & se sauva. Le Prince, en attendant une répétition de danse, s'étoit endormi dans l'antichambre.

Le mariage du Comte de Coigny avec Mlle. de Conflans, a donné lieu à plusieurs soupers de famille, dans lesquels on a vu renaître l'ancienne gaieté Françoisse : lorsqu'il fut question de ces repas, le Duc de Coigny dit à M. le Marquis de Conflans : fais-tu que je suis fort embarrassé à — Eh, pourquoi. — C'est que je n'ai soupé de ma vie chez ta femme. — Ma foi, ni moi non plus; nous irons ensemble & nous nous soutiendrons. Ce trait ressemble un peu à l'histoire de ce bourreau qui, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit — je ferai certainement de mon mieux, mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu. — Ma foi, répondit le patient, je n'ai jamais été pendu non plus, nous y mettrons chacun du nôtre, & nous nous en tirerons comme nous pourrons.

Il a couru & il court encore bien des bruits sur le compte de M. Turgot : voilà dans l'exacte vérité ce que l'on doit penser de ce Ministre. Les financiers le craignent; les gens à affaires le trouvent inébranlable; les courtisans, in-

flexible, & ses amis même un peu trop sévère dans ses principes d'administration. On ne pourra le juger que sur ses opérations. Le désordre extrême des finances les rendra fort lentes : malgré sa rigide probité il se fera sans doute bien des injustices particulières qu'il ignorera, parce que la vue d'un seul homme ne peut tout embrasser, & que M. Turgot ne peut tout d'un coup purger la finance de tous les coquins qu'on lui a laissés. C'est, pour ainsi dire, une génération à renouveler. En attendant les mécontents auront beau jeu : mais les gens honnêtes & impartiaux jugent à la tournure qu'ils voient prendre à ce Ministre que l'Etat peut retirer de grands biens de ses travaux, pourvu qu'on le laisse faire. Jusqu'à présent il a toute la confiance du Roi. Comme il est fort incommodé de la goutte, on le porte dans un fauteuil jusques dans la chambre de Sa Majesté, où il travaille avec elle tête-à-tête pendant trois heures de suite. Le Roi aime à s'instruire, & M. Turgot lui en fournit tous les moyens.

On a fait ce quatrain assez heureux lors de l'exposition qui se fait tous les ans ici, des ouvrages précieux de la manufacture de porcelaine de Sevres.

Fragiles monumens de l'industrie humaine
 Vous êtes à mes yeux l'emblème de la Cour ;
 La faveur, le crédit, la constance, l'amour,
 Sont des vases de porcelaine.

Le Roi a donné une déclaration concernant les visites aux barrières de Paris, par laquelle

il soumet ses propres voitures à l'œil avide
des Commis. Défenses à ceux-ci d'accompa-
gner les voitures, fourgons & tous autres équi-
pages des Princes & Seigneurs dans leurs hô-
tels ou auberges pour y faire leur visite , qui
doit se faire & se fera désormais aux barrie-
res , ce qui n'est rien moins qu'agréable ;
mais le Roi donne l'exemple & il n'y a rien
à dire : il sera seulement très-édifiant de voir
Sa Majesté arrêtée par deux ou trois gredins ,
pour lui demander si elle n'a rien contre ses
propres ordres.

CH AN S O N.

Sur l'Air : *M. le Prévôt des Marchands, Par*
M. Porcien.

Vante l'âge d'or qui voudra ;
Bien fou qui le regrettera.
Vivre de gland comme les bêtes
Et végéter au fond des bois ,
Quoi que nous chantent les Poètes ;
Ne vaut pas nos mœurs & nos loix.

Je respecte nos bons aïeux ,
Mais leur siècle ne vaut pas mieux ;
Ces preux Chevaliers que l'on prise ,
Toujours battans & pourfendans ,
Malgré leur antique franchise
N'étoient pas de trop bonnes gens ;

Les Clovis & les Childebert
Les Clotaire , les Dagobert ,

Valent-ils notre Roi Louis Seize
 Qui le soutiendra, mentira.
 Pour mon compte je suis fort aise
 De vivre au siecle ou nous voilà.
 On voyoit dans chaque château
 De pere en fils un tyranneau
 Toujours occupé de détruire.
 Leur morgue il falloit encenser.
 Ces Seigneurs ne savoient pas lire,
 Mais ils savoient boire & jurer.

Lance en arrêt sur un chemin
 Le Guerrier étoit assassin,
 Mauvais sujets & mauvais maîtres;
 Puis demandant à Dieu pardon,
 Ils donnoient leurs terres aux Prêtres.
 Pour avoir l'absolution.

Sur des vitraux montés en plomb
 On voyoit un grand écusson;
 Et cette postéromanie
 Guerroyant & troublant l'Etat
 Ressembloit fort au vin de Brie;
 Plus il est vieux, plus il est plat.

Avec un Chevalier Loyal
 Une Dame étoit à cheval,
 Teint brûlé, derriere en compose,
 Et filant de tristes amours
 Constante, bégueule & dévote
 Dans son château flanqué de tours.

J'honore la fidélité,
 Mais j'aime aussi la propreté;

Toutes ces grandes héroïnes
Interrogées au boudoir,
Par nos agréables coquines
Seroient confondues sans espoir.

Mes amis, jouissons en paix
Du temps présent, & désormais
Ne vantons pas tant les chimères
Du bon prétendu temps jadis.
L'avenir passe nos lumières,
Le présent est le paradis.

De Paris, le 18 Mars 1775.

M. Linguet a continué hier sa justification devant l'ordre des Avocats assemblés au nombre de 200. Il a parlé plus de trois heures avec la véhémence qu'on lui connoît, animée encore sans doute par l'importance d'une affaire qui ne met point de milieu entre son triomphe & sa perte. Malgré ses efforts, son éloquence, les égards dus à ses talens & à son courage, sa radiation du tableau a été confirmée, à la pluralité de 184 voix contre 36; encore la majeure partie des dernières étoit-elle pour une interdiction limitée & d'autres peines douces. On ne fait quel parti prendra cet homme extraordinaire; mais il y a lieu de croire qu'il ne se tiendra pas encore pour battu. Notre public est, comme sur toutes choses, partagé sur cette affaire; pour moi, je m'afflige de voir cet écrivain célèbre, le seul de nos Avocats qui joigne à des talens qui illustrent le barreau, des connoissances en littérature, arrêté au milieu de sa carrière par

ses écarts & par la jalousie de ses rivaux. Un des mérites de M. Linguet est celui des réparties ingénieuses. Avant que Madame de Bethune plaidât elle-même sa cause au Parlement, au défaut de son zélé défenseur, ce qu'elle a déjà fait deux fois avec applaudissement, & fera encore au premier jour, M. le Maréchal de Broglie, son adversaire, rencontra M. Linguet dans une des salles du palais & l'apostropha ainsi. « Mons Linguet, je me » doute bien que Madame de Bethune sera vo- » tre écho & répètera la leçon que vous lui » aurez faite ; songez à la faire parler comme » Madame de Bethune doit parler & non » comme Mons Linguet se donne quelquefois » les airs de le faire ; autrement vous aurez à » faire à moi, entendez-vous Mons Linguet. » M. le Maréchal, répondit l'Avocat avec son air simple, *le François a depuis long-temps appris de vous à ne pas craindre son ennemi. Pouvoit-on envelopper plus adroitement un propos piquant, du manteau d'un compliment très-flatteur ?*

Ce Linguet est un terrible homme. Occupé d'un journal auquel il faut, tous les dix jours, fournir la matière de deux feuilles & demie d'impression, chargé des mémoires & plaidoyers de Madame de Bethune, obligé d'écrire pour sa propre justification, vivement tracassé par son ordre qui l'a déjà repoussé trois fois hors de son sein, nécessité de passer les jours & les nuits, soit à courir chez l'un & chez l'autre, soit à pérorer pour conserver son état, attaqué en même temps

comme homme de lettres , il fait trouver encore le loisir & la liberté d'esprit nécessaire pour répondre à ses critiques & opposer brochure à brochure , livre à livre. Le voilà engagé dans une guerre furieuse avec les économistes : ceux-ci ont cru le terrasser par la *Théorie du Paradoxe*, il se relève furieux. Sa réponse est intitulée : *La Théorie du Libelle ou l'Art de calomnier avec fruit, dialogue philosophique, pour servir de supplément à la Théorie du Paradoxe*. L'ardeur de sa défense & la fougue de son esprit l'ayant emporté un peu loin dans ce petit ouvrage, le Gouvernement en a fait saisir les exemplaires. Rappelez-vous qu'on croit que l'Abbé Morellet est l'Auteur de la *Théorie du Paradoxe*. Voici l'épigramme que M. Linguet a choisie pour sa réponse. Et quoi M...., d'un prêtre est-ce là le langage ? Il peint ainsi les Economistes.

» Cet illustre proxenete de la science, ce
 » champion invincible du produit net, ce respectable Archimandrite de l'ordre des freres
 » de la doctrine Economique, s'est élevé au-
 » dessus de tous les éloges en forçant son
 » cœur à outrager un homme renversé, &
 » son pied de derriere à se lever pour lui donner le dernier coup. Si l'on demande quel
 » est l'ordre dont il s'agit, nous dirons, pour
 » épargner des tourmens aux commentateurs
 » des siecles à venir, que c'est un ordre nouveau fondé aux environs de 1760, sous le
 » nom de freres Economistes par le pere Quesnai
 » qui a eu pour fils aîné spirituel le frere
 » Mirabeau, qui a engendré en esprit le frere

» Beaudeau, qui a engendré l'Abbé M., qui
 » a engendré la *Théorie du Paradoxe*, &c.
 » Le nom d'*Economistes* leur a été donné vers
 » l'an 1770 ; ils ont pris la place des ency-
 » clopédistes qui avoient succédé aux ... , &c.
 » Cet ordre, dès 1765, avoit déjà produit
 » beaucoup de grands hommes, tels que frere
 » Dupont, frere Beaudeau, frere Roubaud,
 » frere Morellet, &c. tous puissans en œu-
 » vres & en paroles. Aussi ont-ils rempli l'u-
 » nivers du bruit de leurs noms & de leurs
 » brochures ou libelles, ce qui est synonyme
 » dans leur langage on trouvera ici le se-
 » cret de la composition de cette espece d'ou-
 » vrage.... Il y a des ames pour qui l'art de
 » nuire équivaut à celui d'être heureux. »

L'Abbé Morellet fait imprimer une répli-
 que. Il y a eu de part & d'autre dans cette
 querelle littéraire une adresse qui frise la mau-
 vaise foi ; des mots interpolés, des citations
 tronquées ont souvent, sous la plume des cri-
 tiques, défiguré les idées de M. Linguet, &
 celui-ci n'a pas de moindres reproches à se
 faire. L'esprit de vengeance ne doit jamais
 aveugler un citoyen sur le respect qu'il doit
 à un système protégé par le gouvernement,
 sur les égards qu'on doit aux gens qui veulent
 le bien, même quand quelques-unes des opi-
 nions qu'ils soutiennent sont erronées.

M. du Belloi, Auteur du *siege de Calais*,
 vient de mourir. Il fournit un exemple de
 l'empire qu'a l'amour-propre sur les ames les
 plus honnêtes, & des égaremens où peut en-
 traîner l'abus de ce même sentiment qui pro-

duit les grands hommes. M. de Beaujon ancien banquier de la Cour, opulent amateur des lettres, sachant l'état de gêne où étoit M. du Belloi, lui fit offrir sa bourse. Le littérateur mourant lui fit répondre qu'il le prioit d'être persuadé de sa reconnoissance & ne lui demandoit pour toute grace que de vouloir employer les secours qu'il lui destinoit, à faire faire son buste en marbre & à le faire placer dans les foyers du théâtre François à côté de celui de Racine.

Les dernières volontés de M. du Belloi, font un contraste frappant avec celles de M. de Chateaubrun, respectable vieillard que M. le Duc d'Orléans honoroit de son estime. Toute la fortune de M. de Chateaubrun consistoit en rentes viagères que sa mort a éteintes. Il voyoit sa fin approcher, laissoit deux nieces sans bien & un ancien domestique sans récompense, & n'a pas hésité de léguer à chacune des premières 300 livres de pension, & 200 livres au serviteur fidele, qui, depuis 22 ans, lui étoit attaché. Pour suppléer aux fonds qui lui manquoient & qui étoient nécessaires pour assurer le paiement de ces pensions, il a chargé M. de Bellisle, Intendant des finances de M. le Duc d'Orléans, de l'exécution de son testament, en lui demandant excuse de ce qu'il ne pouvoit lui laisser aucun gage de sa reconnoissance. « Je » crois, ajoute le testateur, avoir lu dans les » yeux de ce Prince; & son cœur, que vous » connoissez comme moi, me répond que je » ne me suis pas trompé, que sa bonté vou-

» dra bien s'intéresser en faveur de mes der-
 » nieres dispositions. » Les espérances de
 M. de Chateaubrun se sont réalisées ; M. le
 Duc d'Orléans a donné ordre que ses volon-
 tés fussent exécutées doublement ; c'est-à-dire,
 qu'il a doublé les trois pensions que ce res-
 pectable vieillard avoit fixées si médiocrement.

M. Palissot, ayant corrigé sa comédie des
 Courtisannes, l'a lue à l'assemblée des comé-
 diens François. Elle auroit été reçue s'il n'a-
 voit pas fallu la représenter. Les femmes y
 ont trouvé beaucoup de traits propres à hu-
 milier leur amour-propre, & ont refusé d'y
 prendre aucun rôle, s'étant apperçues qu'elles
 se joueroient elles-mêmes. Ainsi par l'excès
 de la délicatesse des comédiennes, le public
 se trouvera peut-être privé de cette piece, à
 moins que l'Auteur n'obtienne la permission de
 la faire imprimer.

Le lundi gras, Madame Dugas, femme d'un
 gentilhomme Lyonnais, suivit pendant quel-
 que temps au bal de l'opéra, sur les quatre
 heures du matin, un masque habillé en vieille
 femme auquel un jeune Cavalier donnoit le
 bras. Croyant reconnoître la Reine à laquelle
 M. le Comte d'Artois donnoit le bras, Ma-
 dame Dugas se précipita à ses genoux, & lui
 demanda la permission de lui baiser la main.

» Vous ne me connoissez pas, Madame, ré-
 » pond le masque. — Mettez la main sur
 » mon cœur, s'écria Madame Dugas, & sen-
 » tez à ses battemens s'il méconnoît des mai-
 » tres pour lesquels il est passionné. » En
 même temps elle prit la main du masque, la

porta à son cœur, & la baïsa. Le masque embarrassé s'esquiva dans la foule, & Madame Dugas se releva au milieu d'un concours nombreux de masques attirés par la nouveauté du spectacle, & témoignant leurs applaudissemens par mille battemens de mains. On assure que le masque que Madame Dugas a pris pour la Reine, étoit Mlle. Arnould, qui s'en est fort amusé avec le Prince d'Hesnin, Linguet & Beaumarchais, ses conseils & ses amis. Quoi qu'il en soit, Madame Dugas persistant dans son erreur, dont on n'a pu la faire revenir, quoiqu'on l'ait assurée que la Reine n'avoit pas quitté un seul instant la fête de Versailles, a adressé à cette Princesse les vers suivans de sa composition.

Mon cœur avant de vous connoître

Vous aimait par pressentiment,

Et je devinois que mon maître

M'en feroit un commandement.

Pour tout François, c'est une règle

De suivre l'exemple du Roi;

Le lys François doit aimer l'aigle;

Le destin en a fait la loi.

Ni de Newton ni de Descartes

Je n'ai l'esprit & le talent;

Mais je fais lire dans les cartes

L'avenir comme le présent.

Je savois dès votre naissance

Que vous deviez régner sur nous;

Dès-lors je prédis à la France

Un sort bien tranquille & bien doux.

Si j'avois tenu mon grimoire,
 En baissant votre auguste main,
 J'aurois pu vous dire l'histoire
 D'un siècle & de son lendemain.

J'eusse dit la vérité pure ;
 L'organe du peuple & des Dieux
 Ne connut jamais l'imposture :
 J'en fus l'interprète en ces lieux.

Cette liberté que j'ai prise
 Ne vous paroitra point un mal ;
 Le masque excuse, il autorise ;
 Tout n'est-il pas permis au bal ?

Je vous ai déjà parlé, Monsieur, des débordemens de Mlle. Raucourt, actrice des François, tant célébrée, qui, après avoir épuisé toutes les ressources de luxure & d'impudicité avec notre sexe, s'est jettée sur le sien. On ne sait de quel crime elle s'étoit noircie aux yeux de Mlle. Arnould qui est une de nos fameuses débauchées en ce genre ; mais celle-ci s'est vengée de la Raucourt d'une manière cruelle. Elle lui a assigné un rendez-vous pour venir passer la nuit sans bruit avec elle. La jeune amante étoit munie du fil d'Ariane, tous les accès étoient ouverts ; elle est enfin parvenue dans la ruelle du lit de la Dlle. Arnould. Une voix bien basse lui dit de se coucher ; la Raucourt monte dans le lit funeste ; & qu'y trouve-t-elle ? au-lieu du corps décharné de la chanteuse, un vigoureux mousquetaire qui la serre dans ses bras. En vain elle veut crier, se défendre, elle est obligée de céder à la fatalité ;

elle s'immoie enfin avec une résignation entière. Mlle. Raucourt s'en retourne chez elle avant le jour, furieuse contre Mlle. Arnould qui lui avoit fait reconnoître ses premiers goûts ; mais ce fut bien pis, lorsqu'au bout de quelques jours, elle est convaincue que sa santé est vivement attaquée de l'aventure, & l'est même au point d'éluder l'art des chirurgiens, qui, pour la guérir, se voient forcés de recourir aux remèdes les plus violens.

*VERS de M. de la Harpe à deux de ses amis
qui étoient allés le voir à la campagne.*

Vous arrivez, amis, dans ce simple séjour,
Echappés à l'ennui qu'on respire à la Cour,
Vous venez au grand trot chercher dans ma chaumière
Le rustique soupé d'un pauvre solitaire :
Vous le trouverez bon, car vous avez bien faim ;
Je voudrois cependant relever le festin,
Vous apporter des vers ; c'est chère de Poète.
Vous vous imaginez déjà sur l'étiquette
Quelque scène tragique à faire tout trembler,
Quelque drame bien noir à faire reculer.
Pour un dessert plus gai ma verve se ranime,
Et je veux aujourd'hui déroger au sublime.
Ce n'est qu'une boutade, impromptu familier,
Fait en me promenant pour me désennuyer.
De mes deux bons amis attendant la venue
Je me promène ici dans ma longue avenue,
Ou dans celle d'autrui ; c'est tout un ; car enfin
L'on fait que ma maison n'a ni cour ni jardin ;
Mais comme à Clignancourt, c'est la plus belle rue,
Jadis de Despreaux la muse mieux pourvue

Orant une syllabe au mot de chevre-feuil
 Put adresser des vers au jardinier d'Auteuil,
 Et payé pour flatter & libre de médire
 En carrosse à Paris fit rouler la satire.
 Je serois trop content si, dans tous ses honneurs,
 Je montois comme lui le courrier des neuf sœurs,
 De ce cheval quinteux rebelle à mes caresses,
 J'ai reçu bien souvent des ruades traitresses !
 De son maître Apollon, si j'eus quelque verra,
 C'est la facilité de rimer impromptu.
 Ainsi j'ai vu l'auteur de Merope & d'Alzire,
 Le chantre de Henri, d'Agnès & de Zaïre,
 Conversant avec nous dans ses rians désers,
 S'échauffer sous le Dieu qui lui dictoit des vers,
 Et dans ses entretiens sa verve encor brillante
 Retrouver les trésors de sa plume éloquente.
 Vous direz que ces vers sont d'un style trop haut,
 Je tombe dans le noble, & c'est-là mon défaut,
 Un Auteur (*) qui, dit-on, se sert peu de la lime,
 Nous juroit autrefois de n'être point sublime :
 Autant qu'Adelaïde a su nous le prouver,
 Il tient mal son serment ; moi je veux l'observer.
 Eh, bien vous avez vu le pays des mensonges,
 Qu'y cherchiez-vous ? parlez, racontez-moi vos songes,
 Car de ce démon là tout homme est travaillé,
 Il n'est point de mortel qui ne rêve éveillé ;
 Et trop heureux celui qui gardant sa folie
 Peut rêver doucement tout le temps de sa vie.
 Il est deux Dieux charmans & qui nous sont bien chers,
 L'espérance & Morphée ; ils bercent l'univers.
 A la Cour, à Paris n'est-il point de nouvelles ?
 Usant à griffonner mes doigts & mes chandelles,
 J'ignore ce qu'on fait, encore plus ce qu'on dit.

(*) M. Dorat.

Monsieur Turgot a-t-il dans quelque bel édit
 Fait entrer la raison discrètement ornée,
 Et de se trouver-là justement étonnée ?
 Le Prélat Polonois, M. l'Abbé Beaudeau,
 Soumet-il la finance à quelque plan nouveau ?
 Serons-nous enrichis par les Economistes ?
 Du Chancelier Maupeou les modestes gagistes
 Avec deux mille francs payés de leurs vertus,
 S'en iront-ils à pied comme ils étoient venus ?
 Et ne dirons-nous rien de la littérature ?
 Les amans généreux font-ils quelque figure ?
 D'Arnaud occupe-t-il la plume & le burin ?
 Aubert dans la gazette efface-t-il Marin ?
 A ce pauvre Fréron reste-t-il de quoi boire ?
 Remplira-t-il sa cave en vuidant l'écrtoire ?
 On dit que pour le vin il a quelque penchant ;
 Je suis toujours surpris qu'un buveur soit méchant ;
 Il s'enivre pourtant, mais ce n'est pas de gloire.
 Et Clément sur Voltaire aura-t-il la victoire ?
 Ses lettres, sans réponse ainsi que sans lecteurs,
 Vont-elles au bon goût ramener les Auteurs ?
 Sa prose est un peu plate & ses vers sont en prose ;
 N'étoit ces deux défauts, ils seroient quelque chose.
 Et l'homme à qui Piron par son dernier écrit
 Légua son porte-feuille & non pas son esprit,
 Rigoley l'Editeur.... Comment quel est cet homme ?
 Dites-nous quel il est ? Ecoutez, il se nomme....
 Autrement, Juvigny ; le connoissez-vous mieux ?
 Pas davantage. Eh quoi ! ce critique fameux
 Qui mit cette préface & savante & romaine
 Aux tables de Verdier & de La Croix du Maine ;
 Qui va flatter Buffon sans en être aperçu,
 Qui médit de Voltaire & n'en est pas connu ;
 Qu'on rencontre par-tout & qu'on ne cherche guere ;

Qui vous parlant toujours, devrait toujours se taire;
 Grand ami de Freron, grand docteur, bon chrétien,
 Qui ne feroit pas mal s'il vouloit n'être rien,
 Le voilà trait pour trait, & même je vous jure,
 L'original, ma foi, ne vaut pas la peinture.
 Heureux le bon bourgeois qui, loin de ce travers,
 Hors les commandemens n'a jamais lu de vers,
 Qui va tous les matins orné de ses lunettes
 Rêver profondément en lisant les gazettes,
 S'en retourne manger la soupe au coin du feu,
 Dine avec son voisin, boit en paix, croit en Dieu,
 Au vin du cabaret, à l'honneur de sa femme,
 Et quand il tonne, au ciel recommande son ame;
 Qui de contes pour rire amuse ses enfans,
 De son court revenu voit la fin tous les ans,
 Récite la priere, à la grand'messe chante,
 Et quelquefois aussi couche avec sa servante.
 C'est vivre comme il faut, nous n'avons rien de mieux;
 Nous avons trop d'esprit pour savoir être heureux.
 Le bonheur, mes amis, vaut mieux que le génie.
 Pardonnez à ces vers, fruit de ma fantaisie;
 Ecrire longuement est un bien du métier;
 Mais on rime sans peine en style familier,
 Que de ces vers coulans la tournure est facile!
 En voilà près de cent, je vous en ferois mille;
 Mais si vous les trouvez trop plats, trop découfus,
 N'allez pas le redire, ou je n'en ferai plus.

De Paris, le 25 Mars 1773.

Les amis même de M. Linguet s'attendent à le voir succomber bientôt, malgré tout ce qu'il achevera de dire au Parlement. Il est certain qu'en supposant à cet homme célèbre tous les vices qu'on lui prête, on ne sauroit s'empêcher de remarquer que son ordre s'est livré à une basse jalousie contre lui. Pourquoi cet ordre si sévère & si délicat n'expulse-t-il pas également une quantité de mauvais sujets qui n'ont obligation qu'à leur obscurité, de voir leurs sottises impunies ou ignorées ? Il est, il faut l'avouer, bien déchu de ce qu'il étoit. On peut le comparer à ces ordres religieux, qui d'abord ont produit des hommes savans ou des saints, & qui finissent par nous infecter de gredins sans talens & sans vertus. Si M. Linguet succombe au Parlement, il ne lui restera d'autre ressource que d'essayer de se pourvoir au Conseil du Roi. L'une des imputations qui ont servi de motif à son ordre, celle dont il s'est montré le plus affecté, c'est que M. Linguet doit avoir écrit au Duc d'Aiguillon pour lui demander un supplément d'honoraires qu'il évaluoit à 150 mille livres, en le menaçant, en cas de refus, de le replonger dans l'abyme d'où il l'avoit tiré. M. Linguet nie cette lettre, & a demandé dans son plaidoyer, que le Duc d'Aiguillon fût sommé de dire la vérité de ce qui s'est passé entr'eux à cet égard.

On a répandu un méchant calembour sur

M. le Comte d'Artois , car la plaisanterie des François ne connoît rien de sacré. Sur ce que ce Prince a honoré d'un coup d'œil la Demoiselle Duthé , une de nos élégantes filles , on a dit : *M. le Comte d'Artois s'est gorgé de biseuin de Savoie , & est allé à Paris prendre du thé.*

M. Thomas vient de publier son éloge de Marc-Aurele , où se trouvent de belles choses. Il paroît s'être un peu corrigé de l'enflure & de ce ton pédant qu'on lui reprochoit.

Je n'ai à vous annoncer aucunes nouveautés de nos spectacles , si ce n'est qu'on a fait la scène Italienne d'un Opéra comique de Seidaine : intitulé *les Femmes vengées* , bagatelle qui n'a aucun mérite , & qui même est d'une indécence à ne pas supporter. C'est le Conte de la Fontaine , connu sous le titre des *Remois*.

Nous attendons avec curiosité la réponse de l'Abbé Mofellet à la brochure de Linguet. Jamais l'esprit de parti , de faction , de schisme , de cabale , n'a soufflé parmi nous avec plus de fureur. Ici tout est manie & enthousiasme , & nos gens de Lettres sont plus sujets encore à l'effervescence que les autres têtes. C'est cependant d'eux qu'on devoit recevoir des leçons de modération & de sagesse. N'est-il pas bien singulier que des Esres éclairés par les arts , soient plus petits & plus fanatiques que les autres hommes ?

La tragédie de *Dom Pedre* , par M. de Voltaire , paroît imprimée , & précédée d'une Epître dédicatoire à M. d'Alembert , dans laquelle aucun des membres de l'Académie Française n'est oublié. Chaque Académicien y trouvera

un petit bout d'éloge ; M. de la Harpe y est mis à côté de Racine ; l'Abbé Arnaud au-dessus du théologien fameux de ce nom, l'émule de Pascal, &c. &c. Vous connoîtrez déjà cette tragédie & la plupart des pièces fugitives dont on a enrichi l'édition qu'on vient d'en faire à Paris ; mais je crois que *l'Eloge historique de la Raison*, l'une des dernières productions de l'intarissable Auteur, sera nouveau pour vous. En voici un précis. La raison est restée long-temps cachée dans un puits avec la vérité sa fille. Enfin, touchées de pitié pour les malheureux humains, elles se déterminent à voir le monde, & à tâcher de le guérir. Elles réussirent aussi peu que les Apôtres qu'elles avoient envoyés en différens temps, & regagnerent leur asyle. « Enfin, il y a » quelque temps qu'il leur prit envie d'aller » à Rome en pèlerinage, déguisées & cachant » leurs noms, de peur de l'Inquisition qui ar- » ma toujours contre elles des Jacobins & des » bourreaux. » Les deux pèlerines sont présentées au Pape Ganganelli, & s'entretiennent avec lui ; dès le lendemain il abolit la Bulle *in canâ Domini*. Il prend la résolution de détruire la Compagnie de Guignard, Malagrida, &c. Il diminue les impôts, encourage l'agriculture, & se fait aimer de tous ceux qui passaient pour les ennemis de sa place. La Raison voyage avec sa fille dans d'autres pays de l'Europe. A Venise, la Raison reconnoît une de ses paires de ciseaux dans les mains du Procureur de St. Marc. Celui-ci les tenoit de Fra-Paolo, & s'en servoit pour

couper les griffes de l'Inquisition, les plumes
 & le bout du bec de certaines harpies qui ve-
 noient manger le dîner de la République. A leur
 arrivée en France, la vérité dit à sa mère :
 » J'entends les acclamations de 20 millions
 » d'hommes qui bénissent le ciel : les uns di-
 » sent : Cet événement est d'autant plus joyeux
 » que nous n'en payons pas la joie... Les autres
 » crient. Le luxe n'est que vanité ; les doubles
 » emplois, les dépenses superflues, les profits ex-
 » cessifs vont être retranchés. — Et ils ont rai-
 » son. Tout impôt nouveau va être aboli. Les Loix
 » vont être uniformes. . . . On va repartir aux in-
 » digens qui travaillent, & sur-tout aux pauvres
 » Officiers, les biens immenses de certains oisifs
 » qui ont fait vœu de pauvreté. Ces gens de
 » main-morte n'auront plus eux-mêmes des esclaves
 » de main-morte. On ne verra plus des huissiers
 » de moines, chasser de la maison paternelle, des
 » orphelins réduits à la mendicité, pour enrichir
 » de leurs dépouilles un couvent jouissant des droits
 » seigneuriaux, qui sont les droits des anciens
 » Conquistans. On ne verra plus des familles en-
 » tieres demandant vainement l'aumône à la porte
 » de ce couvent qui les dépouille. Plût à Dieu !
 » Rien n'est plus digne d'un Roi. Le Roi de
 » Sardaigne a détruit chez lui cet abus abo-
 » minable. Fasse le Ciel que cet abus soit
 » exterminé en France ! — N'entendez-vous
 » pas, ma mère, toutes ces voix qui disent :
 » Les mariages de cent mille familles utiles à
 » l'Etat ne seront plus répétés concubinages, &
 » les enfans ne seront plus déclarés bâtarde par
 » la loi. La nature, la justice, & vous, ma

» mere, tout demande un nouveau règlement
 » sur cet objet : car enfin il faut bien que
 » les enfans aient des peres. — On rendra la
 » profession de soldat si honorable, que l'on ne
 » sera plus tenté de désertir. La chose est pos-
 » sible, mais délicate. Les petites fautes ne se-
 » ront plus traitées comme les plus grands crimes,
 » parce qu'il faut de la proportion à tout. Une
 » loi barbare, obscurément conçue, mal interprétée,
 » ne fera pas périr sous les barres de fer & dans
 » les flammes, des enfans indiscrets & indécens,
 » comme s'ils avoient assassiné leurs peres & mé-
 » res... Les biens d'un pere de famille ne seront
 » plus confisqués, parce que les enfans ne doivent
 » point mourir de faim pour les fautes de leur
 » pere : & que le Roi n'a nul besoin de cette
 » misérable confiscation... La torture inventée pour
 » sauver le coupable robuste & pour perdre l'innocent
 » foible de corps & d'esprit, ne sera plus en
 » usage que dans les crimes de lèze Société au
 » premier chef, & seulement pour avoir révélation
 » des complices ; & ces crimes ne se commettront
 » plus. Voilà les vœux que j'entends faire par-
 » tout, & j'écrirai tous ces grands change-
 » mens dans mes annales, moi qui suis la
 » vérité. » Enfin, la raison & la vérité trou-
 » vent qu'en cet instant on s'est donné le moi en
 » Europe pour penser plus solidement qu'on n'avoit
 » fait pendant des milliers de siècles. Elles avouent
 » qu'on ne peut dire que du bien du temps pré-
 » sent, en dépit de tant de gens d'esprit qui ne
 » vantent que le temps passé. Elles prennent la ré-
 » solution de rester sur la terre tant que ces
 » beaux jours dureront.

Il y a bien peu de gens qui écrivent dans la seule vue d'être utiles. Je suis assuré que M. du Saulx, en publiant ses *Réflexions sur la fureur du jeu*, n'a pas eu d'autre objet que d'essayer de guérir quelqu'un de ceux qui sont atteints de cette funeste maladie. Il avoue qu'il a été lui-même atteint de la malheureuse manie du jeu : il présente aux joueurs les remèdes qui l'ont guéri ; des réflexions sages & solides. Je vais seulement extraire de cette brochure, quelques-uns des traits qui y sont rapportés. Vous ne connoissez peut-être pas l'anecdote qu'on raconte du fameux du Fresny.

» Louis XIV, qui aimoit ce Comédien &
 » l'avoit comblé de bienfaits, sans pouvoir
 » l'enrichir, parce qu'il ne cessoit de jouer
 » & de perdre, lui défendit sous peine d'a-
 » voir la langue percée d'un fer rouge, de
 » blasphémer au jeu comme il en avoit l'ha-
 » bitude. Du Fresny promet au Monarque
 » irrité, d'être plus circonspect à l'avenir.
 » Cependant après les plus fortes résolutions,
 » il retourne jouer : il perd, & la tentation
 » le reprend de se soulager à sa manière :
 » mais la menace du fer rouge le retient : il
 » se captive quelque temps ; n'y pouvant plus
 » tenir, il quitte la partie avec quelques louis
 » qui lui restoient encore, marche au hasard
 » en se pressant les lèvres, & va s'asseoir au
 » coin du feu, où il apperçoit un pauvre
 » diable à sec qui se tordoit les mains, &
 » pouffoit de profonds soupirs. Qu'avez-vous ?
 » lui dit-il. J'ai, répondit l'autre, que je n'ai
 » pas un sol sur la terre pour rattraper mon
 » argent

» argent. Tant mieux , s'écria Du Fresny ,
 » tant mieux. Tenez , voilà dix louis , re-
 » tournez promptement au jeu , *mais je vous*
 » *supplie , jurez pour moi , car le Roi me l'a*
 » *défendu.* » M. du Saulx cite un exemple
 singulier de l'industrie des joueurs pour se pro-
 curer de nouvelles ressources. Il assure avoit
 été lui-même témoin de l'aventure suivante.
 » Un marchand venoit de perdre son argent ;
 » & malgré ses supplications , personne ne
 » vouloit lui en prêter , quoiqu'il se vantât
 » d'avoir encore 1200 livres chez lui. On
 » lui répond qu'il peut les aller chercher. Il
 » hésite long-temps , à la fin il se décide. Il
 » court , & peu de temps après , revient tout
 » joyeux avec le sac qui étoit la dernière res-
 » source de sa famille. — *Avant de nous re-*
 » *mettre au jeu , il faut , dit-il , que je vous ra-*
 » *conte en deux mots , comment j'ai fait à mes*
 » *risques & dépens cette difficile conquête.* Ma
 » femme avoit pris une précaution avant que de
 » se coucher : elle avoit barré de son lit l'endroit
 » où je mets mon argent. Je sêchois en présence de
 » mon coffre , & j'étois au désespoir. Enfin , je
 » m'y prends si bien que je tire d'abord le lit , le
 » sac ensuite , & le tout sans réveiller ma femme.
 » Ça commençons. Il joue & perd. » Notre Mo-
 narque , l'ami & le protecteur des bonnes
 mœurs , a mis le goût du jeu au nombre des
 vices qu'il veut proscrire. Pour y parvenir , il
 a témoigné aux Princes de son sang qu'ils de-
 voient donner l'exemple , & bannir loin d'eux
 ce funeste amusement. Ce qui arriva le même
 jour chez M. le Duc de C... a fourni à M. du

Saulx une anecdote qu'il raconte ainsi : « Un
 » homme honnête & riche voulut donner une
 » fête : il invita quatre-vingts personnes qui
 » arriverent à l'heure dite. Le maître du lo-
 » gis, non moins connu par la grandeur de
 » son ame, que par sa bonté singuliere, dé-
 » clare à ses convives qu'il ne les a rassem-
 » blés que pour jouir l'un de l'autre avec sé-
 » curité, & qu'il n'entend pas qu'aucun d'eux
 » sorte mécontent de sa maison. En un mot,
 » cet honnête homme, en leur permettant tout
 » ce qui peut les amuser, ne leur défend que
 » les jeux de hasard. On sert ; & des quatre-
 » vingts convives qui remplissoient les appar-
 » temens, il n'en resta que vingt. François !
 » font-ce là les mœurs de vos généreux an-
 » cêtres ? Quoi, n'auriez-vous plus que des
 » ames mercenaires ? N'estimez-vous les plus
 » beaux momens de la vie & les heures qui
 » s'écoulent si rapidement, qu'en proportion
 » de l'or que vous brûlez de vous ravir ?
 » Mais tout va changer, & déjà la révolu-
 » tion commence à s'opérer. »

M. Berquin a traduit assez agréablement en vers plusieurs Idylles de M. Gesner. Il vient de donner un échantillon de sa facilité pour le genre lyrique, en mettant en vers la scene de Pigmalion, de J. J. Rousseau. On en fait une petite brochure ornée de jolies gravures, & où le texte même est gravé. Une Idylle de M. Berquin la termine. Elle renferme, non l'éloge, mais le récit sincere des vertus du Ministre qui régit les finances de la France.

M. Mercier, homme de lettres, connu par

quelquès Drames en prose , comme *Jenneval* ; *l'Indigent*, &c. a demandé aux Comédiens François une assemblée pour leur lire un nouveau Drame de sa façon ; les Comédiens ont délibéré , car tout délibere aujourd'hui , & le résultat de leur délibération a été de faire savoir à M. Mercier qu'ils ne joueroient & n'écouteront aucune piece de lui , jusqu'à ce qu'il se fût justifié sur l'imputation d'être l'Auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai dramatique* , que vous aurez sans doute lu avec plaisir , où ils sont assez maltraités , c'est-à-dire , présentés sous leurs propres traits. Le poëte ne s'est point soumis à cette sentence. Il veut attaquer les Comédiens au Parlement , & prétend que , s'il n'est en droit de les forcer à entendre la lecture de ses pieces , il peut exiger au moins la représentation de celles qu'ils ont reçues. Il demande en outre qu'ils soient punis d'avoir osé inscrire sur leurs registres un arrêté dans lequel on le qualifie Auteur de libelle. Tel est l'objet d'un mémoire à consulter , que M. Mercier vient de répandre dans le public : il nous en promet un autre plus étendu. On l'attend avec impatience , dans l'espoir que cela amusera & jettera du couleur de rose sur le noir des procès singuliers qui occupent beaucoup nos sociétés , & les divisent en différens partis.

Nos jeunes Auteurs semblent vouloir devenir à la fois Troubadours & Jongleurs : ils vont par-tout lisant leurs ouvrages , d'un ton d'énergumene , ce qui leur attire quelquefois des désagréments. La déclamation d'un Poëte

qui se livre, dans la société, au feu qui a préfidé à la composition de ses ouvrages, paroît ridicule à nos jeunes femmes sur-tout, qui ne fauroient s'empêcher d'en rire. Les honnêtes gens souffrent quand un vrai mérite se trouve compromis dans telles scènes ; mais après tout pourquoi s'y exposer ? M. Roucher, jeune poète qui annonce le plus grand talent, travaille à un poème, qui a pour sujet *les douze mois de l'année*. Il en a fini quelques chants, qui lui ont valu de la Cour une gratification de cent louis, un emploi, &, ce qui pour un Auteur doit être plus précieux que tout cela, une réputation & une célébrité que souvent le génie attend dans l'obscurité long-temps avant que de les obtenir. Peu de gens connoissent ce qu'a fait M. Roucher : il n'a rien publié de considérable, & on le place déjà au sommet du Parnasse. Quoi qu'il en soit, il a sollicité l'honneur de lire un chant de son Poème devant Madame la Duchesse de Bourbon. M. Roucher est introduit dans un cercle, où cette Princesse riant & folâtrant avec six à sept femmes de son âge, étoit peu disposée à donner une attention suivie à la lecture d'un Poème. Au bout d'une demi-heure, on s'aperçoit que M. Roucher est là — Lisez, Monsieur ! — Le poète s'efforce de faire valoir l'harmonie de ses vers, s'échauffe, & ne voit pas que les Dames étouffent de rire, chuchotent, & ne sentent pas une seule des beautés de son ouvrage : depuis quelques minutes même M. Roucher parloit *dans le désert* sans s'en appercevoir ; la compagnie étoit allée

souper. Enfin, il revient à lui, & se retire peu satisfait. Le cœur des Bourbons ne sauroit, sans de vifs regrets, mortifier un honnête citoyen. Les ris apaisés, le calme renaissant, la Princesse fait demander le poète; il étoit parti. Le présent d'une boîte d'or fut la consolation, le dédommagement & la récompense de M. Roucher.

M. de la Harpe a lu devant la Reine sa tragédie de *Menzikoff*, & a eu l'avantage de faire verser des pleurs à sa Majesté.

Voici une petite pièce de vers adressée à M. Linguet, qui prend très-philosophiquement l'événement qui en fait l'objet.

Tes Pairs ne pouvant pas devenir tes semblables,

Linguet, t'ont rayé du Tableau;

Deux arrêts inconciliables,

Dont l'un met à tes pieds tes rivaux méprisables.

Et l'autre te condamne à quitter le Barreau,

Démontrent à toute la France,

Que l'ancien Parlement, revenu du tombeau

N'a pas encor repris toute sa connoissance.

Si l'on eût pu prouver au Parlement nouveau

Une pareille inconséquence,

Tout Paris en fureur eût demandé vengeance.

Mais les Magistrats d'à présent

Peuvent tout faire impunément.

Ils peuvent, à souhait, manier la balance,

La faire trébucher au gré de leur pouvoir,

Et dans la même circonstance,

Absoudre, condamner,

Prononcer blanc ou noir.

*Traduction d'une Satyre de Caius Lucilius,
Poëte Romain.*

Quel siècle! quels excès! quelle aveugle licence!
 Nos Chevaliers vendus à l'ordre Plébéien,
 L'Art glacé du sophisme étouffant l'éloquence,
 Des raisonneurs en foule, & pas un citoyen!
 L'un de Thémis en pleurs a brisé la balance,
 L'autre au blâme endurci, blâmant tout, n'aimant rien,
 Etale effrontément la coupable opulence.
 Le faste a de l'état séché les réservoirs,
 Le Palais d'Épopée insulte à nos misères;
 L'amour a son trafic, & Vénus ses comptoirs;
 La toilette d'Albine est un Bureau d'affaires;
 L'égoïsme a gagné, tout est vil ou méchant.
 L'usure au front d'airain fort de ses noirs repaires,
 Et le Guerrier lui-même a les mœurs d'un traitant.
 Peindrai-je & nos besoins & nos plaisirs factices,
 Les crimes enfantés par l'abus du pouvoir,
 Un consulat timide, & souillé d'injustices,
 Des Sénateurs gagés pour trahir leurs devoirs;
 L'audacieuse intrigue assiégeant les comices,
 Des Prêtres sans pudeur profanant l'encensoir,
 Imbécilles tyrans dont nos Dieux sont complices,
 Et de jeunes Romains, notre dernier espoir,
 De mollesse hébétés & vieilliss par les vices?
 Oh! pourquoi suis-je né dans ces jours malheureux!
 Pleurons, amis, pleurons l'oubli de nos injures,
 De nos proscriptions le tableau douloureux,
 Rome, hélas! enfonçant le fer dans nos blessures,
 Et la hache à la main le despotisme affreux
 Aux peuples abattus défendant les murmures,
 Pleurons l'oubli des Loix & le mépris des mœurs,
 Les progrès menaçans d'une fausse sagesse,

Le rapide déclin des arts consolateurs,
 L'indigence qui naît du sein de la richesse,
 Et tous les sentimens éteints dans tous les cœurs,
 J'ai vu nos légions parjures à la gloire,
 Se laisser sans combattre arracher la victoire,
 J'ai vu nos Ports déserts, languir dans l'abandon,
 J'ai vu le Laboureur écrasé de subides,
 Sacrifiant sa vie à des maîtres avides,
 Consumé par la faim mourir sur la moisson,
 J'ai vu de nos Tyrans la débauche effrénée
 Dévorer en un jour les trésors d'une année:
 Et tandis qu'auprès d'eux leurs lâches complaisans
 De la bassesse active épuisant l'industrie,
 Raniment la langueur de leur ame flétrie;
 Tandis qu'à leurs festins brûlant un vil encens,
 Ils leur versaient dans l'or le sang de la Patrie,
 J'ai vu de vieux Soldats à vivre condamnés,
 Trainner dans le besoin leurs jours infortunés;
 Je les ai vus fuyant une pitié frivole,
 Ne confier leurs pleurs qu'aux murs du Capitole,
 Baïser en soupirant l'urne de nos héros,
 Et chercher Rome encore autour de leurs tombeaux,

Le Gouvernement fait faire des recherches
 sur un de ces ouvrages qui procurent souvent
 aux colporteurs qui les débitent, l'avantage
 de vivre aux dépens du Roi pendant quel-
 ques mois, & coûtent la liberté à leur Au-
 teur quand il est trouvé. Celui à qui nous en
 avons l'obligation, paroît avoir déjà éprouvé
 ce sort, & c'est, sans doute, dans la prison
 même dont il a fait l'objet de son travail,
 qu'il a dressé le plan des remarques histori-
 ques sur le château de la Bastille. M. de Ren-

neville au sortir de la Bastille, où il avoit été détenu pendant onze ans & un mois, donna, au commencement de ce siècle, un ouvrage intitulé : *l'Inquisition Française, ou Histoire de la Bastille*. Il y rapporta l'histoire des différens prisonniers qu'il avoit eu occasion de connoître pendant son long séjour en ce château. Notre Auteur confirme les descriptions des lieux qu'a données M. de Renneville ; mais, ajoute-t-il, le régime de cette horrible Inquisition a changé depuis : c'est ce qui l'a déterminé à s'occuper du même objet.

Hugues Aubriot, Prévôt de Paris & Ministre des Finances sous Charles V, après avoir fait plusieurs établissemens utiles, fut accusé d'impiété & d'hérésie. Il fut enfermé à la Bastille qu'il venoit de bâtir, & dont il avoit posé la première pierre en 1369. Pour lors ce château n'avoit que deux tours, il fut achevé entièrement sous Charles VI, en 1383. Je ne suivrai point notre Auteur dans tous les détails de l'intérieur de la Bastille, de la Police qu'on y observe, & des précautions qu'on prend pour que ceux qui y sont détenus n'aient aucune communication avec le dehors. Vous saurez que la nourriture des prisonniers est fixée par un tarif, suivant leur qualité. Il y a des classes de 50 liv. par jour, les moindres sont de 2 liv. 10 s. Je passe à la conduite qu'on tient vis-à-vis d'eux depuis leur arrivée jusqu'à leur sortie. Là, notre Ecrivain se livre à sa mauvaise humeur. Il prétend qu'on emploie dans les interrogatoires toutes sortes de moyens pour tirer des avent.

Le Lieutenant de Police & les Officiers du Châtelet sont ordinairement chargés de cette commission. « Dans certains cas, ce sont les » Commissaires du Parlement qui font les instructions. Ceux-ci tiennent leurs séances à » l'hôtel du Gouvernement ou à l'Arsenal. » Ils n'entrent jamais dans l'intérieur de la » Bastille. La différence que le Ministère met » entre eux & les Membres du Conseil ou » du Châtelet est, que ceux-ci sont *Royalistes* » & les autres *Parlementaires*. Tout prisonnier » est obligé, lors de son élargissement, de » signer un protocole de serment & protestation de » soumission, de respect, de fidélité, d'amour, de » reconnaissance pour le Roi; d'assurance que les » faits qui ont compromis le prisonnier ont été l'effet » de l'erreur seule de l'esprit; d'action de grâces » de ce que S. M. ne l'a pas livré à des Commissaires extraordinaires; de promesse de ne rien » révéler de tout ce qu'il a vu & entendu pendant » le séjour qu'il a fait à la Bastille.

» Le dépôt de la Bastille renferme plusieurs » malles de papiers de feu M. le Duc de Vendôme qui contiennent son histoire & celle » des guerres d'Espagne, d'Italie & de Flandres. Ces papiers furent saisis sur son fils » naturel qui étoit son légataire, lequel étant » soupçonné d'avoir composé la brochure intitulée, *Les Trois Maries*, (les trois *Maillis*). » fut renfermé d'abord à la Bastille, & transféré dans la suite à Vincennes où il est » mort. » Vous lirez peut-être avec plaisir, Monsieur, quelques particularités concernant le Comte de Lally. Un de ses propos favoris

étoit qu'il ne connoissoit point de plaisir plus doux que celui de la vengeance, que c'étoit vraiment le plaisir des Dieux. Il disoit : *le Parlement me jugera suivant la rigueur des loix ; mais le Roi me fera grace & commuera la peine ;* » M. de Lally se flattoit en vain ; cependant » son arrêt ne fut exécuté que trois ou quatre » jours après qu'il eut été prononcé. Pendant » ce temps , ses parens se promenoient en » voiture du côté de la porte St. Antoine , » & faisoient devant sa fenêtre la démonstration de se couper le cou. Tous leurs » signaux furent inutiles : le prisonnier concentré en lui-même, ne jeta point les yeux » de ce côté, & laissa tout à faire au bourreau, qu'il eût prévenu certainement....

De Versailles , le 3 Avril 1775.

LE public s'est extrêmement occupé de l'histoire de la promotion qui vient d'être faite de sept Maréchaux de France. La Reine qui aime beaucoup Madame de Fitz-James & Madame de Chimay , secondée par M. le Comte de Maurepas, avoit obtenu du Roi de donner le bâton à M. le Duc de Fitz-James ; & sur le champ ce Ministre lui dépêche un courier pour lui annoncer que Sa Majesté l'a nommé Maréchal de France, & l'avertir qu'il ait à venir faire ses remerciemens. Le nouveau Maréchal part pour Versailles , & va descendre chez le Comte du Muy : il lui apprend la grace que le Roi lui a faite, & lui montre la lettre que M. de Maurepas lui a écrite. Celui-ci

lui dit qu'il ne favoit pas le premier mot de cette nomination ; que sans doute elle étoit réelle , puisque M. de Maurepas lui en avoit appris la nouvelle, & qu'il étoit le maître de se présenter pour remercier.

Le Comte du Muy sort en même temps pour aller au Conseil , & dès que le Roi y eut pris place , il lui dit : « Sire , je viens » d'apprendre que Votre Majesté a nommé » M. le Duc de Fitz-James Maréchal de France : une dignité aussi éminente ne peut être » conférée qu'à raison de l'ancienneté des » services ou d'actions éclatantes : M. le Duc » de Fitz-James a des anciens qui n'ont pas » démérité ; quant aux actions , personne ne » lui en connoît à la guerre : pendant la paix , » le feu Roi lui a ôté le commandement du » Languedoc pour lui donner celui de Bretagne : s'il y a bien servi , il faut l'y renvoyer ; dans le cas contraire il ne doit pas » être récompensé. D'après toutes ces considérations , Votre Majesté ne peut laisser » subsister cette disposition , sans être un » Prince injuste & foible. Elle me permettra » en même temps de lui représenter que c'est » au Ministre de la guerre à mettre sous ses yeux les services des officiers , pour obtenir » d'Elle les récompenses qui leur sont dues. » Ces représentations nobles & fermes , firent sur l'esprit du Roi l'effet qu'elles devoient produire ; il les écouta avec la plus grande attention & dit : *Eh bien , il ne le fera pas. — Mais Votre Majesté a promis*, objecta M. de Maurepas ! — *N'importe , il ne le fera pas.* M. le Duc

de Fitz-James attendoit dans l'antichambre pour faire ses remerciemens , & fut fort étonné de n'être point appelé , lorsqu'il vit les Ministres sortir du Conseil. Alors M. de Maurepas le prit par la main , & lui raconta tout ce qui venoit de se passer. Le Duc vole chez le Comte du Muy , & se plaint amèrement du mauvais service qu'il vient de lui rendre , en lui répétant tout le discours qu'il a tenu au Roi. —
 » Je ne désavouerai point ce que j'ai dit au
 » Roi , répondit le Ministre , parce que je lui
 » ai dit la vérité , & que par-là je l'ai em-
 » pêché de commettre une injustice ; mais
 » permettez-moi de vous demander, Monsieur,
 » comment & par quels moyens vous êtes
 » aussi-bien informé de ce qui se passe dans
 » le Conseil du Roi. » — C'est de M. de Maurepas que je fais combien vous m'avez servi. — « Encore une fois , Monsieur , il
 » n'est rien de plus vrai que les représenta-
 » tions que j'ai faites au Roi ; mais je vous
 » avoue que je n'aurois jamais imaginé que le
 » secret du Conseil pût être trahi par ceux
 » qui le composent. » La conduite de M. le Comte du Muy dans cette occasion , lui a fait le plus grand honneur , & on y a reconnu la fermeté & la justice qui le caractérisent. Cependant l'intrigue qui avoit porté M. le Duc de Fitz-James aux premiers honneurs des légions , n'a pas voulu avoir le dessous ; & de là est éclosé la nombreuse promotion que l'on fait. Le Public ne cesse d'en faire des plaisanteries. Je me garderai de recueillir tous les produits d'une humeur condamnable ; mais pour

vous donner une idée du ton & de la chaleur qu'on y a mis , voici un quatrain fait à ce sujet :

Eclatez en transports , ô trop heureux François ,

Les Maréchaux que le Roi vient de faire

Affurent à vos vœux une éternelle paix :

Ils ne sont pas faits pour la guerre.

Au moment de la promotion , un méchant de la Cour a dit : *Ce sont les sept péchés mortels* ; il court une lettre très-méchante à ce sujet. Je vous en donnerai seulement un échantillon..... « Je trouve l'idée des sept péchés mortels , pour leur servir d'emblème , très-juste ; » si on vouloit les comparer aux sept Planètes , où trouveroit-on un Mars ? Au reste , » il n'y en a pas un seul qui n'ait vu le feu ; » mais c'est le feu Roi. On peut bien mettre » pour inscription à la porte du tribunal des » Maréchaux de France , *séjour de l'éternelle* » *paix* ; nos bons Généraux ont fait leur temps , » & ceux qu'on leur associe pour leur succéder ne connoissent que le bon temps , » c'est-à-dire , la joie & le plaisir..... »

Si le Public s'amuse , les anciens des nouveaux Maréchaux ont fait éclater les plaintes les plus amères. On assure que le Roi a répondu au premier qui a fait des réclamations , qu'il ne changeroit rien à ce qu'il avoit décidé. Le Comte de Maillebois ne s'est pas tenu pour battu & a eu une audience du Roi qui dura un quart-d'heure. Sa Majesté l'écouta sans lui rien objecter & le quitta en lui disant qu'il

Trois son mémoire. Il est bien difficile que cet Officier général puisse gagner ce procès. Dans son affaire avec le Maréchal d'Estrées au sujet de la bataille d'Hastenbeck, le tribunal le déclara incapable de posséder aucune charge militaire, & lorsque M. de Monteynard voulut le faire employer comme directeur général des troupes, il s'opposa à cette nomination & elle fut révoquée : c'est dommage, car on ne peut refuser au Comte de Maillebois, du talent pour la guerre. Dans l'audience qu'il a eue du Roi, il a demandé la révision de son procès, & cela fait, le bâton ou l'échafaud. Il paroît qu'on ne lui accordera ni l'un ni l'autre.

M. d'Herouville, l'un des mécontents, ayant appris la promotion, accourut furieux ici, & entrant chez M. de Maurepas, lui dit avec cette antique force Romaine : « je viens vous » demander, Monsieur, ce qui a pu m'attirer » la marque de mépris dont le Roi vient de » me flétrir ; j'ai servi 50 ans le Roi aïeul de » S. M., je suis couvert de blessures, & on » me refuse le prix mérité de mes services. » On dit à voix basse à M. d'Herouville, ne criez pas si fort, craignez la Bastille. — » Non, en élevant encore la voix, un jeune » Roi de 18 ans ne sauroit être assez injuste » de faire conduire en prison un vieillard qui » réclame ses droits légitimes & veut se con- » server l'honneur d'expirer à son service. » Sorti de-là, le Comte d'Herouville a écrit au Roi une lettre très-pathétique & non moins courageuse.

Depuis quelque temps on ne parle plus que guerre. Il y a, dit-on, de grandes conférences entre nos Ministres & ceux des Cours étrangères. M. le Maréchal de Muy, a été renfermé pendant quatre heures avec M. le Comte de Vergennes; M. de Vergennes pendant trois heures avec M. Turgot, & M. Turgot pendant quatre heures avec M. le Maréchal du Muy, & tout cela veut dire; la guerre est certaine. Les bonnes gens qui sont en paix avec tout le genre-humain, voudroient que tous les hommes pensassent comme eux, & que chacun dit aux Princes : demi-Dieux de la terre, ou qui vous croyez tels, si le cœur vous en dit, entrez en lice, battez-vous, nous serons spectateurs bénévoles & juges des coups, & nous nous livrons d'avance au vainqueur. Selon toutes les apparences cette maniere de guerre diminueroit les querelles des Rois. On a regardé comme des insensés les Princes qui ont proposé des cartels aux Princes leurs adversaires, mais au fond ils n'étoient que justes & humains : si un Seigneur insulté disoit à ses gens; allons, faquins, que l'on s'arme & qu'on aille tuer ou se faire tuer pour laver mon injure, on trouveroit ce procédé aussi lâche que ridicule, & c'est pourtant celui de tous les Rois.

De Paris, le 9 Avril 1775.

Les Pairs sont assemblés au Parlement pour l'examen de la plainte en subornations de témoins que la Dame de St. Vincent a rendue contre le Maréchal de Richelieu; celui-ci s'écria dans une confrontation avec cette femme: *Peut-on me soupçonner d'avoir donné 400 mille livres pour une telle figure? Eh! Monsieur,* répondit Madame de St. Vincent, *ce n'est pas à cause de ma figure que vous avez donné cette somme, c'est à cause de la vôtre.*

Tout le monde sait que la fabrication & la fourniture des poudres & salpêtres pour le service du Roi, sont confiées à une compagnie de Financiers qui fait payer la poudre 32 sols la livre, & fait un profit immense. Une nouvelle compagnie a proposé à M. Turgot de prendre le bail des poudres aux conditions ordinaires, & néanmoins de fournir au Roi gratuitement la poudre nécessaire pour le courant annuel. Le Ministre enchanté d'une proposition aussi avantageuse, vouloit la faire agréer du Roi & en avoit formé le plan pour le porter au Conseil, lorsque croyant de son honnêteté de devoir en prévenir M. d'Ormesson, Intendant des finances, dans le département duquel est cette partie, il le manda, lui confia son intention & lui dit qu'il ne doutoit pas que ce projet ne lui fût agréable, en raison de l'avantage que S. M. y trouveroit. L'Intendant trop peu éclairé pour pouvoir combattre avec de bonnes raisons l'idée

du Ministre, & trop intéressé pour voir de bon œil cette partie changer de forme, retourna bien vite à Paris, découvrit la chose à M. de Courbeton, le directeur & l'ame de la compagnie des poudres, & dès le lendemain avant l'heure du conseil, ces Financiers avoient employé tant de ressorts que lorsque M. Turgot voulut proposer l'affaire, il trouva tous les esprits prévenus qui éleverent mille obstacles, & décidèrent qu'il y auroit des risques infinis à innover à cet égard.

Il vient de se passer une aventure qui occupe toutes les sociétés. M. de Montalembert en est le héros malheureux. Il devoit depuis long-temps à un M. de Rouffignac, homme de qualité comme lui, d'un âge à la vérité différent; car M. de Montalembert a 64 ans passés, & M. de Rouffignac n'en a que 27 à 28. Ce dernier, par rapport à la répétition de sa créance, avoit eu il y a 6 ans, un démêlé très-vif avec M. de Montalembert qui s'étoit plaint aux Maréchaux de France, & avoit même remis à ce Tribunal une lettre de son adversaire qui l'invitoit à se battre. M. de Rouffignac avoit subi en conséquence la peine prescrite par la loi. Libre après quelques années de prison, il est revenu à Paris, a insulté publiquement M. de Montalembert qui ne s'est point battu. Le lendemain celui-ci a donné la démission de sa place de Lieutenant des chevaux-légers. Voilà un homme anéanti: beaucoup de gens le plaignent, & s'accordent pour penser que M. de Rouffignac a poussé trop loin la vivacité, son adversaire étant un

sexagénaire, & lui dans la fleur de l'âge. Aussi M. de Rouffignac a été condamné à un an & un jour de prison. Quoi qu'il en soit, tel est l'empire du préjugé chez nous sur ce point, que M. de Montalembert ne reparoîtra plus dans le monde. Ce préjugé cruel aux yeux de la philosophie veut même qu'un homme taché de cette manière, soit réprouvé & repoussé de ses camarades ou de ses collègues, s'il tient à un corps quelconque (*).

De Paris, le 12 Avril 1775.

Vous voulez que je vous communique tout ce qui amuse nos sociétés, de tel genre & de tel ton que ce soit; eh bien, je vais vous faire parcourir une plaisanterie méchante faite sur nos filles les plus connues. Vous savez qu'ici ce sont des personnages conséquens, & qui, à la honte de nos mœurs, attirent tous les regards.

(*) M. de Montalembert, avoit acheté au prix de son sang, dans plusieurs occasions, une juste réputation d'Officier également estimable par ses talens & par sa bravoure. Cette aventure l'a flétrie pour quelques instans. M. de Montalembert a prouvé qu'elle devoit au contraire ajouter encore au respect de ses concitoyens. Il étoit occupé d'un procès duquel dépendoit le sort de sa femme & de ses enfans. On a dit qu'il manquoit de courage, & il en avoit un bien supérieur à celui qu'il faut pour se battre. Il a supporté l'opprobre jusqu'à ce qu'il eût rempli, en terminant ses affaires domestiques, ce que lui prescrivoient les devoirs de l'honnête homme & ceux de pere de famille. On le verra ensuite se porter avec expressément à ce que l'honneur exigeoit de lui vis-à-vis de M. de Rouffignac.

*Liste des curiosités de la foire Saint-Germain,
ou qui se voient à Paris.*

» LA Demoiselle Arnould fait voir une bête très-méchante qui se jette sur tout le monde indistinctement, & que rien ne peut apprivoiser; cet animal est déjà vieux, mais il n'est pas moins féroce; heureusement qu'il a perdu ses dents; ce qui fait qu'il n'y a de risque que pour ceux qui sont touchés par son venin & un peu par l'odeur.... »

» La Demoiselle Raucourt fait voir la grande louve ou la laye des bois: on la nomme ainsi à cause de son extrême impudicité. C'est un animal très-grand; ses jambes sont d'une grandeur extraordinaire; sa peau est noire & fort dure. On avoit beaucoup vanté cette bête à son arrivée, & tout Paris fut empressé de la voir; mais elle a beaucoup perdu de son mérite; elle est très-paresseuse: on la distingue cependant par son grand amour pour les femelles de son espece, qu'elle suit avec acharnement, quoique cela ne l'empêche pas de recevoir le premier mâle qui s'en approche; elle est très-sensible au son de l'or & de l'argent; pour quelques écus elle donne la patte dont vous faites ce que vous voulez.... »

» La civette (Mlle. Morancé qui a été maîtresse du fameux Comte du Bary) animal puant, le museau assez joli & très-attaché à sa figure; il se leche toute la journée pour lisser son poil. Il a beaucoup voyagé cet été, il avoit même été blessé dans ses courses,

mais sa plaie est cicatrisée ; depuis son retour il a peu d'instinct, & ne satisfait pas la curiosité, mais il n'est pas cher. »

» La jolie guenon, animal venant des Indes, Mlle. d'Hervieux à qui elle appartient, la laisse voir très-facilement. Elle est très-vive & très-intéressante ; elle a de très-jolies manières ; mais sans être farouche, elle ne connoît point de maître ; aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Elle a un goût très-vif pour les pierres brillantes ; par leur moyen on peut se l'attacher quelques momens ; elle entend l'Anglois à merveille, & semble préférer cette langue à toutes les autres. Une maladie a mis cet animal dans le cas de ne pouvoir en tirer race ; mais ses petites façons & ses graces dédommagent de cette perte. On ne peut s'empêcher d'admirer sur-tout combien elle se sert adroitement de ses petites mains, &c.

» La Demoiselle Bonard fait voir un petit cochon maron qui a les pattes très-grosses & très-courtes ; il ne vit que de parchemins & de contrats. Il paroîtroit assez joli, s'il ne grognoit pas souvent ; il marche peu à cause de sa patte, mais il est très-adroit sur le dos. La même Demoiselle montre aussi en particulier, un animal dont la gueule est très-grande, & que trois personnes ne peuvent raffasier ; il ne vit que de chair crue, n'importe laquelle. Il appartenoit autrefois à un pauvre tourneur qui s'en est défait, n'étant pas assez riche pour subvenir à sa consommation. »

den
sem
mar
son
pro
»
joli
de
mar
de
on
tre
à Pa
laiss
le p
»
ce q
fois
Gau
vaux
men
pose
publi
aver
quan
cond
»
leurs
elle f
connu

MACHINES.

» UN bel automate très-curieux chez Mademoiselle Duthé : il représente une très-belle femme qui fait tous les mouvemens possibles, mange, danse, chante & agit comme une personne vivante; elle plume un étranger fort proprement....

» On voit chez Mademoiselle Sougues une jolie pagode de Chine qui fait toutes-fortes de mines & de mouvemens. Sa figure est charmante; elle peut servir de girouette à cause de son extrême légèreté. Cette machine dont on ne connoît pas le prix, a d'abord été entre les mains de tout le monde à son arrivée à Paris; mais un amateur l'a séquestrée & il laisse rarement la loge ouverte. On avertira le public des jours qu'il pourra entrer. »

» La Dame Courtin, qui l'emporte sur tout ce qu'on a vu jusqu'à présent, représente trois fois la semaine sur le théâtre de Mlle. Mont-Gautier. Elle escamotte des carrosses, des chevaux, des glaces, des meubles & généralement tout ce qui lui est présenté. Elle se propose, pour donner un nouveau spectacle au public, d'escamoter une maison; mais elle avertit qu'à présent elle ne rendra plus rien, quand même la Police s'en mêleroit une seconde fois. »

» Une belle statue en plâtre peinte en couleurs imitant le naturel chez Mlle. Beauvoisin: elle fait le plus bel effet à la lumière. Elle étoit connue depuis long-temps; mais comme elle

étoit un peu grasse , on en a fait refondre le modele dans le vinaigre. A présent elle est très-mignonne , & n'a que les jambes & les cuisses endommagées par cette opération & par le grand nombre de copies qu'on en a tirées. (Il est de fait que cette fille est parvenue à diminuer son embonpoint à force de boire du vinaigre....) En voilà assez , & pourtant je m'arrête au commencement de la liste qui rassemble toutes celles de nos courtisannes qui font le plus de bruit par leurs excès.

Notre théâtre François a deux pieces nouvelles à donner : *Loredan* , tragédie de M. Fontanelle , Auteur de la gazette des *Deux-Ponts* , piece copiée d'après le *Merival* , drame en vers de M. d'Arnaud , sujet terrible & difficile à présenter sur notre scene : & le *Siege de Paris* , ou les *Maillotins* , par M. Sedaine. L'Auteur a fixé son sujet à cette époque où le peuple de Paris se livra à des excès en faveur de la faction Bourguignonne. On se rappelle l'audace d'un prévôt des marchands nommé *Marcel* , qui étoit le chef de cette émeute. Sa mort fit évanouir cette révolte populaire. Voilà ce que Sedaine a cherché à nous offrir dans cinq actes de prose , où on trouve cependant des morceaux intéressans. Les amateurs de l'ancien genre tragique , de celui des Corneilles , des Racine , des Crébillon , des Voltaire , s'élèvent avec fureur contre cette innovation , & se plaignent que c'est dégrader la majesté de Melpomene que de la réduire à s'exprimer en prose ; ils prétendent qu'une telle nouveauté ne peut réussir ; le public en décidera. Au

reste, ce public autrefois juge suprême & impartial sur cet objet, est aujourd'hui tout ce qu'on veut. On n'a qu'à lâcher dans le parterre une vingtaine de garçons perruquiers ou de valets de chambre qui applaudiront, & crieront *l'Auteur, l'Auteur!* & la pièce est sublime. L'opéra va donner le *Siege de Cythere*, de M. Gluck. Le Sr. Durosoi, qui a travesti Henri IV aux Italiens, enorgueilli de son triomphe, s'est attaché ou plutôt acharné à ce sujet, & va donner encore un opéra comique sous le titre : *Le Siege de Paris sous Henri IV*. Nous voilà donc menacés de trois sieges. Avant de quitter le théâtre, je vous ai dit que M. Mercier fait un procès aux comédiens; il va être imité par un autre écrivain connu par ses satyres & ses libelles envers; c'est le Sr. Paliflot, qui ayant peine à supporter le refus qu'on lui a fait de représenter sa pièce des *Courtisannes*, prépare aussi un mémoire. Ces mémoires seront la parade de ceux qui occupent depuis quelque temps le Public pour des procès d'une bien plus grande importance. Voici à bon compte des Vers de ce Paliflot à nos comédiennes à propos de leur refus.

Remerciement des Demoiselles du Monde, aux Demoiselles de la comédie Française, pour la protection dont ces dernières ont bien voulu les honorer à l'occasion de la comédie des Courtisannes.

De la scène Française augustes héroïnes,
O vous Reines des arts, déesses des talens,

Vous dont l'aréopage a jugé dans leur temps

Les Corneilles & les Racines,

Recevez nos remerciemens.

Un rimeur insolent s'étoit donc mis en tête

D'immoler notre honneur à sa malignité ?

Il comptoit sur votre art pour égayer la fête :

Nous jouer ! quelle atrocité !

Quoi ! vouloir au public prouver en plein théâtre

Que le public est fou quand il nous idolâtre !

Oser dire aux Seigneurs que nous les ruinons !

Tracer de nos boudoirs les chroniques profanes,

Et du vil nom de Courtisannes.

Flétrir de nouvelles Ninons !

Eclairer nos amans sur nos fraudes hardies,

Et des couleurs du vice enlaidir nos appas !

Au jeune homme aveuglé montrer nos perfidies

Et l'avilissement qui s'attache à nos pas !

Au nom des mœurs & de la gloire

Rappeller notre siècle à cet honneur gaulois

Qui n'existe que dans l'histoire !

Des vieux préjugés d'autrefois

Vanter l'hypocrite grimace,

Et pour corriger notre audace

Mettre le ridicule à la place des Loix !

Fronder nos Quesacos ! prendre au pied de la lettre

Cet espoir insensé de réformer les mœurs !

Mais comment peut-on se permettre

Tant d'indécence & de noirceur ?

Vous avez eu raison, Mesdames, de proscrire

Ce Drame dont l'affreux succès

Auroit déshonoré le théâtre François.

Thalie a pu commettre à sa juste satire

Les sophistes du temps & même les dévots,

Tous les états enfin livrés à ses bons mots :

Mais

Mais rire à nos dépens ! ah ! c'est un vrai délire.

Sœur Prévile a très-bien pensé,

Que l'honneur de nos sœurs en seroit trop blessé ;

Et c'est de votre part un trait de politique ,

D'interdire la scène à cet Auteur caustique.

Quel désordre en effet, quel trouble dans l'Etat ;

Quel étrange mépris des loix fondamentales ,

Si vous n'eussiez pas craint de jouer des vestales

Fideles comme nous au vœu du célibat !

Vous sentez qu'un tel attentat

Vous accusant soudain d'un bégueulisme austère ,

Faisoit rayer vos noms du tableau de Cythere ,

Et qu'en vous séparant de nous ,

Des filles de Vénus la noble compagnie

Ceffoit, pour se venger de cette ignominie ,

De communiquer avec vous.

Mais de l'esprit du corps nous osons tout attendre :

Mettez, pour mieux vous signaler ,

Votre pudeur à nous défendre ,

Et nous mettrons, pour vous le rendre ,

Notre gloire à vous ressembler.

De Paris , le 15 Avril 1775.

Nous avons eu ces trois derniers jours ,
l'espece de spectacle qui se renouvelle ici tous
les ans les mercredi , jeudi & vendredi de la
semaine sainte. Ce sont des promenades à pied ,
en carrosse , à cheval , de tout Paris , à l'Ab-
baye de Long-champ, située près du bois de
Boulogne , sous le prétexte d'y aller assister aux
Ténèbres chantées par les Religieuses de cette
Abbaye. Nos riches & ceux qui vivent comme
s'ils l'étoient , étalent, dans l'allée du bois qui

Tome I.

O

y conduit, une magnificence & un faste extraordinaires, tant en voitures, en chevaux, qu'en livrées. Nos filles entretenues, cette fois encore, tenoient le premier rang. Mlle. Duthé, le jeudi, s'y est fait voir dans une voiture élégante, attelée de six chevaux, dont les harnois étoient de maroquin bleu, recouverts de plaques d'acier poli, qui réfléchissoient les rayons du soleil de toutes parts. Quelques jeunes gens, soit pour s'amuser, soit pour venger les bonnes mœurs, ont entouré le carrosse de la belle, l'ont accablée de huées, & la vitesse de ses coursiers a pu seule lui en épargner la durée. Le lendemain Mlle. Duthé s'est montrée plus modeste, avec une voiture à quatre chevaux beaucoup moins ornée. On a prétendu que cet acte de modestie provenoit moins d'un repentir que d'un conseil reçu de la Police. En vérité, il est honteux pour la nation, que ces filles osent étaler un faste si insolent; & ce n'est pas une foible preuve d'une corruption profonde, qui tôt ou tard entraînera notre perte.

On attend avec impatience la requête du Sr. Linguet, & l'effet que produira pour lui son recours au Roi. Il faut avouer que la jalousie la plus ardente a dicté sa radiation; & il est surprenant que le Parlement ait eu la complaisance de se prêter à la haine honteuse de ce corps subalterne. D'ailleurs, n'est-il pas ridicule, absurde même, qu'il y ait dans un Etat policé une société quelconque qui ait sa police, ses arrêts, ses punitions? On s'est tant récrié contre les Religieux, les Moines, qui

avoient leurs justices, leurs prisons, &c. c'est ici le même abus. Toute compagnie doit être soumise aux Magistrats supérieurs; & quelque antique que soit un usage, s'il est démontré abusif, la loi doit le proscrire. Les Avocats, très-convaincus de la foiblesse de leur talens, ont été effrayés & jaloux de la supériorité de ceux de Linguet, qui prouve que l'homme de Lettres est fort au-dessus de tous ces suppôts de la chicane, & de ce qu'on appelle la pratique.

É P I T R E

Sur la Manie des Jardins Anglois.

Je ne m'en défends point, partisan suranné
De cet art où le Nôtre illustra sa science,
J'aime encor nos jardins & leur magnificence,
Et leur luxe élégant depuis peu condamné;
J'admire ce talent d'embellir la Nature,
De l'offrir à nos yeux sous un jour plus parfait;
De faire, à force d'art, de soins & de culture,
Ce que seule & sans art elle n'eût jamais fait;

Car, en deux mots, voilà tout le secret.

Cette source, autrefois dans nos champs négligée,
Couloit obscurément, au hasard dirigée,

Et ressembloit aux plus humbles ruisseaux;

Dans mes canaux, quelque temps arrêtée,

Elle verse, en nappe argentée,

L'éclat de ses brillantes eaux.

J'aime le demi-jour que forment ces berceaux;

Sous cette palissade, en voûte façonnée,

Comme en un tube étroit la vue emprisonnée;

Suit un direct alignement,

Et va se reposer sur un lointain charmant,
Sur une plaine immense & richement ornée.

De ce dédale raccourci

En mille faux-fuyans l'enceinte se divise ;

Et par une aimable méprise,

L'erre long-temps avec surprise.

L'agréable, le beau, tout se rassemble ici.

Vous que Prescot (*) vient de séduire,

Entêté de son art, vous jugez d'après lui ;

Et votre œil attristé sur tout ce que j'admire,

Promene froidement le regard de l'ennui.

Changer tout n'est point ma méthode ;

Je me défie un peu des travers de la mode,

Ses caprices légers sont enfans de l'erreur,

Et souvent l'inconstance est l'ennui du bonheur.

Raisonnons ; que du moins vos leçons m'endoctrinent ;

Daignez à ma foiblesse un moment vous plier.

Dans ce parterre régulier,

Dont les nobles contours à vos yeux se dessinent,

Où diverses couleurs ensemble se combinent,

Que blâmez-vous ? Quel en est le défaut ?...

L'art. ... Quoi ! l'art, dites-vous ? Mais par-tout il
en faut.

J'ai retenu ce mot qu'a dit un Sage aimable :

Votre pure nature est fort insupportable. (Voltaire.)

Le plus beau naturel, on ne peut le nier,

Si l'art ne le polit, est informé & grossier ;

Sans art, que ferez-vous qui plaise ou qu'on admire ?

Sans art, créer un art, est sottise ou délire ;

Il en faut même à la beauté.

Mais vous, parlez avec sincérité ;

Avez-vous, sans soin, sans adresse,

Poli de vos gazons le tapis velouté ?

(*) Dessinateur des Jardins Anglois.

Quoi ! cet art vous séduit & tout autre vous blesse ?

Je veux plus de justice & plus d'égalité.

Au reste, direz-vous, chacun fait à sa guise ;

Irons-nous à des riens mettre un vif intérêt ?

Plante, aligne, bâtis. — Doucement, s'il vous plaît,

Je crains ici quelque méprise ;

Vous connoissez ce pauvre esprit humain ;

De l'égarer il n'est que trop facile :

Une fois hors du droit chemin,

Une erreur en fait naître mille :

D'un faux principe dominé

On prend, pour juger tout, une méthode unique ;

Ce qu'on dit des jardins, aux talens on l'applique :

Et, sur des plans nouveaux, un fol avis donné

Produit de tous les arts le système erronné.

Ne riez point ; j'en parle avec expérience.

J'ai vu de vos jardins les partisans outrés ;

Novateurs furieux, censeurs exagérés,

Fronder Molière & sa science,

Et ces secrets de l'art dans sa tombe enterrés ;

J'ai vu lui préférer, qui ? Bon Dieu ! Le dirai-je ? ...

Je vous fais grace, Ami, de ce mot sacrilège ;

Mais aux pièces du jour allez-vous quelquefois ?

Eh bien ! parlez sans fard ; aimez-vous, je vous prie,

Ces Drames décousus, ces plans sans symétrie,

Et ces Héros en frac causant d'un ton bourgeois ?

Ce naturel vanté vaut-il l'art qu'on décrie ? (*)

(*) On n'attaque ici que les mauvais Drames ; tout genre est bon lorsqu'il est bien traité. Peut-être étonneroit-on les personnes qui déclament contre la Tragédie bourgeoise, en leur faisant voir que Corneille, loin de condamner ce genre, a pensé qu'il peut produire plus d'intérêt que celui de la Tragédie héroïque. Voyez l'Épître à M. de Zulichem qui précède D. Sanche d'Arragon. Cette opinion y est exposée d'une manière assez étendue.

Il est un jeu qu'on peut citer ici,
 Figurez-vous un terrain rétréci
 Qui se prolonge entre deux parallèles;
 Deux rangs d'ais bien serrés ont muni les deux ailes,
 (Comme autrefois l'amoureux Hippomène)
 Roula d'un fruit doré le nouveau phénomène)
 Roule un disque léger dans sa forme arrondi.
 L'œil dirige la boule, & vers le but l'envoie;
 L'adresse est d'y rester; au-delà l'on se noie (*)
 A tous les arts ceci peut s'appliquer;
 Passer le but, Ami, c'est le manquer.
 Voilà précisément le point où nous en sommes;
 Ce n'est pas sans péril qu'on succède aux grands
 hommes :
 Leurs talens ont rendu le métier hasardeux;
 Ce qu'ils ont fait si bien, on voudroit le mieux faire;
 Qu'arrive-t-il ? On exagère;
 On croit les surpasser, & l'on reste loin d'eux,
 Mais revenons; sur un léger prétexte
 De mon sujet je me suis écarté;
 Retournons vite à notre texte.
 Or, écoutez ce trait qu'un Anglois m'a conté.
 Dans un canton de l'Angleterre,
 Un Lord avoit acquis une superbe Terre;
 Cour, avant-cour, jardin, tout étoit noble & beau;
 Mais tout sentoît le compas & l'équerre.
 Pour comble de malheur, en face du Château,
 Se dessinoient, droit, à perte de vue,
 Les deux côtés d'une immense avenue
 Soigneusement alignée au cordeau.
 Notre homme, épris du système nouveau,
 Ne peut souffrir cette ligne droite :

(*) Expression consacrée au jeu de boules.

Il fait couper ses arbres vigoureux ;
 De trente ans révolus fruit lent & précieux ;
 Et puis il mande un Architecte ,
 Ne doutant pas que l'artiste avisé
 N'applaudisse à la main hardie
 Qui lui livre un sol ras déjà tout disposé
 A recevoir les œuvres du génie.
 L'expert arrive ; & voyant le dégât ,
 S'écrie : O Ciel ! quelle main mal-adroite. . . .
 Moi, reprit le Seigneur , j'ai dit qu'on les coupât ;
 On les avoit plantés en ligne droite.
 Mylord , défendez-vous de scrupules pareils ,
 Dit l'Architecte ; il faut réparer l'avenue ;
 J'attendrai , s'il vous plaît , qu'elle soit revenue ,
 Et sur le reste , après , vous aurez mes conseils.
 Mais, terminons ce badinage ;
 Au moins , dans vos Jardins Anglois
 Ne m'offrez plus la ridicule image
 De ces monumens faux que l'art a contrefaits.
 J'aime un vieux monument parce qu'il est antique.
 C'est un témoin fidele & véridique
 Qu'au besoin je puis consulter ;
 C'est un vieillard , de qui l'expérience
 Sait à propos nous raconter
 Ce qu'il a vu dans son enfance ,
 Et l'on se plaît à l'écouter.
 Mais ce pont soutenu par de frêles machines ,
 Tout ce grotesque amas de modernes ruines ,
 Simulacres hideux dont votre art s'applaudit ,
 Qu'est-ce ? qu'un monstre informe , un enfant décrépité ?
 Il naît sans grace & sans jeunesse ;
 Du temps il n'a rien hérité ;
 Il ne fait rien , & n'a de la vieillesse
 Que son masque difforme & sa caducité .

S E C O N D E É P I T R E.

L'Auteur, dans l'Épître précédente, ayant paru fronder le goût du siècle en Littérature, & attaquer les Auteurs vivans, se rétracte ici. Il rend justice aux Ecrivains du siècle, & plaide leur cause contre les Censeurs qui les attaquent injustement.

JE change de devise ainsi que de parti,
 Et vais à ma raison donner un démenti.
 J'écrivois qu'aujourd'hui l'on ne fait rien qui vaille,
 Que l'esprit dégénere & le goût s'appauvrit;
 Sur le revers de la médaille
 Ecrivons que j'ai tort & que j'en ai trop dit.
 Quoi ! ce procédé vous étonne !
 Eh ! pensez-vous que la raison
 N'ait jamais qu'un avis ainsi qu'un même ton ?
 Elle flotte, elle hésite, & chancelle, & tâtonne :
 Le Sot croit tout savoir & ne fait pas douter ;
 Le Sage est plus habile ; il fait se rétracter.
 J'en connois un que je prends pour modèle : (*)
 Confident d'Uranie, admis dans ses secrets,
 Il perce d'un coup d'œil des mystères abstraits,
 S'il descend quelquefois de la sphère immortelle,
 D'autres Muses bientôt viennent le caresser ;
 Il pare la raison, elle en devient plus belle ;
 Il nous instruit dans l'art d'écrire & de penser.
 Tout son savoir n'a rien qui vous effraie ;
 Simple, & sans airs, il plait en se montrant ;
 Son discours est sans fard, sa gaité toujours vraie ;
 Son rire est ingénu ; c'est celui d'un enfant.

(*) M. Dalember.

Ce Sage, dont j'ai peint la Minerve accomplie,

N'affecte point de fol entêtement;

Vous le pressez; il cede, & sur lui se replie,

A la raison d'autrui soumet son jugement.

J'aime un Savant illustre & qui se laisse instruire.

Mais loin de moi vos petits importants

Tout encroûtés d'erreurs que rien n'a pu détruire,

Dont les vieux préjugés font durcis par le temps :

Qui ne veut pas se contredire,

Est sûr de se tromper long-temps.

A nos Auteurs j'ai fait une malice;

Tout aussi-tôt je m'en repens.

Le Public envers eux n'a que trop d'injustice.

Ecoutez les Censeurs : Jadis tout alloit bien,

Nos peres ont tout fait & nous ne faisons rien.

On taira leurs défauts; mais grand bruit sur les nôtres;

Car de ce monde à peine est-on exclus,

On n'a qu'un tort, celui de n'être plus,

Et les vivans ont tous les autres.

Et je dis, moi, qu'il faut épargner les vivans;

En attaquant les morts on n'offense personne :

Des défauts apperçus dans leurs écrits savans

Sont d'adroites leçons qu'avec art on nous donne. —

Quoi! vous critiqueriez vos maîtres? — Pourquoi non?

Plus un génie heureux s'est acquis un grand nom,

Plus je trouve à propos d'observer ses méprises;

Qui voudroit de Pradon relever les sottises? —

Mais, quoi! si loin d'atteindre à leur perfection,

Affecter devant eux l'orgueil de la censure! —

Que parlez-vous d'orgueil? Vous me faites injure,

Je suis moins que Therfite, & juge les Héros;

Je me mets à leurs pieds en comptant leurs défauts.

Est-ce une loi sacrée & qu'on ne puisse enfreindre,

De ne point condamner ce qu'on ne peut atteindre?

Le Public qui vous juge a-t-il votre talent ?
 Tel enseigne les loix & du rythme & du chant,
 Qui ne peut du bémol distinguer le dièse;
 Enfin (& ce mot seul doit confirmer ma thèse)
 Une juste critique instruit, forme le goût,
 Et l'on admire mal quand on admire tout.
 J'ai vu de près ce zèle armé pour nos ancêtres,
 Qui défend de trouver des défauts à nos maîtres:
 De ce zèle affecté craignez les faux transports;
 C'est pour nuire aux vivans qu'on protège les morts;
 Bardus, qui loue Othon & crie à la merveille,
 Hait Voltaire encor plus qu'il n'admire Corneille.
 Tel écrit, de nos jours est à peine loué,
 Que peut-être Boileau pour sien eût avoué. —
 Il est froid. — On l'a dit de Despréaux lui-même:
 Quel est de ses écrits le mérite suprême?
 Ne vous l'apprend-il pas en termes assez clairs?
 C'est la saine raison qui s'exprime en beaux vers.
 Si Varon châtiant & le tour & la rime,
 Pense comme Boileau, comme Boileau s'exprime,
 Louez donc son ouvrage; & n'allez pas chercher
 Si le sujet est froid & ne peut vous toucher.
 Je cite cet exemple, & j'en puis citer mille.
 Car enfin, croyez-moi, quoi qu'en ait dit Zoïle,
 Le siècle a des talens que l'on doit exalter;
 J'en compterois plus d'un si je voulois compter;
 Et tel, dont la malice au dernier rang me loge,
 Seroit surpris ici de trouver son éloge.
 Instruits, doués de goût & de dons naturels,
 Notre tort le plus grand c'est d'être universels.
 Je vois ce qui nous trompe & d'où vient le prestige;
 Un homme nous séduit, cet homme est un prodige:
 Du Théâtre à l'Histoire, il passe sans effort,
 Et la prose, & les vers, tout est de son ressort,

Sa muse à toute escrime est toujours préparée;
 Il unit les cent bras du Titan Briarée;
 Nous n'en avons que deux, & bien courts quelquefois;
 Pouvons-nous, comme lui, tout saisir à la fois?
 Il suffit d'un seul genre à qui veut bien écrire:
 Racine eut le cothurne, & Boileau la satire.
 Craignez qu'on ne vous dise, avec juste raison:
 Tant de petits talens n'en valent pas un bon.
 J'ai fait tout comme un autre; &, si l'on m'en accuse,
 Mon incapacité me servira d'excuse.
 Oui; j'ai tout entrepris, & n'ai rien achevé.
 Dans l'amour des beaux arts de tout temps élevé,
 Je suis, à plus d'un titre, enfant de l'harmonie;
 En caressant Clio je fête Polymnie;
 Je prends, quitte, & reprends & la plume & l'archet;
 Je change incessamment & de genre & d'objet.
 Il est permis d'errer à qui n'a point d'asyle;
 Au défaut d'un talent j'en veux essayer mille.
 Adieu, mes bons Amis, freres en Apollon;
 Vous voyez si mon cœur vous estime & vous aime;
 De moi souvenez-vous; &, dans l'occasion,
 Usez de représaille & me traitez de même.

De Paris, le 20 Avril 1775.

M. NECKER, pénétré des principes de Colbert, avoit travaillé à son éloge avec plaisir: le génie de ce Ministre l'a animé encore dans la composition d'un ouvrage sur la *Législation & le Commerce des grains*. Cette matiere si importante par elle-même, fixe l'attention de tout le monde en ce moment, où une société de Philosophes l'ont choisie pour objet principal de leurs travaux, & où l'administration paroît s'en occuper plus particulièrement d'après

de nouveaux principes. Le peuple toujours pressé de juger, & sur-tout disposé à blâmer les opérations du Gouvernement, prêt à se porter à tous les excès, lorsque son imagination conçoit quelques alarmes sur sa nourriture première, attribue à de fâcheuses suites de la révolution dans le système du Gouvernement sur le commerce des grains, le renchérissement actuel du pain, qui n'en est peut-être que l'effet momentané. Cet instant étoit favorable au succès d'un ouvrage dont l'objet est de combattre les idées adoptées par le Ministère : aussi celui que je vous annonce fort à peine de la presse, & il a déjà la plus grande célébrité. L'auteur y expose sa façon de penser avec une modération qui, dans ce siècle, n'est pas un petit mérite; mais qui n'ôte rien à la liberté dont le Ministère laisse jouir ceux qui veulent publier des idées inspirées par l'amour du bien.

La population que M. Necker fait monter en France à 24 millions d'hommes, y est, selon lui, la source des richesses, & sans doute à ce dernier égard, vous serez, ainsi que tous les gens sensés, de son avis; mais ce que vous aurez peut-être peine à croire, c'est que depuis dix ans ce Royaume est devenu possesseur de près de la moitié des métaux qui se sont amassés en Europe pendant cet intervalle. Ce calcul est fondé sur ce que depuis dix ans, l'un dans l'autre, la France a monnoyé 43 millions par an: en y joignant 7 millions convertis en vaisselle, bijoux, &c. on aura la moitié de cent millions restant net des sommes importées chaque an-

née d'Amérique en Europe, déduction faite de celles qui passent annuellement dans les Indes ou à la Chine. Or, M. Necker cherche à insinuer qu'un pays agricole doit contenir autant d'hommes qu'il en peut nourrir par le bled qu'il produit, & que comme le plus haut point de culture amène à la plus grande population, l'exportation des grains entraîne la diminution des habitans. « Un pays qui recueillerait beaucoup de bleds, & qui en vendrait constamment à l'étranger, aurait une population imparfaite.... Un pays qui n'en vendrait jamais à l'étranger, mais qui ne tirerait pas de ses terres tout le parti possible, aurait également une population imparfaite.... La liberté constante d'exporter les grains, n'est pas nécessaire aux progrès de l'agriculture en France.... Elle peut, au contraire, la contrarier.... Les établissemens d'industrie sont l'unique moyen d'élever la consommation au niveau de la plus grande culture. » Voilà les principes & les assertions sur lesquelles s'exerce l'auteur dans la première partie de son ouvrage. M. Necker cependant, qui fuit les extrêmes, ne se dissimule point les inconvéniens d'une loi permanente contre l'exportation des grains. Mettre obstacle à leur sortie, lorsqu'il y a un superflu évident, indépendamment d'une provision de prudence pour l'année suivante, c'est empêcher de convertir un bien périssable, dans un bien plus durable qui est l'argent.... Dans la question des grains, on n'a discuté pendant long-temps que la liberté ou la gêne absolue; il est temps de chercher entre ces

deux extrêmes quelques modifications raisonnables.

M. Necker combat les loix d'Angleterre qui accordent des primes pour la sortie des grains, & sur-tout l'application qu'on voudroit faire à la France, de l'exemple de cette nation. Il examine s'il seroit convenable de renouveler annuellement une loi sur le commerce des grains. Pour que ce parti lui parût préférable, il faudroit « qu'il y eut constamment à » la tête de l'Administration, un homme dont » le génie étendu parcourût toutes les circon- » tances ; dont l'esprit moëlleux & flexible » fut y conformer ses desseins & ses volontés ; » qui, doué d'une ame ardente & d'une rai- » son tranquille, fût passionné dans la recher- » che du bien, & calme dans le choix des » moyens ; qui, juge integre & sensé des droits » des différentes classes de la société, fût tenir » d'une main assurée la balance de leurs pré- » tentions ; qui, se faisant une juste idée de la » prospérité publique, la secondât sans préci- » pitation, & considérant les passions des hom- » mes comme un fruit de la terre, propor- » tionnât sa marche à cette nature éternelle, » & ne se fit un tableau de la perfection que » pour exciter son propre courage, & non » pour s'irriter des obstacles. » Les François sous ce regne ne peuvent douter qu'il existe des hommes dans lesquels se trouvent réunies les qualités nécessaires au bonheur de la nation dans la conduite de ses intérêts ; mais, ajoute M. Necker, *s'il existoit un administrateur capable de varier sans cesse les loix sur les grains d'une maniere conforme au bien de l'Etat, & de*

n'être pas effrayé par cette entreprise, on devroit peut-être à ses vertus de le préserver d'un semblable écueil. Cette opinion a pu, dans certains temps, être fondée, mais elle trouvera en ce moment des contradicteurs qui ne manqueront pas d'exemples pour appuyer leur sentiment.

Dans la quatrième partie de son ouvrage, M. Necker présente ses réflexions sur le système le plus convenable. Il rejette absolument toute loi absolue : « Qu'en effet une heureuse abondance ou un amour excessif pour la liberté en économie politique, déterminent à n'imposer aucune limite au commerce des grains, & que chacun se livre à ce commerce à sa fantaisie, un moment arrivera où les spéculations inconsidérées des marchands, les hauts prix, les mouvemens populaires, les craintes de disette commanderont au Gouvernement d'abroger cette loi. Si celle qui lui succède proscriit totalement la liberté, ou l'affujettit à des gênes équivalentes, le commerce des bleds déjà poursuivi par l'opinion, cesse totalement : le Gouvernement est obligé d'intervenir & de porter par-tout des secours; la circulation ainsi arrêtée au dedans & au-dehors, si d'heureuses récoltes surviennent, le superflu s'accumule, les prix baissent sensiblement, la culture est moins animée, les propriétaires annoncent qu'elle est perdue, on crie à la liberté, l'ancienne loi est rétablie, de nouveau l'on en abuse, de nouveau l'on en change, & une succession continuelle de loix absolues

» & contradictoires, appuyées sur des principes toujours invariables & toujours différents, gouvernent la France aux yeux de l'Europe étonnée. » Enfin, M. Necker propose d'établir une loi permanente, sous quelques modifications, mais dont la base seroit la non-exportation, & dont telles pourroient être les conditions : 1°. *de ne laisser sortir que les farines*, parce qu'à ce moyen, les étrangers auroient à payer, outre le prix des grains, les frais de mouture & le bénéfice que feroient les divers agens de ces opérations. D'ailleurs on fait les plus excellentes farines avec des bleds de différentes qualités, au-lieu qu'on n'a expédié communément au-dehors que les bleds de la première sorte, & capables de soutenir le transport. 2°. *Ne permettre cette exportation que lorsque le bled seroit tombé à vingt livres le septier & au-dessous, pendant deux marchés consécutifs dans les lieux de sortie.* M. Necker propose cette limite parce qu'il est naturel que le prix commun soit au-dessus de celui qu'on a fixé pour la sortie. C'est-à-dire, pour bien apprécier son système, parce que, selon ses principes, l'exportation est dangereuse, à moins d'une surabondance de grains qui ne peut avoir lieu que dans le cas très-rare d'une longue suite de bien bonnes années. 3°. *N'établir cette loi que pour 10 années, parce que dans cet espace de temps, l'accroissement de l'argent en Europe, ou des événemens imprévus, peuvent changer d'une manière sensible, les proportions qui subsistent aujourd'hui entre les circonstances essentielles qui composent l'ordre social.*

4°. Ordonner qu'il y eût une provision modique dans les mains des boulangers, depuis le premier Février jusqu'au premier Juin. La réflexion d'après laquelle M. Necker insiste sur cette condition, est que les hasards sont terribles en matière de subsistance. Il pense que cette précaution présente une sauvegarde importante contre les abus possibles de la liberté intérieure, &c. 5°. Permettre, dans toutes les circonstances, l'exportation des bleds venus de l'étranger. Je ne me suis pas permis, Monsieur, de discuter, & encore moins de réfuter les propositions de M. Necker; c'est une tâche que M. de Condorcet s'est chargé de remplir, & dont il s'occupe maintenant. Mon empressement d'ailleurs ne m'a pas laissé le temps de faire une analyse aussi approfondie que cet ouvrage le mérite. M. Necker paroît en tout point opposé aux principes du système actuel, & n'approuver guère plus ceux qu'ils ont remplacés. Voici un de ses préceptes qui renferme une critique honnête & modérée. « Dans tous les pays où le peuple, sans être abruti par l'esclavage, ne se mêle ni des loix ni des affaires, il est difficile de raisonner avec lui, & dangereux de lui commander sans ménagement. Il faut le conduire comme un enfant sensible, employer avec lui plus de dextérité que de force, l'habituer avant d'ordonner, l'amener & non le contraindre, &c. »

Les marchands d'eau-de-vie & distillateurs de cette ville ont été chez les Céléstins pour les saisir, parce que ces bons moines alloient sur leurs brisées en distillant tant qu'ils pou-

voient. Les Officiers saisissans n'ont pas eu beau jeu, car la République froquée les a renfermés, & les détiendrait encore si le Lieutenant de Police ne se fût transporté au Couvent pour leur procurer la liberté. Cette aventure va nous amener encore trois procès & des mémoires. Procès de la part des jurés ou officiers distillateurs qui ont été maltraités, procès de la Communauté, & procès des fermiers du Roi, à cause de la fraude des droits dans les opérations cachées entre les murs du Couvent.

Cassandre ou les effets de l'amour & du vert-de-gris, est le titre d'un Drame en deux actes, parodié d'après les ouvrages modernes de ce genre, contre lesquels la critique se déchaîne plus particulièrement depuis quelques mois. Qu'on ait tort ou raison de blâmer l'introduction & le goût des Drames dans notre littérature, il ne peut être qu'injuste de ridiculiser les beaux morceaux qui s'y trouvent. Au reste, on n'en rit pas moins à la lecture de cette satyre. L'homme qui ne fait pas s'amuser de tout, même aux dépens de ceux qu'il estime, est aujourd'hui un être déplacé dans la société, & sa façon de penser l'expose à des désagrémens continuels.

L'Auteur de *Cassandre* emprunte le nom de M. Doucet, de plusieurs Académies, & dédie cette pièce à Madame la Marquise de *** à laquelle il n'ose offrir des louanges parce qu'elle est une de ces personnes dont l'amour-propre bondit au moindre mot d'éloge (Préface de M. Dorat.) l'Épître Dédicatoire est suivie selon

l'usage, d'une *Préface*, d'un *Discours Préliminaire*, d'un *Avertissement*, d'un *Avis au Lecteur* & d'un *Catalogue des ouvrages du même Auteur* qui sont sous presse. Les plus remarquables de ceux-ci sont : *Susanne à l'Hôpital*, drame en trois actes & en prose, *les Angoisses du sentiment ou la Sensibilité à l'Epreuve*, Roman en 2 volumes, *Traité complet de la ponctuation, ou maniere de tirer le plus grand parti des signes de suspension dans le discours*, 2 volumes in-8vo. Cette dernière plaisanterie est une de celles auxquelles s'est livré principalement l'Auteur du Drame de *Cassandre*. Le discours y est fréquemment interrompu par des files de virgules, de points d'exclamation & d'admiration. J'extrais de la préface même de *Cassandre* le plan de ce Drame. « On ne trouve rien » chez les Grecs ni chez les Anglois qui ap- » proche du pathétique, du sombre, du ter- » rible, du profond, de l'effrayant, du ten- » dre, & de l'épouvantable qui se trouvent » dans ce roman. C'est un pere de famille » brûlé d'une flamme adultere, déchiré par » les transports de la jalousie la plus affreuse, » qui désespéré de voir ses vœux rejetés, » conçoit & exécute l'horrible projet d'em- » poisonner son rival qu'il ne connoît pas ; » & quel est ce rival ? son fils ; son propre » fils : & qui finit par s'empoisonner soi-même » pour se soustraire à l'infamie d'un supplice » public.... Personne ne peut nier que la mar- » che n'en soit rapide ; dès la première scene » on fait que *Cassandre* est furieux d'amour » & de jalousie, que l'objet de ces deux

» passions terribles est Jacqueline & que son
 » fils vient d'être marié le matin à cette
 » même Jacqueline. Je n'ai pas manqué d'y
 » insérer un songe & j'observerai toujours
 » cet usage, parce que cela sert beaucoup à
 » annoncer ce qui arrivera, & ce songe fait
 » dresser les cheveux. Ensuite Cassandre pro-
 » jette d'empoisonner son rival dans une tau-
 » pette de ratafiat qu'il a vue dans la chambre
 » de Jacqueline. Il y va mettre du verd-de-
 » gris. Son fils va boire de ce ratafiat fatal
 » & Jacqueline vient en effet annoncer à
 » M. & Madame Cassandre que leur fils vient
 » de mourir subitement. Tout cela dans un
 » seul acte. Delà je transporte ma scène au
 » grand Châtelet (*Prison de Paris.*) Le héros
 » de ma pièce plus sensible à la honte qu'à
 » la mort, ne peut soutenir l'idée d'être
 » rompu vif en place de Greve, se fait ap-
 » porter du vin, y met le reste du verd-de-
 » gris dont il s'étoit servi pour se défaire de
 » son rival, puis il en boit un grand verre.
 » Le géolier en boit aussi, ignorant ce qu'a-
 » voit fait cet homme barbare, & dans l'ins-
 » tant que son fils revenu des portes du tom-
 » beau, oubliant l'attentat de son pere,
 » accourt avec sa mere pour lui annoncer
 » qu'il est sûr de le tirer du mauvais pas où
 » il est, en disant aux Juges que c'est lui-
 » même qui par mégarde s'est empoisonné &
 » qu'il lui demande pour seule récompense de
 » ratifier son mariage, le pere leur dit, qu'il
 » est trop tard & qu'il a pris du verd-de-gris.
 » Le fils qui a bu aussi de ce vin sans que

» son pere le vit , tombe mourant sur le géo-
 » lier , le géolier sur M. Cassandre , M. Cas-
 » sandre sur sa femme & personne ne survit. »
 L'Auteur cherche à faire valoir la maniere
 neuve dont périt Madame Cassandre ; pas un
 des personnages n'échappe au trépas , & cette
 pauvre femme est étouffée sous leurs cadavres.
 » Ce genre de mort m'appartient & je n'en
 » ai vu d'exemple nulle part. Jusqu'à présent
 » on ne connoissoit que le fer & le poison.
 » Si ce nouveau genre de mort a le bonheur
 » de réussir , j'en ai quinze autres tout-à-fait
 » inconnus & que j'emploierai dans mes au-
 » tres Drames ; & je pense qu'ils y feront
 » quelque effet. »

Dans un discours préliminaire où regne
 d'un bout à l'autre une ironie plaisante , l'Au-
 teur élève au-dessus de tous les autres gen-
 res , celui du Drame & sur-tout du Drame
 sombre où *le cœur est délicieusement navré & pressé*
délicatement par des angoisses terribles , qui sont le
charme du sentiment. Il prétend que les Drames
 en offrant sur des théâtres qu'on construiroit
 pour les représenter devant le peuple , des
 scènes terribles tirées de Bicêtre , de l'Hôpi-
 tal , de la Conciergerie (*Maisons de force*) &
 de la Greve (*lieu où se font les exécutions,*) ins-
 pireroient l'horreur du vice au point qu'on
 n'entendrait plus parler de ces crimes qui ré-
 voltent continuellement. « Je maintiens que
 » quatre poètes dramatiques bien sombres fe-
 » ront mille fois plus d'effet que les 48 Com-
 » missaires de Paris & que tous les Officiers
 » de la Police , & si le Gouvernement vou-

» loit supprimer toutes ces charges qui de-
 » viendroient inutiles & donner seulement le
 » quart de leurs revenus à ces quatre poètes
 » qui s'engageroient à fournir par an , chacun
 » deux Drames & qui serviroient par quar-
 » tier , la ville seroit beaucoup plus en sûreté. »
 Il examine ensuite s'il convient mieux de trai-
 ter ce genre en vers ou en prose & se décide
 pour la prose. « Que l'on écrive en vers ,
 » des madrigaux , des bouquets , des stances
 » au bas des portraits & des épîtres à cloris ,
 » à la bonne heure , mais les grands objets doi-
 » vent être traités en prose. . . » On fait
 qu'un des écrivains modernes que l'Auteur de
 cette critique a eu en vue , a osé hasarder
 une opinion qui frise ce paradoxe.

Il vient de mourir ici un homme dont la
 vie forme un roman assez singulier. Je vous
 en rapporterai quelques anecdotes dont j'ai
 été à portée d'être instruit. Un de ces enfans
 que la misere de leurs parens voue à la cha-
 rité publique , fut recueilli par le Seigneur
 d'une terre située en Saintonge. Il parut ré-
 pondre si bien aux soins qu'on prenoit de
 son éducation que conformément au principe
 reconnu , qu'on s'attache par ses propres biens
 faits , le patron du jeune Duménil (c'est le
 nom qu'on donna au héros de notre histoire)
 n'épargna rien pour développer le germe de
 ses talens. Il étoit plus propre à former l'es-
 prit que le cœur de son élève. On en jugera
 par le premier acte de reconnoissance qu'il exi-
 gea de lui. Le Seigneur avoit une femme jolie
 & coquette , & n'approuvoit pas les soins que

lui rendoit un gentilhomme du voisinage. Un
 matin il fait venir dans son cabinet Duménil,
 qui pouvoit avoir alors 18 ans. Sens-tu le
 prix de ce que j'ai fait pour toi, lui dit-il
 d'un air farouche ? le moment est venu de me
 prouver que je n'ai point fait un ingrat. Voici
 un fusil & une bourse de 100 louis, prends
 l'un & l'autre. Le fusil est chargé de 3 balles,
 qu'il serve à me défaire avant le coucher du
 soleil, d'un homme qui en veut à mon hon-
 neur ; avec la bourse, tu te rendras à la
 Rochelle, tel Capitaine qui fait voile pour
 St. Domingue te recevra à son bord. Les étu-
 des que je t'ai fait faire en Chirurgie & les
 secours que je te ferai parvenir, t'assurent
 dans ces colonies, un sort agréable ; obéis &
 ne réplique pas.... Au bout de 24 heures,
 celui qui faisoit ombrage au jaloux n'étoit
 plus, & bientôt après, Duménil voguoit vers
 les climats où l'attendoit une brillante for-
 tune. Quelques années après son arrivée à
 St. Domingue, Duménil fait la connoissance
 de la veuve de Baptiste Hamard qui lui avoit
 laissé des biens énormes. Ce Baptiste étoit l'un
 de ces hommes qui ne possédant rien en Eu-
 rope que la honte d'y être connus, s'enga-
 geoient pour 3 ans & passioient par ordre
 du Gouvernement, dans les Colonies, pour
 travailler à la population. Avec de la con-
 science & de l'économie, Baptiste avoit tiré un
 bel parti des concessions qu'il avoit eu l'a-
 vantage d'obtenir en différens temps, qu'il étoit
 regardé comme le plus riche des habitans &
 trouvoit le maître de 7 à 800 esclaves.

On appelloit ses habitations les pepinieres de Negres ; ils s'y multiplioient annuellement & l'intelligence du maître étoit pour lui une source continuelle de richesses qui en 30 années s'accumulerent prodigieusement. Tous les biens de Baptiste Hamart , avoient passé à une négresse libre qu'il avoit épousée & qu'il venoit de laisser veuve , lorsqu'elle s'amouracha de Duménil. Elle le prit pour époux & lui laissa à son tour , cette fortune immense. Duménil passa en France pour y jouir de son opulence ; à peine y fut-il arrivé que le Domaine lui demanda compte de la succession de la négresse & le mit à la veille de retomber dans l'indigence qui avoit entourré son berceau. En France les biens des negres appartiennent après leur mort , au domaine du Roi. L'issue du procès qu'il falloit entreprendre , effraya Duménil & le menaçoit d'empoisonner le reste de ses jours. Il alla trouver un homme de qualité criblé de dettes , mais assez adroit pour employer quelquefois utilement son crédit & celui de ses connoissances. « Monsieur , dit-il , » à Duménil , payez mes dettes , devenez mon » gendre , faites à ma fille en l'épousant donation de vos biens & je vous réponds de tout. » Duménil n'eut garde de refuser l'offre & s'en trouva bien. Il étoit à peine tranquille & les jours de fêtes qui avoient suivi celui de son mariage étoient à peine écoulés , qu'un homme entre un beau matin chez lui & s'annonce pour le Greffier de la juridiction voisine du lieu où Duménil avoit passé ses premières années. Les discours de

moine

moine, un papier qu'il tenoit à la main, faillirent donnera l'Américain le coup de la mort qu'ils le condamnoient à recevoir. Duménil atteint. & convaincu de meurtre & d'assassinat, avoit été pendant son séjour à St. Domingue, jugé par le Tribunal du lieu où il avoit délivré son bienfaiteur, d'un rival détesté, & trouvé digne de la potence : le Greffier lui venoit lire son arrêt & lui montrait qu'il étoit le maître de sa vie. — Il faut acheter cet acte, j'en fixe le prix à 3000 louis, remettez-les-moi sur le champ & tout est annulé sous vos yeux, ou je vais suivre l'exécution de la sentence dont je suis le dépositaire.... On pense bien que Duménil ne balança pas. Ce fut le dernier échec que subit sa fortune jusqu'à ce qu'il en fut séparé par le tombeau où il vient de descendre. Les hommes qui font consister le bonheur dans ces biens périssables qui réluisent aux yeux, peuvent envier le sort dont a joui Duménil : je ne fais si, quand on s'est souillé de quelque crime, on peut goûter encore quelques plaisirs, mais je fais bien que Duménil avec son opulence a été jusqu'au dernier soubpir le plus malheureux des hommes.

De Versailles, le 23 Avril 1775.

LE Roi voit avec peine la destruction de notre Parc, & cependant on la continue, c'est ainsi que la vérité paroît invraisemblable. On a prétendu que les arbres étoient couronnés; cela est faux. Les connoisseurs & le public ont gémé de la proscription générale.

Tome I.

P

Il y a eu une émeute assez vive à Dijon ; à l'occasion de la cherté des grains. Quatre à cinq cens personnes se sont attroupées , ont pillé des maisons de particuliers , & arraché même les pavés des rues pour s'en faire des armes. La troupe furieuse s'est portée à la maison de M. de Ste. Colombe , Magistrat de la Ville , qu'elle soupçonnoit d'avoir un magasin de bled ; il a été obligé pour se soustraire à leur rage de se cacher dans son écurie sous un tas de fumier ; les séditieux furent dans tous les coins de la maison , la cave fut l'écueil de leur raison déjà troublée , & l'occasion de nouveaux désordres. M. de Ste. Colombe n'avoit pas un grain de bled , mais bien une ample provision de vin qui a été bue ou répandue ; les têtes absolument dérangées par l'ivresse , il s'est commis des excès affreux , le peuple courut à un moulin , en prétendant faussement qu'on mêloit à la farine de la poudre de haricots , fèves , &c. &c. Tout le magasin du meûnier fut jetté au vent , l'arrivée des troupes a promptement dispersé les séditieux ; il est cruel en vérité que cette fatale police des grains dont le gouvernement s'occupe depuis quelques années , soit si difficile à établir , & occasionne tant de désordres. Je crois qu'après avoir épuisé tous les moyens & tous les expédiens que les lumeneux modernes ont imaginés , nous serons obligés de recourir au seul que nos pères avoient jugé le plus sûr , d'avoir des magasins pour chaque ville ou chaque district.

De Versailles, le 26 Avril 1773.

L'ÉMEUTE de Dijon par rapport aux grains, l'intelligence établie entre nombre des gros fermiers de diverses Provinces, pour faire monter le prix des bleds à un taux si haut, qu'on spécule que dans deux mois le pain coûtera cinq à six sols la livre, & l'espece de fermentation qu'on remarque à ce sujet dans plusieurs grandes villes, telles que Rouen, Lyon, &c. viennent de déterminer M. Turgot à promettre une prime de dix-huit sols par quintal de froment importé de l'étranger. Ce sera l'objet d'une déclaration du Roi qu'on enverra ce matin à l'Imprimerie Royale. Ce Ministre est cruellement contrarié de toutes parts dans ses vues. Sa fermeté & le mérite de la chose lui feront pourtant emporter la victoire sur la Compagnie des Poudres.

De Versailles, le premier Mai 1773.

LES cabales, les intrigues, les partis se éveillent ici, & la Cour est orageuse. Madame de Brionne avoit remis à la Reine un mémoire anonyme, qui contenoit une peinture vive & touchante de la situation malheureuse où se trouve la France, & faisoit une critique très-forte des opérations du ministère actuel; on finissoit par y conseiller de mettre à la tête de l'administration, le seul homme capable de remédier à tant de maux, toutant que rien ne seroit plus aisé que

d'empêcher cet homme de se livrer à trop de dépenses, sans se priver de ses talens supérieurs. La Reine a présenté ce mémoire au Roi qui, pressé au bout de quelques jours de donner une résolution sur son objet, répondit avec feu : *Qu'on ne me parle jamais de cet homme !* Il seroit superflu de vous nommer de quel Ex-Ministre parloit le mémoire, la réponse seule du Roi peut le faire deviner ; elle a été un coup de foudre pour le plus puissant parti opposé au ministère actuel.

On a adressé à M. de Maurepas deux lettres anonymes qui étoient deux libelles sanglans sur l'administration qui est son ouvrage : on y passoit en revue tous les défauts qu'on lui suppose. Le Ministre ayant cru devoir remettre ces lettres au Roi, S. M. les a lues avec attention, & a dit en les lui rendant : *Il peut y avoir du vrai dans ces écrits, mais cela est d'une grande méchanceté.*

Jamais la fureur des partis contraires ne s'est plus déclarée que contre M. Turgot, le prix du bled augmente tous les jours, & on ne manque pas d'insinuer au public qu'il augmentera de beaucoup encore ; tout cela par de nos Financiers & d'autres gens intéressés à décrier le ministère. Je conviens que le Contrôleur Général n'a pas prévu tous les inconvéniens de la liberté accordée au commerce des grains, ni toutes les menées des monopoleurs, qu'il a négligé de prendre des mesures capables de les combattre ; mais il faut espérer que l'invitation faite pour l'importation des bleds étrangers & la récolte

prochaine qui paroît devoir être bonne, remédieront en partie aux maux présens & que le temps & les circonstances feront le reste.

Le Duc de Lorge vient de donner à la Cour une espece de scene comique ; M. du Muy lui avoit écrit de se résoudre à se rendre à son commandement de Bourgogne ou à donner sa démission, il a couru s'en plaindre au Roi, ensuite au Ministre même. Madame de Lorge accompagnoit son mari. En sortant de l'appartement du Comte de Muy, elle s'est abandonnée à toute sa mauvaise humeur, & a crié devant tout le monde qu'elle souhaitoit que ce fût la dernière audience d'un Ministre qui trompoit la jeunesse du Roi & compromettoit son nom, son autorité, &c. &c. Cet éclat indécent & mal fondé n'a fait honneur ni à l'esprit du mari ni à celui de sa femme, & ils n'ont trouvé aucun approbateur.

De Versailles, le 3 Mai 1775.

DEPUIS les derniers jours d'Avril, on avoit remarqué qu'il venoit plus de paysans que de coutume aux marchés de Paris & de notre ville, & qu'il y en venoit même de quinze à vingt lieues à la ronde ; que ces gens tenoient des discours capables d'émouvoir les esprits de la populace. Lundi l'émeute s'est déclarée ici, sur-tout de la part des femmes, qui, comme l'on fait, sont plus dangereuses que les hommes dans ces sortes de crises. La Police de la Ville & celle de la Cour faisoient attention à tous les mouvemens, mais avec

circonspection ; & les troupes de la Maison du Roi restèrent tranquilles à l'ordinaire ; la journée s'est pourtant passée sans accident remarquable , hier l'émeute a recommencé plus vivement & la populace faisoit des menaces & tenoit des propos qui prouvent qu'elle étoit soufflée. Le Roi voyant les séditieux s'approcher en assez grand nombre du château , est sorti sur son balcon & leur a parlé avec autant d'onction que de bonté ; mais à peine l'a-t-on écouté , tant les esprits étoient échauffés ; enfin S. M. est parvenue à les calmer un peu , en leur promettant de faire baisser à l'instant le prix du pain ; & en effet , elle fit ordonner aux boulangers , sous promesse de les dédommager , de donner tout le pain qu'ils avoient à deux sols la livre , ce qui fut exécuté d'abord. Aujourd'hui , faute d'un nouvel ordre , le pain est revenu au premier prix , & le trouble a recommencé ; alors les gardes de la Maison du Roi ont été répandus par toute la ville , & ont crié qu'ils avoient ordre de tirer sur le premier qui remueroit ; la populace s'est éclipcée , mais peut-être pour se ranimer au premier moment. Le Roi a versé des larmes bien flatteuses pour ses sujets qu'il aime avec une tendresse très-pure , & la Reine a témoigné la plus vive douleur ; elle n'a pas mangé hier de tout le jour. Les gens de la Cour , suivant l'usage , se sont mis à l'unisson , mais on en a pu remarquer beaucoup qui intérieurement n'étoient pas fâchés de l'événement.

Le Parlement de Paris n'a pas manqué , des

les premiers mouvemens populaires, de s'assembler pour en prendre connoissance ; mais le Roi lui a fait écrire qu'il vouloit se charger de cette affaire, qu'elle le regardoit seul, & qu'il le remercioit de son zele.

M. Turgot étant encore à Paris navré de douleur de voir ses bonnes intentions si cruellement combattues, le Roi lui a écrit une lettre très-honorable & consolante, où il lui dit qu'il devine la source de tous ces désordres ; que les instrumens employés à Versailles & à Paris sont les mêmes qui se sont montrés à Pontoise & à St. Germain, qu'il mettra ordre à tout cela. Enfin, S. M. invire le Ministre à ne pas perdre courage, & l'assure que le nombre, la qualité & les menées de ses ennemis ne pourront que lui mériter d'autant plus son estime & sa confiance.

De Paris, le 3 Mai 1775.

Il y a eu aujourd'hui ici non une révolte, pas même une émeute, mais une filouterie, un pillage, un désordre général dans une partie du plus bas peuple. Lundi soir, M. Turgot s'étoit rendu à Paris où il avoit conféré une partie de la nuit avec le Lieutenant de Police ; hier matin il s'étoit également entretenu avec M. le Maréchal de Biron, Colonel des Gardes-Françoises ; je vous dis ceci, Monsieur, pour vous faire remarquer, que ce Ministre avoit prévu ce qui est arrivé, & qu'il étoit informé des trames de ses ennemis. Les derniers jours d'Avril, il y avoit eu quelques mouvemens

dans les peuples de quelques petites villes voisines de la Capitale, comme Beaumont, St. Germain, Pontoise, &c. Dans cette dernière, on avoit forcé les fermiers & les marchands de bleds à en livrer à 18 livres le sac, au lieu de 30 livres qu'ils en prétendoient, mais cela s'étoit bientôt apaisé.

Cette nuit les Mousquetaires & les autres Corps de la Maison du Roi ont eu ordre de faire patrouille dans les campagnes & sur les grands chemins qui avoisinent Paris & y abouissent; ces troupes arrêterent quelques vagabonds qui accouroient des villages voisins, & observerent des bandes de Paysans qui venoient, non sans dessein, de lieux plus éloignés. Dans cette même nuit on a arrêté & conduit à la Bastille plusieurs personnes d'une classe au-dessus du peuple. Aujourd'hui jour de marché, dès le moment que les boulangers ont commencé à dresser leurs échopes pour y étaler du pain, quelques gens de la populace & particulièrement des paysans venus de loin ont commencé à murmurer & à échauffer les esprits; les boulangers effrayés n'ont pas eu tout la force de suivre l'ordre qu'ils avoient reçu de la Police, de donner leur pain au public au prix qu'il le leur demanderoit, à la charge d'en être dédommagés. Les timides se sont en allés après avoir déposé leurs pains dans des maisons voisines. Cette imprudence de quelques Boulangers a été la source du plus grand désordre. La populace a enfoncé les portes de ces magasins accidentels, & s'est partagé le pain qu'elle y a trouvé. Non con-

tente de cela, elle a pillé & saccagé les marchandises & tout ce qui s'est présenté sous la main dans ces maisons; rien ne pouvoit plus ressembler au pillage dans une ville prise d'assaut. Ne se trouvant plus de Boulangers de la campagne sur les marchés, ceux de la ville ont eu leur tour; leurs boutiques ont été forcées & pillées avec le plus grand désordre; enfin à midi on n'auroit pas trouvé à Paris un seul pain à acheter, si ce n'est des gens de la populace qui se donnoient ou vendoient l'un à l'autre les pains dont ils s'étoient surchargés. Au reste, on a remarqué que les pillards n'étoient que des portefaix & autres gens communs, qu'ils avoient l'air fort gai, & que les artisans qui constituent particulièrement le peuple, ont été fort tranquilles; il n'y a même eu qu'un très-petit nombre de séditieux dans chaque quartier, la Police avoit eu heureusement la précaution de faire entourer la Halle aux grains par les grenadiers des Gardes-Françaises & Suisses, & par les dragons de la Maison du Roi à cheval, en sorte qu'il n'y a point eu de désordre dans cet endroit important. Enfin l'après-midi ce feu de paille s'est dissipé. Le soir, la Police a fait arrêter à la fourdine les séditieux qui avoient paru les plus animés, & sans doute on en pendra demain ou après demain une partie.

Cet événement a fait ici beaucoup de peine aux bons citoyens, pourtant on a lieu de s'en consoler; parce que très-certainement le peuple n'y a trempé pour rien; il paie sans doute peu volontiers le pain de 4 livres 13 sols,

mais il l'a payé jusqu'à 16 sols du temps de l'Abbé Terray, & ne s'est point révolté, quoiqu'il n'eût pas autant de confiance qu'aujourd'hui dans la bonté paternelle du Roi. Tout ceci ne provient donc point directement du peuple, mais d'une cabale méchante & forte qui veut perdre le Contrôleur Général. On fait qu'il y a des amas considérables de bleds dans la Province, & que nos Financiers en sont les maîtres. On soupçonne fort l'Abbé Terray d'être l'ame de la cabale. Voici une circonstance qui n'auroit dû, ce semble, avoir aucun rapport à cet événement, & qui pourtant a servi en quelque façon de prétexte aux séditieux, pour animer la populace. Les Parisiens avoient ardemment souhaité que le Roi se fit sacrer dans sa Capitale, les Fermiers-généraux avoient offert un don gratuit de 2 millions, & les Corps des Marchands celui d'un million. Le Roi a néanmoins résolu d'aller à Rheims; son refus sans doute fait de la peine aux Citoyens, mais il ne leur avoit pas donné l'idée de se révolter.

De Versailles, le 4 Mai 1775.

LA nuit dernière, le Roi a tenu un Conseil qui a duré long-temps. M. Turgot y a parlé avec chaleur contre M. le Noir, Lieutenant de Police, & à l'issue du Conseil, ce Magistrat a reçu ordre de donner sa démission; M. d'Albert, ci-devant Secrétaire général, puis Intendant du Commerce, lui a été donné pour successeur : le public n'apprit sa nomination

qu'en recevant les ordres qu'il donnoit. Dans le même instant M. le Laboureur, Commandant du Guet à pied & à cheval, a été destitué de son emploi qui a été donné à M. la Garenne, Chevalier de l'Ordre de St. Louis, & Sergent Major du Régiment des Gardes-Françoises. On ne plaint ni M. le Noir ni M. le Laboureur; ils sont au moins coupables de n'avoir rien fait, soit pour prévenir l'agitation, soit pour la calmer : enfin des ordres ont été expédiés pour faire arriver aux environs de Paris, un nombre de troupes capable d'en imposer aux mutins. M. le Maréchal de Biron commande celles de l'intérieur, M. le Marquis de Poyanne celles de l'extérieur.

De Paris, le 4 Mai au soir.

Les féditieux ne sont pas encore rentrés dans le devoir; ce matin, ils ont encore tâché de piller & fait de grandes menaces, mais les troupes sont tellement disposées & attentives au-dedans & au-dehors de cette Capitale, qu'il paroît n'y avoir rien à craindre. On a pourtant volé des sacs renfermant 6000 livres à un domestique de Banquier, pillé un orfèvre & un fripier; on croit avoir déjà découvert que l'intention des féditieux qui venoient du dehors, la nuit du 3., avoit été de se rendre à Bicêtre, d'en enfoncer les portes, & d'en faire sortir tous les scélérats qui y sont renfermés, pour s'en faire accompagner. Sans l'heureuse prévoyance qui avoit fait répandre des troupe 3 & à 4 lieues à la ronde

pour dissiper toutes les bandes, cet horrible dessein auroit eu son effet; cet après-midi le grand nombre des Gardes qui parcoururent les rues & veillent sur toutes les boutiques de Boulangers, contiennent les mutins. Cette nuit & toute cette journée le Châtelet n'a fait qu'interroger les séditieux arrêtés, au nombre de 180.

Le Parlement s'étant assemblé pour délibérer sur l'émeute de la veille, a reçu une lettre du Roi qui lui défend de prendre connoissance de cette affaire, & ce soir il lui a été adressé un Edit portant établissement d'une Tournelle civile & criminelle, pour juger les auteurs & les complices de la sédition. Cet Edit portant atteinte à la grande Police que le Parlement a eue de tout temps, il a refusé de l'enregistrer.

De Versailles, le 3 Mai 1776.

LES Princes, les Pairs & le Parlement ont reçu des lettres de cachet pour se rendre ici, & hier dans l'après-midi, le Roi a tenu un Lit de Justice; l'Edit d'attribution à la Tournelle a été retiré; il a été arrêté que le pain ne seroit diminué qu'en proportion de la cherté des grains, qu'il ne seroit rien changé au système de M. Turgot, relativement à la liberté de ce commerce, enfin que les mutins seroient jugés prévôtalement, & exécutés sur le champ, sans que le Parlement connoisse de la procédure.

De Paris, le 6 Mai 1775.

On a affiché deux ordonnances, l'une qui défend à tous ceux qui achètent des denrées dans les rues ou dans les marchés, de porter aucune espece d'armes, pas même des bâtons, afin qu'ils ne soient point confondus avec les voleurs qui ont pillé les boulangers; l'autre qui enjoint aux troupes de tirer sur les mutins qui feroient quelque résistance, & de livrer au prévôt quiconque seroit même soupçonné de former un attroupement: du reste, la tranquillité la plus grande regne dans Paris, & les marchés, gardés par des troupes, se tiennent paisiblement. On a mis à la Bastille Mrs. Saurin & Domaire, employés sous le précédent Ministère dans la régie des grains, & d'ailleurs les prisons regorgent de coupables. Deux Curés & un Garde-Chasse de M. Brunel de Valroche y ont été également conduits; on les soupçonne d'être des moteurs subalternes ou des agens de la sédition: on a aussi arrêté un nommé Carré, Officier de Gobelet de M. le Comte d'Artois, qui, dans l'émeute de Versailles, encourageoit les séditieux, & a voulu percer par derrière un Officier aux Gardes qui maintenoit l'ordre. Aucun coupable n'a encore été puni, parce qu'on veut les interroger sur les scènes qui viennent de se passer; on ne doute point qu'elles ne soient l'effet d'une espece de conspiration, & M. Turgot se flatte, dit-on, d'en tenir le fil.

Le Parlement a fait un arrêté par lequel, faisant valoir ses droits sur la grande Police, il représente qu'à lui seul appartient de juger les coupables, de faire toutes dispositions, & de prendre des mesures pour le maintien de la tranquillité publique, & que, les circonstances actuelles demandant l'assemblée des chambres, le Roi seroit supplié de révoquer l'ordre qu'il a donné pour le jugement des mutins, & aussi de vouloir pourvoir promptement à faire baisser le prix du pain, &c. &c.

De Paris, le 9 Mai 1775.

Tout a été fort tranquille jusqu'au Lundi 8, que des détachemens des Mousquetaires & des Gardes Françoises reçurent ordre à 10 heures du soir de se rendre à l'Arsenal, & d'y veiller à la sûreté de cet édifice. On prétend que les mutins vouloient forcer le dépôt des armes & le magasin à poudre : ce n'étoit sans doute qu'une précaution très-sage que celle de garder l'Arsenal dans ce temps d'effervescence, car quelle apparence que des gens qui étoient à Corbeil revinssent à Paris le même jour pour se fournir de poudre, tandis qu'à demi-lieue de la première de ces deux villes, ils auroient trouvé dans les moulins 150 milliers de ce terrible ingrédient : ces mouvemens sont la matière de toutes les conversations, & on les croit toujours fomentés par des agens secrets : quoi qu'il en soit, il est sûr qu'il y a eu du sang répandu dans les marchés de Meaux, Corbeil & Melun. Tout se calme peu à peu

Le pain de quatre livres a diminué d'un fol ; & beaucoup de ceux qui ont pillé viennent restituer.

Nous sommes assurés que la disette du pain ni sa cherté n'ont point été la véritable source de ces désordres : aucun sujet honnête n'a paru y être acteur ; c'est un complot formé contre le Contrôleur-Général, & sans doute aussi contre les autres Ministres. Cette conspiration a des chefs que l'on ne connoît pas bien encore, parce qu'on en soupçonne peut-être trop à la fois. On ne cesse d'arrêter toutes sortes de personnes, que l'on conduit à la Bastille & en d'autres prisons. On a pris dans le fauxbourg St. Antoine à Paris un homme bien mis, auquel on a trouvé 500 louis d'or dans ses poches ; il doit avoir avoué d'où il tenoit cet argent, & à quel usage il étoit destiné. Une femme proprement mise en amazone & à cheval a été également arrêtée ; dans la poche de la plupart des séditieux communs qui ont été arrêtés, il y avoit beaucoup de demi louis d'or. Carré est convaincu d'avoir échauffé ici la populace par ses discours. On le pendra aujourd'hui. Les plus vives sollicitations ont été faites auprès du Roi pour obtenir grace ; mais S. M. a dit : *Tel que soit le coupable, son sang doit être sacrifié à la tranquillité publique.* Il faut convenir que dans aucune des émeutes populaires que j'ai vues, les séditieux n'ont été ni si hardis ni si méchans ; ils ont affiché des placards & tenu des discours infâmes contre les têtes les plus respectables.

Le lendemain du déplacement du Lieutenant de Police, M. Turgot a écrit à M. le Noir une lettre en ces termes : « Ne cherchez point
 » ailleurs que chez moi, Monsieur, la cause
 » de votre déplacement ; j'ai cru que l'intérêt
 » de l'Etat l'exigeoit. Vous n'étiez pas assez
 » persuadé du succès des motifs qui me font
 » agir, & j'ai cru remarquer que vos démarches en étoient moins actives. Au reste, je
 » suis le premier à rendre justice à vos lumières & à votre probité, & je saisirai les
 » occasions de remettre sous les yeux du Roi
 » ses promesses, & ce que je crois vous devoir, lorsque mes opérations ne se trouveront point en contradiction avec le désir
 » de vous obliger. » M. d'Albert, qui remplace M. le Noir, joint à une fermeté sévère des connoissances fort étendues.

Nos malheureux troubles ont donné lieu à quelques traits singuliers ; en voici un de grand courage de la part d'un meunier de Montmartre : il voit les séditieux venir à son moulin. Suivi d'un garçon affidé, il prend des pistolets & une hache, & il monte dans son moulin en s'appant l'échelle & les planches latérales qui y conduisent. On essaie d'y monter, mais l'échelle se brise sous les pieds & fait culbuter les assaillans ; ils cherchent & dressent une autre échelle, le meunier la brise à coup de hache & les renverse l'un sur l'autre ; voyant que non-obstant sa défense les séditieux s'entêtoient, le meunier & son garçon font feu de leurs pistolets, tuent quelques-uns des assaillans ; toute la bande prend

la fuite & abandonne le meunier & le moulin; le seul du canton qui n'a pas été pillé : les mutins n'ont pas été si peureux par-tout; car dans certains endroits ils ont tenu tête aux troupes. De deux Mousquetaires qui allerent samedi à l'ordre à Versailles, le Roi en envoya un porter quelques ordres au Commandant d'un détachement des Gardes du Corps placé à Corbeil; sur le chemin le Mousquetaire est fait prisonnier par les séditieux, par hasard le Commandant des Gardes du Corps l'apprend, il court avec du monde pour le délivrer, mais obligés de soutenir avec sa troupe un combat assez vif, parce que les fabres ne pouvoient les sauver des pierres & des bâtons, les Gardes furent forcés de faire feu & de tuer 23 des mutins pour disperser les autres.

Trois de nos boulangers seulement ont été exempts du pillage; l'un sans secours & sans autres armes qu'une espee de serpe, a effrayé & chassé les mutins : l'autre, averti à temps, a vuide sa boutique, en a fermé les portes, & a collé en-dehors deux écriteaux avec ces mots : *Boutique à louer présentement.* Les brigands lisant cette affiche ont passé outre. Voilà comme l'esprit est bon à toute chose. Le troisieme boulanger étoit voisin d'un Corps de garde de la Garde de Paris, qui l'a pris sous sa protection. Ceci prouve qu'un peu de résistance dès le commencement du trouble auroit dissipé la canaille, qui s'est enhardie par ses premiers succès.

Croiroit-on qu'au milieu de ces désordres &

de ces événemens affligeans , la plaisanterie & la légèreté françoise puissent se faire voir encore ! Nos élégantes vont porter des bonnets à la révolte. Une nation qui rit ainsi ne sauroit être ni profonde ni méchante ; mais ce qui lui fait honneur , & qui prouve que l'humanité fait le fonds de son caractère , c'est ce trait bien singulier. Quand les factieux , au nombre de plus de huit mille , s'étoient attroupés dans Versailles , & en quelque sorte sous les murs du château , un des Mousquetaires qui se jettoit au milieu d'eux , l'épée à la main pour les dissiper , vint à tomber de son cheval & alloit être écrasé. Cette populace se dépouille tout-à-coup de sa fureur pour céder à un sentiment de pitié : elle accourt au Mousquetaire , le relève avec promptitude & le remet à cheval. Ce sont là ces traits qu'il faut bien se garder d'oublier , parce qu'ils peignent une nation & décèlent son caractère.

Une femme appartenant à un mari jaloux s'étoit déguisée en homme pour aller voir son amant ; surprise à heure indue dans le chemin d'une maison éloignée de la ville de cent pas , on l'arrête & on la questionne ; son embarras la rend suspecte ; sa voix fait reconnoître son sexe & on la prend pour une intrigante l'un des ressorts de ces abominables complots. On la met en prison & ce n'est qu'avec peine qu'elle est parvenue à prouver qu'il n'étoit question que de galanterie. Mais cette aventure & les moyens que cette malheureuse femme a été obligée d'employer pour recou-

vrer la liberté , ont dévoilé à son mari le mystere de sa conduite , & de la Bastille elle a passé à *sainte Pelagie*, maison de force où l'on punit les fautes contre la chasteté.

De Paris , le 14 Mai 1775.

DEPUIS le 10 jusqu'à ce jour , les boulangers & les marchés ont été gardés par des sentinelles & des postes des Gardes Françaises & du Guet , tant à pied qu'à cheval ; tout s'y est passé fort tranquillement. Il ne reste plus de traces de la sédition que celles que laissent encore après eux quelques brigands répandus dans les campagnes , & qui ne tarderont pas à être arrêtés. Cependant l'arsenal de Paris est toujours gardé avec soin , & il y a encore du canon en batterie sur les remparts du côté de la Seine. Les gens sensés prétendent qu'il seroit bientôt temps de mettre fin à toutes ces dispositions militaires , mais on leur répond qu'elles pourroient bien être prolongées , par la raison qu'il y a beaucoup de gens intéressés à ce qu'elles durent. Le Maréchal de Biron , disent les plaisans , a 24,000 livres par mois pour commander l'armée des *Miches* & faire braquer les canons de l'arsenal , contre les hirondelles de la Seine , & les autres Généraux à proportion ; or ce traitement est trop doux & trop commode pour ne pas l'éterniser , s'il est possible.

De Versailles, le 16 Mai 1775

L'ORAGE est dissipé, graces aux mesures sages & prudentes que le gouvernement a prises. Deux malheureux seulement ont expié à Paris & un ici les fautes des séditieux subalternes, & je crois que ce sera tout quant à ceux-là, parce que le Roi vient de faire publier un Ban & une Amnistie qui ramèneront les payfans dans leur villages, dont ils ne sont sortis selon toute apparence qu'à force de suggestions de la part d'adroits & méchans conspirateurs. Ceux-ci ne sont point compris dans le pardon, non plus que les moteurs de la révolte, & le gouvernement se propose de sévir contre eux avec rigueur; il seroit, je l'avoue, bien nécessaire de montrer actuellement du nerf & de la sévérité, une condition du Ban est que les pillards doivent restituer autant que possible où ils ont pris, & déjà plusieurs censiers & meüniers ont recouvré des grains, des effets, &c. &c.

Le Roi a écrit circulairement aux Evêques une lettre que les Curés devront lire au Prône, dans laquelle on insinue que les premiers moteurs du désordre sont connus, & ne tarderont pas à être punis. Ce qui vient d'arriver à M. Planter, négociant de Rouen, doit également le faire croire. Ce négociant vint ici un de ces jours dans la douleur de la perte d'une cargaison de bleds qui lui étoit adressée, valant plus de cent mille livres, & qui a été faccagée par les séditieux. M. Turgot lui de-

manda ses factures pour justifier son exposé ; & dès le même soir lui remit une ordonnance sur le trésor royal de toute la valeur des bleds. Grandes actions de grâces de la part de M. Planter, qui témoigna même son regret de n'être pas assez riche pour pouvoir se passer d'être à charge à l'Etat. *Monsieur*, lui répondit le Ministre, *voilà votre délicatesse vous fait honneur, mais ceci est une justice, & le Roi l'aime par dessus tout. D'ailleurs elle ne sera point onéreuse, parce que nous savons où prendre notre remboursement.* On augura delà que les moteurs doivent être des gens puissans & riches. Les prisons royales sont remplies de ces moteurs au-dessus du commun, on y tient plusieurs Ecclésiastiques & deux Curés, entr'autres qui ont été de vrais boute-feux; on vient d'amener à la Bastille un homme qui revêtu d'un cordon bleu, jouoit le grand seigneur parmi les paysans pour exciter au soulèvement; ce n'est qu'un simple garde-chasse.

On dit que M. Turgot avoit prévu les défordres que pouvoient produire ses vues relatives au commerce des grains, & que pour contrecarrer sûrement les menées des monopoleurs & des ennemis du bien public, il avoit voulu établir une concurrence entre les bleds étrangers & les nationaux, qu'à cet effet ce Ministre avoit écrit pour négocier des achats & des importations considérables, mais que soit par une contre-opération de la part des conspirateurs, soit que ses lettres aient été interceptées, ses demandes n'ont pas été remplies.

Le Roi vient d'accorder des pensions à deux Curés dont la conduite, dans ces circonstances, mérite des éloges. L'un d'eux a témoigné une présence d'esprit & un courage rare parmi cette sorte des gens. A moitié habillé il étoit prêt à monter à l'autel lorsqu'il apprend qu'une foule de ces brigands entroit dans le village. Sur le champ il annonce à ses Paroissiens qu'il différera les exercices de la Religion & les exhorte à aller défendre leurs biens, ceux de l'état que des gens mal-intentionnés veulent dévaster. La lâcheté des paysans, la paresse ou l'effroi les retiennent encore dans l'église.... « Mes amis, s'écrie le Pasteur, je » cours seul vous défendre puisque vous oubliiez vos devoirs, puisque vous n'avez pas » la force de soutenir vos droits, ceux de » vos enfans, ceux de la patrie. » Dépouillant à l'instant les ornemens sacerdotaux, le Curé vole au-devant de la troupe mutine & essaie de la dissiper par des représentations. Un des séditieux leve un bâton sur le brave Prêtre; celui-ci saute sur l'agresseur, le désarme & par son exemple réveille ses Paroissiens de leur assoupissement. Ils ne balancent plus à suivre les traces de leur Pasteur & ont bientôt repoussé les pillards qui ne sont plus revenus.

De Versailles, le 18 Mai 1775.

NOUS venons d'apprendre qu'il y a eu ces jours derniers quelques mouvemens populaires à Lille en Flandre, à Amiens, à Auxerre & dans quelques autres endroits, mais nous ne

nous effrayons plus , parce que nous sommes par-tout en garde. Le Roi & ses Ministres sont encore fort occupés , & uniquement des affaires intérieures.

Dans l'instruction que le Roi a chargé les Evêques d'envoyer à tous les Curés , on lit cette phrase remarquable : *« Lorsque mon Peuple connoîtra les auteurs du trouble , il les verra avec horreur , loin d'avoir en eux aucune confiance quand il saura les suites de cette affaire , il les craindra plus que la disette même. »*

Voici en Espagne la parodie de notre Tragedie ; des lettres disent qu'il y vient d'y avoir à Madrid une émeute populaire assez vive , que le Roi s'est montré & a harangué les émus avec force. Ils ont demandé trois choses : les vivres moins chers , la liberté de porter des manteaux & la suppression des Gardes Vallones ; le Monarque a répondu : *« Quant à votre subsistance , j'y veillerai de mon mieux ; quant aux manteaux , vous n'en porterez jamais , & le premier qui oseroit en porter , sera pendu ; à l'égard de mon régiment des Gardes Vallones , au-lieu d'un , j'en veux avoir plusieurs , parce que j'éprouve que les étrangers me sont plus attachés que mes sujets naturels dont je cherche cependant le bonheur. »* Si la nouvelle est vraie , le Roi a parlé en Roi.

Il y a toujours eu à Paris , il y a , & il y aura toujours des gens qui ne cherchent dans les événemens même les plus tristes qu'une nouvelle matière à faire des plaisanteries ; on a donc fait l'épigramme suivante sur ce que le mardi deuxième jour où le marché de Ver-

faillies fut pillé , M. le Comte de Maurepas le trouva à l'ordinaire à l'Opéra.

Monsieur le Comte , on vous demande ;

Si vous ne mettez le hola ,

Le peuple se révoltera ;

Dites au peuple qu'il attende ,

Il faut que j'aille à l'Opéra....

De Versailles , le 22 Mai 1775.

L'AFFAIRE du Maréchal de Richelieu va mal pour lui , & l'on croit que la Dame de St. Vincent & M. de Vedelmontel obtiendront leur liberté provisoire , puisque la procédure du Châtelet a été annullée par le Parlement. Ces deux accusés se rendront vraisemblablement accusateurs contre le Lieutenant criminel , qui les avoit décrétés de prise de corps extrajudiciairement avec cette clause singulière , *aux risques , péril & fortune de M. le Maréchal de Richelieu.* L'ex-Avocat Linguet est venu chez M. de Maurepas , & lui a demandé la permission d'écrire contre le Duc d'Aiguillon , ce qui a produit une scène assez plaisante ; le Ministre , homme d'esprit & courtisan , s'est expliqué sur cette demande avec une circonspection qui pourtant au fond ne signifioit rien ; Linguet a déployé toute la fougue de son ame bouillante , & M. de Maurepas toujours discret , s'est borné à lui dire : *Eh bien , Monsieur , faites valoir vos raisons contre le Duc d'Aiguillon , mais souvenez-vous qu'on vous accuse de vous laisser trop emporter à votre*
humeur ,

humeur, ce qui pourroit troubler vos lumieres. — Ah, Monseigneur, s'écria Linguet, je vois qu'on vous a égaré sur mon compte, eh bien ! je prends acte de votre prévention. M. de Maurepas a ouvert la porte de son cabinet, & s'adressant à une nombreuse compagnie : Messieurs, vous êtes témoins que je donne à M. Linguet la permission de prendre acte de mon penchant à croire qu'il est quelquefois au-delà du vrai & que ses talens l'égarent.

L'Archevêque de Toulouse, homme d'esprit de qui l'on a dit que c'étoit un Prélat très-religieux, sauf un petit scrupule, savoir, qu'il ne croyoit point en Dieu, paroît viser au ministère & pourroit y parvenir.

Le sacre fera d'une magnificence excessive ; malgré les vues économiques qui ont paru devoir le diriger. La couronne pese en or seulement 3 livres, le carrosse du Roi coûte 600 mille livres, avec les harnois.

Les papiers publics ont parlé de la détention à la Bastille de Mrs. Favier & du Mourier qui avoient été arrêtés à Hambourg : M. le Comte de Broglie ne voulant laisser aucun doute sur sa conduite dans cette affaire, à laquelle M. le Duc d'Aiguillon l'avoit associé, a demandé au Roi des Commissaires ; il a ajouté dans sa requête qu'il étoit assez sûr de son fait pour ne pas craindre d'être examiné & jugé même par M. le Prince de Soubise & M. le Comte de Maurepas : le Roi ne lui a donné ni M. le Comte de Maurepas, ni M. le Prince de Soubise à cause de l'inimitié qui a régné entre lui & les Broglie, mais Mrs. les

Comtes du Muy & de Vergennes & M. de Sartine.

De Versailles, le 24 Mai 1775.

DEPUIS que notre ministère a reçu de diverses Provinces des exemplaires imprimés de prétendus arrêts du Conseil d'Etat qui y avoient été répandus, & par lesquels le Roi sembloit entr'autres dispositions agréables au peuple, avoir fixé le prix de bled entre dix & douze livres le septier, nous ne doutons plus que nos dernières émeutes n'aient été préparées & excitées par des personnes au-dessus du peuple par leur état & leurs lumières. Le Comte D*** qui a fait un voyage à Aix en Provence, a rapporté l'autre jour à M. Turgot plusieurs de ces arrêts imprimés, dont il fut fort remercié, & ce Ministre lui dit : nous touchons presque déjà à la source de la trame odieuse qui a été ourdie contre la tranquillité publique, & nous espérons de tout découvrir ; quoique nous ayons appris que les instigateurs ont employé les plus hardis moyens de se couvrir, & particulièrement celui d'avoir fait mourir neuf ou dix agens intermédiaires.

Dans une note d'un petit pamphlet sur la législation des grains, ouvrage de l'Abbé Saury, donné long-temps avant les troubles, & où il combat le système actuel, il avoit dit : *Si on se conduit ainsi, il se pourroit que le peuple se révoltât.* Son manuscrit n'avoit malheureusement pas été paraphé exactement par le

Censeur qui avoit eu la condescendance de le laisser donner à l'impression avant l'entier examen. L'Abbé vient d'être arrêté & conduit à la Bastille, & peut-être l'Imprimeur & le Libraire dont il s'est servi, seront dégradés.

De Paris, le 25 Mai 1775.

Je vous ai promis de vous faire connoître la réponse des Economistes à l'ouvrage de M. Necker sur la législation des grains : on s'attendoit à une discussion en regle : les partisans de la liberté se sont défendus en peu de mots, comptant que leurs principes n'ont pas besoin de l'appui de l'éloquence. En effet, pour me servir de leurs propres expressions, un style simple & clair est le seul qui convienne à des objets qui intéressent tous les hommes & que par conséquent tous les hommes doivent entendre. Or dans cette matière sur laquelle on a déjà tant écrit, on a maintenant peu de mots à dire quand on veut éviter les déclamations & les tirades fleuries ; à moins qu'on ne puisse mettre sous les yeux du public la quantité de faits que les administrateurs seuls sont à portée de connoître & sans la communication desquels il est téméraire de décider. Les Economistes n'opposent qu'une brochure de 30 pages à l'ouvrage considérable de M. Necker, dans lequel il a donné de nouvelles preuves de l'étendue de ses vues, de la sagacité de son esprit, de l'énergie de son style, mais où, selon moi, on ne trouve point encore le moyen désiré d'admi-

nistrer cette partie. Je reviens à la brochure. Deux amis, l'un à Paris, l'autre à Montargis, se communiquent leurs réflexions sur le commerce des grains. Les avantages de la liberté forment l'objet d'une première lettre. Dans la seconde, on examine les objections. Après avoir établi le contraire de ce qu'a voulu prouver M. Necker, sans parler de lui ni de son ouvrage, on semble dans la troisième lettre avoir particulièrement cet écrivain en vue. Voici un apologue qui paroît y être placé pour lui. « Un malade va trouver un » Médecin célèbre & lui raconte sa maladie. » Prenez patience, lui répond M. B.; vos » souffrances cesseront d'elles-mêmes; je ne » veux point vous tromper en vous ordonnant » des remèdes sans effet, & les remèdes actuels » vous nuiroient. Le malade sort très-mécontent & court chez un Charlatan; celui-ci fait sur les causes du mal, une Dissertation en style inintelligible & empoulé, lui prodigue recette sur recette; qu'importe que le malade souffre plus des recettes que de la maladie: plus il souffre, plus il croit que les remèdes produisent un effet salutaire, il guérit enfin. Eh bien, dit le Médecin à M. B., j'ai vu un Charlatan, & ses remèdes m'ont guéri au bout de trois mois; si vous m'aviez cru, vous l'auriez été en quinze jours, répondit le Médecin. »

Je ne puis me dispenser de vous parler d'un nouveau système qu'annonce l'auteur d'un pamphlet, intitulé : *Lettre à l'auteur des observations sur le Commerce des grains*. Au milieu

de quelques discours aigres-doux qu'il adresse aux Economistes, il assure que son plan est très-simple, qu'il approche de bien près la plus grande liberté, & ne l'arrête qu'au moment où des mal-intentionnés se proposeroient de la faire dégénérer en libertinage..., mais qu'avant de le publier il desire être bien assuré d'une protection puissante contre la persécution des Encyclopédistes, des soi-disans Economistes & de tous ces gens en iste, avec lesquels il ne veut rien avoir à démêler, si ce n'est le champ absolument libre pour lui comme pour eux. Enfin, il ne tient pas à cet écrivain qu'on ne regarde sa découverte mystérieuse comme la solution du problème le plus difficile & le plus important pour tous les hommes qui vivent en société.

Il se distribue un ouvrage pastoral d'un de nos Evêques où on lance toutes les foudres pour tonner sur les Jésuites qui n'existent plus. Je trouve qu'il y a de la lâcheté dans ce procédé; c'est insulter le cadavre d'Hector. Les Jésuites aujourd'hui doivent exciter la pitié.

M. le Marquis de Brunoï vient de concevoir l'idée d'une nouvelle extravagance, & s'occupe très-sérieusement de l'exécuter. Il s'agit d'un pèlerinage à la terre sainte; s'il a lieu, M. le Marquis ira à pied, en sandales & avec tout le costume d'un pèlerin dévot, visiter le tombeau de N. S. & ceux des apôtres. Il se fera suivre de trente hommes qu'il défraiera comme de raison, & à chacun desquels il donnera 600 liv. avant le départ, & l'assurance de 400 liv. de pension viagère,

pour chacun de ceux qui reviendront avec lui en France.

Nos Gardes du Commerce, c'est-à-dire, ceux qui sont chargés d'arrêter les débiteurs contraints par corps, éprouvent par fois des aventures assez désagréables. Un d'eux se présenta, il y a quelque temps, pour faire son office vis-à-vis d'un marchand qui se refugia dans une chambre aux entre-sols, d'où pendant que l'Officier de Police suivoit, il se sauva en sautant de sa fenêtre sur celle de la maison voisine. Le Garde du Commerce étonné de le voir disparaître, monte sur l'appui de la fenêtre & considère en vain comment & où il a passé. Le débiteur avoit trouvé un asyle : sa femme saisit l'instant favorable, pousse le Garde & le fait tomber dans la rue, où il se casse un bras & une jambe. Delà deux plaintes criminelles, celle de l'Officier de Police & celle de la marchande, qui, bien conseillée, l'a accusé d'avoir négligé ses fonctions & laissé fuir le mari pour satisfaire sa passion avec la femme. Il vouloit, dit-elle, la violer, & en se défendant près de la fenêtre, qui est en effet très-basse, elle l'a repoussé assez violemment pour le précipiter ainsi.

Un de nos financiers de la première classe, & ce qu'il y a de plus singulier, l'héritier de riches ancêtres, est le fruit d'amours qui trouvent rarement grace devant les courtisans de Plutus. Celui qui donna le jour à M. de Savalette, conçu, à l'âge de vingt ans, la passion la plus violente pour la fille du vinaigrier qui, toutes les semaines, apportoit sur

une petite brouette la provision de la maison. Le jeune homme avoit inutilement essayé de faire sa cour à la Demoiselle ; l'honnêteté du pere & ses propres vertus , éloignoient les adorateurs. Notre amoureux étoit consumé d'une passion à laquelle l'espérance même étoit refusée ; il en tomba malade ; une mélancolie secrete le conduisoit au tombeau lorsque son pere , qui l'aimoit tendrement , qui n'étoit pas entièrement asservi aux préjugés de son état , & qui savoit apprécier la vertu sous tels dehors qu'elle se montrât , apprit la cause de son mal , eut la générosité de lui pardonner , & même de lui permettre l'espoir du remede. Le vinaigrier avoit , de son côté , fait la même découverte dans le cœur de sa fille , lorsqu'il fut ce qui se passoit chez le financier , son voisin & sa pratique ; un beau matin il entre chez lui avec toute la familiarité d'une ancienne connoissance , & pénétre , en poussant sa brouette ; jusqu'au cabinet du Cresus , traversant , malgré les efforts des domestiques , une suite de pieces richement ornées au rez-de-chauffée. Le financier est étonné de la visite & de l'attirail qui précédoit. « Monsieur , lui » dit le vinaigrier , cette brouette doit être » plus éloquente que moi pour la demande » que je viens vous faire. Nos enfans s'ai- » ment ; ils sont sages & bien élevés tous » deux , il faut en bons peres que nous les » unissions ; voici la dot de ma fille , c'est un » bien dont je n'ai pas à rougir , le fruit de » mon économie pendant 40 ans de travaux » que le ciel a fait prospérer. » En disant ces

mots le bon homme ouvre le baril de sa brouette & en fait sortir plusieurs milliers de louis d'or, qui surprirent étrangement le financier, & ne contribuerent pas peu à hâter l'union des jeunes amans. De ce mariage longtemps heureux sont nés plusieurs enfans ; ils n'ont perdu que depuis peu d'années une mere respectable par des sentimens & des vertus qui n'accompagnent pas toujours l'éclat d'un haut rang. M. Mercier a changé un peu cette aventure pour en faire le sujet d'un nouveau Drame intitulé *la Brouette du vinaigrier*. Dans cette piece, c'est le fils même de l'artisan qui épouse la fille d'un négociant dans le moment que celui-ci éprouve une faillite qui entraîne sa ruine.

La Dlle. Duthé, l'héroïne de nos filles, vient d'essuyer une forte de correction qui l'a un peu humiliée & nous a fait rire un moment. Un équipage pompeux s'arrête à sa porte ; un jeune homme en descend, entouré de valets superbement habillés ; le jeune homme monte & s'annonce pour un étranger de la plus haute distinction ; il hasarde un tendre aveu & l'appuie d'une promesse très-séduisante. La belle touchée par le singulier de l'aventure, & plus encore par la somme d'argent offerte, cede aux tendres sollicitations de l'étranger qui, lorsqu'il s'en sépara, eut soin de déposer sur la toilette une bourse très-pleine. A peine étoit-il parti, que la Dlle. Duthé ouvre la bourse & n'y trouve que des jetons de cuivre. On a su le lendemain que le prétendu seigneur étranger étoit un valet-de-chambre,

qui avoit pris le carrosse de son maître, & avoit engagé les laquais ses amis à le servir dans cette galante supercherie. La Dlle. Duthé est désolée de l'aventure, & se promet bien de ne plus conclure de marché sans avoir visité la bourse de ceux qui prétendront à ses faveurs.

De Paris, le 26 Mai 1775.

CHAQUE jour voit naître ici de ces nouvelles productions, de ces pamphlets que nos auteurs se lancent réciproquement. La guerre qui regne entre nos écrivains modernes, est tantôt générale entre deux partis, tantôt en combats singuliers. D'un côté, on voit M. Linguet & ses amis, livrer bataille aux économistes; d'un autre les Sieurs Mercier & Palliot, aux prises avec les Comédiens. Vous avez vu les amateurs du vrai genre dramatique s'élever contre les nouvelles pieces dont on a essayé d'introduire le goût, & les auteurs de drames sombres hasarder des principes assez étranges, mais proportionnés à la sphere de leurs talens. Les uns & les autres des combattans n'ont jamais su mesurer leurs coups; l'enthousiasme a égaré les deux partis dans toutes les querelles qui ont amusé le public, & tout homme sensé trouvera que de chaque côté on a été trop loin pour avoir raison en tout point. Au reste on a employé tous les genres d'attaque & de défense que la plume peut fournir, l'ironie, le sarcasme, les personnalités, &c. &c. L'auteur de l'une de ces fa-

tires paroît en vouloir à tout le monde, & fronder également les torts des partis différens. C'est une brochure intitulée : *La Littérature renversée, ou l'art de faire des piéces de Théâtre sans paroles, ouvrage utile aux Poëtes dramatiques de nos jours : avec un traité du geste contenant la maniere de représenter les piéces de Théâtre à l'aide des bras & des jambes, pour la commodité des auteurs qui ont une mauvaise prononciation ; en offrant en outre une excellente méthode aux gens mariés pour se quereller dans leur ménage, sans faire de bruit ; suivi de l'art de se louer soi-même d'après les principes de M. Lin...* à Berne 1775. L'auteur se qualifie de grand sauteur du Sr. Nicolet ; il se plaint avec tous les gens de lettres qui semblent s'être donné le mot pour terrasser l'aréopage comique, de ce qu'un auteur ne peut faire jouer ses Drames sans avoir humblement sollicité l'agrément des Comédiens. C'est à peu près, ajoute-t-il, comme si le compere de Polichinelle étoit obligé de demander la permission de ses Marionnettes lorsqu'il veut les faire mouvoir. Dans une lettre adressée à M. de Voltaire, il vante les avantages de la pantomime, & témoigne sa joie de ce que nos piéces nouvelles préparent les succès de ce genre qu'il veut établir à l'exclusion de tous autres sur nos Théâtres ; cette lettre, ainsi qu'il l'annonce lui-même, est une parodie de celle dont M. de la Harpe a enrichi l'impression de sa Tragédie du Comte de Warwick. Mrs. Lemiere, Dubelloi, Sedaine, y sont en butte aux traits de notre Zoïle, qui tantôt emploie l'ironie, & tantôt le sarcasme. J'en viens au morceau

essentiel de ce petit ouvrage : c'est une piece où tout est en action , & où l'on ne prononce pas une parole. Il ne vous sera pas difficile d'arracher le voile dont l'allégorie de cette pantomime est enveloppée. Elle a pour titre : *Les Ressources , ou le Théâtre du monde* : les personnages sont : *Le Sultan , Arlequin , sa Maîtresse , deux Magiciens , Paillasse , une Parvenue , des gens d'affaires , des Joueurs , des Génies , des Démon*s , une foule de peuple. Dans la premiere scene Arlequin fait comprendre à sa maîtresse les embarras du Sultan qui est sans argent : ils s'en moquent. Le Sultan arrive ; les autres acteurs retirés , un magicien descend du ciel , fait apporter trois grands coffres , & lui promet qu'ils seront bientôt pleins d'argent. Ces espérances se réalisent au moyen d'échasses que les petits génies apportent , & que le magicien vend bien cher au peuple empressé de s'en procurer. Arlequin a aussi son magicien par la puissance duquel il s'empare à l'insu du Sultan , des richesses qui étoient renfermées dans ses coffres. Le Magicien ami du Sultan ; fait présenter au peuple des robes de toutes couleurs , & sur-tout beaucoup de noires. Cette nouvelle ressource remplit encore les coffres. Arlequin s'étoit ruiné au jeu , il convoite ces richesses , & se les approprie de nouveau à l'aide de son Magicien. Le Sultan meurt de douleur. Son protecteur paroît , celui d'Arlequin est englouti dans les flammes avec son avide protégé : le Sultan ressuscite : pour le secourir dans sa détresse , son Magicien fait sortir de dessous terre un mortier d'une énorme

grandeur , & fait entendre que pour de l'argent
 on entrera dans le mortier , & qu'après y avoir
 été pilé par les esprits aériens , on en sortira
 plus beau , plus aimable qu'on ne l'étoit au-
 paravant. Cette épreuve produit de singulieres
 métamorphoses, toutes lucratives pour le Sul-
 ran. Mais les coffres ne sont pas encore rem-
 plis ; on fait appeller des gens riches que dé-
 signe le Magicien pour les mettre à contribu-
 tion. Ils arrivent en corps. On leur demande
 » une somme considérable, ils résistent d'abord,
 » mais cedent bientôt aux menaces qu'on leur
 » fait. Ils vident leurs poches , se dégraissent
 » de tout ce qui leur donnoit un embonpoint
 » prodigieux , & paroissent diminués de moi-
 » tié : celui-là qui avoit les bras & les jam-
 » bes prodigieusement enflés , devient sembla-
 » ble à un squelette ; celui-ci dont le ventre
 » hydropique étoit d'une grosseur énorme , di-
 » minue à vue d'œil & se rapetisse tellement ,
 » qu'il est méconnoissable , &c. &c. Le Ma-
 » gicien fait signe à tous les gens *dégraissés* ,
 » *désenflés* , *débouffis* de sortir au plutôt , mais
 » s'apercevant qu'ils menacent le Peuple , il
 » frappe la terre de sa baguette , elle s'entr'ou-
 » vre , & les engloutit au bruit des fanfares
 » qui se font tout-à-coup entendre. Le palais
 » du Sultan devient plus riche & plus bril-
 » lant , des guirlandes de fleurs sont suspen-
 » dues de tous côtés , on découvre dans le
 » lointain des jardins illuminés & décorés des
 » mains de l'art & de la nature. Le Peuple
 » vient exprimer au Sultan sa joie & sa re-
 » connoissance ; le Magicien l'assure qu'il doit

» compter maintenant sur un bonheur inal-
» térable. »

Notre critique, dans le *prospectus* d'un volume in-4to. qui traitera de l'art de se louer soi-même, cite M. Gerbier comme celui qui possède le mieux cet art si nécessaire, de se louer finement & d'une manière qui fasse taire l'envie & apprivoise l'amour-propre de ceux qui nous entendent. Il se propose de prouver que la plupart des Auteurs, faute d'avoir bien su les principes de cet art, ont tellement exalté leur mérite littéraire qu'ils se sont couverts de ridicules. Pour ne pas rendre son ouvrage prétendu trop volumineux, l'Auteur du pamphlet annonce qu'il s'attachera par préférence à trois écrivains, Mrs. Palissot, la Harpe, Linguet. *La Théorie du Libelle*, ouvrage de ce dernier, dont je vous ai entretenu, Monsieur, fournit un nombre d'exemples que notre plaisant cite, pour apprendre aux jeunes Littérateurs à se louer avec discrétion.

RÉFLEXIONS sur la liberté de la presse remises
au Roi de Suede, par le Feld-Maréchal Comte
de Hessenstein, en Avril 1774.

» RÉVOQUER la liberté de la presse seroit, selon mon avis, une contradiction manifeste à l'esprit de la constitution que le Roi a donnée à sa Nation. Cette constitution a pour principes : la liberté & la propriété. Ces deux principes exigent chez les sujets : 1^o. l'instruction de leurs droits & de leurs devoirs; 2^o. Des moyens aisés pour faire parvenir la vérité au pied du Trône. Ils exigent chez le

Souverain & chez ceux à qui il a confié l'administration, une attention continuelle, à ne pas les violer. La liberté de la presse est nécessaire & indispensable à tous ces différens objets. Quoiqu'elle ne permette pas de pouvoir proposer des changemens à notre constitution, elle instruit la Nation des devoirs & des droits, qui en résultent; elle l'avertit, quand cette constitution est lésée, & elle lui démontre les avantages qu'elle lui procure: elle fournit au plus petit citoyen le moyen de faire parvenir au Roi les vexations des gens à qui il a confié son autorité. L'accès facile, que le Roi accorde au moindre de ses sujets, est assurément sans prix; mais il ne remplit pas pleinement ses intentions. Je citerai le Roi de Prusse. Ce Prince visite le plus souvent qu'il peut ses Provinces: il répond ponctuellement & exactement à toutes les requêtes; malgré cela, il n'y a pas de pays où il y ait de plus terribles vexations. Les Officiers tyrannisent le pauvre paysan pour les recrues; les traitans étendent le droit du gabellage ainsi & plus loin qu'en France. Enfin, M. de Dessau, lorsque le Roi venoit dans son Gouvernement, obligeoit femmes & enfans de sortir de leurs maisons, de se montrer dans différens endroits de la ville, en leur faisant faire la navette, comme à une entrée de théâtre, pour convaincre le Roi de la population, qu'il détruisoit pourtant & anéantissoit par la dureté de son administration. La liberté de la presse n'eut-elle pas bien vite dessillé les yeux du Roi? N'eut-elle pas, en délivrant le sujet de l'op-

pression, obligé l'homme en place à s'observer ? Mais si elle oblige l'homme en place de s'observer, elle lui fournit en même temps, lorsqu'il est attaqué injustement, des moyens bien satisfaisans pour mettre son innocence dans son plus beau jour, & chaque citoyen, qui jouira des effets de sa bonne administration, deviendra son défenseur, & sera autorisé à pouvoir publier son éloge. D'ailleurs il a encore recours à la justice, où son agresseur & l'Imprimeur seront jugés avec toute la rigueur des loix, portées contre les délateurs. »

» Ces considérations prouvent, ce me semble, que la liberté de la presse est même nécessaire dans les Gouvernemens despotiques, à moins que *l'instruction de la Nation n'y soit un obstacle*. Il y en a encore de particulieres pour le Roi, qui doivent déterminer ce Prince à ne pas la défendre : elle fera, comme le dit Hume, un baromètre, par lequel il pourra juger de la disposition des esprits, & un moyen pour les conduire & les prévenir. Un silence morne est bien plus dangereux pour le Souverain, que les mécontentemens qui s'évaporent par l'impression ; & soutenir, que la liberté de la presse provoque les séditions, *me paroît un grand paradoxe*. Il n'y en avoit point à Palerme ; elle n'existoit point à Madrid, lorsque la populace obligea le Roi, qui d'ailleurs est un Prince très-ferme, de renvoyer son Ministre. La Cour, au milieu de Madrid, ignore les clameurs du Peuple. A Copenhague la Reine Mathilde l'avoit autorisée ; si elle s'en fût servie pour sonder la disposition des esprits, si elle eût fait

attention aux abus que les papiers publics lui reprochoient, en remédiant à ceux qui étoient fondés, & en se servant de la voie de l'impression pour convaincre la Patrie de la fausseté des autres, si elle eût pris ses mesures, lorsque les cris publics l'en avertissoient, elle seroit encore à Copenhague. Enfin, pourquoï le Roi, en défendant la liberté de la presse, se priveroit-il de l'avantage de recevoir l'hommage volontaire de la Nation, qui est le seul qui pourra flatter une grande ame ? »

De Paris, le 27 Mai 1775.

DANS ce moment où le sort des Jésuites revient encore occuper l'Europe, vous ne serez peut-être pas fâché de connoître une lettre que le Sr. Linguet écrivit au Roi de Prusse, lorsque cet Avocat vouloit publier son histoire de cette société. J'en tiens cette copie d'un de ses amis auquel il a assuré ne l'avoir encore communiquée à personne.

» Sire, je voudrois publier un ouvrage qui ne seroit peut-être pas sans utilité. Mais la matiere en est en même temps si délicate que je ne puis le hasarder sans être sûr d'une protection puissante & c'est à celle de votre Majesté que j'ose recourir. Ce n'est point ici au très-grand Roi d'une nation guerriere que je m'adresse; c'est à l'homme éclairé, qui n'a pas besoin d'une Couronne pour être quelque chose par lui-même; c'est au héros estimable qui, après avoir donné des leçons de politique aux Rois, de science militaire aux guerriers, en

donneroit de délicatesse & de goût aux beaux-
esprits.

L'ouvrage pour lequel je réclame son appui
est l'histoire d'une longue guerre. On y verra
des négociations, des traités, des combats,
mais ces événemens sont un peu différens de
ceux qui se passent entre les Princes. Tandis
que votre Majesté repoussoit avec tant de
gloire les attaques de tous ses ennemis, une
autre espece de guerriers, après avoir brillé
pendant deux siècles, touchoit à sa fin par des
revers funestes. Ceux-là, il est vrai, ne te-
noient ni leur uniforme, ni leur exercice, de
vos Prussiens. Leurs troupes marchaient sans
cet attirail effrayant qui accompagne toutes
les autres. On les soupçonnoit violemment de
ne porter leurs armes que dans leur tête &
dans leur poche. L'adresse, la ruse, l'insinua-
tion & des petits coups de main exécutés sans
bruits avec peu d'acteurs étoient, disoit-on,
leurs ressources les plus familières.

Les unes asservissoient les peuples : elles
leur persuadoient de se soumettre d'eux-mêmes
à un joug volontaire, les autres, à ce qu'on
croyoit, tenoient les Souverains en respect ;
elles servoient à punir les cœurs indociles, &
à se débarrasser des têtes éclairées. C'est avec
ces armes redoutables qu'on accusoit ces guer-
riers connus sous le nom de *Jésuites*, de s'être
fait un Empire, qui embrassoit les quatre par-
ties du monde.

Il leur est arrivé enfin la même chose qu'à
tant d'autres puissances : à force de s'étendre
elles s'affoiblissent, celle-ci est déjà tombée

en France & en Portugal, & ces deux révolutions peuvent en amener d'autres, qui donneront peut-être enfin le dernier coup à tout l'Empire ; c'est un grand arbre à qui l'on a coupé deux racines : le tronc risque fort de s'en ressentir.

Parmi la foule étonnante de spectateurs dont cet événement cause les cris, il y en a de si peu sensés, que je n'ai pu me résoudre à être de leur avis ; dans cette affaire, où si peu de gens sont neutres, je me suis proposé de garder la neutralité. Je fais que ce n'est pas toujours le meilleur parti, en morale comme en politique ; celui qui l'observe risque d'être maltraité par ceux qui se battent, sur-tout quand c'est la raison qu'on insulte, & que c'est par respect pour elle, qu'il refuse de se déclarer.

Cette pauvre raison est de tous les fantômes brillans qui séduisent les hommes, le plus difficile à joindre, & le plus dangereux à suivre : c'est une maîtresse dont les faveurs sont empoisonnées, elle ne donne jamais autant de plaisirs qu'elle cause de chagrins. Cependant Sire, c'est elle que j'ai osé défendre. J'ai regardé les Jésuites comme une espece de moines plus brouillons, plus intrigans que les autres ; mais il s'en faut bien que je les croie ni aussi dangereux, ni aussi scélérats qu'on les dit. Je ne craindrai pas même de développer à vos yeux les motifs qui me portent à penser ainsi. Car enfin V. M. n'est pas Janséniste ; elle fait bien qu'en bonne morale, il faut être équitable, même avec les Jésuites. Il seroit aisé de démontrer que ce n'est pas précisément à

eux-mêmes, ni à l'emploi bon ou mauvais de leurs talens que ces peres doivent leur réputation.

Ce sont les protestans, il faut l'avouer, qui ont, sans y songer, commencé leur célébrité : en voulant déshonorer la société, ils l'ont rendue fameuse ; en cherchant à la détruire, ils ont affermi son pouvoir ; il étoit naturel que les ennemis du St. Siege en poursuivissent les défenseurs. Ceux qui détruisoient en Allemagne l'autorité exorbitante des Papes, devoient haïr ceux qui la prêchoient à Rome, à Venise, en Espagne, & jusques au Japon. Mais cette haine même fit remarquer ceux qui en étoient les objets. Ce fut un titre pour les Jésuites auprès des Catholiques que d'être décriés par les réformés. Aussi Paul IV, Pie V, Philippe II, Catherine de Médicis & les autres monstres qui sous prétexte de Religion, se sont baignés avec tant de constance & d'inhumanité dans le sang de leurs sujets, ont-ils été les plus ardens protecteurs des Jésuites.

Cette même raison leur valut enfin après bien des obstacles, l'approbation du Parlement de Paris ; le Président de Thou convient que la haine contre les protestans, que les sectateurs d'Ignace paroïssent destinés à détruire, engagea cette compagnie à tolérer la nouvelle société. *Odio protestantium quibus debellandis isti homines nati credebantur.* C'est ce même Parlement qui avant & après, a si long-temps & si vivement inquiété les Jésuites, mais alors il étoit d'accord avec eux sur la façon dont, il falloit détruire l'hérésie ; au mois de Juil-

let 1562, il rendoit un arrêt pour permettre de tuer les huguenots par-tout où on les trouveroit ; de peur que le fanatisme & la scélératesse n'ignorassent que la Cour leur déloit les mains, qu'elle les autorisoit aux plus grands crimes, on ordonna que cet arrêt seroit lu tous les dimanches au prône de chaque paroisse (c'étoit ordonner tous les dimanches une St. Barthelemi.)

C'étoit même faire quelque chose de plus odieux, car enfin cette scene affreuse de la St. Barthelemi étoit le fruit passager de la foiblesse & de la séduction ; l'arrêt du Parlement étoit le fruit durable de la réflexion, d'une rigidité opinée en apparence par les loix. C'étoient de vieux jurisconsultes qui renversoient les autels de la justice. C'étoient les peres de la patrie qui fournissoient des armes pour l'ensanglanter. V. M. voit par-là que l'esprit qui régnoit lors de l'établissement des Jésuites, étoit un esprit de violence & de cruauté, ils s'en remplirent involontairement dès leur naissance, il n'est pas étonnant que dans la jeunesse de leur ordre cet esprit en soit devenu le principe.

Les choses resterent long-temps en cet état, les Jésuites furent toujours chers aux catholiques dans la même proportion qu'ils paroissent détestés des réformés, mais le milieu du 17^{me}. siecle ouvrit pour eux une nouvelle source de haine & de réputation. Alors commença le Jansénisme, secte singuliere qui ne s'est guere soutenue que par des efforts d'esprit, qui a été proscrire avec humiliation,

quoiqu'elle eut pour elle les plus grands talens, & les plus grandes vertus : ces malheureux Jansénistes n'ont jamais été que persécutés : ils n'ont point eu la consolation d'être persécuteurs. Mais ils eurent de bons écrivains qui couvrirent leurs adversaires victorieux, de ridicule & d'ignominie. Blaise Pascal, Antoine Arnaud, Pierre Nicole s'illustrèrent aux dépens de la société. Leurs ouvrages nombreux purement écrits inonderent la France ; le crédit des Jésuites qui les faisoit haïr, fit aussi lire avec avidité des livres où ils étoient insultés sans ménagement. Tous ceux qui avoient à s'en plaindre s'accoutumèrent sans peine à croire que ce qu'on disoit contre ces peres étoit vrai. Une partie de la nation en vint à les regarder comme les assassins nés de tous les Rois. On se persuada qu'ils étoient destinés par la Providence pour procurer la vacance de tous les trônes.

Ces idées injustes ont prévalu. A force de multiplier les volumes, & d'entasser les calomnies, on est parvenu à donner de l'importance à des choses qui n'en avoient pas. On a fait des Jésuites une armée de politiques qui se frayoit doucement les chemins à la monarchie universelle. On a imprimé qu'ils vouloient soumettre toutes les Couronnes & même la respectable Thiare au bonnet à quatre cornes de leur Général. On a prétendu que l'Allemagne, la France, l'Espagne, la Prusse même, que Votre Majesté fait si bien défendre, seroient un jour des petites Provinces du vaste Empire des Jésuites.

Ceux qui jugent avec impartialité, rient de ces imputations. Ils ne voient dans ces pères qu'un ordre propre par sa constitution à jouir d'une longue durée, capable par le choix & les talens de ses membres de bien servir l'Etat dans des temps calmes, & sous des Rois dignes de régner, & capable aussi de le troubler par les mêmes raisons dans des temps d'orage & sous des Rois foibles. Ce qui leur est à peu près commun avec tous les autres moines. Ils furent dangereux dans le temps de la ligue; mais quel corps fut tranquille alors? les Capucins endossoient la cuirasse, les Feuillans, les Minimes faisoient des processions le fusil sur l'épaule & l'épée à la main; plusieurs Parlemens déclaroient le sage, le bon Roi Henri IV, incapable de succéder à la Couronne. Ils condamnoient ses partisans à être pendus; ils promettoient deux cent écus à ceux qui les livreroient.

La Faculté de théologie délioit les François du serment de fidélité. Elle s'assembloit plusieurs fois, elle délibéroit avec maturité, elle disoit des messes du St. Esprit, avant que de prononcer le plus insolent de tous les décrets contre Henri de Bourbon, *notoirement relaps & fauteur d'hérésie*, elle déclaroit que tous les François étoient en conscience tenus & obligés de l'empêcher de tout leur pouvoir de parvenir à la Couronne, de ne faire aucune paix avec lui, *nonobstant son absolution*; que tous ceux qui s'opposoient à lui, *par toutes sortes de voies possibles*, méritoient beaucoup devant Dieu & devant les hommes.

Qu'on compare toutes les horreurs accumulées dans cet infame décret, imprimé en françois, publié avec éclat dans toutes les paroisses, nourrissant dans le peuple une haine toujours renaissante contre son Roi, & contribuant enfin à sa mort funeste; qu'on compare ces mots *par toutes sortes de voies possibles*, employés nommément contre le meilleur des Rois, à un écrit satirique, imprudemment conservé par le Jésuite Guignard qui fut pendu, à quelques généralités éparées dans de mauvais livres latins, composés par des imbécilles, appelés *Casuiques*, & qu'on juge entre les Jésuites & la Sorbonne.

Les premiers ont à la vérité conservé plus long-temps cet esprit intrigant qui seme sourdement la division; mais on ne s'en apperçut pas sous le ministère de Richelieu: cet homme sanguinaire qui écrasa en France les grands Seigneurs & les Protestans, qui de tous les hommes ne favorisa qu'un Capucin, qui refusa de recevoir le Concile de Trente, qui dans ses paroles & sa conduite, ne ménagea ni Rome ni sa religion, n'eut rien à craindre des Jésuites; Louis XIV les estima trop vers la fin de son regne; il leur prodigua sa confiance & son autorité; mais le Duc Régent les exila; il caressa le Cardinal de Noailles leur ennemi. Il fit ce que devoit faire un véritable homme d'Etat; il se moqua d'eux, & des Jansénistes. Il ne fut pourtant ni assassiné ni empoisonné; les plus violens adversaires de la société n'ont point fini par les morts violentes qu'ils accusoient les Jésuites de donner si à propos.

Je ne suis point leur apologiste, Sire, je suis comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, celui de la raison autant que je le puis, je veux tâcher de la venger du trop grand nombre de libelles qui l'outragent depuis longtemps à cet égard. Si j'entreprends l'histoire des Jésuites, c'est pour dire exactement ce qu'ils ont été, pour faire voir qu'ils ne méritoient ni leur réputation, ni peut-être les opprobres qu'elle leur a causés. Si je l'adresse à V. M., c'est pour lui offrir un foible monument de l'esprit philosophique dont elle cherche à faciliter le progrès.

Cette histoire, si j'ai bien exécuté le plan que je me suis proposé, fera peut-être la meilleure leçon qu'on puisse donner aux siècles à venir, contre le fanatisme, & contre ceux qui le prêchent. Elle ne peut guere manquer de rendre odieux ou méprisable, la plupart de ces grands objets, qui ont si longtemps & si gravement occupé nos peres; pour y donner de l'agrément & de l'intérêt, je n'aurai pas besoin de recourir à la malignité; c'est la ressource deshonorante de l'esprit de parti, mais il y a toujours un fonds inépuisable de ridicule, caché au milieu des plus terribles excès où les disputes de controverses ont entraîné les hommes.

On rit d'entendre Don Quichotte menacer de se battre contre tous ceux qui ne voudront pas reconnoître la beauté de sa Dame qu'ils n'ont point vue : il est plus triste, mais tout aussi plaisant d'entendre des hommes sans autorité, demander un respect aveugle pour

des décisions qu'ils ont fabriquées ; exiger qu'on les croie descendus du ciel, tandis qu'on les a vu naître, & grandir successivement sous la main de l'imposture & du fanatisme.

Je ne parle pas ici de ces décrets portés par des assemblées respectables, & nécessaires dans tous les cultes pour fixer la croyance des particuliers. Je n'ai en vue que ces sentences sur des matieres inintelligibles, sollicitées par la haine, accordées à la brigue, à l'importunité, appuyées mal à propos par l'autorité royale séduite, & combattues avec acharnement, sur-tout en France, par une opiniâtreté aussi malheureuse que déplacée. Les Jésuites y ont sans doute occasionné beaucoup de maux, mais il ne seroit pas difficile de prouver que ce qu'on a appelé les Jansénistes se sont faits à eux-mêmes presque tous ceux qu'ils ont effuyés. Si l'entêtement des uns à exiger une soumission aveugle étoit cruel, l'obstination des autres à la refuser étoit ridicule & dangereuse. 1°. Parce que la gloire de Quesnel, d'Arnaud, & même de St. Augustin, n'auroit jamais dû balancer dans aucun esprit, la tranquillité publique. 2°. Parce qu'il n'étoit point question dans ces fameux débats des principes fondamentaux de la religion, ainsi une acceptation entiere ne lui auroit fait aucun tort. 3°. Parce que la chaleur qu'on a mise dans des disputes petites, méprisables par elles-mêmes, auroient pu dans un autre siècle, & sous un Gouvernement moins ferme, ramener en France toutes les horreurs dont le souvenir doit encore la faire frémir;

4°. enfin, parce que les Jansénistes eux-mêmes condamnoient leurs principes par leur conduite, & par leurs ouvrages; puisqu'ils écrivoient contre la rébellion des Ministres de Strasbourg, & de Geneve qui, entr'autres points de ressemblance, avoient aussi le même éloignement pour le Pape & ses sentences.

On gémit sans doute sur le sort des malheureux qui en ont été les victimes; on est surpris qu'ils aient pu se résoudre volontairement à l'être; mais d'un côté l'audace orgueilleuse des oppresseurs, de l'autre l'entêtement inutile & insensé des opprimés, forme un spectacle bien singulier aux yeux des gens sages; ils admirent que l'ambition & l'avarice aient pu rendre les premiers si cruels, & leurs Ministres si rampans; ils sont étonnés que l'inflexibilité des seconds les ait engagés à s'immoler à une chimere; ils ne peuvent concevoir que des hommes, d'ailleurs très-éclairés, aient refusé pendant tant d'années d'acheter leur repos par une complaisance indifférente, qui ne touchoit ni à leur honneur ni à leurs biens, qui laissoit subsister au fond de leurs cœurs un tribunal indépendant où ils pouvoient citer ceux mêmes qui les enchaînoient avec tant d'injustice.

Ce spectacle n'est au fond que celui qu'offriroit l'histoire de toutes les sectes: mais il est rendu plus frappant dans celle des Jésuites, par la petitesse des motifs, & par la grandeur des moyens qu'ils employèrent dans leurs querelles; Rome a certainement déployé moins de politique & de fermeté, pour abaisser &

détruire Carthage , que les Jésuites pour affermir cette absurde constitution , dédaignée par les Papes même qui se la laissoient arracher , & devenue immortelle par les efforts des François pour la faire adopter , ou la combattre.

La lecture de Dom Quichotte a porté le coup mortel aux folies de la Chevalerie errante. Ce seroit peut-être juger trop favorablement de l'esprit humain , que de croire qu'une histoire des Jésuites puisse avoir autant d'efficacité , contre des folies toutes pareilles , mais anoblies par des manœuvres plus vives , par des intérêts bien plus pressans. Quoi qu'il en soit , voilà l'ouvrage que j'ai osé entreprendre , c'est à la raison que je l'ai consacré , c'est à Votre Majesté que je l'offre.

Il est honteux que cet ouvrage soit encore à faire , tandis que la France a produit tant d'hommes en état de l'exécuter ; peut-être ont-ils été effrayés par la difficulté de réussir , ou par la crainte d'un abandon général : les meilleurs écrivains cherchent dans la célébrité la récompense de leurs travaux. Or il faut carter les factions dominantes , quand on prétend à devenir célèbre ; un moyen sûr de choquer presque tout le monde , c'est de ne flatter personne , & quiconque veut n'embrasser que le parti du bon sens , est sûr d'avoir bien peu de partisans.

Ceux qui ont écrit sur cette matière épique , se sont donc vendus lâchement comme de vils sectaires , tandis qu'ils pouvoient être des juges respectés ; ils ont outragé la vérité qu'ils auroient dû défendre , les volumes se

sont multipliés de part & d'autre; presque tous ont dû leur éclat momentané à la cause même qui devoit les rendre méprisables, à l'empotement, à la fureur qui y régnoit. Depuis deux cens ans qu'on les prodigue de part & d'autre, on n'a que les *Lettres provinciales* qui puissent servir aux auteurs, & aux partis qui les inspiroient; ce ne sont point à la vérité des modeles d'une critique douce & modérée, on y sent une passion furieuse, ornée de tous les agrémens que l'esprit, le bon goût & l'éloquence peuvent lui prêter. Ce sont des chefs-d'œuvres de satyre.

Cependant elles flattent si agréablement la malignité humaine, elles sont remplies d'une plaisanterie si fine, d'une éloquence si forte & si nerveuse que ceux mêmes qui n'en goûtent pas le sujet, ne peuvent s'empêcher d'en admirer le style. Elles brillent avec éclat, au milieu d'une foule de libelles qui les ont précédées ou suivies, mais pas un ne les approche, ils ont tous le défaut qui caractérise les provinciales, une extrême envie de nuire sans aucune des graces qui les embellissent.

L'histoire sur-tout est le genre où tous ces écrivains ont le plus mal-adroitement échoué; elle n'admet point de faillie; elle exige que l'auteur oublie ses propres sentimens pour rendre avec vérité ceux des hommes dont il raconte les actions. Elle désapprouve également les lâches détours de la flatterie, & les emportemens furieux de la satyre: mais la sage impartialité qu'elle demande ne se trouve dans aucune histoire des Jésuites. C'est encore un

objet neuf, malgré la prodigieuse quantité d'écrivains qui l'ont essayé.

Les plus longues, & celles qu'on connoît le moins, viennent des Jésuites mêmes. Ce sont des panégyriques ridicules à force d'être outrés; on y prodigue les miracles absurdes, les détails ennuyeux; les vérités honteuses y sont déguisées, les vérités honorables y sont exagérées, on ne peut ni les lire, ni les croire.

Les apologies qu'ils ont publiées de nos jours ont encore le même caractère: elles représentent les Jésuites comme des innocens persécutés; toutes leurs maisons comme des sanctuaires inépuisables de saints & de martyrs, comme une colonne inébranlable élevée par les Papes pour le soutien de la Religion & indépendante des Magistrats civils qui, pour être chargés d'entretenir l'ordre parmi les citoyens, n'ont pas acquis disent-elles, le droit de réformer l'église; à les entendre, il n'y a jamais eu de Jésuites factieux; ils ne se sont mêlés d'aucune intrigue. Leur objet unique a toujours été la gloire de Dieu, & l'édification des hommes.

Cette opiniâtreté déplacée à vouloir se justifier en tout, a révolté le public, au lieu de le convaincre; il l'a regardée comme une marque d'orgueil plutôt que d'innocence. Socrate après soixante & dix ans d'une vie sans reproches, considéré par toute la jeunesse d'Athènes comme son pere, déclaré par l'oracle, le plus sage des Grecs, & assez sage en effet pour chercher de nouvelles raisons d'é-

tre modeste, dans une déclaration si glorieuse, Socrate enfin reste pauvre par goût, malgré les sollicitations d'une foule d'amis riches, puissans & généreux; Socrate pouvoit dire à l'Aréopage, *je ne suis point coupable, ma simple parole doit avoir plus de force pour me justifier que les raisonnemens de mes accusateurs pour me noircir* : mais les prédicateurs de la ligue, les inventeurs des lettres de cachet, les négocians infidèles de la Martinique ne semblent pas en droit de tenir ce langage. C'est pourtant celui de leurs histoires, & de leurs justifications. Tel est aussi le discrédit où elles sont tombées, que la société elle-même n'a jamais osé les louer, du moins en France.

Les autres histoires des Jésuites ne sont souvent que des satyres sanglantes, elles ont été composées par leurs adversaires reconnus, & malheureux. Il y a eu des temps où ces Pères devenus réellement despotiques, accabloient sous le poids de l'autorité souveraine tout ce qui ne plioit pas sous celle qu'ils s'attribuoient; les opprimés jetoient des cris qui n'étoient pas toujours réglés par la modération; ce sont ces cris qu'on nous a données pour des histoires; voilà ce qui a produit tant de volumes répandus secrètement par la haine, désavoués par la raison, & qui démontrent seulement quel abus les Jésuites & leurs ennemis faisoient les uns de leur pouvoir, les autres de leurs talens.

Cette vérité importante deviendra bien sensible par la lecture de mon histoire, elle représentera des traits de fanatisme de toutes

les especes, & dans tous les partis. Un des plus singuliers peut-être, mais des plus innocens, est le nombre des monumens littéraires élevés à la gloire de St. Ignace, par les écrivains de son ordre, c'est la quantité de vies qu'on a données de ce fondateur aussi-tôt après sa mort. De ce côté, Sire, il faut vous résoudre, ainsi que tous les héros vos confreres, à rester infiniment au-dessous du bienheureux Loyola...

L'histoire de cette fameuse société a toujours été accompagnée du singulier. Deux ans avant son expulsion de France, on avoit fait, & je connoissois ces vers qui ne sont peut-être pas parvenus jusqu'à vous.

Au livre des destins, chapitre des bons Rois

On lit en lettres d'or ces paroles écrites :

Deux beautés sauveront l'Empire des François;

Agnès Sorel a chassé les Anglois,

Et Pompadour chassera les Jésuites.

Le 18 de ce mois M. le Maréchal Duc de Duras a été reçu à l'Académie françoise: nouveau sujet de plaisanteries & de brocards; on prétend qu'il est également déplacé à la Cour d'Apollon & à celle de Mars. Le jour de sa réception c'étoit encore M. de Buffon qui étoit directeur; je n'ai pu y assister. Il a fait, m'a dit un de ses confreres, une réponse assez médiocre au discours encore plus médiocre de M. le Maréchal. Le récipiendaire avoit eu du moins l'attention d'être bref; c'est un genre de mérite auquel bien des gens ont tort de

ne pas aspirer. M. d'Alembert a lu cette séance l'éloge du célèbre Bossuet, où il y a des traits qui ont été applaudis. L'Abbé de Lisle a récité sa traduction du 4^e. livre de l'Enéide; on a trouvé que le traducteur étoit bien au-dessous de son original; il a manqué tout le Pictoresque de Virgile, & sur-tout la chaleur & l'énergie du sentiment dont ce livre est rempli. On peut dire que l'Académie françoise tombe en décadence; ce n'est plus qu'une vieille femme, qui n'a pas même le mérite d'avoir été jolie. Elle semble avoir formé le vœu de ne recevoir dans son sein qu'une certaine classe de littérateurs, & de gens qui cherchent à le devenir ou qui les protègent. M. de Châtelux dont on ne connoît qu'un ouvrage intitulé *de la Félicité publique*, qui a été porté par une cabale, vient d'être regala de cette Epigramme.

A Châtelux la place académique !

Qu'a-t-il donc fait ? — Un livre bien conçu ;

— Vous l'appellez ? — *Félicité publique*.

— Le public fut heureux, car il n'en a rien su.

De Paris, le 28 Mai 1775.

ON ne parle plus de troubles ni d'émeutes, quoique le pain soit renchéri, & dans ce moment-ci les Parisiens ne sont occupés que des préparatifs du sacre; ils se précipitent en foule pour voir les ornemens royaux destinés à cette cérémonie, & qui sont aujourd'hui exposés à leur curiosité, savoir, la couronne, le sceptre, la main de justice,

l'épée de Charlemagne, dite *la joyeuse*, les épé-
rons, les sandales, la camisole, la tunique,
la dalmatique & le manteau de fatin bleu azuré,
mais sur-tout le carrosse dont Sa Majesté doit
se servir. Quelque économie que M. Turgot
ait pu mettre dans les dépenses inséparables
de cette cérémonie, elles seront toujours
très-considérables & bien des gens regrettent
qu'elle n'ait pas été faite à Paris; un plus grand
nombre d'étrangers y auroit paru, & l'argent
qu'ils auroient répandu auroit couvert la dé-
pense. D'autres pensent encore qu'il eût mieux
valu abolir cette absurde cérémonie. Elle ne
fut introduite que par les Princes de la se-
conde race, pour inspirer plus de respect aux
Peuples, & ceux de la troisième l'adoptèrent,
mais sans y attacher la vertu de conférer le
pouvoir souverain. Pepin fut le premier qui
se fit sacrer pour se donner un droit au trône
qu'il venoit d'usurper: il n'en demanda pas
moins au Pape Etienne II l'absolution du crime
dont il se reconnoissoit coupable, pour avoir
manqué à son Roi légitime. C'est donc du
regne de Pepin qu'il faut dater les sacres des
Rois de France, & depuis ce Monarque tous
ont été sacrés à Rheims, excepté Henri III
qui le fut à Chartres. Il est vrai que l'église
de Rheims fait remonter plus haut cette cé-
rémonie, & elle la recule jusqu'à Clovis qui;
en même temps qu'il fut baptisé à Rheims par
St. Remi en 496, fut oint avec un baume
qu'une colombe apporta du ciel dans une
phiole, appelée *la sainte Ampoule*. C'est un fait
dont il n'est pas permis de douter. Depuis

long-temps, les pigeons, les colombes jouent un très-grand rôle dans l'histoire des religions, le pigeon de Mahomet, la colombe de Rheims, le pigeon de, &c.....

On prépare à la Comédie Italienne *le Siege de Paris*. Des connoisseurs qui en ont vu des répétitions, assurent que cette comédie est intéressante. Mais de pareils sujets sont-ils faits pour le théâtre de Pantalon & d'Arlequin ? A la *Bataille d'Ivri*, succede donc *le Siege de Paris* ; nous y verrons bientôt, sans doute, celui de Prague & de Fontenoy. Quoiqu'il en soit, la musique de la piece nouvelle est d'un Italien qui vient faire son coup d'essai en France. Elle n'est pas la seule que l'on apprête ; les mauvais plaisans annoncent encore *le passage de la rue du Bac par les régimens de Gardes Françoises & Suisses & le Siege de la Bastille par les affamés*.

Madame la Princesse de Conti est morte hier, d'un douairisme invétéré. Elle avoit 82 ans. A propos de mort, on a remarqué que c'est le chargé d'affaires d'Angleterre qui en costume lugubre a fait devant le Roi les révérences funéraires, à l'occasion de la mort de la Reine de Danemarck. Le Ministre de cette Puissance paroît l'ignorer, & n'a pas seulement arboré la couleur noire.

Le Roi a décidé que les cérémonies de Rheims n'interromproient le deuil que pour le seul jour du sacre, la prédiction de *Matthieu Laënsberg* se trouve ainsi justifiée. Il annonce pour le mois de Juin de cette année, *une grande cérémonie qui sera obscurcie*.

Je vais vous transcrire une lettre dont on s'arrache des copies , mais je ne vous en garantis pas l'authenticité.

Extrait d'une Lettre de bonne main.

» Vous êtes sûrement très-curieux de per-
 » cer le mystère de l'enlèvement d'une cer-
 » taine Princesse Russe , fait tout-à-l'heure à
 » Livourne. Je vais vous confier ce que j'en
 » fais. Elle est fille de feue l'Impératrice Eli-
 » sabeth Petrowna , qui se l'étoit laissé faire ,
 » ainsi que Pugatschew son frere , & au moins
 » deux autres enfans encore , par un payfan
 » son jardinier qui lui avoit plû par ses ta-
 » lens , & que cette Impératrice a depuis fait
 » Prince sous le nom de *Gagarin*. Cette Prin-
 » cesse ne pouvoit rester en Russie dès que
 » Pugatschew avoit déterminé de se rendre
 » chef d'une révolte contre l'Impératrice ré-
 » gnante , révolte dont on osoit se promet-
 » tre un grand succès. En conséquence , elle
 » se retira en Pologne , ou , comme de rai-
 » son , elle fut accueillie par les membres de
 » la confédération de Bar qui s'y trouvoient.
 » Delà elle s'est jointe à Venise au Prince
 » Radziwill , non moins fameux par l'état
 » puissant qu'il a tenu ci-devant en Pologne
 » que par les sottises successives qu'il a faites
 » depuis ; la Princesse a été reçue & traitée
 » à Venise avec des égards & des respects
 » outrés , au point que la Princesse Théophile
 » Radziwill lui baisoit les mains. Elle devoit
 » aller à Constantinople avec la famille de

» Radziwill, mais ce projet & ses suites ont
 » été renversés par la paix avec le Turc &
 » la prise du malheureux Pugatschew, que la
 » Cour de Russie avoit d'abord méconnu, ne
 » le croyant qu'un simple Cosaque, & nulle-
 » ment l'un des enfans de la feue Impéra-
 » trice. La Princesse Russe conduite par un
 » mauvais destin, a quitté pour venir Venise à
 » Rome, où les amis de la Russie ignorant en-
 » core ce qu'elle étoit vraiment, & encore plus
 » qu'elle étoit la sœur de Pugatschew, l'ont
 » fêtée & traitée en Reine. Pugatschew une
 » fois pris & conduit à Moscou, y a décou-
 » vert sa naissance, & tout ce qui avoit rap-
 » port aux confédérés ses instigateurs ou au
 » moins ses adhérens, delà on a dû séques-
 » trer la Princesse Russe, & l'on ne pouvoit
 » mieux en confier la commission qu'au Comte
 » d'Orlow, homme habile & fort adroit, il
 » y a réussi, comme les gazettes l'ont dit, en
 » employant la ruse & les égards.... Il n'y
 » avoit pas deux mois que cette Princesse
 » m'avoit dit beaucoup de bien d'Orlow, en
 » me contant qu'elle l'avoit même souvent
 » aidé de sa bourse, lorsqu'il étoit encore à
 » Pétersbourg un homme ordinaire. Cette
 » Princesse est assez jolie, pleine d'esprit &
 » d'érudition, parlant également bien le Russe,
 » le Polonois, le François & l'Anglois, tou-
 » jours fort opulente, quoiqu'avec un très-
 » petit train & une seule Demoiselle Fran-
 » çoise, à laquelle sans ma visite, la Princesse
 » auroit un jour cassé la tête d'un coup de
 » pistolet à la suite d'une querelle; elle portoit

» toujours deux pistolets & un poignard, &
» étoit extraordinairement courageuse pour une
» femme ; elle a reçu une fois en ma présence
» d'un banquier 20,000 ducats en or & avoit
» des lettres de change encore en poche. »

Parmi les vers & les chansons dont on est
inondé sur les coëffures en plumes , qui ont
plus de vogue que jamais , on distinguera
celle-ci :

Air : Réveillez-vous , belle endormie ;

Oui , sur la tête de nos Dames

Laissions les panaches flotter :

Ils sont analogues aux femmes ;

Elles font bien de les porter.

La femme se peint elle-même

Dans ce frivole ajustement ;

La plume vole , elle est l'emblème

De ce sexe trop inconstant.

Des femmes on fait la coutume ;

Vous font-elles quelque serment !

Fiez-vous-y , comme la plume :

Autant en emporte le vent.

La femme aussi de haut plumage

Se pare au pays des Incas ,

Mais là les beautés sont sauvages

Et les nôtres ne le sont pas.

Tandis que d'un panache en France

Un époux orne sa moitié ,

D'un autre avec reconnoissance

Par elle il est gratifié.

Je vous ai rapporté la mauvaise plaisanterie que Mlle. Raucourt a faite au Marquis de Villette. Voici la réponse que la belle a reçue de lui.

Oui, je fus un sot de t'aimer,
 Oui, je suis un fou de t'écrire;
 Si c'est là ce que tu veux dire,
 Je peux ne m'en point alarmer.
 A tes folles inconféquences
 Tu fus l'art de m'accoutumer;
 Mais de plates impertinences
 Avois-tu besoin de t'armer ?
 Qu'importe ici mon secrétaire ?
 Fut-il porteur de mon esprit,
 Dans tout ce que j'ai fait ou dit
 A toi dans l'ombre du mystère ?
 Se doute-t-il, le pauvre here,
 Que de tous tes attraits cachés
 Ton joli cul que je préfère
 Effacera plus de péchés
 Que ta tête n'en pourra faire !
 Adieu, Fanni, vivons en paix,
 Et songe, P..... adorable,
 Que s'il entroit dans tes projets
 De me faire donner au diable,
 C'est à toi que je reviendrois.

De Paris, le 3 Juin 1775.

LE ministère de M. de Maupeou forme dans l'histoire de France une époque trop remarquable pour qu'on ne regarde comme un dépôt précieux l'ouvrage où les opérations de ce Chancelier sont consignées avec ordre &

exactitude. Des gens intéressés sans doute aux événemens singuliers qui rendront célèbre la fin du dernier regne, ont recueilli soigneusement & jour par jour les faits & les pieces qui y avoient rapport. Cette collection imprimée est sans doute chez l'étranger; elle paroît ici depuis peu, mais en très-petit nombre, malgré de rigoureuses défenses. Elle ne forme encore que trois volumes desquels on promet une suite. Cet ouvrage a pour titre : *Journal historique de la Révolution opérée dans la constitution de la Monarchie Française, par M. de Maupeou Chancelier de France*, avec cette Epigraphe : *quis talia fando temperet a lacrymis?* Tous les membres des sociétés soumises à une forme quelconque de Gouvernement, l'homme d'état, comme le citoyen, le philosophe même au fond d'une retraite doivent lire cette histoire avec intérêt. Elle est aussi singulière que curieuse & fait naître une infinité de réflexions sous telle face qu'on la considère, du côté moral, ou du côté politique. Les événemens principaux qui en forment l'objet sont exposés avec clarté & avec soin dans ce journal où on s'est permis quelques réflexions déplacées, quelques soupçons injustes, mais où il me paroît qu'en général on n'a pas altéré l'essence des faits, quoiqu'on ne les ait pas toujours présentés sous leur véritable point de vue. Les divers arrêts & les remontrances des Cours, les lettres du Roi & des Ministres, les discours prononcés par les chefs de la Magistrature, ceux même qui n'avoient point percé dans le public ne contribuent pas peu à rendre cette

collection pignante. Les meilleures pièces de vers, les fatyres, les épigrammes qu'on a faites à diverses occasions y jettent quelquefois de la gaîté sur une matière par elle-même très-sérieuse. A un détail très-étendu de tout ce qui est émané du cabinet de M. de Maupeou, est joint ce que les autres départemens ont produit d'analogue & de plus ou moins relatif à ses dispositions.

Les rédacteurs de ce Journal le commentent au 27 Novembre 1770. « M. le Chan-
 » celier piqué de l'arrêt du 6 Septembre fait
 » contre lui, au sujet de la séance du Roi
 » au Parlement, pour enlever les minutes
 » & les grosses du procès de M. le Duc
 » d'Aiguillon, voulant sans doute prévenir la
 » délibération indiquée sur cela pour le 3 Dé-
 » cembre, avoit annoncé pendant les vacan-
 » ces, qu'il alloit à la rentrée, livrer l'assaut
 » au Parlement, ouvrir la tranchée contre le
 » Parlement, & qu'il réduiroit le Parlement,
 » ou que le Parlement le détruiroit. Cet assaut
 » de vengeance eut lieu le 27 Novembre par
 » l'envoi de l'Edit fatal qui met aujourd'hui
 » tout le Royaume en feu, dont le préambule
 » est une vraie catilinaire contre les Parlemens
 » & dont le dispositif, dans son troisième ar-
 » ticle, est le renversement des loix fonda-
 » mentales de l'Etat sur l'enregistrement. »

Vous savez les suites qu'a eues la promulgation de ce fameux édit qui a survécu à ses propres ruines & a servi de base aux conditions du rappel du Parlement. Cette Cour orgueilleuse a semblé ne vouloir que choisir

celui qui devoit la dompter , car M. le Chancelier disgracié , sa besogne détruite & ses partisans congédiés , il n'en est pas moins vrai qu'on a suivi ses principes & profité des opérations qu'il a eu le courage de faire. Il avoit détruit de fond en comble la tour menaçante de l'ancienne magistrature , il avoit construit un nouvel édifice ; on l'a rasé , mais on n'a remis en œuvre les vieilles pierres que pour réédifier sur les fondemens qu'il avoit posés lui-même. Je ne fais sous quelles couleurs nos journalistes Parlementaires traceront dans les volumes qu'ils promettent , le rétablissement des anciens Tribunaux. J'ai peine à croire qu'ils en écrivent tous les détails avec plaisir. Voici quelques anecdotes qui ont été peu connues dans le temps.

Les femmes ont dans plusieurs familles de nos Magistrats , soutenu la fermeté de leurs époux , de leurs fils , & ont souvent témoigné plus de courage qu'eux : Madame le Peltier de Beaupré est une de celles qui se sont le plus signalées. M. le Chancelier la plaisantoit un jour à ce sujet dans un cercle , & lui représentoit que les femmes se mêloient d'affaires auxquelles elles ne s'entendoient pas plus que des oies , &c. — *Et ne savez-vous pas*, M. le Chancelier , lui répondit Madame de Beaupré , *que ce sont les oies qui ont sauvé le capitole ?* Ce fut la même qui se trouva chez M. de Maupeou à un souper où étoient plusieurs des Conseillers du Grand-Conseil incorporés dans le nouveau Parlement ; on les servoit en poisson , & ces Magistrats exaltant le repas disoient

qu'il y avoit des *monstres* : oui, *Messieurs*, répliqua la Présidente, *autour de la table*. Le propos de Madame Negre à son fils, Conseiller au Grand-Conseil peut se comparer à celui d'une Lacédémonienne. M. Negre partoît pour aller à Versailles, en vertu d'une lettre de cachet : *mon fils*, lui dit cette mere courageuse, *laissez à la Cour, s'il le faut, votre robe & votre charge & rapportez votre honneur*.

Je vous citerai ce trait pour sa singularité ;
 » le nommé *Létinois*, ci-devant Commissaire de
 » Police chassé pour ses méfaits, puis Huissier,
 » emprisonné & réprimandé encore dans cette
 » profession, a fait demander auprès de M. le
 » Chancelier une place dans ses nouveaux Tri-
 » bunaux ; ce chef de la Magistrature lui ayant
 » fait répondre qu'il n'avoit d'autre place à lui
 » donner que Bicêtre, il a dit au porteur de
 » cette réponse, *qu'elle le surprenoit d'autant plus*
 » *que M. le Chancelier devoit savoir que s'il eût*
 » *été honnête homme & bien famé, il ne seroit pas*
 » *venu solliciter de semblables commissions*. Ce bon
 » mot rendu à M. le Chancelier a valu en
 » effet Bicêtre à son auteur. »

Vous trouverez dans cet ouvrage plusieurs particularités de la vie privée des grands qui offrent à des regards philosophiques, les moyens moraux dont l'intrigue se sert pour émouvoir les passions des hommes. Nos historiens prétendent que des vues politiques engagerent Madame du Barry à acheter le portrait de Charles I, Roi d'Angleterre, peint par Vandyck, qui fut vendu 20000 livres à la vente du cabinet de M. de la Guiche. Cette Dame, disent-ils,

» a placé ce tableau dans son appartement à
 » côté de celui du Roi. On assure que toutes
 » les fois que S. M. revenant à son caractère
 » de bonté naturelle semble fatiguée de sa co-
 » lère & se tourner vers la clémence, elle lui
 » représente l'exemple de l'infortuné Monar-
 » que; elle lui fait entendre que peut-être les
 » Parlemens se seroient portés à un attentat
 » de cette espece, si M. le Chancelier ne lui
 » avoit fait entrevoir leurs complots insensés
 » & criminels, & ne les avoit arrêtés avant
 » qu'ils fussent formés au degré de noirceur
 » & de scélératesse où ils auroient pu parve-
 » nir. Quelqu'absurde, quelqu'atroce que soit
 » l'imputation, elle renflamme le Prince pour
 » le moment, & c'est du pied de ce tableau que
 » partent les foudres destructeurs qui vont
 » frapper la magistrature & la pulvériser dans
 » les extrémités les plus reculées du Royaume.»

Madame du Barry avoit un autre objet dans
 l'acquisition de ce tableau, la famille de son
 mari prétendoit descendre par alliance du mal-
 heureux Roi d'Angleterre.

Je retrouve dans le recueil dont je vous
 rends compte, Monsieur, un vaudeville qu'on
 a chanté dans quelques sociétés au commen-
 cement de 1772, & qui ne tenoit pas assez
 aux circonstances du temps pour qu'il ne puisse
 encore vous amuser dans le moment actuel.

Chantons dans un badin vaudeville

Le retour des vertus qu'on aura;

L'honneur gothique à la Cour, à la ville;

Le sentiment qu'on trouve de vieux fyle,

Cela reviendra,

François, ne perdez pas l'espérance,
 Tout va bien, tout encore mieux ira;
 La liberté, le crédit, l'abondance,
 La candeur, les Jésuites, l'innocence
 Cela reviendra.

Tout revient, la pudeur, le courage,
 La gaité, les mœurs, & *Cetera*;
 Je fais même une Demoiselle sage,
 Qui disoit en perdant son pucelage,
 Cela reviendra.

Le fils d'un coutelier de Londres est venu ici dans le dessein de proposer une loterie pour laquelle on éteindroit toutes les autres. Celle-ci seroit l'unique & rapporteroit, dit-on, plus de 200 millions. Comme le grand nombre de loteries de toutes les especes qu'on a établies dans les différens pays de l'Europe retient l'argent des étrangers qu'on ne peut plus, comme autrefois, attirer en France par cet appas, il y a lieu de croire que la sagesse de notre ministere l'empêchera d'accueillir ce projet.

M. le Marquis de Louvois, colonel d'un régiment de ce nom vient d'essuyer une aventure désagréable. Un officier de son régiment s'est retiré avec un certificat de lui en très-bonne forme. M. de Louvois a tenu des propos outrageans sur le compte de cet officier & a prétendu qu'il l'avoit chassé. Le bruit des propos est venu aux oreilles de l'officier qui est allé chez le colonel lui en demander raison. Celui-ci n'a donné qu'une réponse bien

différente de ce que l'honneur exigeoit. Ses torts ont été tellement manifestes qu'il vient d'être condamné à un an & un jour de prison.

Nous allons avoir un nouvel ouvrage périodique intéressant. C'est un journal qui traitera des arts libéraux & de tout ce qui y est relatif. Chaque cahier du journal sera divisé en trois parties ; la première traitera des productions réelles ou littéraires de l'architecture , de la peinture , de la sculpture , de la musique. On entend par productions réelles , les constructions d'architecture , les morceaux de peinture , de gravure & de sculpture qui enrichissent journellement la Capitale & les Provinces de France : les livres & les ouvrages qui paroissent sur ces arts , forment ce que nos journalistes nomment productions littéraires. Le second article du cahier regardera la personne même des artistes. Les distinctions qu'ils auront reçues , l'éloge de ceux qui auront payé le dernier tribut à la nature , les prix proposés aux élèves , les avis particuliers envoyés par les artistes , composeront cette seconde partie. La troisième sera consacrée aux modes , c'est-à-dire , à la description de toutes les nouveautés qui s'introduiront pour les coëffures , habillemens , & ajustemens des hommes & des femmes & pour les ameublemens. Cet article pourra être regardé comme une suite de mémoires qui serviront de base à l'Histoire du Costume François. Vous concevez , Monsieur , combien ce journal bien fait réunira d'agrémens à l'utilité de son objet ; aussi aura-t-il

pour épigraphe ces deux mots d'Horace *Unus
dulci* (*).

On n'a pas manqué de célébrer la réception de M. de Duras à l'académie françoise, & la faveur du Roi qui l'avoit précédée de peu.

Duras invoquoit à la fois

Le Dieu des vers & de la guerre

Leur demandant le prix de ses exploits

Et de son travail littéraire.

Tout bien pesé d'un jugement égal,

Ces dieux voulant contenter son envie,

Phœbus lui dit, je te fais Maréchal,

Mars lui donna place à l'Académie.

Le ton malin & plaisant est celui sur lequel l'esprit françois se monte le plus facilement. Avant de le quitter, je vous rapporterai quatre vers qu'un moment de mauvaise humeur contre M. le Marquis de Pefai vient d'inspirer à M. de Rulhieres.

Ce jeune homme a beaucoup acquis

Beaucoup acquis, je vous assure;

Car en dépit de la nature

Il s'est fait poëte & Marquis.

L'histoire des ivrognes fournit une infinité de traits plaisans. On connoît l'aventure de la Thorilliere, comédien célèbre qui au sortir d'un bon dîner, dans le moment d'une grande pluie, fit inutilement chercher un car-

(*) Ce journal n'a point été exécuté,

carrosse de louage pour se rendre au spectacle ;
 & n'eut qu'une brouette, petite voiture traî-
 née par un homme, qu'il s'estimoit heureux
 de trouver, pour mettre son habillement &
 sa chaussure à couvert. Voici comme il en
 profita : se voyant pressé par l'heure du spec-
 tacle, il demanda à l'homme qui le traînoit,
 pourquoi il n'alloit pas plus vite. — Monsieur,
 je n'ai pas de diligence. — Que veux-tu dire
 avec ta diligence ? — C'est un homme qui
 poussant la voiture par derrière allège mon
 fardeau : — Eh, que ne parlois-tu plutôt, s'é-
 cria la Thorillière en s'élançant hors de la
 brouette ! Mon comédien se met à faire la
 diligence & arrive à la porte de la comédie
 en poussant sa voiture, tout crotté, tout
 mouillé, tout essouffé, &c. Le laquais d'un
 de mes amis étoit hier au soir dans le même
 état où se trouvoit cette fois la Thorillière ;
 pouvant à peine marcher, il prend un fiacre
 pour s'en retourner chez lui ; il passe devant
 ma porte ; se rappelant pour lors qu'il avoit
 une lettre à me remettre, il fait arrêter le
 carrosse, descend, me parle, & oubliant qu'il
 jouoit avec le fiacre le rôle du maître, au-
 lieu de remonter dedans, entraîné par la force
 de l'habitude, il se huche de son mieux der-
 rière, s'y cramponne & bientôt s'y endort.
 Le cocher ne l'avoit pas apperçu ; il étoit
 endormi de son côté, & mes deux ivrognes
 passent ainsi la nuit. Le laquais s'éveille le
 premier au point du jour : étonné de sa situa-
 tion, après avoir bien frotté ses yeux, il
 prend le parti de s'en aller, le mouvement

qu'il fait en descendant, tire le cocher de son long assoupissement. Celui-ci reconnoît l'homme qui l'a loué & le retient pour demander son salaire. Le laquais ne se souvient de rien & prétend qu'en tout cas le cocher a eu tort de ne l'avoir pas mené où il lui avoit dit que c'est sa faute de ne pas s'être aperçu qu'il étoit monté sinon dedans du moins derrière le carrosse, & qu'après tout si c'étoit son goût de se placer derrière, ce n'étoit pas les affaires du cocher : enfin il demande des dommages au cocher qui est selon lui, pour ne l'avoir pas mené, cause de la perte de son état, puisque pour avoir découché & manqué le service de son maître, il s'attend à recevoir son congé. J'ignore comment le Commissaire de Police aura mis ces deux honnêtes gens d'accord.

La mode des calembours continue toujours. Sur ce que M. de Vaines, premier Commis des finances, a la confiance entière de M. Turgot, on dit *l'espérance est vaine*. Nous avons une jolie courtisane nommée *Julie*, & un college en réputation à *July*. Un pere de famille parloit à M. de Bievre de l'embarras où il étoit de choisir un college pour y mettre ses enfans. *Pour moi*, lui répondit le faiseur de calembours, *j'ai bien envie de mettre mon petit frere à Julie*.

Je vous rendrai compte du singulier mémoire de M. Mercier contre les comédiens. Il lui est arrivé l'autre jour une aventure qui fournira un nouvel incident à son procès. Il se présenta à la comédie où il a ses entrées comme

comme tout Auteur dont une piece est reçue, en jouit de droit. M. Mercier est un Catilina pour le sénat comique; on lui refusa l'entrée; il fit sur le champ constater le refus par un Commissaire & deux témoins. Le public s'attend que cette scene va donner nouvelle matière à son amusement.

L'aventure de Ruault & Cloufier, Libraire & Imprimeur de l'Abbé Saury, qui sont interdits à cause de la note qui se trouve dans le petit ouvrage, intitulé : *Réflexions d'un Citoyen*, jette l'épouvante dans la Librairie. Il n'a pas encore percé dans le public un seul exemplaire de cette brochure. Il sera plus difficile que jamais de se procurer ces sortes de productions, parce que le Lieutenant de Police annonce la plus grande sévérité.

S'il en faut croire un prophete Champenois qui contrefait l'Almanach de Liege, ce sera pour ce mois-ci, que les instigateurs de nos révoltes seront punis comme ils le méritent. Il annonce en propres termes, la *punition céleste de quelques séditieux*. A propos de prédictions, il y en a une dans Nostradamus, dont tous les François desireront la réalisation, mais qui ne paroît pas se préparer pour cette année. Voici le 15^{me}. quatrain de sa 3^{me}. centurie.

Seize Louis, dix-sept procréera,
En Septembre au treizieme naîtra,
Peuples Gaulois seront en loetitie,
Couriers craindront d'être ars en écurie.

L'Abbé Morellet vient de publier sa replique à la théorie du libelle : il y abandonne

le ton plaisant ainsi que le titre de sa brochure l'annonce. *Réponse sérieuse à M. L. par l'Auteur de la Théorie du paradoxe* avec cette épigraphe ; *qui neminem veretur se ipsum conterruit*. Les disputes de cette nature cessent d'intéresser le public quand elles en viennent là ; les causes qui ont eu les plus chauds partisans sont oubliées quand elles cessent d'amuser ; dans le vrai, celui qui dit le plus de jolies choses a raison vis-à-vis du public ; on a toujours tort avec lui quand on l'ennuie. M. l'Abbé en est amené à ce point par sa *réponse sérieuse* où personne ne trouvera en effet le mot pour rire. Il s'y défend assez bien, mais on ne le lira pas, & d'ailleurs qu'importe à M. Linguet qui ne demande que de la célébrité, qu'on prouve les incorrections de son style quand on s'arrache ce qu'il écrit, & qu'on démontre dans ses ouvrages une infinité de paralogismes, de contradictions, & d'étranges paradoxes quand il doit même à ces défauts une partie de sa réputation.

De Paris, le 6 Juin 1775

ENFIN la grande affaire de M. le Comte de Guines contre le Sr. Tort, son Secrétaire, a été jugée Vendredi dernier au Châtelet. La séance a été longue, puisqu'elle a duré jusqu'à minuit & demi. Voici le précis de l'arrêt qui a été rendu.

» La plainte de Tort déclarée calomnieuse pour ce ledit Tort condamné à faire réparation en présence de douze témoins au choix

du Comte , condamné en outre à mille écus d'amende applicable au pain des prisonniers, & aux cinq-sixiemes des dépenses. Donné acte à Tort, comme quoi il est déchargé de l'accusation faite par le Comte, pour lui avoir enlevé des papiers & bijoux que ledit Comte reconnoît avoir retrouvés depuis, & pour ce, le dernier sixieme compensé entre eux. Ordonné que les termes injurieux contre le Comte & autres inférés dans les Mémoires de Tort, seront rayés par l'huissier, & fait défenses à l'avocat Falconet, de faire à l'avenir de pareils Mémoires, sous les peines qu'il appartiendra. Ordonné que l'arrêt au nombre de trois cens exemplaires sera affiché aux dépens de Tort. »

Ce jugement paroît bien singulier à beaucoup de personnes : Tort, dit-on, est déclaré calomniateur & on ne le punit que par des amendes : il n'est pas même infamé. Le triomphe est médiocre pour le Comte de Guines, sur qui tombe même une partie des frais. Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur part incessamment pour Londres, où l'on craint pour lui les pamphlets des parties intéressées.

Ce jugement a été accompagné d'un événement sur la cause duquel on n'est pas tout-à-fait d'accord. C'est le départ du Duc d'Aiguillon, il se dispoisoit à aller au sacre & à tenir table ouverte pour les officiers du corps des cheveau-légers qu'il commande, lorsque le Roi lui a fait conseiller de se retirer à Aiguillon en Guyenne à 150 lieues de Paris. Les uns disent qu'il doit y rester 18 mois, les au-

très qu'il est exilé dans toutes les formes. Quoi qu'il en soit, c'est une disgrâce en règle, & d'autant plus disgrâce que la Reine, assure-t-on, s'en est expliquée comme d'un succès qui lui étoit personnel : cet événement fait penser que M. le Comte de Maurepas pourroit bien être travaillé pendant l'absence du Roi qu'il ne fuit point à Rheims. Au surplus, il est assez vraisemblable que M. le Duc d'Aiguillon n'a été exilé ou éloigné, qu'à raison de la connoissance que le Roi a eue des intrigues qu'il ne cessoit de tramer pour rentrer dans le Ministère, & de la part qu'il a eue à l'affaire du Sr. Tort contre M. le Comte de Guines.

L'aventure suivante apprendra peut-être aux cochers à respecter l'infanterie plus qu'ils ne le font. Un particulier, qu'on dit être un mousquetaire, voulant traverser le beau Boulevard le 1 de ce mois, se trouva pris dans la file des carrosses, & ferré de près par une voiture, dans laquelle un Robin reposoit tranquillement. Le fantassin au moment d'être écrasé, crie au cocher d'arrêter : celui-ci continue de marcher ; l'autre redouble ses instances ; on ne lui répond que par des invectives : il s'adresse au maître qui fait à peine semblant de l'entendre. Le malheureux piqué est toujours en danger, menace le cocher qui lui applique un coup de fouet au travers le visage. Tirer l'épée, percer l'insolent valet de trois coups, l'étendre mort au bas de la voiture, & disparaître, fut l'affaire d'un moment.

On se rappelle le ridicule Opéra comique, dans lequel on a si ridiculement introduit

Henri IV ; qui ordonne les dispositions de la bataille d'Ivry, en chantant un *trio* avec les Maréchaux d'Aumont & de Biron. En voici une critique fort exacte :

*Stances critiques sur le Drame d'Henri IV
du Sr. Durosoy.*

Grace à ta bagatelle magique
Paris m'a vu ressusciter ;
Je m'habille encore à l'antique
Mais je fais mieux me présenter,
A l'opéra comique
Tu m'as contraint de débiter ;
Ventre St. gris, de mon temps la musique
Etoit plus facile à chanter.

On m'a fait une armée entière
De tous les danseurs du canton ;
Ils s'en vont soixante à la guerre
Avec des piques de carton ;
Dans le fond des coulisses
Leur valeur m'entraîne aussi-tôt.
Ventre St. gris, ce n'est qu'à des actrices
Qu'il faut toujours livrer l'affaut.

J'ai trouvé pour ma bien venue
Le champ d'Ivry tout parqueté.
Nul canon ne s'offre à ma vue,
Pourtant l'on tire à mes côtés ;
Les boulets invisibles
Frappent l'air à loisir pressé ;
Ventre St. gris, je les crois peu nuisibles ;
Car, pas un soldat est blessé.

Je te prends sous ma bienveillance

Mon très-cher Durosoy ;

Mais dans la moindre circonstance

Laisse-moi parler comme moi.

Pour me prouver ton zele

Ne me mets jamais en *trio* ;

Ventre St. gris , ma chere Gabrielle

Ne m'apprenoit que des *duo*.

Tu mérites que je t'apprenne

Mon plus agréable secret.

Tu crois m'avoir mis sur la scene

Et c'est mon ombre qui paroît ;

Tout entier sur le trône

J'ai changé de nom seulement.

Ventre St. gris, Henri quatre en personne

A rétabli son Parlement.

De Paris ; le 10 Juin 1775.

LES Comédiens François ont reçu le Drame héroïque de la *Réduction de Paris sous Henri IV.* Il ne tiendra qu'à eux de renouveler l'aventure de la piece du *Gâteau des Rois*. L'auteur présente le peuple assemblé devant l'hôtel de ville ; il lui faisoit faire cette exclamation dans un moment d'enthousiasme , *du pain & Henri* ; il a été obligé de substituer à cette expression qui avoit bien de l'énergie & faisoit une vive image , cet autre cri , *la paix & Henri*. Les Comédiens auront soin sans doute de bien apprendre cette partie de leur rôle , de peur de faire encore quelqu'une de ces méprises qui leur coûtent cher. Les voilà engagés dans une terrible affaire avec M. Mercier. Le pre-

mier Mémoire de cet homme de lettres contre eux , renferme des choses nobles & hardies , du style & des raisons ; il y plaide avec sa cause , celle de tous les auteurs dramatiques , en réclamant contre les réglemens qui les tiennent sous la dépendance des hiftrions , & les empêchent même de recueillir le fruit de leurs travaux. » Ames grandes & généreuses , hommes qui n'ambitionnez que la considération & la gloire , pardonnez si nous réclamons pour vous des droits que vous dédaignerez peut-être ; mais nous acquittons la dette du public : absorbé dans ses méditations , le génie perd de vue jusqu'à sa propre existence ; s'en occuper est donc un devoir pour la société entiere ; d'ailleurs nous sommes dans le sanctuaire de la justice , & le plus digne hommage que nous puissions offrir aux Magistrats , c'est de leur présenter des injustices à réprimer , & des abus à détruire ». Les Comédiens ont eu l'adresse , & le crédit d'étouffer une affaire que leur cupidité leur avoit suscitée , il y a deux ans. L'auteur d'une piece qui avoit réussi , loin d'en retirer quelque avantage , avoit paru leur débiteur d'une somme de 101 liv. 8. s. 6 d. suivant le compte que la troupe lui rendoit. De pareils abus sont encore moins l'effet des réglemens que celui de la mauvaise foi avec laquelle les Comédiens les interpretent , & en étendent les dispositions : c'est ce que M. Mercier met dans le plus grand jour ; il s'élève avec la même force contre l'article des réglemens qui attribue le jugement des pieces pour

leur réception, à un comité composé de vils acteurs assis entre l'ignorance & l'orgueil ; il fait à cette occasion une tirade que vous lirez avec plaisir. « Si l'un des voyageurs célèbres par le
 » tour du monde nous disoit : il existe un
 » peuple chez lequel on voit l'esprit tout à
 » la fois pétiller en saillies, s'étendre en sur-
 » face, & pénétrer dans les profondeurs de
 » toutes les sciences ; où l'imagination, loin
 » d'égarer le jugement, semble n'avoir d'autre
 » emploi que de jeter des fleurs sur ses tra-
 » ces ; où la philosophie ramenée à son véri-
 » table but, entraîne toutes les volontés vers
 » le bonheur commun ; les Thalès, les Pitha-
 » gores des contrées voisines vont s'instruire
 » chez ce peuple célèbre ; toutes les nations
 » s'honorent de parler sa langue, & les Rois
 » croient ajouter à leur gloire en appelant
 » ses philosophes auprès d'eux. Dans la capi-
 » tale de cet Empire s'élève un tribunal, non-
 » seulement pour juger des ouvrages de sen-
 » timent, d'agrément & de goût, mais de l'art
 » le plus compliqué, le plus sublime, qui de-
 » mande le plus de connoissances morales, le
 » plus de vues politiques, le plus d'élevation
 » dans l'ame & d'énergie dans l'esprit ; de l'art
 » dramatique en un mot ; & telle est la cons-
 » titution de ce tribunal que, maître absolu
 » du théâtre, il n'est comptable de ses juge-
 » mens qu'à lui-même. (Le voyageur contem-
 » nue) je ne pensois à ce tribunal qu'avec un
 » respect religieux. Je me disois ; là sans dou-
 » te, tous les sages de la nation sont réunis ;
 » les politiques y jugent de l'effet des piéces

» sur l'opinion; les moralistes de leur influence
 » sur les mœurs, les meilleurs écrivains de
 » la pureté du langage, & les plus grands
 » poètes des regles de l'art. Je m'empressois
 » d'approcher de ce sanctuaire, que je croyois
 » être celui de la sagesse, de l'expérience
 » & du génie; j'y parvins, quelle fut ma sur-
 » prise de n'y voir que des Comédiens! eh
 » quoi! ces hommes qui n'ont jamais pensé
 » que par les auteurs, oseront-ils juger de
 » leurs pensées? on lut une piece: la distrac-
 » tion, l'incapacité, l'ennui étoient peints sur
 » tous les visages; on remarquoit sur ceux des
 » actrices, qu'absorbées par la mollesse il ne
 » leur restoit d'existence que pour s'occuper
 » d'elles-mêmes. Cependant après une lecture
 » qui suffisoit à peine pour saisir l'ensemble de
 » la piece, on prononça un arrêt irrévoca-
 » blé. A ce récit, qui de nous ne seroit pas
 » tenté d'accuser l'historien, de cet amour
 » pour le merveilleux que l'on reproche si jus-
 » tement aux voyageurs. Comment, dirions-
 » nous, se peut-il qu'une nation aussi éclairée
 » avilisse ainsi les lettres, s'avilisse elle-même
 » par des inconséquences de cette espece?
 » c'est cependant ce qui existe parmi nous,
 » & même sous l'autorité d'un règlement. »
 M. Mercier discute l'arrêté outrageant que le
 Sénat comique a fait contre lui, dans lequel
 on exigeoit de lui un désaveu public de l'ou-
 vrage intitulé du *Théâtre*; il fait même l'a-
 nalyse de ce traité, prouve qu'il ne renferme
 aucune assertion qui ne soit ratifiée par l'opi-
 nion publique, & termine l'examen par cette

exclamation : " après tout quelle espece de ré-
 „ tractation la Comédie exige-t-elle du Sr. Mer-
 „ cier : conduit par la troupe viendra-t-il au
 „ bord du théâtre , dire humblement au par-
 „ terre & aux loges assemblés : que mécham-
 „ ment & calomnieusement il a couvert la Co-
 „ médie françoise de ridicule & d'infamie ,
 „ qu'il reconnoît & confesse , avec un dou-
 „ loureux repentir , que tous les membres de
 „ la troupe , également éclairés & équitables ,
 „ ont pour les gens de lettres , le respect ,
 „ la déférence & les égards que tout subal-
 „ terne doit à ses guide : & à ses bienfai-
 „ teurs ; & que fideles à leurs engagemens ,
 „ ils n'ont jamais séparé leurs intérêts de l'in-
 „ térêt de leurs maîtres ; jamais affecté de pré-
 „ dilection offensante ; jamais cherché à dé-
 „ sespérer aucun d'eux par des tons despoti-
 „ ques , & par des délais éternels ? Dira-t-il
 „ que les jugemens de la troupe inspirés par
 „ un goût infailible , précédés d'un mûr exa-
 „ men , motivés par la plus saine raison , mé-
 „ riterent en tout temps les acclamations du
 „ spectateur impartial ? dira-t-il , qu'émules des
 „ Roscius , leurs gestes , toujours d'accord
 „ avec la pensée , leurs mouvemens toujours
 „ variés comme leur déclamation , toujours
 „ nouveaux comme leurs rôles , offrent tour-
 „ à-tour dans le même acteur , & la dignité
 „ du héros , & le front perfide du lâche , &
 „ les traits mâles du sauvage , & l'air efféminé
 „ du fibarite , & qu'ils savent revêtir cette
 „ heureuse & prompte métamorphose qui pro-
 „ duit l'illusion ? Dira-t-il que les femmes du

théâtre , aussi chastes que modestes , aussi dé-
 centes que désintéressées , aussi vertueuses
 que délicates & sensibles , n'ont jamais séduit
 l'innocence , dupé la bonhomie , outragé
 l'hymen , dépouillé les familles , introduit le
 désordre dans la société ? Dira-t-il enfin que
 dans tous les siècles & chez tous les peuples
 civilisés , la profession de Comédien fut une
 profession noble , qu'on a sévi par-tout contre
 l'écrivain téméraire & séditieux , qui
 voulut ébranler une opinion si respectable ,
 & que le vrai moyen d'accélérer la déca-
 dence du faste , & le progrès des bonnes
 mœurs parmi nous , c'est d'engager le Gou-
 vernement à combler les histrions de ri-
 chesses & d'honneurs ? Quand le Sr. Mer-
 cier pourroit faire une telle profession de
 foi , trouveroit-il sous le ciel des esprits
 assez dociles pour adopter ces vérités nou-
 velles ? trouveroit-il même un croyant parmi
 ses accusateurs ? „.....

Il est arrivé lundi dernier à la Comédie
 Françoisse une histoire assez singulière. La Rive
 nouveau débutant jouoit Orosmane ; on étoit
 à la fin de la pièce : au moment que Neres-
 tan s'écrie qu'Orosmane a tué sa sœur , il
 s'élève du fond d'une loge , des cris perçans ;
 c'étoit Madame la Vicomtesse de la fosse Lan-
 dry , femme de qualité de Province qui est
 sujette à des vapeurs considérables. Il faut
 croire que la situation tragique de Zaïre tuée
 par son amant , avoit produit cet accès ; on
 fut obligé de la transporter à demi morte
 dans sa voiture & nos agréables n'épargnerent

point les quolibets. Vous observerez que ces vapeurs sont, dit-on, de la qualité de celles qu'on nomme *hystériques*, ce qui prètoit beaucoup à la plaisanterie, d'autant plus que la Dame est très-jeune & assez aimable.

Un financier amoureux d'une Demoiselle avoit promis un emploi considérable au frere de la belle, si elle vouloit payer cette faveur de quelque complaisance : la Demoiselle fit si bien que l'amant alléché par une flatteuse espérance donna l'emploi avant d'avoir été réellement heureux ; alors elle n'a plus voulu remplir sa promesse ; beaucoup de bruit ; le fermier général veut renvoyer le jeune homme, la Demoiselle le menace de faire paroître un mémoire où le fait sera exposé avec naïveté, & le public avide de ces scenes qui nourrissent sa curiosité, desireroit bien que le mémoire parût.

Un étranger après s'être procuré les mémoires de l'Académie des Sciences, & ceux de l'Académie des Inscriptions, demanda à connoître les productions des membres de l'Académie Française : il se figuroit que de ce sanctuaire sortoient des chef-d'œuvres de goût & de génie, on lui répondit par cette épigramme.

En France on fait par un plaisant moyen
Taire un Auteur quand d'écrire il aslomme,
Dans un fauteuil d'Académicien
Lui quarantieme on fait asseoir cet homme ;
Puis il s'endort & ne fait plus qu'un somme ;
Plus n'en aurez phrase, ni madrigal
bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

Le Roi a paru s'amuser beaucoup à considérer les divers instrumens du sacre, si on nous passe cette expression. Il a examiné surtout avec attention le sceptre singulier de Charlemagne. Il est très-grand & surmonté d'une grosse boule, symbole de l'empire. Sur cette boule est gravée la figure de St. Remi qui arrache l'ame de Clovis, des griffes d'un diable qui veut l'emporter.

De Paris, le 16 Juin 1775.

Le mémoire de M. Mercier contre les Comédiens fait beaucoup de bruit. M. le Lieutenant de Police a envoyé chercher cet auteur qui s'est comporté dans cette entrevue comme un Romain. M. Albert, homme dur & difficile à émouvoir, lui a dit d'un ton sévère. » Le gouvernement, Monsieur, fait que vous » répandez un mémoire contre les Comédiens, » il vous défend de passer outre. » — Monsieur, lui a répondu Mercier d'un ton ferme quoique modeste, « Je ne fais ce que vous voulez dire par ce mot *gouvernement*; j'ai un Roi » & je suis un de ses sujets le plus soumis; » lorsqu'il me donnera des ordres, je saurai » obéir, mais encore une fois j'ignore ce que » vous entendez par gouvernement. » Le Magistrat a continué : « Si vous persistez, il » pourra vous arriver quelque chose de fâcheux. » — « Monsieur, je n'ai fait que » me servir de la loi, je me crois blessé dans » mes droits de citoyen, je réclame un tribunal admis par la nation pour recevoir les

» plaintes de tout homme quelconque, je ne
 » crains que ses jugemens. » Après cette ré-
 » ponse naïve, il s'est retiré.

M. Mercier n'a pas tardé à voir l'effet de la menace de M. Albert. On accuse le Maréchal Duc de Duras en qualité de gentilhomme de la chambre, conséquemment livré aux caprices des comédiens ; on l'accuse, dis-je, d'avoir obtenu une lettre de cachet contre M. Mercier & d'en avoir même pressé l'exécution. Celui-ci informé qu'on devoit l'arrêter à quatre heures du matin, s'est réfugié au Parlement & s'est mis sous sa protection. Ce procédé de la part de M. de Duras va le rendre odieux aux gens de lettres. Il est bien singulier qu'il se déclare contr'eux à ce point, au moment qu'il vient d'être aggrégé dans leur corps, mais le Duc ou plutôt le ministre des comédiens, l'amant de Madame Vestris l'a emporté sur l'académicien. Cette aventure indigne tous les honnêtes gens qui voient avec douleur qu'on sacrifie des citoyens respectables par leurs talens à de vils histrions. De pareilles injustices n'animent point l'émulation & le goût des arts. En effet les lettres languissent & notre histoire paroît depuis longtemps se modeler à cet égard sur celle des Romains.

Il s'élève au Parlement de Grenoble un procès qui offre encore un spectacle singulier. M. & Madame de Chamont, gens de naissance, avoient à leur service un domestique qui au bout d'un an environ demande son congé. Il étoit soldat & étoit allez rejoindre

son régiment lorsque M. de Chamont s'aperçut qu'il lui manquoit plusieurs effets. Aussitôt des soupçons sur le soldat ; il écrit au régiment à un des officiers, le soldat est arrêté, mis dans les prisons comme voleur ; il avoue qu'il a les effets, mais il déclare en même temps qu'il les tient de la générosité de Madame Chamont & fait entendre aisément que cette générosité avoit été inspirée par l'amour. Confrontation de l'accusé avec la Dame : elle s'évanouit & l'on n'en peut arracher que des larmes & des mots entrecoupés. L'affaire se suit, & l'on présume déjà que le voleur n'est qu'un amant récompensé par sa maîtresse. Celui qui perdra le plus, ce sera M. de Chamont qui n'aura point à douter de l'infidélité de sa femme & qui la verra consacrée par la rumeur publique.

On s'est aperçu à Paris du nombre de gens qui ont été entraînés hors la capitale par le desir de voir la cérémonie du sacre. Les filles entretenues ont même déserté pour aller à Rheims. Cette curiosité a donné lieu à plusieurs histoires amusantes. Ceux qui ont le plus souffert de cette transmigration sont les peres & meres & les maris. Ces jours derniers un de ceux-ci, galant homme de ma connoissance, rentre chez lui & ne trouve point sa femme, demande avec vivacité où elle est. On lui remet une lettre de la part de Madame. Il y lit ces mots. « Ne soyez point inquiet de moi, Monsieur, je vous avois demandé une permission que vous avez eu le mauvais procédé de me refu-

» ser. J'ai donc pris mon parti & je pars pour
 » Rheims. Cela a été plus fort que moi & je
 » n'ai pu me résoudre à me priver du spec-
 » tacle le plus fait pour me flatter. Dieu mer-
 » ci, on ne sacre pas nos Rois tous les jours,
 » je desire fort vivre cent ans & ne point
 » voir une autre cérémonie de ce genre.
 » Vous seriez un très-mauvais françois & un
 » sujet indigne du Prince que Dieu nous a
 » donné, si vous preniez de l'humeur. Adieu,
 » je ne tarderai pas à vous revoir. » L'époux
 est un digne sujet du Roi, mais ce qui l'a un
 peu affligé, c'est que ce voyage lui coûtera
 plus de mille écus que sa femme a empruntés,
 & qu'elle est partie avec un homme que le
 mari soupçonne ne lui pas être indifférent.
 Il lui a fait cette réponse laconique. « Passe
 » pour le sacre, Madame, mais vous pou-
 » vriez y aller sans la société de M****.
 » Je suis bon François autant que vous &
 » je n'imagine cependant pas que l'inten-
 » tion du Roi soit qu'on se rende à Rheims
 » à l'insu de son mari, & dans une compa-
 » gnie qui ne sauroit lui plaire. »

De Versailles, le 19 Juin 1775.

Le Roi n'est revenu qu'hier fort tard. Nous
 ne savons encore quels auront été les chan-
 gemens auxquels on suppose toujours que le
 déplacement du Monarque doit donner lieu.
 Les gazettes sont remplies de détails sur les
 cérémonies du sacre. Elles n'ont pu exprimer
 que foiblement l'impression profonde que ce

Le spectacle a fait sur les spectateurs. On a pleuré & applaudi comme à une belle tragédie. L'Envoyé de Tripoli y a beuglé comme un veau, & s'est fait remarquer par beaucoup de simagrées qu'on a trouvées fort ridicules. C'est pourtant un homme rempli de sens & d'esprit. Curieux de lire ce qui a été écrit à l'occasion du sacre, il a fait traduire tout ce qui a paru, & son traducteur n'a pas oublié une grande lettre que M. de Marmontel a écrite sur cette cérémonie. L'Envoyé y est traité de barbare. C'est cette lettre, a-t-il dit, qui est barbare & non pas moi.

Cette cérémonie si pompeuse, si auguste, n'a point attiré d'étrangers, parce qu'on désespéroit d'être logé; cependant il y a eu 12 à 1500 logemens vacans.

Après une grande pièce, il est d'usage d'en voir une petite. L'Evêque de Soissons & celui de Beauvais l'ont donnée; ces deux Prélats se sont disputé le pas. Il y a eu des coups de coude donnés : un des deux a pensé trébucher, & l'autre plus lesté l'a gagné de vitesse, pour aller saluer le Roi. *Tanta ne animis cœlestibus ira.*

L'Abbé Morellet est allé en Alsace prendre possession d'un bénéfice de 6 mille livres de rentes qui appartenait aux ci-devant Jésuites. N'est-il pas juste qu'un homme qui s'est occupé à prouver au public la bonne méthode pour ne pas mourir de faim, ait de quoi vivre! M. l'Abbé ne doit pas être mal à son aise avec ce petit surcroît de fortune, & au moins ne dissertera pas comme quelques au-

tres sur la cherté des grains , avec l'estomac vuide.

Vous avez su les fameux démêlés qui en 1766 se sont élevés à Londres entre le feu Comte de Guerchy & le Chevalier d'Eon. Le premier est mort , & le second est resté expatrié & couvert de toutes les apparences de la disgrâce. Un changement total du ministère arrivé sous Louis XV, a fait voir avec surprise le Chevalier d'Eon , refusant seul de retourner dans sa Patrie , quoiqu'on lui en semât la route de faveurs signalées. On n'attribua alors son opposition qu'à un manque naturel de confiance dans des Ministres qui paroissent maintenant affermis : mais ses vrais motifs sont maintenant connus. Louis XVI n'a pas été sur le trône , que voulant rendre justice au Chevalier , son Ministre a fait passer à Londres M. le Marquis de Prunevaux , officier de distinction dans l'armée avec commission expresse de négocier auprès du Chevalier d'Eon son retour dans sa patrie. Le négociateur apportoit l'assurance d'une pension de 15 mille livres pour prix de la disgrâce , avec un sauf-conduit signé du Monarque & contre-signé par son Ministre & Secrétaire d'Etat. Qui auroit cru qu'un particulier , en apparence anéanti , auroit été capable de résister à des propositions aussi flatteuses ? En vain , cependant le négociateur , parent du Duc de Nivernois & conduit par une main habile , est-il resté quatre mois pour l'y déterminer ; ses efforts ont été inutiles. Victime d'une cabale de Cour , ainsi que le brave & vertueux la Chalotais , le Chevalier

Eon se borne à réclamer la même réparation. Comme feue Madame de Pompadour & une cabale de grands, par de basses intrigues, lui ont ôté, avec autant de cruauté que d'injustice, une place honorable qu'il remplissoit avec distinction, à la conclusion de la dernière paix, M. d'Eon insiste à y être rétabli, ne fût-ce que passagèrement. La justice qui fait le caractère distinctif de Louis XVI, depuis qu'il est sur le trône, ne pouvant méconnoître son innocence, que son auguste aïeul avoit toujours avouée, le Chevalier d'Eon regarde, comme au-dessous de son honneur, tout dédommagement pécuniaire, l'argent n'étant qu'un moyen & jamais un objet pour les grandes âmes. Tant de négociations vis-à-vis d'un particulier qui, en apparence, a bravé toute la puissance des ministres les plus absolus que la France ait eus, & qui se refuse avec une noble constance à un autre Ministre dont, en toute autre circonstance la probité décideroit sa confiance, suppose des motifs victorieux, dont M. d'Eon doit maintenant compte au public pour exciter sa surprise en déterminant son admiration.

LE PLAISIR, ET LA SAGESSE.

C O N T E.

Le folâtre plaisir s'étoit mis en chemin
 Pour visiter les lieux de son domaine;
 Et de son pied léger il arpenre la plaine
 Aussi vite qu'un trait échappé de la main,
 Deffus son dos une mallette
 Voituroit divers instrumens
 Propres aux divertissemens,
 Une corde à danser deffus l'escarpolette
 Force raquettes & volans,
 Cartes & dez, sur-tout remedes excellens
 Contre le sommeil létargique
 Des Drames, des Romans, des livres de Musique;
 Que fais-je, enfin tout l'attirail
 Qui sert à détourner les hommes du travail.
 Dans son chemin il trouve la sagesse
 Qui méditoit au coin d'un bois :
 Quoi ? Madame, c'est vous, — C'est moi, quelle
 alégresse !
 Qu'avec douceur je vous revois.
 Depuis l'âge d'or, ce me semble,
 On nous vit rarement ensemble :
 Vous me fuyez, plaisir : — Vous me grondiez toujours,
 Sageffe, fans cela vous seriez mes amours.
 Tient-il à moi, dit l'immortelle,
 Qu'entre nous désormais
 L'amitié ne se renouvelle.
 Allons, jurons-nous donc une ardeur mutuelle;
 Et ne nous ne séparons jamais.
 Tous deux ainfi d'intelligence

Ils se mettent à voyager.

La nuit vint , il fallut chercher à se loger ;

Ils virent un château d'assez belle apparence

Et résolurent de concert

D'aller chez le Seigneur demander le couvert,

Dans les routes de l'avenue

La Dame du château prenoit alors le frais ;

Coquette s'il en fut jamais.

Le folâtre plaisir lui donna dans la vue ,

Bonne table , bon lit , tout lui fut préparé ;

La sagesse fut mal reçue ,

On l'envoya loger chez Monsieur le curé ;

Où nous dirons par parenthèse

Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.

Après un fort léger sommeil

Du plaisir paresseux elle attend le réveil ;

Il sort vers le midi des bras de son hôtesse

Et laisse dans sa place une sombre tristesse.

Voilà le couple pèlerin

Qui se rassemble encore , & se met en chemin

Nulle malheureuse aventure

Ne troubla leurs plaisans propos.

Sur le point que la nuit ramene l'ombre obscure

Autre château se présente à propos.

C'étoit le séjour d'une prude

Qui lassée du tracas mondain

Se plaisoit dans la solitude.

Cette Dame parut , mais d'un abord fort rude

Repoussa le plaisir badin ,

A la sagesse seule elle rendit la main.

Le plaisir rebuté porta sa lassitude

Au cabaret le plus prochain.

Quelle infortune est donc la nôtre ?

Dirent nos voyageurs au matin assemblés.

Il faut que des humains les esprits soient troublés
 Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre ;
 N'est-il point sous le ciel quelque séjour heureux
 Où nous soyons reçus tous deux.

Contre le mauvais goût, le beau couple s'empporte,
 Et mécontent des deux gîtes derniers
 Va le soir frapper à la porte
 De la charmante A.....

Son extrême beauté, sa brillante jeunesse
 Promettoit au plaisir un favorable accueil,
 Cette même raison fit trembler la sagesse
 Que jeunesse & beauté mirent souvent en deuil.

Mais quelle surprise agréable
 La fit changer de sentiment
 Quand la belle d'un air affable
 Fit à tous deux ce compliment :
 Venez, plaisir, venez, sagesse,
 Vous avez trouvé votre hôtesse

J'aurai chez moi place, & temps pour tous deux,
 Pourvu qu'abandonnant cette critique austère
 Et cet air trop impérieux
 La sagesse soit moins sévère
 Et s'apprivoise avec les jeux.
 J'espère que dans ma retraite
 J'affermirai votre union.

Mais faisons un marché
 Pour n'être pas sujette
 A fréquentes discussions.

Conditions se font, nul n'ose s'en défendre ;
 Chacun bien entendu met quelque peu du sien.
 Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre
 On est souvent brouillé pour rien.

Qui plus des deux sur soi dut prendre ?
 Je ne le dirai pas, chacun s'en trouva bien.

La sagesse fut gaie & le plaisir modeste

Et dans son propre appartement

Sans que jamais survint nul altercas funeste

La belle pour toujours marqua leur logement ;

La sagesse eut le lit, le plaisir tout le reste ;

Tout le reste étoit grand, oui, mais tout bien compté

J'en atteste la foi des hommes

Le plaisir au siècle où nous sommes

N'est pas toujours si maltraité.

Fin du Tome premier.

sur que de le plaisir modeste
de son propre appartement
comme les vices et les vices
pour toujours mangés leur logement
en tout, le plaisir pour le reste
le doit grand, qui, mais tout bien con
sister la loi des hommes
dans au lieu de nous sommes
pas toujours à malheur.

Fin du Tome premier.